

REVUE
BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,

RUE COQ-HÉRON, 3.

REVUE

BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON; PHILARÈTE CHASLES; CH. COQUEREL; J. COHEN; A DELRIEU; J. FONTENELLE; GENEST, D. M. P.; GÉRUZEZ; LÉON GOZLAN; LARENAUDIÈRE; LESOURD; H. LUCAS; MÉRY; AMÉDÉE PICHOT; FÉLIX PYAT; LOUIS REYBAUD; SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GALIBERT.

TOME QUATORZIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N° 55.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1838.

REVUE

BRITANNIQUE.

Philosophie.

LES PRÉCURSEURS
DE LA RÉFORME RELIGIEUSE EN EUROPE (1).

On a eu tort de croire que la réforme date de Calvin et de Luther; elle vient de plus loin. Le principe originel de la réforme, c'est le doute. Antérieur au christianisme, allié de près à l'examen aristotélique, le doute a scindé l'unité catholique en mille hérésies. Dès le berceau même de notre foi, ce berceau donne asile à une foule de doctrines hétérodoxes.

(1) Note du trad. Le parti catholique, très faible encore en Angleterre, mais auquel l'adresse et l'audace d'O'Connell ont donné tant d'influence sur l'Irlande, combat non seulement par l'agitation populaire et la discorde civile, mais par le raisonnement et l'érudition, ses adversaires les orangistes. Il cherche à démontrer, comme Bossuet, que la Réforme de Luther n'est pas un retour à la pureté du christianisme primitif, mais une cor-

On n'a pas fait assez d'attention à ce que nous pourrions nommer la vitalité des opinions humaines; elles se cachent, elles se voilent, elles se transforment, elles se modifient, mais elles subsistent. Leur filiation, leur généalogie offrent des phénomènes curieux à constater, et très peu observés. La chaîne des antécédens et des conséquences échappe aux yeux inattentifs; peu de personnes découvrent la relation intime qui existe, entre Abeilard, ce moine théologien qui expliquait la Trinité par les lumières humaines, et Voltaire qui la niait ou riait d'elle. Quelle est de toutes les histoires la plus difficile? celle des idées. Elle n'est pas écrite : on pourrait peut-être l'espérer, si Dieu lui-même tenait la plume.

Les annales du christianisme ne sont que les annales des idées qui ont fait mouvoir par des ressorts secrets l'humanité depuis dix-huit cents ans. Comme ces idées ont été mystérieusement mêlées, étrangement confondues; qu'elles descendaient de sources différentes, qu'elles se trouvaient liées à mille souvenirs anciens; comme la politique active, l'industrie, le commerce, les faits matériels influaient sur elles; nul écrivain n'a encore osé retracer cette immense histoire, placée au dessus de la portée de l'homme. Essayons de constater ici quelques uns des faits à la fois psychologiques et historiques qui précédèrent et annoncèrent l'éruption du protestantisme.

Dès les premiers siècles chrétiens, la discussion commence, le doute naît. Quelques philosophes empruntent au vieux paganisme des doctrines qu'ils essaient de perpétuer à travers le christianisme naissant; d'autres puisent leurs théories dans la foi chrétienne; mais les détournent de leur sens, les modifient, les altèrent, les rendent méconnaissables. La première de ces deux classes d'hérésies fut nécessairement plus puis-

ruption lointaine et dangereuse; qu'elle ne constitue pas un progrès, mais une décadence. L'article suivant, emprunté à l'une des Revues les mieux écrites qui servent d'organes à cette opinion, présente d'une manière spécieuse, quelques uns des argumens les plus favorables à l'unité catholique; on y trouvera de précieux documens relatifs à la filiation lointaine des hérésies, qui, selon l'auteur, ont abouti au protestantisme moderne.

sante aux premières époques chrétiennes, lorsque le paganisme avait encore conservé quelques restes de son antique vigueur.

Toutes les dénominations des anciennes hérésies : Gnostiques, Manichéens, Sabelliens, Priscillianistes ; ces mots n'ont plus aucun sens aujourd'hui ; ils apparaissent comme ces débris de squelettes qui, autrefois vivans, ne portent plus aucun nom d'homme, ne rappellent que l'idée vague d'une existence antérieure. Essayons d'assigner à chacune de ces sectes sa place historique ; car chacune a été active ; il n'en est pas une seule qui n'ait influé sur le cours des choses et les destinées du monde.

Que signifie le mot : *Gnosticisme* ? Quelle influence a exercée la secte connue sous ce nom ? Quelle place a-t-elle occupée dans la société chrétienne ?

Nous allons le dire. Les anciens philosophes, lorsqu'ils virent poindre le christianisme, ne purent renoncer à leurs antiques doctrines. Les dogmes de Platon, les rêves de l'Orient, les initiations de l'Égypte formèrent une masse de croyances, rêveuses, étranges, hiéroglyphiques, absurdes, qui eurent pour prosélytes des esprits très distingués. Ils laissaient le peuple, la foule, la tourbe, en proie aux crédulités superstitieuses de la nouvelle foi et aux humbles pratiques de l'Évangile. Quant à eux, illuminés, *Gnostiques* (hommes de la science), ils se réservaient la clé du savoir et la connaissance approfondie des mystères. Ils ne regardaient les dogmes populaires que comme des allégories.

Pour former ce bizarre culte, on voit affluer de tous les points de l'Orient les doctrines théurgiques les plus rêveuses, les plus bizarres fantaisies de la pensée religieuse. Julien l'apostat les amalgame avec le Platonisme. Comme l'initié d'Éleusis, le gnostique prétend avoir seul la clé de la nature ; orgueilleux de sa doctrine secrète, il ne trouble pas l'état. Pour lui le monde est une idée, subissant diverses métamorphoses, et s'altérant quant à l'apparence, comme un nuage vaporeux prend mille figures dans le ciel. Vous retrouvez ainsi la contempla-

tion indienne au sein même du christianisme; du rêve on fait une science, et de la science un rêve. Fantastique et bizarre création d'une érudition poétique, fréquente parmi les peuples vieillis et subtils. La divinité rêve; les variations de son rêve, ce sont les siècles, les hommes, les chances et les caprices du sort. Il n'y a plus de Christ, plus de vierge Marie; tout se confond et se perd autour de ce Dieu qui sommeille. Avec si peu de réalité, tant de poésie et de fiction, une secte a peu de temps à vivre. Elle ne prend point racine dans le peuple. Quel intérêt le peuple prendrait-il à cette philosophie contemplative, inutile féerie? Il lui faut des doctrines plus palpables, un attrait plus grossier. On a vu reparaître dans ces derniers temps ces mêmes Gnostiques, hommes de poésie allégorique et savante, sous le nom d'illuminés et sous la conduite d'un mystique célèbre, saint Martin. Ils n'ont pas eu plus de succès qu'à leur première apparition; la curiosité de l'esprit humain retrouve avec intérêt leurs œuvres; mais le monde politique n'est pas ébranlé par les visions douces, riantes ou terribles, qui font les délices des philosophes rêveurs.

Telle fut la signification de ce que l'on a nommé Gnosticisme. C'est l'insurrection d'une science orientale, mêlée de poésie et de rêverie, contre la bassesse apparente et l'énergie simple de la vie chrétienne. Il y a là un débris d'érudition païenne et de somnambulisme asiatique; c'est une théorie secrète, chérie par quelques adeptes, bien plutôt qu'une secte armée, régularisée, organisée, marchant à la victoire. Cette fantasmagorie d'un dogme creux et vide pouvait-elle durer?

Les Manichéens, dont le sens historique n'a pas été mieux saisi, ont du moins fait pénétrer dans leurs dogmes et leur secte un élément vital et populaire.

Si le Gnostique représente l'imagination malade des savans, le Manichéen satisfait par ses rêves les besoins et les maladies de l'imagination populaire. Il commence par s'isoler de tous, par former un corps spécial, au lieu de s'enfermer comme le Gnostique, dans la contemplation abstraite.

Venu de l'Orient comme ce dernier, comme lui il explique tout par l'allégorie et le symbole; aux masses il offre un point de réunion visible et solide, de quoi former un groupe compacte; il s'empare de l'idée la plus commune, la plus répandue, la plus triviale peut-être, mais aussi la plus facile à comprendre. Il partage le monde en deux zones et en donne l'empire à deux principes : l'un ordonnant le bien, l'autre commandant le mal; morale, philosophie, poésie, religion, tout découle, pour lui, de ces deux sources. Le christianisme est détruit par le Manichéen, qui en fait un simple type; l'allégorie règne; Adam et Ève eux-mêmes ne sont que l'intelligence et la nature. Le peuple, instruit par le Manichéisme, n'aperçoit plus dans le monde qu'un double et singulier tableau : les lumières combattant les ténèbres; la chair combattant l'intelligence; le bien en lutte avec le mal; la raison se défendant contre les sens.

Il y avait là quelque chose de palpable et d'ingénieux, que le plus faible enfant pouvait saisir; personne en effet n'ignore qu'il existe un bien et un mal dans ce monde; chacun sait discerner la peine et le plaisir. Aussi, malgré les abstractions dans lesquelles il se plongeait, le Manichéen fit-il durer long-temps la croyance à la fois élevée et bizarre, vulgaire et poétique, qui a porté ce nom. Son système représente en définitive la terreur profonde inspirée aux hommes par la présence du mal sur la terre, et l'apothéose de cette puissance. Ainsi que le Gnostique, il détruit la chair, renonce à la réalité, déifie l'abstraction. N'est-il pas curieux d'observer la variété de ces croyances si légèrement traitées par les philosophes? ne sont-elles pas, quoi qu'en ait dit Voltaire, aussi intéressantes pour l'histoire de l'esprit humain que les philosophies de Leibnitz et de Descartes?

Savez-vous que ces chefs d'opinions religieuses que Voltaire a traités avec une espèce de dédain, ont plus vivement influé sur l'Europe que bien des philosophes; que l'histoire intellectuelle du monde s'est trouvée sous leurs mains; que Gengiskan et Bonaparte, en remuant plus de bataillons, ont

secoué moins d'idées ; et que ce sont les idées qui tôt ou tard font mouvoir les bataillons? Arnaud de Bresse, ayant rêvé dans les écoles le mélange de la démocratie antique et des idées chrétiennes, réalisa pendant dix années une réforme aussi importante que celle de la révolution française. Il émanait évidemment des sectes que nous avons indiquées plus haut, et qui avaient fondé le dogme de l'égalité démocratique sur l'égalité chrétienne.

Les rationalistes modernes se croient bien nouveaux; cependant qu'ont-ils fait, si ce n'est remettre au jour des doctrines passées de mode? Les Aloges, en niant l'esprit saint, étaient les précurseurs de Locke et de Condillac. Ennemis de la contemplation, ne dépassant jamais les bornes d'une dialectique froide; embrassant, pour combattre leurs ennemis, le parti commode d'une critique dédaigneuse, ils étudiaient avec prédilection Aristote et Théophraste; rejetaient l'infini comme une chose incompréhensible, interdisaient les chants d'église dans lesquels le Christ était invoqué comme père des fidèles, et dirigeaient leurs études vers les mathématiques et les sciences pures. Tel était le système de ce corroyeur byzantin, Théodotus, qui répandit cette doctrine à Rome ; celle d'Artemon, et surtout de Paul de Samozate. Ils ne voyaient tous dans le Christ qu'un homme enrichi passagèrement d'une sagesse divine : d'accord ainsi, quant au fond des données, avec beaucoup de protestans du seizième siècle.

Le Panthéisme, qui récemment a fait tant de partisans, surtout en Allemagne, semble renfermé en principe dans cette étrange et poétique doctrine de Sabellius, platonicien qui résolvait l'univers et le genre humain en un immense idéalisme. A l'origine des choses, s'il faut en croire Sabellius, Dieu silencieusement concentré dans son être ineffable, unité absolue, sans émanation et sans révélation, n'avait encore rien tiré de cette profondeur où tout reposait. L'ame du Christ, puis l'esprit saint, puis enfin l'ame de l'homme, rayonnemens successifs de l'ame de Dieu, se produisent tour à tour ; et l'univers moral est créé. Ainsi le monde et l'humanité s'évanouissent

et se perdent en Dieu ; le néant universel devient le but définitif d'un mysticisme universel. Les derniers descendans de Sabellius ont fini par atteindre un mysticisme vague et une théosophie abstraite, de même que les Ariens transformés par les disciples d'Aëtius et d'Eunomius, ont fini par produire les Sociniens, pères évidens des philosophes modernes. Arius, dans l'origine, avait voulu détruire la hiérarchie pontificale, comme l'ont fait depuis les protestans. Habile politique, il soumettait l'Église au pouvoir, en ne permettant pas à ce dernier de comprendre qu'il la soumettrait également au peuple, dans le cas où le peuple serait vainqueur. Les disciples d'Eunomius, qui perfectionnèrent l'œuvre d'Arius, parvinrent à jouer, à Byzance, à peu près le même rôle que les Sociniens jouèrent en Europe au dix-septième siècle, et les encyclopédistes au dix-huitième.

On a fait beaucoup de bruit de Spinosa, qui a semblé un novateur sans exemple et sans modèle. Il faut remonter jusqu'à Scot Erigène pour voir poindre dans les temps modernes le panthéisme de Spinosa. Entre ce premier initiateur de la doctrine et son dernier et plus célèbre adepte, vous trouvez Amalric, David de Dinant et Jordan Bruno, tous trois en butte à d'effroyables persécutions. « La nature est Dieu, disent Scot et Spinosa ; l'homme ne peut être né méchant, ce qui forcerait de conclure que Dieu est méchant. Tout se confond en Dieu, c'est-à-dire dans la nature. » De là une souveraine indifférence pour toutes les actions bonnes ou mauvaises qui font partie de la nature, c'est-à-dire de Dieu, qui lui appartiennent, et ne peuvent avoir ni mérite ni culpabilité.

L'un des hommes qui, après Scot Erigène, ont le plus vivement précipité les nations vers cette sagesse humaine et ce rationalisme critique dont le protestantisme a fait la première époque, c'est Abeilard, esprit ambitieux et puissant, plein de subtilité et d'énergie, qui n'a rien négligé pour remplacer la révélation par la religion naturelle. Rien de plus original et de plus neuf que la manière dont il accorde la volonté de l'homme, sa liberté, sa puissance morale, avec l'état d'es-

clavage dans lequel le maintiennent la puissance et la prévision de Dieu. « L'homme est libre, dit-il, sa volonté, son caprice peuvent toujours déranger l'ordre de la providence. On ne doit pas attribuer à Dieu l'impossible, c'est-à-dire la faculté de prévoir ou de ne pas prévoir ce que l'homme peut faire ou ne pas faire; mais les choses extérieures opposant à la volonté humaine un réseau d'obstacles insurmontables, la pressent, la serrent, l'enlacent, la réduisent à l'état de chimère et lui permettent tout au plus la liberté de la pensée, mais non la liberté de l'action. Que fit Arnaud de Bresse, cet homme puissant et singulier, qui au sein de l'Europe catholique et féodale essaya, non sans succès, d'ébranler toute la constitution de l'église et de l'état, en France, en Suisse et en Italie? Il s'empara de cette doctrine de la liberté, qu'Abeilard avait prêchée, la confondit avec les souvenirs vivans et puissans de Rome antique, et y joignit l'exaltation née de l'ascétisme des cloîtres. Depuis long-temps la hiérarchie de l'église blessait la plupart des sectaires; ils se révoltaient contre cette autorité envahissante. Arnaud de Bresse, élevé dans la solitude, naturellement exalté, ivre de ses succès scolastiques, ayant médité long-temps la république platonicienne dont la vie des couvents lui offrait une image perfectionnée, aperçut le mouvement républicain des cités d'Italie. Croyant y voir une émeute des Gracques, il accourt pour mettre en pratique la liberté des anciens jours. Il se trompe, mais avec son siècle.

Rome était encore pour la chrétienté un Capitole vénérable, une vieille métropole du pouvoir. Déjà, sous Charlemagne, Albéric avait ressuscité le consulat; il fallut plus tard que les Othon châtiassent la révolte romaine et apprissent au monde que le temps des Scipion était passé. Arnaud de Bresse armé de doctrines libérales, de fanatisme religieux, de souvenirs platoniques, de superstitions républicaines, et suivi de redoutables pâtres suisses, prétend fonder avec ces ressources la démocratie catholique; il échoue, mais il va établir à Zurich une démocratie antique. Même après sa mort, le frère

Dolcin reproduit ses idées sous le point de vue religieux, et le tribun Rienzi sous le point de vue politique.

Les clubs jacobins de la révolution française ne furent pas même une chose nouvelle. Les Circoncillions africains avaient depuis long-temps donné l'exemple d'une démocratie égalitaire et furieuse; dans l'histoire de leurs actes on retrouve toute l'exaltation fanatique du puritanisme anglais, et toute la jalousie véhémente des jacobins de France. A de longs intervalles vous retrouvez les mêmes causes, agissant de la même manière, bien que sous des influences diverses. Il était naturel que l'égalité et la fraternité des hommes, une fois prêchées par le christianisme, aboutissent à ce résultat démagogique et religieux.

En vain le christianisme avait envahi le monde; triomphe illusoire en grande partie. Nous venons de voir la parole de l'Évangile transformée en allégories par les fils de l'Orient; c'était la détruire. Il n'y a pas d'excès qui n'entraîne, après lui, sa réaction : dès qu'une secte exagère, soyez sûr qu'une autre secte va bientôt lui répondre par une exagération contraire. C'est ce qui arriva : des hommes avaient rêvé qu'il fallait interpréter la Bible comme un symbole; d'autres rêvèrent que ces symboles mêmes cachaient des réalités à venir. Cet hymne sublime, qui ressemble à un Pourana indien, l'Apocalypse fut regardée comme l'explication de toutes les destinées futures; on crut y lire que dans un laps de mille années le règne du Christ arriverait. L'Evangile avait prêché l'égalité et la fraternité des hommes; tout fut pris au pied de la lettre : on voulut que les esclaves devinssent maîtres, et les maîtres esclaves. La démocratie la plus inexécutable sortit d'une vision fantastique; et ce germe, développé d'abord avec une extravagance inouie, mais se perpétuant dans le monde moderne, se conserva long-temps au sein de la civilisation pour reparaître puissant, du seizième au dix-huitième siècle. Ainsi procède le grand travail de l'humanité; rien n'est perdu; mais souvent l'élaboration est cachée. Le germe le plus fécond tantôt ne se montre que comme un fléau, tantôt se dérobe à

tous les regards pendant des siècles; inactif et mort en apparence, vivant et puissant en réalité. Là, il attend le moment d'éclore.

Les sectaires singuliers que nous venons de nommer, ce sont les Millenaires, dont les doctrines républicaines ont reparu chez les Anabaptistes. Ils prétendaient que la félicité terrestre serait parfaite, dès que l'égalité se trouverait rétablie entre tous. Ils espéraient, comme les musulmans, le bonheur des sens en récompense de la sainteté. Ce fut ainsi que des essais de république pure et de démocratie complète eurent lieu dans diverses régions de l'Italie et de l'Allemagne. On réalisait de son mieux l'Ancien-Testament. Le chef était nommé par l'inspiration divine : l'élection procédait de l'Esprit saint; la polygamie s'établissait à l'exemple de Salomon. Étrange drame que les anabaptistes de Munster jouèrent à la face du monde étonné.

Il y eut encore une secte spéciale, qui tenant ses regards fixés sur les prophètes de l'Ancien-Testament, mêla de la façon la plus étrange la démocratie et l'inspiration : ceux-là se nommaient Montanistes. Tout ce que le Nouveau-Testament renferme de favorable à l'humilité des conditions, et même à celle des intelligences, était adopté et développé par cette secte. L'ignorance inspirée et la pauvreté sainte formaient ce parti, contraire aux Gnostiques qui se nourrissaient d'érudition rêveuse et de contemplation raffinée. Nos nuances politiques, dont nous sommes si fiers, se réduisent à rien, si vous les comparez à ces premières sectes chrétiennes, mal appréciées et cependant fécondes. Le Montaniste aime et divinise l'extase, mais l'extase ignorante; plus elle est ignorante, plus elle est pure. Absorbé dans l'Esprit-Saint, il renouvelle les phénomènes des pythonisses; phénomènes que nous avons vus récemment attirer l'attention des peuples, sous les titres de magnétisme et de somnambulisme. Attaché au Saint-Esprit plus qu'au Christ, il se fie à sa raison individuelle, lorsque cette raison, échauffée par l'extase, semble avoir reçu le conseil d'en haut, le soufle de l'Esprit divin.

Comme Rousseau, il dédaigne la science, ne veut croire qu'à l'inspiration, et finit par se perdre dans l'orgueil. Tout homme devient susceptible du don de prophétie; chacun est prêtre, chaque chrétien se transforme en magistrat et en roi. Une démocratie de fidèles a pour guide le premier inspiré qui se présente; ce dernier, l'inspiration une fois éteinte, retombe dans la masse vulgaire.

Ce gouvernement de l'extase ne put durer. Bien des siècles après, on le vit ressusciter triomphant, aidé de l'hypocrisie, sous la forme du grand Cromwell et ses amis. Le principe d'égalité contenu dans leurs doctrines mystiques, concourut à la formation du gouvernement représentatif anglais, qui, lui-même, prépara l'explosion de la démocratie pendant la révolution française.

La primitive naïveté de l'institution chrétienne s'évanouissait donc en face de tant de nouvelles chimères. Les résultats en furent étranges. Beaucoup de sectes persécutées, contraintes à se cacher, aboutirent à la franc-maçonnerie et à la fondation des Templiers; les Manichéens, par exemple, qui, formés en véritable corps d'armée, marchaient à la destruction du pouvoir; et les Millenaires, qui prétendaient niveler tous les rangs.

Faire dominer l'individualité, exalter démesurément l'énergie de l'ame humaine, voilà ce que l'on reproche aux philosophes modernes Eh bien! la source de ce système qui se rapproche du stoïcisme antique, et exalte l'orgueil de l'homme, se retrouve dans la doctrine du moine anglais Pelage. Nourri probablement de la science des couvents irlandais et trouvant les membres de l'église romaine très corrompus, Pelage embrassa une doctrine toute stoïque sur la force de la volonté humaine; sa puissance définitive pour arracher l'homme au mal. Exaltant à la fois l'idée du devoir et celle de notre énergie morale, ce système s'accordait merveilleusement avec le génie pratique, positif et rationnel des temps modernes et surtout des peuples du Nord. Mettre au dessus de tout la liberté de l'homme, c'était détruire l'influence de

Dieu sur nos actions et rendre inutile la prière. Aussi vit-on la plus grande partie du clergé s'élever contre cette doctrine. Les nations occidentales concilièrent de leur mieux l'une et l'autre, au moyen de je ne sais quel compromis. L'individualité et la force personnelles de l'homme, érigées en culte par l'Angleterre, se rapportent assurément à cette vieille tendance.

Ceux qui se contentaient d'interpréter l'Écriture Sainte, et de prêter un sens mystique, érudit, fantastique, aux préceptes des livres saints, n'avaient rien à craindre et ne se cachaient pas. Le travail secret de ces derniers eut quelque chose de très bizarre. Il traversa les époques les plus obscures du moyen-âge, et vint influer sur la science et la poésie modernes. Les uns, comme Denis l'Aréopagite et Scot Érigène, essayèrent, à l'exemple de saint Augustin, de réconcilier avec le christianisme Aristote et Platon. Les autres adorèrent particulièrement Joseph d'Arimathie ensevelissant Jésus-Christ; et la Sainte Coupe, dans laquelle on recueillit le sang de Notre Seigneur; symbole poétique, dont l'influence fut grande aux temps de la chevalerie. De là cette allégorie du saint Graal, qui fait le sujet de plusieurs poèmes chevaleresques : de là aussi la transformation de Marie, mère de Dieu, en type éternel de la sainteté féminine. Toute la poésie allemande du treizième siècle a reçu ses couleurs éthérées de ce souffle bizarre. La teinte orientale, mystérieuse, allégorique, qui se joue à la surface de plusieurs croyances populaires du Nord, n'a pas d'autre origine.

Les côtes françaises de la Méditerranée avaient de nombreux rapports avec Byzance et la Grèce; le commerce était florissant, le développement poétique était splendide. La doctrine si populaire et si vive du Manichéisme, établissant le règne simultané du bien et du mal, leur lutte violente et la nécessité pour l'homme de défendre le bien, de résister au mal; cette doctrine, à la fois mystique et active, s'empara vivement des esprits dans la Gaule méridionale. Le Katharos, l'*homme de la pureté,* le défenseur du bien et du beau, l'ennemi du

mauvais principe, devait, selon le dogme reçu, faire sortir du tombeau le Christ enseveli; mais pour cela il lui fallait une vie parfaitement sainte, parfaitement chaste, ignorante de tout, excepté des choses religieuses; pauvre et modeste. Les Albigeois, qui occupent tant d'espace dans l'histoire moderne, ne furent que des Manichéens ou des Katharos. Lorsque ces idées si flatteuses pour le pauvre et l'homme souffrant, tombèrent au sein de populations modestes, agricoles, pastorales, leur contagion fut rapide. Dans la ville d'Arras, la dernière classe du peuple embrasse cette doctrine venue de l'Orient; ailleurs, dans la Haute-Italie, dans les Pays-Bas, à Turin, dans la France centrale, chevaliers, prêtres, bourgeois, y trouvent un aliment de curiosité et d'exaltation. Turin et Orléans voient se développer un Manichéisme scientifique. Du onzième au douzième siècle, ces Katharos, ces Albigeois, prétendant au privilége exclusif de la sainteté, de la pureté, se montrent de toutes parts, ébranlent l'Europe. Il y en a qui ne veulent reconnaître que la sainteté du pauvre. Aussi avancés dans leurs doctrines que les plus farouches partisans de Robespierre ou de Marat, ceux-là s'appellent les Publicains, les Tisserands, les Piphles; d'autres, égarés dans les spéculations abstraites, et se livrant en même temps aux voluptés dissolues, affirment que la chair ne peut pas pécher, puisqu'elle est le péché lui-même, et que les souillures du corps ne flétrissent jamais la pureté de l'esprit.

Ainsi, depuis l'établissement du christianisme, mille tendances opposées le déchiraient : on interprétait tour à tour au profit de l'imagination enthousiaste, des sens impérieux, du peuple opprimé, de l'ascétisme rigoureux, les vérités de l'Évangile. Vaste prélude, qui annonçait tour à tour l'insurrection des classes inférieures, l'apparition du puritanisme et celle du quiétisme moderne. Tant de subdivisions, hostiles les unes aux autres, n'auraient pas manqué de se combattre, si un danger commun ne les eût ralliées. Lorsque le Catholicisme s'arma contre elles, quand il déclara la guerre à toutes à la fois, elles se replièrent sur elles-mêmes, s'uni-

rent, s'enrégimentèrent, eurent leurs assemblées secrètes, leur gouvernement spécial et caché; Pierre de Bruys, Henri, Arnauld de Bresse leur servirent de chefs; beaucoup de sang coula.

Par une singularité historique fort remarquable, ces Katharos, dont la doctrine remonte, comme nous venons de le prouver, à des sources orientales, rencontrèrent pour appui les restes de l'Arianisme Gothique. De ce mélange, se composèrent les sectes vaudoises, qui ont occupé une place importante dans l'histoire de l'Église; masses compactes qui prétendaient avoir conservé les doctrines de l'Église primitive, qui lisaient la Bible en langage vulgaire, se déclaraient ennemies de Rome et de la catholicité, et embrassaient un christianisme mystique et pratique à la fois. On observe chez les Katharos les traces d'un arianisme affaibli, qui a suscité contre eux et contre les sectes nommées vaudoises, dans les temps postérieurs, une accusation d'arianisme dont leur ignorance s'étonnait. Leurs débris, flétris du nom injurieux de *cagots*, repoussèrent avec une silencieuse obstination l'Église catholique, et conservèrent quelques restes d'un christianisme arien, avec des vestiges de la Bible en langue vulgaire. Plus l'Église augmentait sa puissante magnificence, plus le christianisme des sectaires, simple et pauvre, accusait les orthodoxes et leur reprochait leur frivolité mondaine. Des Millenaires mystiques, des Théosophes nanichéens, confondirent leurs doctrines avec les débris de ces communions ariennes ignorées; dans leurs rangs se glissèrent Béranger, qui attaqua les mystères de la Cène et l'autre Béranger qui sortit de l'école d'Abeilard. Lyon et la Suisse française donnèrent naissance à des réformateurs systématiques, contre lesquels s'arma de toute sa vengeance le bras ecclésiastique et séculier. Leur esprit fut cependant doux et mystique. Point de grades, de mystères, d'initiations. Nulle haine contre les établissemens de l'état et de l'Église. C'est un système plus aimable, plus modéré, mais en même temps plus obstiné dans sa double direction mystique et rationnelle. Les

artisans se montrent surtout favorables à une doctrine qui s'harmonise avec la simplicité de leurs habitudes.

On voit de combien de côtés divers partait l'attaque contre le catholicisme; l'esprit oriental du Gnostique et du Manichéen anime les habitans des vallées situées dans les Alpes, les Cévennes, le Languedoc et les Pyrénées; le midi des Gaules est tout rempli de cette doctrine, qui accuse Rome d'orgueil, de violence et de luxe. Les missionnaires de ces sectaires courent le monde, et vont à Rome même prêcher leur doctrine. On les jette dans le bûcher, on les égorge; on ne les convertit pas.

Ils se répandent en Allemagne et en Hongrie. Ici et là, toujours de nouvelles flammes annoncent leur passage. Ils lèguent à l'Italie, l'esprit rationnel de Socin; à la France, le protestantisme des Cévennes; à l'Angleterre, l'esprit démocratique de Wiclef. Tous ces germes semés au hasard commencèrent à fructifier au seizième siècle. C'est alors que Luther s'en saisit et que Henri VIII en fait un instrument politique. Nous ne suivrons pas dans ses transformations diverses ce mouvement du doute et de la révolte à travers le monde; mais nous avons assez prouvé par les faits, que ni les philosophes du dix-huitième siècle, ni les Puritains du dix-septième, ni les Réformateurs du seizième, ne pouvaient réclamer à juste titre la priorité des opinions qu'ils ont fait valoir, ni l'honneur de la révolte dirigée par eux.

(Philosophical Magazine.)

Litterature.

CONTES FACÉTIEUX

ET POÈMES DROLATIQUES DE L'ALLEMAGNE ANCIENNE.

Savez-vous que l'Angleterre autrefois s'appelait *Merry England,* l'Angleterre joyeuse? A la voir aujourd'hui, vous ne vous douteriez guère qu'elle a mérité ce vieux surnom; le puritanisme a brisé sa couronne de folie et l'a remplacée par un diadème de grandeur et de tristesse. Aujourd'hui des flots élégiaques se précipitent du sommet de son trône commercial et industriel. A dater de Jacques Ier, l'Angleterre de Robin-Hood, la vassale des Normands, folle de son corps et aimant à rire, est devenue une infatigable pleureuse. Les amis de Cromwell lui ont donné le ton : puis on a pleuré démesurément sous le règne du poète élégiaque Nicolas Rowe, sous celui de l'ambitieux prêtre Young, qui, trompé dans les espérances de sa vanité, alla se lamenter sur les tombeaux; enfin sous la loi funèbre et désespérée de Byron et de Shelley.

Ainsi changent les hommes et les nations. Cette barbe blanche, ce front ridé, cet œil éteint, cette voix cassée ne vous permettent plus de reconnaître votre ami de collége, celui qui bondissait près de vous, celui dont chaque mot était un éclat de rire. Le même étonnement vous saisit, lorsqu'une physionomie sereine, un sourire épanoui, et cette bonne humeur

qui ressemble à un rayon de soleil, vous accueillent chez l'homme que vous avez laissé morose, misanthrope et passionné. A ces évolutions si étonnantes, mais si communes, que pouvez-vous opposer? Rien. La vie de l'homme, celle des nations se composent d'une série de catastrophes, c'est-à-dire de bouleversemens plus ou moins prévus, plus ou moins insensibles.

Vous prenez l'Allemagne pour le pays de la gravité rêveuse par excellence; vous vous souvenez du trait de ce bon Allemand à qui l'on reprochait de n'être pas assez vif et assez gai, et qui, s'élançant par la fenêtre s'écriait : *je me fais vif.* Vous vous rappelez la question malhonnête du père Bouhours, qui, dans un recueil d'axiomes graves, inséra le problème suivant : *Un Allemand peut-il avoir de l'esprit*? Il vous semble qu'une vapeur mélancolique, un nuage d'esthétique impénétrable, pèsent à jamais sur la Germanie mystérieuse. Erreur. Il n'y a pas de peuple au monde dont la littérature se soit enveloppée, d'aussi bonne heure, de langes comiques et de facéties, les unes spirituelles, les autres burlesques. Dans les cours d'Allemagne régnaient, sans partage, ces fous de cour qui ont donné naissance aux *clowns* charmans de Shakspeare. De l'Allemagne, nous est arrivé le *Vaisseau des Fous* qui a fait tant de bruit et tenu tant de place au moyen-âge. Un château de suzerain du onzième au quatorzième siècle, était un vrai pays de cocagne pour les jongleurs et les bouffons. Le Ménestrel, chantre d'amour, était loin d'avoir autant d'influence et de crédit que l'inventeur de ces bonnes historiettes faites pour dérider quiconque les écoutait. Les ecclésiastiques consacraient des sermons funèbres à ces grands officiers de la plaisanterie, que le seigneur féodal était bien aise de trouver après ses longues chevauchées et ses sanglantes escarmouches; on conserve dans les bibliothèques l'oraison funèbre d'Hans Miesko, bouffon poméranien, auquel le savant Cradelius attribue à peu près toutes les vertus. Lorsque le sévère Rodolphe de Habsbourg chassa les ménestrels de sa cour, il y conserva son fidèle

bouffon, Pfaff Cappadox. On voit les bouffons allemands traverser l'histoire ténébreuse des temps chevaleresques, prendre part aux conjurations et aux guerres, aux fêtes et aux siéges, et souvent dépasser en héroïsme les blasons les plus glorieux et les noms les plus illustres. Kurz Von der Rosen, l'un des fous de Maximilien, pénètre dans la prison de son maître, et le sauve. Cet incident a suggéré à Walter-Scott l'épisode de *Wamba,* épisode pathétique, admirable, mais moins touchant peut-être encore que la simple narration des faits, telle qu'on la trouve dans les naïves pages du vieux chroniqueur. Cette ancienne Allemagne, si gaie, a fourni aux Français l'un des mots les plus facétieux et des plus narquois de leur langue : le mot *espiègle*, qui n'a pas d'autre origine que le nom du malin Eulen Spiegel, dont les bons tours ont eu dans leur époque la même célébrité que ceux de Gilblas et de Mascarille.

Ainsi, la grave Germanie a possédé autrefois toute une race de plaisans drôles, une population de joyeux corps, une mythologie burlesque, oubliée aujourd'hui des vaporeuses intelligences qui étudient curieusement Fichte, Kant et Schelling. Ce fut vers le milieu du seizième siècle que tous les bons contes légués par le moyen-âge revêtirent une forme plus sévère, plus artistique, et que l'on vit les divertissantes historiettes de messieurs les fous prendre place dans la littérature. Rabelais avait donné l'exemple; Brisquet et Triboulet en France, Claus Narr et Kurz-Von der Rosen en Allemagne, s'étaient fait une grande position; c'était un siècle gai, que le siècle sanglant qui s'ouvre par les gausseries de Rabelais et le bûcher de Servet, et qui se termine par la satire Ménippée et l'assassinat de Henri III. La presse, nouvelle et terrible invention, recueillait dans le vague des traditions populaires tout ce qui pouvait devenir utile ou flatter la curiosité générale. A côté du roman de la Rose et des commentaires de la Bible, elle éditait les romans de chevalerie, les triviales gaîtés du Pogge et les belles inventions de Rabelais. Le roman du Renard, le Vaisseau des fous, les aventures de

l'Espiègle, les bons tours du moine Rush, du curé de Calemberg et du curé Amis, furent réimprimés à la grande joie des étudians et des lecteurs de gaudrioles.

Quis non legit quid *frater Raushius* egit.
Sunt qui *Smosmannum* cupiunt audire per annum
Turpia dicentem, vel *Suarmum* spurca loquentem.
Quique legunt *Pfaffi Calembergi* facta vel *Affi*.

Ainsi parle Bruno Seidlius, à la tête du poème curieux des *Parœmiæ Ethicæ*, imprimé à Francfort, en 1589. Nous ne savons pas ce que sont devenus les grands et honorables héros Swarm et Smosmann; mais il n'y a pas de petit enfant anglais qui ne soit fort lié avec le bon moine Rush, le plus espiègle des moines; peut-être l'illustre abbé de Calemberg a-t-il légué à la langue française les deux mots *calembourg* et *calembredaine* qui ont si fort intrigué les philologues.

Ouvrons cette galerie de jovialité allemande par le plus vieux de ses héros, le curé *Amis*. Il avait l'honneur d'être anglais, s'il faut en croire la ballade allemande.

Er het hus in Engellant
In einer stat ze Trânis,
Unt hiez der phaffe Amis.

« Il habitait l'Angleterre, occupait une maison dans la ville de Tranis, et s'appelait Amis. » Est-ce par respect pour leur nationalité, que les Allemands n'ont pas voulu laisser peser sur un compatriote la détestable réputation de ce pauvre curé Amis? Leur point d'honneur s'est-il révolté de voir un prêtre allemand si mauvais sujet? Je ne sais; mais jamais Scapin ecclésiastique n'a eu de plus nombreuses coulpes à se reprocher, et la légende de maître Pierre Faifeu n'approche pas de sa légende. On va voir que le drôle a mené sa vie moins innocemment que gaîment, et l'on trouvera dans les actions du vénérable personnage le prototype des Lazarille de Tormes, des Mascarille et des Figaro. Jetons un coup d'œil sur cette vie intéressante, et n'y cherchons pas de moralité.

Dans cette petite ville de Tranis, dont on ne nous donne,

bien entendu, ni la longitude ni la latitude, vivait donc, vers le milieu du seizième siècle, un curé plus riche d'esprit que de revenu, et dont le petit champ et les faibles dîmes eussent malaisément suffi à des goûts assez dispendieux, si la fécondité de son imagination n'eût suppléé aux ressources qui lui manquaient. Pauvre, il recevait et traitait largement ses amis. L'évêque fit une visite pastorale à son subordonné, qu'il somma de répondre à diverses questions. Si je peux convaincre mon homme d'incapacité, l'expulsion aura un prétexte; et puisque sa cure rapporte tant, je m'arrangerai avec le successeur. Ainsi avait raisonné l'évêque. On voit que son code de morale était tout aussi élastique que celui du pauvre Amis. Nos deux personnages sont en présence. A chacune des questions du supérieur, Amis répond par une plaisanterie si bien tournée et si embarrassante, que le questionneur se trouve bientôt la victime du questionné. C'étaient des problèmes sans fin sur la profondeur de la mer, sur le nombre des étoiles, sur la hauteur du firmament, et autres bagatelles, dont pas une ne causait un moment de trouble et d'inquiétude au sang-froid du prêtre répondant. Fatigué de cette lutte inutile, l'évêque s'écria enfin :

« Quel est le point central du globe terrestre?

— C'est mon église, répondit sans hésiter le curé Amis. »

La leçon de l'âne manque peut-être un tant soit peu de vraisemblance, mais certes elle n'est pas dénuée d'originalité.

« Qu'apprenez-vous à vos ouailles, demanda l'évêque?

— Tout ce que je peux; mais ce sont des ânes.

— Et ces ânes, vous les instruisez?

— De mon mieux.

— Servante, faites venir un âne, et voyons ce que M. le curé pourra lui apprendre.

— Il faut vingt ans pour l'éducation d'un homme; moi j'en demande trente pour l'éducation d'un âne; c'est raisonnable.

— Soit; mais dans huit jours, je reviendrai savoir quels progrès vous avez faits dans cette éducation importante; et si

le succès vous a manqué, je le regretterai beaucoup, mais un plus habile aura la cure. »

Notre curé, qui n'avait pas reçu les instructions d'Ashley ou de Franconi, mais qui avait deviné leur science, prend un gros livre, le plus bel in-folio de l'époque, intercalle des chardons entre toutes les pages, et place le volume fermé devant l'âne qu'il veut instruire. L'instinct de l'animal s'éveille; il ne tarde pas à ouvrir l'énorme tome, dont ses narines séduites retournent bientôt tous les feuillets. Ces exercices se répètent pendant les huit jours qui précèdent la visite de l'évêque. Ce dernier arrive, projette sur l'homme qu'il veut destituer un coup d'œil oblique, se prélasse dans la vaste chaire de bois de chêne, et ordonne que l'âne lui soit amené. L'âne vient, et devant lui le volume est placé; il reconnaît son volume et son déjeuner ordinaire, tourne avec une gravité solennelle chacun des feuillets, encore empreints d'une saveur gastronomique; et au bout du volume, ne trouvant rien, relève la tête et se met à braire avec le plus majestueux désespoir.

« C'est sa manière, dit le curé, de prononcer la voyelle A; il n'en est encore qu'à cette lettre de l'alphabet, et vous voyez qu'il la prononce à l'allemande, avec un accent circonflexe. »

L'évêque leva le siége, et renonça désormais à tourmenter le curé Amis. Battu dans cette lutte que lui-même avait commencée imprudemment, la fièvre le prit, et l'histoire véridique du héros dont nous rappelons les hauts faits attribue à cette défaite la mort prématurée de l'évêque. C'était prendre la chose bien au sérieux. Quoi qu'il en soit, la victoire du curé se répandit bientôt dans toute l'Allemagne; le décès de son supérieur ne fit qu'augmenter l'éclat du triomphe; et de tous les coins de l'Allemagne on accourut pour lui rendre hommage et visite. Sa joyeuseté charmait les visiteurs; son hospitalité les captivait; bientôt l'habitude de la plus prodigue vie transforma le subtil curé en un dissipateur ruiné. On allait vendre ses chaises cassées, et ses tables si souvent tachées de bon vin, lorsque, s'exilant volontairement du presbytère, il

résolut de courir le monde, et d'exploiter la meilleure de toutes les parties commerciales, celle qui ne périt pas, la grande stupidité humaine.

Notre Figaro ecclésiastique commence par se faire vendeur de pardons et d'indulgences, ce qui n'était pas mal entendu. Chaque époque portant ses fruits spéciaux de duperie d'une part, et de mystification de l'autre, le pardon et l'indulgence étaient dans ce temps-là d'un fort bon rapport. Mais il faut voir avec quelle habileté diplomatique Amis dispose de ses ressources. Il se munit d'un vieux crâne, qu'il baptise du nom de Saint-Brandan. Puis il s'en va trouver le curé d'un petit village, et lui déclare que la moitié des gains qu'il pourra faire reviendra au curé, si ce dernier lui permet de tenir boutique dans l'église. La messe est dite, le sermon fini, les auditeurs attendent : Amis exhibe son crâne, débute par l'histoire chimérique et panégyrique de ce grand saint, se dit chargé par le Saint consistoire de construire une église et un monastère en son honneur, appelle à grands cris les contributions des fidèles, et couronne sa péroraison par ces mots : « Contribuez à cette œuvre charitable, chers frères ; ouvrez-» vous la porte du Paradis ; mais si quelqu'un d'entre vous a » péché en secret contre les lois de la sainteté et de la vertu, » n'approchez pas de moi, gardez-vous bien de déposer votre » offrande ; saint Brandan vous repousse avec horreur... » Il fut convenu que tout habitant du village qui ne contribuerait pas à l'œuvre sainte se reconnaîtraît coupable de quelque faute cachée ; ceux qui n'avaient pas d'argent en empruntèrent à leur voisin, et la bourse sacrée du fripon, vendeur d'indulgences, se grossit démesurément. Dans les espiègleries du malicieux Amis, comme dans presque toutes les espiègleries allemandes, il entre deux élémens également indispensables : d'abord la subtilité du voleur, et ensuite l'imbécillité du volé.

L'aventure parisienne est encore plus jolie. Suivons dans cette ville Amis, qui monté sur un bon cheval, suivi de ses gens, comme un riche seigneur, débarrassé du crâne sacré

qui lui avait valu cette aubaine, allant à petites journées et séjournant à son aise dans les auberges, finit par atteindre la grande cité. Il va droit au palais du roi.

Là, il se donne pour peintre et pour sorcier. Le palais nouvellement construit a besoin d'ornemens : les offres du peintre sont acceptées, il va couvrir de belles figures tous ces lambris encore nus. — « Mais je vous en préviens, dit-il, mon œuvre merveilleuse ne doit être soumise qu'aux nobles de race pure ; mes chefs-d'œuvre seront invisibles pour les bâtards. — Très bien ; on le laisse travailler ; l'artiste s'enferme pendant un mois dans les chambres livrées à son pinceau, et le premier qui soit admis à contempler ces *chefs-d'œuvre*, c'est le roi lui-même : il n'aperçoit absolument rien que les murs, mais comme il ne veut point passer pour illégitime, il a soin de garder le silence, donne de grands éloges à l'artiste, vante la beauté des poses, la fraîcheur du coloris, admet toute sa cour à l'honneur de contempler les peintures de l'artiste étranger, et le renvoie comblé de présens. Personne ne désire être plus bâtard que le roi ; les femmes elles-mêmes font chorus avec leurs pères et leurs maris. La réputation de l'artiste se trouve assurée, et il part.

Le cours de ces espiégleries fructueuses, qui demandaient de la part des dupes un si vaste fond de bonhomie, se continue en Lorraine, pays que le fripon exploite à son tour et qui s'y prête aussi de fort bonne grace. Là, il se présente comme médecin ; la cour l'accueille : il promet merveilles. Tous les malades du canton seront guéris, dit-il, dans une semaine ; mais il demande au duc la permission de tirer seulement vingt palettes de sang à chacun des hommes vicieux de la province ; Dieu les indiquera facilement, car les vicieux seront seuls malades. A peine cette étrange proclamation a-t-elle retenti, tous les invalides quittent leur lit de souffrance, personne ne se sent malade ; nul ne veut livrer son sang comme électuaire à la main savante du docteur. Les pièces d'or pleuvent dans la pochette du charlatan, et Amis trouve que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. En effet il jouit de tous

les biens de la vie dans les intervalles de ses grands coups de maître, dont nous avons retracé les plus brillans. Mais bientôt sa bourse se vide, le riche et généreux seigneur devient pauvre; et il fallut encore avoir recours à la ruse pour battre monnaie aux dépens des bonnes gens. Dans ces circonstances, dont le retour était fréquent, Amis endossait la besace, ramenait sur son front le capuche, et redevenait moine mendiant, pour son plus grand bénéfice et la plus grande gloire de Dieu.

Une pieuse dame habitait un château, sous le toit duquel Amis trouva retraite et hospitalité pendant une nuit. La chère du moine fut délicate et savoureuse. Il avait affaire à gens qui respectaient l'église, et n'oubliaient rien pour la servir. Un chapon, présenté sur table, fit les honneurs du repas du soir, et ses débris restèrent jusqu'au lendemain matin dans le vase qui l'avait contenu. Le domestique porta le tout dans une armoire que le curé gastronome jugea digne de son attention spéciale. Le lendemain matin, de bonne heure, Amis se lève, va acheter un chapon au village, l'endort en le faisant manger, et le dépose dans l'armoire à la place de son confrère. La ménagère crie au miracle, en s'apercevant d'une résurrection si étonnante, et court avertir sa maîtresse qui ne doute pas que la bénédiction du ciel ne soit descendue sur la maison honorée d'une présence aussi sainte. En effet, Amis, dans un petit sermon de circonstance, qu'il se permet le lendemain, déclare de la part de Dieu, que tout ce qu'on lui donnerait serait rendu au double, comme l'avait été le chapon. Grace à cette précaution oratoire, la récolte fut très abondante, et Amis continua le cours de ses triomphes.

Il avait un goût prononcé pour les belles pénitentes, et l'une d'elles, séduite par cette irrésistible parole à laquelle il avait dû tant de succès, lui avait fait présent, toujours pour son église, de vingt aunes d'étoffe magnifique. Il s'en allait joyeux du cadeau de la dame, lorsque le mari l'aperçut, reconnut sa belle étoffe, devina la ruse du fripon et la duperie de sa femme, et courut après lui. Tous deux étaient à cheval, mais l'avantage resta bientôt au mari. « Prenez votre

étoffe s'écrie Amis, et soyez sûr qu'avant une heure écoulée, Dieu punira terriblement votre mépris pour la sainte église.» Puis il piqua des deux, laissant entre les mains du mari, le rouleau d'étoffe, qui ne tarda pas à s'enflammer. Amis avait placé au centre de la pièce, un morceau d'amadou allumé.

Dieu sait combien d'éclats de rires et de mouvemens de grosse joie ces brutales plaisanteries ont fait éclore chez les Allemands, du quatorzième au dix-septième siècle. Narrateur fidèle, nous n'essayons point de leur prêter la délicatesse et la grace qui leur manquent; ce serait leur enlever la force comique et triviale qui les distingue.

Il fallait qu'une telle vie se couronnât par un bel acte, par une de ces magnifiques escroqueries qui servent de type aux fripons à venir; or, voici ce qu'il advint. Après la plaisanterie du chapon mort et ressuscité, Amis devient négociant, fait des achats nombreux, ou plutôt, prétend qu'il en va faire, se lie avec tous les négocians de Londres, et annonce son prochain départ pour Constantinople. Sa libéralité, sa magnificence ne laissent aucun doute sur sa richesse, et tout le monde l'accepte pour ce qu'il veut être. Il soupe avec deux ou trois de ses nouveaux confrères, et apprend que l'un d'eux est possesseur d'une riche partie de diamans qu'il va bientôt vendre au roi d'Espagne; après boire, Amis veut voir ces diamans, les admire, les marchande et finit par convenir d'un prix net de six cent mille ducats qui vont être comptés en échange des diamans. « L'argent se trouve, dit Amis, chez son banquier; le marchand de diamans voudra bien transporter dans le domicile de ce dernier sa cassette et lui-même. »

Avant le dessert, on voit arriver un des domestiques d'Amis: il prévient son maître que quelqu'un désire lui parler. Amis demanda la permission de se détacher quelques instans, quitta les négocians, et se rendit en toute hâte chez un médecin. « Monsieur, lui dit-il, un grand malheur vient de m'arriver; mon père est fou, le malheureux vieillard porte toujours avec lui une cassette qu'il croit pleine de diamans, et se plaint qu'on le vole. C'est la vue de cette cassette qui excite ses plus

violens transports ; il est impossible de l'en séparer ; toute notre famille est désolée, et s'adresse à vous ; dans deux heures je vous l'amènerai, et comme les moyens de douceur ont été épuisés pour obtenir sa guérison ; je crains que vous ne soyez forcé d'employer la contrainte. Dans tous les cas, nous le recommandons à votre science et à votre charité. »

Lorsque le marchand, escorté par son fripon, entra dans le cabinet du médecin, tenant sa cassette soigneusement enveloppée sous son manteau ; lorsqu'il developpa la longue liste des princes et des princesses auxquels avaient appartenu les diamans devenus sa propriété, le médecin le laissa dire et ne l'arrêta pas. Amis placé derrière la chaise sur laquelle le marchand était assis, faisait des signes au docteur, et paraissait suivre, de concert avec lui, le déploiement de cette infirmité mentale. — « Oui s'écria enfin le docteur, l'argent que vous réclamez à juste titre, va vous être compté, si vous voulez bien poser cette cassette sur la table. » — Un vigoureux coup de sonnette fait accourir trois hommes apostés dont l'un commença par mettre en sûreté la cassette, pendant que ses acolytes contenaient le marchand furieux, le baillonnaient pour étouffer les cris perçans qu'il jetait, lui attachaient la chemise de force, le rasaient comme c'était la coutume au moyen-âge, et lui administraient une douche. Cependant Amis s'épuisait en complimens et en révérences en l'honneur du médecin, et lui comptait la somme due pour cette grave et utile consultation. Le lendemain, Amis avait quitté l'Angleterre et avait fait voile pour Constantinople, emportant la précieuse cassette. La femme du marchand vint redemander son mari au médecin, qui le lui rendit, la tête rasée, le front chauve, bien lavé par de nombreuses douches.

Comment finit cette légende ? Le diable se fait ermite ; Amis a économisé sur ses dernières folies ; il bâtit un monastère, prêche la morale, gronde les jeunes gens, et meurt en odeur de sainteté.

Vénérable Amis, vous dont j'ai esquissé les aventures héroïques, quelque grand que vous soyez, ô Panurge de l'ancienne

Allemagne ecclésiastique, laissez un peu de place, je vous prie, à deux grands hommes de même espèce, le curé de Calemberg, et Pierre Lew, surnommé le Second-Calemberg. Ces deux curés ne méritent pas d'être rejetés dans l'ombre. Avec autant d'esprit que leur confrère, et une exploitation non moins heureuse de la bêtise universelle, ils avaient peut-être reçu le don d'une invention plus comique.

Mais, avant de détailler les exploits de ces messieurs, remarquons ici le rôle démocratique joué par le clergé du moyen-âge. Il les traite comme l'Espagne traite ses barbiers, et la France ses clercs de la basoche; on leur attribue toutes les railleries et toutes les gausseries qui voltigent dans l'atmosphère. Ils sont du peuple, ils plaisent au peuple; un peu escrocs, un peu faussaires, passablement immoraux, ils se font accepter par leurs vices mêmes, comme le héros du curé de Meudon. Malgré leur haine pour les ménestrels et les bouffons, depuis long-temps les membres inférieurs du sacerdoce s'étaient, pour ainsi dire, confondus avec cette classe plus aimée que respectée; les statuts de l'église de Cahors prouvent d'une manière incontestable la crainte inspirée aux plus prudens par cette bizarre confusion. « Nous défendons, disent ces statuts, aux prêtres de devenir *jongleurs, gaillards et bouffons;* et nous déclarons que ceux qui persisteront à exercer cet art infâme seront privés de tout droit ecclésiastique, ou même punis temporellement d'une manière plus grave. (Item prœciimus, quod clerici non sint *joculatores, joliardi, seu bufones,* declarantes, quod si per omnem artem illam diffamatoriam exercuerint, omni privilegio ecclesiastico sunt nudati, et etiam temporaliter graviori, si non destiterint. — *Statuta Eccl. Cadurc. apud Marten.* Tom IV, Anecd. Col. 727). » La révolution française nous avait fait voir récemment toute l'influence de cette position populaire du bas clergé, et ce qu'il y avait d'intime dans l'alliance contractée par les paysans et les bourgeois avec les curés et les vicaires. Un grand nombre de ces pauvres hommes d'église s'attachèrent au parti de la révolution, comme on avait vu les

membres de la même classe, au commencement du seizième siècle, passer du côté de la réforme. Ce débris de la grande guerre entre les vilains et les nobles n'a pas été sans action sur l'établissement du calvinisme, dont une des principales bases est la destruction de la hiérarchie religieuse. Le catholicisme lui-même était rempli de fiel contre l'orgueil et le luxe de ces *évégots* et de ces *cardingaux* dont le curé de Meudon faisait une description si plaisante : Merlin-Coccaie les crible de traits satiriques. Les vices que l'on attribuait au bas clergé étaient de ces bons gros vices que le peuple ne déteste pas : gourmandise, ivrognerie, tours de passe-passe, farces mêlées d'égoïsme et de friponnerie. La sympathie pour Panurge a toujours été réelle, et je ne sais si le matériel Sancho ne s'est pas fait plus d'amis que le spiritualiste Don Quichotte. Tout au contraire, les erreurs dont on gratifiait les évêques froissaient l'amour-propre et l'égoïsme publics : on pouvait mépriser un peu davantage les uns ; mais on détestait les autres.

Le plus célèbre de ces deux prêtres, le curé de Calemberg, est un homme historique, et les annales de la Germanie le présentent comme l'un des conseillers du célèbre duc *Othon le joyeux*, dont l'autre ministre *Neidhart Fuchs* a été complétement éclipsé par son rival. Non seulement Bebelius, Manlius, Rauscher et Dionysius Melander, mais le grand Luther, dans son commentaire de l'Ecclésiaste, a accordé à ce héros de la plaisanterie les honneurs de la citation. Son véritable nom, Weigand Von Theben, absorbé par son prénom ecclésiastique, est absent de toutes les biographies : mais un petit volume très rare, imprimé peu de temps après sa mort, a conservé son jovial souvenir.

Il moralisait quelquefois, comme ce pauvre Yorick. Un jour, on lui reprochait d'avoir manqué à la promesse qu'il avait donnée de faire un beau sermon sur la diversité des opinions humaines. « A demain ; répondit-il, vous ne serez pas mécontens de mon sermon, qui sera un drame et un symbole. » Une petite colline s'élevait auprès du village de Calemberg : notre curé

remplit un panier de crânes pris dans le cimetière, puis, montant au sommet de la colline, et laissant rouler sur ses déclivités tous les crânes à la fois : « Chers frères, s'écria-t-il, en adressant la parole aux villageois assemblés au pied du côteau, vous m'avez demandé un beau sermon sur la variété infinie des opinions des hommes; voyez ces pauvres crânes qui n'ont plus le souffle vital! comme ils roulent! comme ils se dispersent! comme chacun prend son parti et suit sa voie. Ce serait bien pis, mes chers frères, s'ils étaient vivans, si le poids de leurs intérêts, de leurs préjugés et de leurs principes les emportaient dans des directions différentes. « Apologue un peu grossier sans doute, mais qui charma nos bons Allemands; on y verrait volontiers le type primitif de ces étranges sermons, que Jean-Paul, dans ses momens de facétie misanthropique, a prêtés à ses curés imaginaires et à ses vicaires chimériques.

Le premier trait d'esprit qui le fit connaître était à la fois un tour d'audace et un rapide élan vers la fortune des cours. Pauvre garçon, sans passé, sans avenir, sans amis, Weigand Von Theben était en service chez un bourgeois de Vienne. Il suit son maître au marché. Le peuple fait foule autour d'un énorme poisson que le pêcheur veut vendre à un prix exorbitant. « Parbleu, s'écrie le valet, je vais l'acheter pour le duc notre maître! » et il prie le bourgeois de lui prêter l'argent nécessaire. Le bourgeois, dans sa profonde vénération pour le suzerain, ne repousse pas la demande de son serviteur, et Weigand court joyeux au palais d'Othon. Quand le garde de la porte le vit se présenter avec ce panier et ce poisson, il lui barra rudement le passage, et il força Weigand de marchander l'entrée du palais. « Que me donnerez-vous enfin? demande le concierge. — Parlez, faites votre prix; mais je ne possède rien dans ce moment, attendez que le duc m'ait récompensé. — Soit; convenons que la moitié du présent quel qu'il puisse être m'appartiendra. — C'est convenu. »

Le pauvre valet est introduit en présence d'Othon-le-Joyeux; son poisson gigantesque est accueilli avec reconnaissance.

« Que voulez-vous que je vous donne; que désirez-vous? lui demanda le duc. »

— Pas grand'chose, altesse; faites-moi administrer une centaine de coups de fouet, loyalement appliqués.

— Pourquoi? dit le duc en éclatant de rire, et quelle étrange fantaisie! »

Weigand raconta l'histoire du concierge; et le duc fit exécuter ponctuellement la convention conclue entre ces deux personnages, à cette seule exception près, que la flagellation de l'un serait plus solennelle et plus sérieuse que celle de l'autre. Égayé par les facéties de Weigand, Othon le prend à gré. Un vieux curé du voisinage vient à mourir, c'est Weigand qui hérite de la cure. Il a le même succès auprès de ses ouailles qu'auprès du seigneur suzerain; tout le monde aimait ce bon curé qui faisait rire. D'ailleurs, en excitant la gaîté, notre homme ne négligeait pas ses affaires. La première fois qu'il mit le pied dans l'église, il en trouva la toiture endommagée. — « Arrangeons-nous, dit-il aux paroissiens; vous vous chargerez d'une partie des réparations, et moi de l'autre. La pluie tombe sur la nef et sur les bas-côtés, l'autel n'est pas moins exposé aux injures de l'air. Partageons ce différend en deux. Est-ce le dessus de l'autel, ou la voûte de la nef que je dois réparer? de quelle partie vous chargez-vous?

—Nous allons réparerer le dessus de l'autel », répondirent les paroissiens, qui, dans leur pensée avare, venaient de comparer la dépense de ces deux réparations. Le curé de Calemberg les laissa faire, et quand la voûte qui protégeait l'autel et l'officiant se trouva bien couverte et réparée, il se tint parfaitement tranquille; laissant dormir dans l'oubli le plus complet les réparations du reste de l'église. Sorti vainqueur de cette petite bataille avec ses paroissiens, il ne cessa plus de leur jouer d'admirables tours dont le meilleur nous semble digne d'être rapporté; nous altérons à peine le vieux style de la légende consacrée à ce rival de Rabelais :

« Or il est bon que vous sachiez, que le curé de Calem-
» berg avait dans son cellier du vin détestable qui s'était

» gâté avec le temps, et dont il ne savait comment se dé-
» faire. Pour arriver à ce but, il s'advisa d'une merveil-
» leuse invention que nous allons rapporter et qui lui réussit
» on ne peut mieux. Il fit proclamer et corner à son de trompe,
» dans tous les villages environnans, que le curé de Calem-
» berg avait trouvé le moyen de voler; que Dieu aidant, il
» avait fabriqué à cet effet une belle paire d'ailes; et que
» le prochain dimanche, il prendrait son essor du sommet
» du clocher de Tonow; traverserait la rivière et irait se poser
» sur le faîte du clocher d'un autre village, situé à quelques
» milles de là.

» Après quoi il fit fabriquer deux grandes ailes toutes cou-
» vertes de plumes de paon, et apporter dans le chœur de l'é-
» glise, les tonneaux remplis de son mauvais vin. Le bedeau
» reçut l'ordre de vendre ce vin aussi cher que possible aux
» paroissiens, pour leur faire attendre de meilleure grace le
» moment où le curé prendrait son essor. Le moment ar-
» rive, et l'on accourt de toutes parts pour voir s'accomplir la
« merveille; debout sur son clocher et essayant ses ailes,
» l'ange de nouvelle espèce semble prêt à partir, mais ne part
» pas encore. Toutes ces figures populaires, le nez en l'air et
» la bouche béante, se tournent du côté du clocher; le soleil
» les brûle, la soif les prend; car le bon prêtre ne volait pas
» encore. — Attendez-moi, chers amis, criait-il du haut du
» clocher, le moment approche et vous verrez avec surprise
» ce qu'il en adviendra. — Cependant la soif augmentait avec la
» chaleur et l'on était heureux de trouver dans le chœur de
» l'église les rafraîchissemens nécessaires. Ce détestable vin
» paraissait très bon dans la circonstance; tout fut épuisé en
» quelques minutes; on vit une émeute prête à éclore lors-
» que le dernier tonneau se trouva vide. Le bedeau ennuyé
» de n'avoir rien à répondre à ces gens furieux qui lui criaient :
» *à boire, à boire!* monte au clocher et demande au curé :

» — Que faut-il faire? tout votre vin est vendu.

» — Bien vendu?

» — Très bien.

» — Et payé ?

» — Bien payé.

» — A la bonne heure.

» Les deux ailes du prêtre s'agitèrent vivement, et s'appro-
» chant sur le bord de la balustrade qui entourait le clocher :

» — Bonnes gens, cria-t-il au peuple, quel est celui d'entre
» vous qui a jamais vu un homme voler ?

« — Personne, personne !

« — Eh bien! personne ne le verra. Allez dire à vos fem-
» mes, vous tous, fils de bonnes mères, que vous venez d'a-
» cheter le vin du curé de Calemberg, trois fois plus cher
» qu'il ne lui a jamais coûté. Vos écus sont bons, vos écus
» sont bons; je ne me plains pas de vous; bonsoir mes amis!

» Alors les vilains et paysans merveilleusement courroucés,
» menacèrent de leur vengeance le curé fripon; mais il se
» moqua d'eux, et transforma en bon vin les pièces d'argent
» et d'or que lui avaient values ses mauvaises futailles. »

Toutes ces espiégleries qui faisaient les délices du diocèse attirèrent l'attention de l'évêque, qui voulut sévir, mais qui s'attaquait à plus fort que lui. Le curé s'arrangea de manière à ce que ses paroissiens surprissent monseigneur dans une situation tellement équivoque, ou pour mieux dire, si peu équivoque, que toutes les railleries tombèrent sur le supérieur. Malgré cet échec, l'évêque enjoignit au curé de ne pas loger de servante au dessous de quarante ans. Weigand en fut quitte pour payer deux servantes dont chacune était âgée de vingt ans; ce qui d'après son calcul était absolument la même chose.

Ces facéties ont couru l'Europe; mais il est à remarquer que les peuples du Nord ont spécialement gardé le souvenir de ces curés gaudisseurs; et que les plaisanteries de l'Italie et de l'Espagne, par exemple, portent un caractère tout différent.

Ces aventures un peu vulgaires font partie des Anas et recueils de grossiers quolibets dont le peuple s'amuse. Elles ont jeté à travers toute l'Europe leur verve narquoise, bouffonne et

grotesque, fourni pour long-temps des souvenirs comiques à l'imagination du bas peuple, et enfanté une longue série de facéties traditionnelles.

Pierre Lew, natif de Hall, et qui portait un homme dans sa main étendue, tant il était vigoureux, ne se distinguait pas par une délicatesse plus raffinée que ses confrères Eulenspiegel et Weigand. Prêtre comme le dernier de ces héros, après avoir servi comme artilleur, il mettait son imagination inventive au service de ses facultés gastronomiques; ainsi, il tordait le cou aux coqs et aux poules qu'il rencontrait, et les plongeant ensuite dans le ruisseau, les faisait passer pour noyées, afin d'en dégoûter tous les gens du village. Les miracles que Dieu opérait en sa faveur, avaient tous la même tendance, disait-il, et flattaient ses goûts de sensualité raffinée; il trouvait d'excellens gâteaux cachés sous la nappe de l'autel. Un syphon placé dans sa cave, aboutissant à la cave voisine, absorbait la liqueur merveilleuse que contenaient les tonneaux et les pipes du voisin.

C'était le jour de la Saint-Martin, grande fête pour les paysans d'Allemagne, habitués à plumer leurs oies ce jour-là, et à chômer la fête du bienheureux, par de grandes et belles rasades. Le fils du bedeau vint trouver Pierre Lew, et, tournant son chapeau dans ses mains:

« Mon père m'envoie à la ville, lui dit-il, pour acheter du pain, du vin et des gâteaux; vous plaît-il que par la même occasion je fasse vos emplettes?

— Non; lui répondit Lew, et le jeune homme partit seul. Avant qu'il eût terminé ses achats, le soleil avait disparu derrière l'horizon. Sur la route qui conduit au village, se trouvait, au sommet d'une colline, un vieil arbre dont le tronc pourri avait été abattu par la hache, et dont les débris, taillés en forme de piédestal étaient destinés par les villageois à recevoir l'image d'un saint. Ce fut là que notre ecclésiastique vénérable s'accroupit, attendant le passage du jeune villageois, et se promettant de lui imprimer une terreur assez profonde pour rester maître de la provision faite par lui à la ville.

Tout arrive comme le curé l'a prévu; le jeune homme épouvanté par l'apparition, se sauve du côté du village, et laisse épars sur le sol, brocs, paniers et bouteilles. Non seulement Lew les recueille, mais il a soin, en s'attribuant leur contenu, de jeter sur le chemin les bouteilles vides et les paniers, veufs de leurs trésors. Ce désastre contrista singulièrement le bedeau et son fils. L'un et l'autre n'eurent rien de plus pressé que de venir consulter le curé Lew, et de lui demander conseil pour l'avenir. « Apaisez, leur dit-il, la colère de l'esprit malin qui vous en veut; un ou deux cadeaux que vous me ferez vous vaudront d'excellentes messes, et je vous en tiendrai quittes à bon marché. » Les pauvres gens obéirent, et le curé trouva moyen de mettre à contribution la famille entière.

Épuiserai-je les matériaux du Narenbuch, dans lequel un éditeur moderne a fait entrer non seulement ces prêtres dont j'ai donné l'histoire, mais le célèbre *Marcolph,* le grand *Schimpf,* l'illustre *Claus Narr*, et surtout le roi de cet empire comique, *Tyll Eulen Spiegel?* Je veux laisser quelques études à faire à ceux de mes lecteurs qui aiment à se perdre dans les profondeurs de la littérature allemande; ils admireront surtout cet Eulen Spiegel, personnage aussi réel que notre Villon; coquin fort admiré de son temps, et vénéré après sa mort. Non seulement, le petit livre contenant sa vie et ses aventures, originairement rédigé en bas-allemand, a été traduit en allemand, en saxon, en anglais, en vers latins, en prose latine, en hollandais, en polonais, en français; mais on vit paraître pendant la grande lutte de la réforme, deux versions différentes de cette épopée de la filouterie; l'une à l'usage des catholiques, l'autre à l'usage des luthériens. L'étranger qui visite Zeitlingen, est conduit par les habitans du lieu, près de la maison qui a l'honneur de renfermer le berceau d'Eulen Spiegel; on montre même pour de l'argent les habits que cet intéressant personnage a portés. Son tombeau, que le petit village de Molen conserve avec vénération, est aussi un but de pélerinage.

Mais, de toutes ces gentillesses germaniques, la plus exquise et la plus digne de l'attention d'un philosophe, c'est la création des Schildbourgeois, création excellente, plus que comique; car elle renferme de la poésie; qui nous rappelle les bons contes de la Grèce à propos de la population Abdéritaine. Tout ce qui se fait de ridicule, de fou, d'absurde en Germanie, on l'attribue aux Schildbourgeois. Il faut lire dans le Narenbuch les hauts faits de ces bonnes gens. Tissu d'inexprimables âneries; c'est l'idéal de la bêtise. Je ne prétends pas que le fait historique soit vrai, et que Schilda mérite plus que toute autre localité allemande, le triste renom qui pèse sur elle : la province de Champagne en France, Gotham en Angleterre, Turcoing dans la Flandre française, sont depuis long-temps en butte aux railleries et aux quolibets que la Grèce n'a pas épargnés à ses Abdéritains, ni l'Indoustan aux habitans de Sivry-Kissar. On conserve parmi les manuscrits de la bibliothèque de Cambridge, un poème satirique du moyen-âge, qui attribue aux pauvres Gothamites toutes les niaiseries possibles.

Ces bons paysans, dit la légende, s'en vont tous les jours à la foire; de peur de nuire à la santé de leurs jumens, ils portent sur leurs épaules leurs sacs de grains. A peine arrivés, les voici qui siégent à la taverne pour y boire, et y boire encore; ivres, ils essaient de remonter sur leurs bêtes; et, incapables de cet effort, ils s'écrient : Allons donc, coquine, soutiens-moi jusqu'à ce que je sois en selle; puissent mille diables t'emporter. Puisses-tu ne jamais revenir à la maison! Enfin ils arrivent chez eux, se mettent à table : on frappe, et ils ne veulent point qu'on les dérange : « Je ne suis pas chez moi, crie le maître, je suis à l'auberge; allez m'y chercher, ou revenez demain. »

Revenons à nos habitans de Schilda et à leurs singulières facéties. Swift n'aurait pas dédaigné quelques unes des inventions populaires dont se compose le petit volume qui leur est consacré. Il y a même dans la création du type général et dans l'origine prêtée aux Schildbourgeois, une finesse et

une délicatesse singulières. Imaginez un peu que ces niais ont eu pour pères les sept sages de la Grèce. L'éclat de leur vaste capacité se répandit au loin, dit la chronique, et fit tant de bruit, que les conseils des princes, les sénats des républiques se les disputèrent à l'envi; on enlevait un Schildbourgeois comme on enlève un trésor inestimable; on payait leur présence au poids de l'or. Mais le résultat de cette valeur extraordinaire qu'ils avaient acquise dans le commerce des peuples, était de livrer leur pays à la détresse et à l'isolement. Les femmes restaient seules avec les vieillards et les enfans; dès qu'un Schildbourgeois atteignait l'âge de raison, des cavaliers appostés l'enlevaient et s'empressaient de porter ce trésor à quelque monarque étranger. Que firent nos gens d'esprit? Ils s'avisèrent tout à coup de simuler l'idiotisme le plus complet; seul moyen d'échapper à cette confiscation de Schildbourgeois, que l'on s'était permise jusqu'alors. Cela leur réussit; mais, à force de porter ce masque stupide, ils en conservèrent l'empreinte, et restèrent parfaitement idiots.

L'empereur d'Allemagne entend parler de leurs faits et gestes, il trouve la chose intéressante, bizarre, ordonne qu'une députation de ces messieurs lui soit adressée, admire la perfection de nullité qui les distingue; leur donne un beau diplôme de bêtise orné de son sceau et de sa signature, et les encourage à continuer comme ils ont commencé. Ils usent de la permission, et se bannissent eux-mêmes à perpétuité de leur pays natal. Voilà pourquoi leur race est devenue féconde, redoutable, omniprésente: on la trouve partout, et il n'y a pas de coin de la terre qui ne vous offre comme échantillon d'ânerie, quelque honnête descendant de la race schildbourgeoise.

Assurément ces inventions satiriques ne manquent pas de verve et d'originalité. Il faut suivre les Schildbourgeois à travers leur existence de peuple. Veulent-ils construire un palais où siége leur parlement, ils n'y pratiquent point de fenêtres, tant le vent et la pluie leur font peur. Bientôt les ténèbres profondes qui règnent dans l'intérieur de l'édifice les épouvantent; et, comme dit l'auteur du récit, ils voient *qu'on n'y voit goutte*. Chacun des

députés allume une torche, en décore son bonnet, et l'assemblée lumineuse procède à ses grands travaux. On est longtemps avant de découvrir le motif de cette obscurité; les discours et les dissertations surabondent; on prodigue à ce sujet la métaphysique et la rhétorique. Quelques érudits décomposent éloquemment les rayons du soleil. Quelques poètes adressent des dithyrambes à la lumière; après huit jours de discussion, lorsqu'on a bien débattu le pour et le contre, il demeure prouvé que le jour manque et qu'il faut l'introduire. Chaque député se met en devoir d'exposer au grand soleil ses tonneaux, ses paniers, ses baquets, afin de récolter le plus de rayons lumineux qu'il lui sera possible; on referme ensuite hermétiquement chacun de ces instrumens de transport; mais hélas! lorsque vient le moment de les rouvrir dans la salle des séances, pas un rayon solaire ne s'était conservé intact. Un voyageur qui passait par là entendit leurs lamentations; cet homme, né sur les limites de Schilda, ne se distinguait point par le même genre de capacité que ses compatriotes, et ne descendait pas des sept sages de la Grèce.

« Si vous enleviez la toiture » cria-t-il aux députés! Ce moyen trouvé excellent, fut mis aussitôt à exécution. Le voyageur chargé de cadeaux, festoyé par la population, reconnaissante retourna chez lui, et tant que dura l'été, c'était très bien; mais lorsque vinrent les temps de pluie, nos députés, trempés jusqu'aux os, ne trouvèrent plus l'invention aussi bonne. Une première délibération les conduisit à ce résultat: qu'il fallait remettre le toit à sa place primitive; une seconde eut pour corollaire la déclaration positive et unanime, que personne n'y voyait clair; et la troisième fut suivie d'un arrêté qui ordonnait à tout député de ne se présenter qu'avec une chandelle. On institua huit comités d'enquête qui travaillèrent assidûment pendant quatre années, pour savoir au juste le motif qui empêchait la lumière d'arriver jusqu'aux honorables. Les travaux de ces grands hommes, imprimés en soixante-dix volumes, *petit-texte*, causent encore l'admiration de la postérité, et servent de modèles aux débats parlemen-

taires des nations les plus célèbres et les plus civilisées. Les résultats furent longs à obtenir ; mais enfin tant de patience, de persévérance et de talent furent récompensés par le succès ; et une crevasse ayant fini par livrer passage au soleil à travers le mur de la chambre des députés, qui n'était pas bien bâtie ; un député, homme d'esprit, proposa, comme sous-amendement à la dernière loi qui venait d'être votée, l'élargissement facultatif de la crevasse. L'exaltation bien naturelle que cet événement causa parmi les Schildbourgeois fit adopter, sans examen, une addition considérable d'impôts dont la couronne chargea son budget, et fit éclore un des plus beaux morceaux d'éloquence dont les annales parlementaires fassent mention. Presque toutes les années voient d'ailleurs, se représenter la même question sous des formes très diverses, et cette crevasse transformée en fenêtre, tour-à-tour polygone, octogone, toujours irrégulière, a servi de texte à quelques uns des plus brillans efforts qui aient recommandé à l'admiration des peuples représentatifs, les avocats députés de Schilda.

Cette aventure suffirait pour assurer la réputation de mes Schildbourgeois ; ils en ont bien d'autres ; j'aime l'histoire de la construction de leur moulin. Il leur fallait une meule, qu'ils fabriquèrent laborieusement au sommet d'une colline ; à peine l'opération terminée, ils songèrent au transport. La pierre était lourde, et ce ne fut qu'à force de bras qu'ils vinrent à bout de leur œuvre. Quand ils l'eurent accomplie, ils firent une réflexion naturelle, c'est qu'ils auraient pu la laisser rouler du haut de la colline jusqu'en bas ; sur quoi, le remords les prenant, ils employèrent des efforts considérables pour reporter la meule d'où elle venait, afin de la laisser rouler ensuite, entraînée par son propre poids. Une autre réfléxion fort sage leur vint encore : « cette pierre roulante a besoin d'un guide, ou tout au moins, d'un Schildbourgeois qui nous mette au courant de la direction qu'elle aura suivie. Un brave citoyen se dévoua, passa sa tête dans le trou de la meule, roula courageusement avec elle, et alla se perdre et s'engloutir dans un

marais qui occupait le pied de la colline. La chambre des députés s'assembla de nouveau, et après une prodigieuse dépense de mots patriotiques et d'éloquence de circonstance, le Shéridan de la commune fit décréter qu'une proclamation rédigée par les plus fortes têtes de Schilda, serait lue dans les villages environnans, à l'effet de réclamer l'extradition d'un habitant Schildbourgeois, qui s'était déloyalement enfui, emportant une meule de moulin pendue à son cou.

Je pourrais vous raconter encore de quelle manière un énorme chat s'y prit pour détruire par l'incendie les principales maisons de la ville. La grande guerre des Schildbourgeois contre ce matou, les divers traités diplomatiques auxquels cette campagne donna lieu; en un mot, toute cette Iliade facétieuse, dont je prive à regret mes lecteurs, récrée l'enfantine intelligence de la plupart des jeunes Allemands. Qu'on aille les chercher, si l'on veut, dans le Narenbuch; et que l'on ne sourie pas de voir tant de puérilités recueillies par de graves et honorables savans. Ces joyeux enfantillages, qui ont fait place à des puérilités rêveuses et tristes, tiennent leur place dans l'histoire des nations, de leurs fantaisies, et des métamorphoses que leur génie a subies à travers les âges.

(Foreign Quarterly Review.)

Economie politique.

DE L'INFLUENCE PHYSIQUE ET MORALE

DES

DIVERS SYSTÈMES PÉNITENTIAIRES.

Si la civilisation actuelle, comme l'ensemble de tous les travaux récemment faits par des hommes éminens des deux mondes sur le régime des prisons ne le prouve que trop bien, facilite le développement des industries du crime et le nombre des coupables; si le vol, le meurtre et les forfaits qui en dérivent, si l'adultère et le viol se perfectionnent à mesure que l'homme progresse, c'est au moins le devoir d'une société déplorablement polie de régulariser les maux dont elle est la source involontaire, et d'assainir les cloaques, encore informes et corrompus, qui servent de gémonies à ses immondices morales. Cette question, vivement débattue depuis les commencemens du siècle, éclairée par les établis semens de philanthropie et les tentatives d'amélioration qui ont eu lieu en Amérique, aux États-Unis, en Angleterre et dernièrement en France; discutée par la presse, dans les législatures et au sein des parlemens; soumise aux calculs de la science comme aux réflexions de la jurisprudence, est enfin de toutes parts résolue. Le système pénitentiaire, en attendant l'abolition de la peine de mort, adoucit temporairement l'ostracisme monstrueux que les peuples modernes avaient décrété contre leurs membres faibles et pervertis. Partout on substitue les remords aux vengeances; on essaie de guérir avant d'amputer. Les gouvernemens se sont définitivement aperçus qu'il se formait

dans le crime une civilisation étrange dont il fallait se hâter de combattre les progrès, sous peine de la subir en remplacement de la civilisation naturelle, et que le meilleur moyen de dissoudre cette association contagieuse était de lui offrir une rentrée facile dans la société dont elle se prétendait rivale afin de ne plus en paraître exclue. C'est donc aujourd'hui sur les voies d'exécution et non sur l'opportunité des réformes que le débat s'ouvre des deux côtés de l'Océan.

Nous avons déjà exposé dans quel état les bonnes intentions des législateurs et des administrateurs avaient trouvé en Europe et en Amérique les premiers rudimens, les projets élémentaires d'une réforme générale dans la vie des prisons. Nous avons donné un aperçu succinct des enquêtes, soit officielles, soit particulières, auxquelles se sont livrés, tantôt sur le mandat exprès des gouvernemens, tantôt sur leur propre inspiration, des hommes spéciaux des deux continens; nous avons vu enfin que, d'après les abus tolérés et les vices radicaux universellement reconnus dans tous les pays où les criminels sont atteints par l'incarcération, si le régime pénitentiaire est une mesure d'urgence et de nécessité, les opinions n'en varient pas moins sur les moyens de concilier dans l'application les respects plus larges qu'on doit maintenant à l'humanité, et les justes représailles que la société exerce envers ceux de ses membres qui en ont violé les lois.

Dans le tableau que nous avons tracé, en puisant nos documens indistinctement dans tous les établissemens publics d'incarcération qui existent aux États-Unis, en France et en Angleterre, on a également vu que, sur le modèle et à l'exemple de Genève et de la Belgique, mais avec des modifications locales et des perfectionnemens nouveaux, le régime pénitentiaire s'était partagé en deux systèmes : le régime cellulaire *(separate system)*, et le régime silencieux *(silent system)*. Ces deux modes, dont le but est le même, mais dont les ressources d'application et les succès d'amélioration sont contraires, divisent à l'heure où nous écrivons le système pénitentiaire de tout le globe.

Un rapport très étendu sur les prisons de la Grande-Bretagne, considérées au point de vue de la réforme pénitentiaire, a été rédigé par M. Crawford, de concert avec M. Withvorth Russell, ancien chapelain du pénitencier de Milbank, et comme lui, inspecteur-général de ces établissemens dans le Royaume-Uni. Il ne concerne que les prisons du centre *(home district)*. Les autres inspecteurs-généraux ont été chargés de visiter toutes les autres geôles de l'Angleterre, savoir : M. Williams, *Nothern and Eastern District ;* M. Bisset Hawkins, *Southern and Western district ;* et M. Frédéric Hill *Prisons of Scotland*. Leurs rapports, récemment imprimés, seront présentés aux deux chambres du parlement, par ordre de S. M. Britannique, dans leur prochaine session. C'est le travail le plus complet, ou plutôt le seul complet qui ait été publié sur les prisons de la Grande-Bretagne. La majeure partie de son étendue est consacrée à flétrir le régime du silence et à plaider pour la propagation du mode cellulaire que des susceptibilités d'hygiène mal conçues avaient momentanément écarté du système pénitentiaire, et auquel, nous l'espérons bien, la réforme des prisons en Europe devra tôt ou tard son salut.

A l'égard du système du silence, les recherches de M. Crawford et de ses associés dans l'inspection générale, démontrent aujourd'hui que ce régime, qui a pour principe la conscience du mal engendré par le rapprochement, et pour résultat la guérison nécessitée par l'intensité du mal, est d'un mécanisme aussi compliqué qu'incommode ; qu'il est loin de remplir les conditions d'assainissement moral ; qu'il dépend, pour le succès des travaux industriels de la prison, de circonstances qu'on ne peut généraliser, ou sur la constance desquelles on ne peut compter toujours ; que ses avantages sont tous balancés par des vices ou annulés par des obstacles ; et que ses inconvéniens sont essentiels et permanens, tandis que son utilité n'est que fortuite ou accidentelle. Il s'agit donc de prouver, d'après les mêmes documens, que le régime cellulaire est aussi supérieur au régime silencieux que ce dernier pouvai tl'être

à l'ancienne discipline des prisons, et que le but de la société est convenablement atteint par l'influence de ce régime, sans que la santé des prisonniers soit compromise.

Il faut lire les expressions énergiques consignées dans le rapport mis sous les yeux de la commission nommée par le parlement. Si le régime silencieux a passagèrement conquis l'admiration de quelques économistes, leurs suffrages étaient dûs à l'horreur inspirée par le régime actuel des prisons en général, régime qui n'est pénitencier en aucune façon. De la maison de force de Gand, le système du silence a passé dans la grande prison américaine d'Auburn, de New-York, dans tous les établissemens des Etats-Unis, de Boston, de Baltimore, du Kentucky, du Tennessée, du Maine, du Vermond. Il est entré dans la Grande-Bretagne; il règne à Wakefield et à Coldbathfields; mais ces maisons ne l'ont accepté, hâtons-nous de le dire, qu'en prenant au principe d'isolement la séparation solitaire de nuit. La France n'en a point encore fait l'épreuve. Écrivons en quelques mots l'histoire de ce système.

Le régime du silence pêche d'abord, même dans son principe, car du moment qu'une conversation par signes ou à voix basse est possible, on sera forcé de convenir que ce système ne met aucun obstacle à de pareils entretiens. C'est ce qui a lieu à Sing-Sing et à Auburn, dans l'état de New-York, en dépit des menaces brutales et des coups de fouet du gardien; la communication mystérieuse s'établit également parmi les détenus de Wethersfield, comme MM. Demetz et Blouet, membres de la dernière commission française l'ont reconnu, dans le Connecticut, en Amérique, malgré les mesures disciplinaires les plus violentes. Elle s'établit encore avec une indomptable tenacité dans les maisons de correction où le travail forcé est le résultat de la condamnation qui le prononce, quand même le silence n'est que l'accessoire et non la base du régime de la prison; c'est ainsi qu'à Brixton (Sussex), à Horsemonger-Lane, à Giltspur-street-Compter et dans les autres prisons de Londres, les détenus qui travaillent à faire mouvoir le cylindre du *tread mill*, moulin à marcher, causent avec les doigts

dont ils jouent sur la rampe comme sur un piano. La menuiserie est couverte de raies et d'entailles qui ont leur signification, et que les nouveaux arrivans étudient d'après le muet enseignement de ceux qui les accueillent. A Coldbathfields, à Westminster-Bridewell, les prisonniers ont porté les raffinemens dans leur adresse à rompre ou du moins à remplacer le silence, au point que les administrations reculent maintenant devant les dépenses que nécessite une règle inutile. Ces maisons sont pourtant citées comme les modèles de la discipline intérieure pour l'Angleterre.

Nous nous contenterons, à cet égard, de choisir parmi les nombreux exemples d'abus rapportés par MM. Crawford et Demetz, celui d'une femme nommée Rachel, devenue enceinte dans le pénitencier d'Auburn par suite de rapports avec un détenu qui était parvenu à s'introduire secrètement dans sa cellule : cette femme fut saisie par deux nègres robustes, et le gardien lui porta sur la peau nue des coups de nerf de bœuf, jusqu'au point de la mettre dans un état que le médecin décrivait dans les termes suivans : « Je trouvai cette malheureuse couchée sur son lit, et presque hors d'état de se remuer ; j'examinai son dos, qui était noir et bleu avec un degré de rougeur très prononcé depuis les épaules jusqu'au gras des jambes : le devant du corps avait également des taches noires et bleues ; les traces des coups s'étendaient jusqu'aux côtes, et, à quelques endroits, la peau était déchirée. Elle était d'une faiblesse extrême. Cette femme fut saignée à six reprises, et, pendant quelques jours, elle fut considérée comme morte. » Eh bien! telle est la nécessité de laisser aux gardiens toute latitude sur les corrections à infliger que, malgré l'immoralité d'un pareil traitement exercé par un homme sur une femme nue, et la cruauté avec laquelle il fut appliqué, les inspecteurs ne jugèrent pas le fait assez grave pour retirer son emploi au gardien coupable; mais il y a plus, le besoin de réprimer jusqu'à la tentative de l'infraction expose sans cesse à frapper un innocent. Les rapports des inspecteurs d'Auburn constatent plusieurs cas de cette nature,

entre autres celui d'un *convict*, qui, ayant fait un signe pour un outil, fut cruellement frappé de sept à huit coups de bâton, parce que le surveillant s'était mépris sur la cause de ce signe.

Rien ne prouve plus douloureusement que le fait qui précède avec quelle facilité les prisonniers communiquent entre eux dans le système d'Auburn, même avec la séparation de nuit. L'histoire suivante démontre les sympathies invincibles qui résultent fréquemment de ces rapprochemens conquis avec tant de peine sur la surveillance des guichetiers.

Un homme interrogé sur les motifs qui avaient pu le porter à commettre un nouveau crime, répondit : « J'avais la ferme intention de me bien conduire, et pour faciliter cette résolution je me rendis dans l'état d'Ohio où j'espérais que mes antécédens demeureraient ignorés et que je serais à même de commencer une vie toute nouvelle. Je trouvai de l'emploi, et j'avais déjà réussi à obtenir l'estime de ceux qui m'entouraient, lorsque j'eus un jour le malheur de rencontrer un individu qui avait partagé naguère ma captivité. Je passai sans avoir l'air de le reconnaître, mais il me suivit et me dit : « Je vous connais, et il est en mon pouvoir de vous dénoncer; ainsi vous n'avez pas intérêt à m'éviter. C'est une folie d'affecter cet air d'honnêteté. Venez avec moi au cabaret voisin et nous parlerons de nos anciennes affaires. » Je ne pouvais lui échapper; mon courage faillit, le désespoir s'empara de mon ame, et je le suivis : le reste vous est connu. »

Nous ne devons pas perdre de vue le tact et la dextérité de corps et d'esprit que l'homme acquiert graduellement, mais sûrement, par l'exercice, quand il a pour mobile de ses actions un penchant impérieux de la nature. Dans la maison de correction de Coldbathfiedls, où le régime du silence est parvenu à l'apogée de sa perfection, il y eut 6,794 punitions infligées pendant la seule année de 1836, pour juremens et conversations, et cela, sous la direction d'un gouverneur éminemment capable, et qui dispose de tous les moyens possibles de contrainte. L'établissement renferme 900 prisonniers, et toutes les punitions, d'après le rapport du gouvernement, ont aug-

menté depuis l'introduction du système silencieux. Non seulement la fréquence des contraventions, mais encore la nature des châtimens particuliers à ces contraventions, constituent une objection sérieuse contre ce système. Elle consiste principalement dans la réduction de la nourriture ou dans le confinement du détenu dans une cellule ténébreuse et mal ventilée; or, la discipline des prisons où le *tread-mill* fait la base des occupations industrielles est déjà funeste à la santé de l'homme, puisqu'à Londres, dans les établissemens de la métropole, on a constaté par le rapport des commissaires du parlement, que ce genre de travail fatigue considérablement les détenus, après trois mois de prison; qu'il est meurtrier pour les vieillards et les infirmes, et qu'il n'est favorable qu'aux femmes de mauvaise vie, quand leur détention n'excède pas le temps au bout duquel tout homme, d'une force correspondante, éprouve une altération sensible dans sa vigueur. Les peines répressives, en dehors de la condamnation principale, auxquelles donne lieu l'inobservation du régime silencieux, ajoutent donc aux fatigues physiques du détenu; elles accroissent, d'ailleurs, ses souffrances morales, parce que l'oubli de l'offense et l'absence du remords naissent rapidement au milieu des punitions accidentelles qu'il voit très bien ne pas résulter de l'arrêt de ses juges et du texte de la loi; la condamnation originaire est absorbée, pour ainsi dire, sous le nombre des châtimens que ce système lui a imposés; et le vif sentiment de cette injustice ferme son cœur aux lumières que le régime pénitentiaire a précisément pour but d'y faire luire.

Ainsi le régime du silence irrite le moral des prisonniers, altère leur santé au delà des limites que la société doit se permettre, et n'obvie pas à l'inconvénient de leur mélange, puisqu'ils se concertent avec des signes d'une manière aussi directe et aussi certaine que par la voix. Ainsi, ce système détourne de leurs cœurs la salutaire influence du pénitencier, puisque leur esprit est entièrement livré au charme des conversations secrètes et des entreprises clandestines, à la

vigilance muette dont ils ont plus que jamais besoin pour tromper leurs surveillans et leurs guichetiers. Esquissons le portrait intérieur du régime pénitentiaire de Coldbathfields. C'est le meilleur exemple que nous puissions citer des abus du système dont on récuse maintenant les bienfaits.

Il y a huit prisons à Londres, sans compter le grand pénitencier de Millbank. Aucune ne suit positivement le régime cellulaire, et le système du silence est à peu près partout adopté. Dans Coldbathfields, dont nous avons tracé les principaux inconvéniens, l'*ordre du jour* présente déjà des vestiges de tout le mal que le régime silencieux est susceptible de causer dans les maisons de force. Dans chaque cour ou quartier, sont constamment postés plusieurs *moniteurs*, un surveillant et un guichetier. Les moniteurs sont choisis dans la classe la plus active et la plus intelligente des prisonniers de tout le royaume. On imaginera facilement dans quelle situation redoutable cette catégorie de détenus est placée par le régime silencieux vis-à-vis de leurs compagnons de malheur. Jamais recors, gendarmes et mouchards n'ont été plus franchement exécrés. Le sentiment de vengeance qui s'allume dans le cœur des prisonniers se joint à toutes les vexations morales et physiques du système. Dans la prison de Coldbathfields le gouverneur ne reçoit pas moins de soixante rapports chaque matin, où il n'est question que des dénonciations réciproques des moniteurs et des détenus, toujours armés les uns contre les autres, comme sur un champ de bataille. Un prisonnier, enfermé dans une cellule ténébreuse, se plaignit aux commissaires du parlement du préjudice qu'il avait éprouvé dans sa santé par les fréquentes réductions de nourriture et par sa claustration dans un cachot malsain, pour une infraction aux règles du silence; cet homme qui, à son entrée dans Coldbathfields, était fort et bien portant, n'était déjà plus qu'une ombre. Les commissaires le trouvèrent si exaspéré par ce traitement absurde, qu'il jurait de se venger dès qu'il serait mis en liberté. Or, cette sévérité du moniteur, à l'égard du détenu de Coldbathfields, tenait à ce que les autorités des prisons ju-

gent de la fidélité de leurs agens secondaires par le nombre des rapports qu'ils dressent. Aussi, afin de conserver sa place, le surveillant est quelquefois conduit à forger des délits. Ce n'est pourtant pas plus la faute des agens supérieurs, que des employés subalternes; le régime du silence exige de semblables rigueurs, et il faut les souffrir dans les prisons ou ne plus chercher l'accomplissement de ce système pénitencier.

Par ce qui précède, on comprend que le régime du silence, déjà d'une application si difficile et d'un succès si douteux, devient encore plus pénible en raison du choix des moniteurs que l'administration ne fait pas toujours avec discernement. Nous regrettons de ne pouvoir exposer ici la discussion lumineuse et approfondie par laquelle MM. Crawford et Withworth Russell ont éclairé la religion du parlement sur les abus introduits par ce genre de surveillance dans le système silencieux; on y retrouve toute la susceptibilité anglaise pour que la liberté individuelle demeure respectée sous les verrous. Les réflexions dont ils font suivre leur tableau très détaillé des inconvéniens de ce régime pour la santé des prisonniers, exciteront, sans aucun doute, les railleries du continent; mais nous y applaudissons de grand cœur, comme à la première manifestation des vrais principes qui doivent désormais guider les législateurs dans l'arbitraire malheureusement utile des incarcérations, surtout depuis que, par une incroyable extension de l'esprit commercial, les Etats-Unis ont mis le travail des prisonniers réunis sous le système silencieux en coupes réglées comme un champ de maïs, sous prétexte de subvenir aux frais des établissemens pénitenciers. Les Américains ont poussé l'inconvenance jusqu'à taxer les visiteurs. Cette spéculation, bien digne de leur caractère mercantile, est atroce.

La foule des visiteurs est si considérable, que M. Dupectiaux, inspecteur-général des prisons belges, compare le spectacle des pénitentiaires aux heures de visite, à une exposition publique de condamnés.

N'oublions pas, toutefois, malgré le défaut d'espace, une grave observation des commissaires du parlement; c'est que

les meilleurs surveillans, les plus utiles moniteurs, sont ordinairement les plus scélérats et les plus pervertis des criminels de la prison. D'où il résulte que, si l'administration veut profiter de leurs talens, elle viole d'un autre côté ouvertement toutes les lois de l'équité. Car, si jamais suprématie fut abominable, et obéissance singulièrement horrible, c'est lorsqu'un malheureux détenu doit soumission à un coquin mille fois plus coupable que lui, et paie ainsi à la société une double expiation, par la peine fondamentale qu'il subit, et par l'humiliation accessoire dont le régime du silence augmente son supplice. Ainsi, par un renversement de toute justice, ce système est en opposition directe avec le code, puisqu'il adoucit le châtiment de ceux dont le forfait est le plus odieux. Rien ne saurait mieux peindre ce contraste ridicule que les expressions du gouverneur de la maison de correction de Westminster, consignées dans le rapport. « Le meilleur moniteur, dit-il en résumé, est le plus *ancien* voleur! » La face hideuse de la civilisation de notre époque se réfléchit exactement dans ces paroles.

Mais revenons à l'*ordre du jour* de la prison de Colbath-fields, dont nous nous sommes écartés un moment afin de mieux faire apprécier à nos lecteurs la plaie des surveillans. Le devoir des moniteurs est donc de maintenir l'ordre et le silence; le devoir des surveillans est de contrôler le moniteur en l'absence du guichetier. Le guichetier est l'employé supérieur dans chaque cour.

Les prisonniers ne se meuvent jamais qu'en ordre. Ils vont à la chapelle, au travail, à l'exercice, à leurs repas, et ils en reviennent toujours rangés sur une seule file, sans pouvoir tourner la tête ni à droite ni à gauche, et les yeux sans cesse fixés sur le dos de celui qui les précède. Nous n'examinerons pas combien de pareils assujétissemens doivent être intolérables pour les prisonniers qui ne sont que prévenus; il suffit de noter cet abus choquant pour qu'il révolte tout homme de sens; et comme, dans certaines maisons de Londres, les diverses classes de prisonniers sont indistinctement soumises au même régime, il s'ensuit que, dans les premiers temps de

l'incarcération du prévenu, temps pendant lequel il n'est encore que supposé coupable aux yeux de la loi, les souffrances morales et physiques qu'il éprouve sont plus vives que celles dont se trouvent passibles les *condamnés*, à cause de l'usage que ces derniers ont fait du régime et de l'habitude qu'ils en ont contractée. Quel peut être, je vous le demande, l'effet de cette répartition monstrueuse sur l'esprit d'un homme innocent, qui rêve dans son cachot à ses moyens de défense, et invoque pour ses juges la lumière dont ne s'est jamais départie sa conscience? Il y a de quoi changer le prévenu en forcené et conduire sur les bancs du tribunal, au lieu d'une victime, un bourreau logicien. Voilà pourtant où mène l'application irréfléchie du système pénitentiaire.

Mais ce n'est pas tout. Dans Coldbathfields même, le pénitencier-modèle du silence, les manœuvres à la prussienne dont nous venons de rendre compte ont une fâcheuse influence sur la santé des prisonniers. Fonctionnant comme des machines, et devenant peu à peu des ressorts inanimés, il n'y a plus d'exercice pour leur corps; c'est une lassitude réelle qui s'ajoute aux fatigues du travail. Le régime du silence y gagne la suppression de quelques regards et de quelques gestes, mais le délassement hygiénique des prisonniers est perdu. Cette infernale loi du silence les poursuit jusque dans les heures du sommeil. Pendant la nuit, les moniteurs et les surveillans couchent dans les dortoirs. Les watchmen, à des intervalles réguliers, parcourent les salles, avec des chaussons aux pieds; ils regardent à travers les trous d'inspection, dans les dortoirs qu'éclairent des mèches enduites de cire flottant dans l'huile, et notent sur des ardoises les infractions commises aux règles du silence. Toutes ces manœuvres disciplinaires, par leur mutisme atroce, qui prend souci même des bruissemens les plus légers de la matière, ont un caractère de mort anticipée qui jette le désespoir et la terreur dans l'ame d'une foule d'hommes pour lesquels ce supplice est peut-être déjà trop rigoureux comparativement à leurs fautes. Enfin le silence est tellement respecté, et le bruit tellement redouté dans Coldbath-

fields, que, le matin, un watchman donne le signal du lever en tirant un coup d'arme à feu dans les cours. C'est le bruit à la fois le plus court et le plus distinct dont on puisse faire usage; encore le watchman ne tire-t-il qu'un seul coup pour toute la maison.

A ce signal, les guichetiers déverrouillent doucement les portes des cellules et des dortoirs. Les prisonniers qui couchent dans les dortoirs descendent les premiers dans les cours, rangés sur une seule file un à un. Ceux qui couchent dans les cellules descendent ensuite dans le même ordre; ces processions emploient quinze minutes. Au fur et à mesure que les prisonniers arrivent dans les cours, les uns se lavent, les autres balayent. Les guichetiers font leurs rapports au gouverneur devant qui sont mandés les détenus récalcitrans. Là seulement le silence est rompu pour les explications.

Des servans apportent le déjeuner à l'entrée de chaque cour, les gamelles sont placées sur des tables, en nombre égal à celui des détenus. Les prisonniers sortent un à un et en rang, les uns de leurs chambres de travail, les autres de leur tread-mill, et vont s'aligner et se partager en sections dans les cours, d'où ils se rendent ainsi aux réfectoires. Tous ces mouvemens consomment un temps infini. Les tables ont moins d'un pied de large. Les prisonniers y sont assis à côté les uns des autres, ayant en face leurs moniteurs, leurs surveillans et leurs guichetiers. Une demi-heure est employée au déjeuner; après le repas on dit les *Graces,* et les prisonniers se rendent de nouveau dans leurs cours et ensuite à la chapelle. Quinze minutes après ils retournent à leurs travaux. Les chartreux et les trappistes n'observent pas une discipline plus minutieuse; les mêmes marches, contremarches et circuits ont lieu pour le dîner, pendant lequel on lit les articles du réglement. Le dîner dure une heure, il en est de même pour le souper, après lequel la cloche se fait entendre; et tous les détenus, comptés par les surveillans, remontent dans leurs cellules et dortoirs de la même manière qu'ils en étaient descendus. Les diverses évolutions de la journée ont coûté au

moins une heure quarante-cinq minutes. Ainsi, dans l'intérêt du régime silencieux, on prive soit les travaux industriels de la prison, soit les occupations particulières des détenus, d'un laps de temps considérable qu'ils eussent employé au bénéfice de l'état ou à leur profit.

Coldbathfields, la plus vaste et la plus importante prison de l'Angleterre, pour les criminels, est située dans la paroisse Saint-James Clerkenwell. Vient ensuite *Westminster-Bridwell*, à la fois maison d'arrêt et maison de correction; Coldbathfields date de 1791, Bridwell de 1834. Les autres établissemens sont : *Clerkenwell*, dépôt général du comté de Middlessex; *Horsemonger-lane*, dans la paroisse Sainte-Marie-Newington; *Bridewell-hospital*, dans Bridge-street; *Borough-compter* dans Will-lane, Tooley-street; *Giltspur-street-compter; Bail-dock*, et enfin le redoutable capharnaüm de *Newgate*.

Avant de jeter un coup d'œil sur les résultats du régime silencieux et la nécessité du régime cellulaire pour les établissemens de la métropole, il faut rappeler que les prisons d'Angleterre sont régies, dans les villes à corporation, par les magistrats municipaux; dans les autres, par les autorités du comté et par les juges du district. On conçoit que la liberté dont jouit chaque localité de construire et de gouverner les prisons selon les principes qu'il lui plaît d'adopter, doit amener une disparité très grande parmi ces établissemens, et faire naître dans le système général, comme dans tous les détails de discipline intérieure, une infinité de bigarrures choquantes. Il serait difficile de trouver dans tout le royaume deux prisons semblables; celle-ci date du temps de Cromwell, celle-là du règne de Georges III; l'une conserve toutes les traditions de l'ancien système, l'autre essaie la nouvelle discipline pénitentiaire. Parmi les prisons nouvelles, les anomalies ne sont pas moins grandes. Les unes, comme celles de Wakefield, s'élèvent sur le modèle d'Auburn, ne prenant au principe de l'isolement que la séparation solitaire de nuit; celles-là, comme la maison de Springfield, faisant revivre le système abandonné en Amérique du pénitencier de Pittsburg,

tiennent nuit et jour les condamnés dans des cellules solitaires où il ne leur est pas permis de travailler. D'autres, à l'imitation de la prison de Philadelphie, apportent à la rigueur de l'isolement absolu l'adoucissement du travail dans la cellule. Parmi tous ces établissemens, les plus semblables entre eux diffèrent toujours soit par la nature du travail, tantôt productif, tantôt stérile; soit par le caractère de la discipline, souvent exempte de dureté extrême, quelquefois toute fondée sur l'emploi des châtimens corporels. Mais ce qui exerce la plus fâcheuse influence sur le régime de ces prisons, c'est encore l'incertitude des administrateurs entre les deux systèmes pénitenciers dont nous nous occupons. On a voulu d'abord centraliser l'administration par une loi, afin d'atteindre l'uniformité dans la discipline de ces établissemens publics; ici, le défaut d'un code général, comprenant toutes les prescriptions nécessaires depuis la définition du travail forcé jusqu'à la nomenclature des alimens, se fait sentir au point de rendre cette loi transitoire parfaitement inutile. Suivant M. Hawkins, le seul obstacle qui s'oppose aux réformes dans les prisons des comtés, est l'absence de fonds nécessaires. Dans les prisons des bourgs, s'il faut en croire MM. Crawford et W. Russell, la vétusté des bâtimens rend indispensable l'emploi des chaînes et des fers pour les détenus qui ne sont point condamnés par la loi à cette contrainte. Là souvent aucune séparation des sexes; nuls gardiens à demeure; pas de cour, pas de préau, pas d'infirmerie. Il n'y a ni travail, ni inspection, ni discipline. La position des prisonniers pour dettes est aussi déplorable; les hommes et les femmes y vivent en commun. Un acte fut rendu en 1824, sous Georges IV, qui ordonnait des rapports sur les prisons des bourgs. Ces rapports, mis sous les yeux du parlement en 1829, étaient défectueux; ils ne comprenaient que 80 prisons au lieu de 130, qui étaient le nombre réel de ces établissemens dans les juridictions locales. Visitées en 1835 et 1836 par MM. Crawford et W. Russell, les prisons des bourgs furent divisées en trois classes, pour faciliter le

travail et la réforme, et grace à de si persévérans efforts, les lieux de réclusion de la Grande-Bretagne sont rentrés dans un régime commun, quel que soit d'ailleurs le système définitivement adopté pour ce régime.

Aucune cité, dans le monde, n'a peut-être plus besoin de ces améliorations que la ville de Londres. Le régime du silence n'a fait que compromettre dans les prisons de la métropole le sort du système pénitentiaire. On a d'abord mis en usage pour les établissemens le système de classification qui a pour objet d'opérer par masse la séparation des moralités que le régime cellulaire, comme nous le verrons plus tard, opère par individus. Malheureusement, l'administration des prisons de Londres n'est pas sous l'empire absolu du gouvernement; elles sont encore soumises pour la plupart à des corporations jalouses ou placées dans le domaine de communautés religieuses. L'action du gouvernement ne peut y pénétrer qu'à la condition de blesser beaucoup de droits acquis; et la résistance traditionnelle qu'on rencontre dans la Grande-Bretagne pour la destruction de tous les abus consacrés par le temps, exhibe son privilége contre la réforme de ces établissemens d'utilité publique, avec autant d'énergie que s'il était question d'élections ou d'impôts. Les huit prisons de Londres suivent encore des erremens différens, malgré les récentes mesures du gouvernement; elles sont bien forcées d'adopter les prescriptions générales, comme par exemple l'essai d'un système pénitentiaire; mais, dans l'application, chacune obéit aux influences de la paroisse dont elle dépend et qui fournit aux dépenses de son entretien. Aussi les classifications, dans le plus grand nombre des cas, sont-elles purement nominales.

A *Westminster-Bridewell*, maison soumise au régime du silence, bien que les femmes soient séparées des hommes, les prisonniers des deux sexes communiquent, au moyen de lettres et de notes qu'ils s'envoient d'une cour à l'autre, avec des morceaux de houille. A *Borough-Compter*, le système préparatoire de classification a séparé les sexes, mais les condamnés sont confondus avec les prévenus; à *Clerkenwell* l'in-

firmerie est commune pour tous les détenus. A *Giltspur-street-Compter,* il n'y a que 40 lits, et le nombre des condamnés se monte souvent à 90; on y trouve les gens ramassés de nuit par le watchman. Comme ces diverses catégories sont nombreuses, chaque quartier de la maison présente constamment le mélange le plus immoral de criminels de toute espèce. Les enfans abandonnés y sont même recueillis. Quelle salle d'asile!

Si maintenant nous passons aux conséquences du régime cellulaire pour les prisons de la métropole, il sera facile de juger que, par ce système, les obstacles s'aplanissent et les améliorations s'effectuent d'une manière plus rapide et moins incertaine. Le premier résultat du système cellulaire, celui qui seul devrait déjà assurer sa prééminence philanthropique, consiste dans ses effets heureux relativement aux prévenus. Rien de plus socialement honteux que le mélange des prévenus et des condamnés; leur séparation est un devoir sacré auquel nul gouvernement ne peut plus long-temps se soustraire, sous peine d'être mis au ban de l'humanité. La société a le droit, dans certaines limites, d'arrêter préventivement ses membres; elle n'a certainement pas le droit d'ajouter à la privation temporaire de sa liberté le pervertissement de ses facultés morales et physiques. C'est ici que se montre toute l'absurdité du système intermédiaire des classifications qu'on a voulu confondre tantôt avec le régime cellulaire, tantôt avec le régime du silence. Avec la nature des délits pour base de la classification, on arrivait à jeter pêle-mêle, sous la même catégorie, des prévenus se ressemblant par l'espèce, mais singulièrement dissemblables quant à la mesure du crime. Que si la classification avait pour base la moralité présumée des prévenus, il devenait impraticable de fixer cette présomption; or, les inconvéniens corrupteurs du mélange se présentaient pour cette catégorie aussi nombreux, aussi effrayans que dans l'absence de toute espèce de classification. Le rapport des commissaires du parlement, après les développemens sérieux que demandait cette question, et qu'à regret nous sommes obligés de tron-

quer ici, pose d'une façon absolue qu'il n'y a pas d'alternative pour les prévenus entre la séparation et la contamination. Si donc la société ne veut pas pervertir l'homme simplement mis en état de suspicion par elle, on lui doit l'isolement comme préservatif, sinon comme châtiment. Déjà le régime cellulaire résout l'importante question de la moralisation des prévenus.

Les distinctions observées entre le traitement des prévenus et celui des condamnés sont clairement prévues et définies dans le système du confinement solitaire. Les prévenus ont la permission de recevoir des visites de leurs amis; ces communications sont interdites aux condamnés. Le prévenu peut correspondre par lettres avec ses connaissances; le condamné ne jouit point de ce privilége. Le prévenu peut recevoir les vivres du dehors; le condamné est strictement réduit aux alimens de la maison. Le travail est facultatif pour le prévenu; il est obligatoire pour le condamné.

Rappelons même, pour montrer combien ces distinctions sont admirablement établies, le sens philosophique du régime cellulaire. C'est, dit M. Moreau Christophe, dans son curieux livre de la réforme des prisons en France, c'est l'isolement absolu, de jour et de nuit, des mêmes *moralités*, au moyen de cellules et de préaux solitaires, pouvant servir d'ateliers de travail individuels.

Mais les avantages de l'isolement individuel n'ont pas seulement un caractère purement préventif. Le condamné, dans l'économie de ce système, est enfermé le jour et la nuit dans un appartement isolé, assez large pour qu'il puisse prendre de l'exercice; cet appartement, haut de six pieds et de dix pieds carrés au moins, est bien éclairé, bien chauffé, bien ventilé; il a ses privés et sa fontaine, et rien n'y manque de ce qui est essentiel à la santé. Les 262 cellules qui composent le pénitencier de Cherry-Hill, à Philadelphie, seule prison au monde où le système du confinement solitaire ait atteint toute la perfection désirable, forment en réalité 262 prisons distinctes. Chaque cellule de cette prison, disent MM. de Beaumont et de

Tocqueville, est une prison dans la prison même, et la construction de cette cellule est si complète qu'il n'y a jamais pour le prisonnier nécessité d'en sortir. En effet, à chaque cellule est annexée une petite cour dans laquelle se trouve une fosse d'aisances, que sa construction rend parfaitement inodore; de sorte que chaque cellule sert à la fois de promenoir, de réfectoire, d'atelier de travail et de chambre à coucher pour l'usage exclusif du seul prisonnier qui l'occupe. Il faut avoir vu toutes les cellules de la prison de Philadelphie et y avoir passé des journées entières pour se former une idée exacte de leur propreté et de la pureté de l'air qu'on y respire. Les cellules et les cours sont alignées en rangées doubles, à la suite les unes des autres. Chaque rangée double est séparée par un corridor qui la longe au milieu. Les murs de séparation en sont assez élevés et assez épais pour que, sans nuire à la libre circulation de l'air, le corps et la voix du prisonnier soient impuissans à franchir l'enceinte. Enfin, un chemin de ronde enveloppe le tout et rend toute évasion impossible. La contagion mutuelle ne l'est pas moins, et c'est en quoi le système cellulaire paraît avoir atteint, dans cet établissement de l'Amérique, le but que les législateurs de notre Europe cherchent depuis si long-temps : la guérison du malade et l'extinction de la maladie.

La prison de Cherry-Hill n'a que deux étages, en comptant le rez-de-chaussée pour un. Un troisième, dit M. Blouet, ne présenterait aucun inconvénient. Les prisonniers du premier étage, pour remplacer la petite cour du rez-de-chaussée, ont une double cellule. Il semblerait d'abord que les détenus du bas sont le mieux partagés; mais la plupart préfèrent l'étage supérieur et les doubles cellules aux cours qui sont froides et humides, et où ne tombe jamais un rayon de soleil, enveloppées qu'elles sont par de hautes murailles. Les fenêtres sont placées sur le toît. Pour avoir le jour d'en haut dans les cellules d'en bas, il a fallu démancher le mur du rez-de-chaussée d'avec celui du premier étage, ce qu'on pouvait éviter en les ouvrant tout simplement dans le mur. Les prisonniers n'ont

plus qu'une heure de promenade solitaire par jour. Pour prévenir les communications à voix basse, on a jugé nécessaire que les cours fussent libres de deux en deux. Chaque détenu entre dans l'établissement la tête voilée; il ne connaît ainsi que sa cellule et ignore complétement les localités qu'il faudrait traverser pour fuir. Du reste, comme dans le système d'Auburn, les gardiens portent des chaussons de laine, afin de marcher sans être entendus, et les roues des voitures de service, au lieu d'être ferrées, sont garnies de cuir, pour faire le moins de bruit possible.

Comme les avantages qu'on veut retirer de l'isolement absolu seraient en partie perdus par une réunion quelconque, le dimanche un prêtre vient faire, dans chaque bloc, une instruction qui, bien qu'adressée à tous les détenus, ne leur parvient toutefois que particulièrement. Le prédicateur se tient à l'extrémité du corridor, près du pavillon central, dont on ferme la porte pour qu'aucun son ne s'échappe. Grace aux habitudes profondément silencieuses de l'édifice, la voix suit le corridor, pénètre dans les cellules par dessus les murs et se fait assez bien entendre jusqu'au bout de la double rangée. Chacun reçoit ainsi pour lui seul le sermon qui est récité pour tous. Il est difficile de se figurer un spectacle plus imposant.

La peine est sévère; on peut contester qu'elle soit toujours proportionnelle au crime; mais nous n'hésitons pas à nier qu'elle abandonne sa victime au désespoir. Le prisonnier est visité chaque jour par le gouverneur, par le chapelain et par les autres employés de la maison. Son travail, le travail qui lui plaît, occupe son esprit; on lui fournit les livres utiles qu'il demande, et en cas d'indisposition subite ou de toute autre circonstance imprévue, il a les moyens d'avertir les guichetiers. Le détenu se lève en été dès cinq heures du matin et se couche de neuf à dix heures du soir; dans l'hiver, il se lève avec le jour: ce sont là les heures usitées dans les colléges de l'Angleterre et de la France pour les plus jeunes enfans. Dans les soirs d'hiver, le détenu de Cherry-Hill reçoit en outre une lampe pour travailler, lorsque son état permet que

cette dépense lui soit fructueuse. Ce qui va paraître exorbitant, mais ce qui fait la base du régime d'isolement, c'est qu'on ne dresse pas de tableaux de grace dans les pénitenciers de ce système. Deux graces seulement ont été accordées jusqu'ici, rapportent MM. Demetz et Blouet dans leur Mémoire au ministre de l'intérieur : l'une parce que l'innocence du détenu fut présumée postérieurement à sa condamnation, l'autre par suite d'aliénation mentale.

M. Livingston fut long-temps seul, et sans convertir personne, à prêcher l'excellence du système d'isolement complet de jour et de nuit. Depuis les plaidoiries de cet illustre Américain, en faveur du confinement solitaire, M. Wischers, l'un des membres les plus distingués du barreau de Liége ; les commissaires de la législature de New-York, chargés en janvier 1837 d'inspecter la maison d'Auburn ; M. Chatterton, directeur de la prison de Coltbathfields de Londres ; M. Mackmurdo, chirurgien de Newgate ; M. Sibly, dans sa déclaration devant la Chambre des Lords ; MM. Mondlet et Neelson, envoyés du gouvernement du Bas-Canada pour visiter les pénitenciers américains en 1834 ; M. Crawford, chargé de la même mission par le gouvernement britannique, aussi en 1834 ; le docteur Julius, chargé de la même mission par le gouvernement prussien, en 1836 ; M. Ducpétiaux, inspecteur général des prisons belges, chargé par son gouvernement de visiter la prison de Glascow, en Écosse ; M. Withworth-Russell, ancien chapelain de Milbank, dont nous avons déjà eu occasion de parler ; le docteur Cleland, dans son rapport à la Société des Naturalistes de Dublin ; enfin tous les Européens qui ont reçu de leur gouvernement un mandat spécial pour étudier sur les lieux, en Amérique, le système de la Pensylvanie, sont d'un commun accord dans leur opinion sur le régime cellulaire. Ce système était en activité depuis fort peu de temps, lorsque MM. de Beaumont et de Tocqueville parcoururent le Nouveau-Monde en 1831. Aussi les deux écrivains français n'ont-ils pas donné explicitement leur avis. Cependant ils laissent quelquefois percer des doutes qui font honneur à leur prescience. MM. De-

metz et Blouet, les derniers explorateurs, ont été plus hardis dans leurs conjectures. On s'est beaucoup exagéré, en France et en Angleterre, dans le principe, la rigueur du système de Pensylvanie. Des essais malheureux avaient laissé une impression défavorable qui n'est pas détruite, parce que les modifications apportées au régime cellulaire depuis cinq ans restent encore inconnues. Le système d'Auburn peut, jusqu'à un certain point et avec beaucoup de peine, réussir dans le Royaume-Uni dont les tempéramens sont plus flegmatiques, ainsi que dans l'Allemagne où les caractères se rapprochent du type Iankee; mais en France, chez nos voisins si tumultueux et si vaniteux, il est certainement inapplicable. La France, avouons-le à notre honte, est le seul pays où le militaire ne soit plus frappé par manière de correction : les détenus n'y souffriront jamais que leur dos soit lacéré par le nerf de bœuf qui retentit sur les reins du prisonnier surpris en faute dans les préaux d'Auburn. Quant au martyre du silence, un Français aimerait mieux la mort.

Les variétés de mœurs, de climats et de natures militent, comme on le sait, en faveur du régime cellulaire qu'elles s'assimilent partout aisément. Quel est donc l'obstacle qui s'oppose encore aux premières tentatives d'un établissement soumis au système de Cherry-Hill? Nous regrettons de le proclamer à la face du dix-neuvième siècle, c'est la dépense. Deux seules prisons, celles de Genève et de Lausanne, ont risqué une épreuve du régime cellulaire; mais il est vrai qu'elles dépendent, comme Philadelphie, d'une république; et, à ce qu'il paraît, l'argent dans ces sortes d'états va plus vite aux entreprises d'utilité générale. Pourtant il ne faut pas trop glorifier la Suisse. Les pénitenciers de Genève et de Lausanne rentrent un peu dans le système intermédiaire et bâtard des classifications; ils forment un juste-milieu entre Auburn et Cherry-Hill, comme dans les prisons de Londres; mais ce juste-milieu y prospère ou du moins ne périclite pas. A Genève, l'emprisonnement cellulaire pour la nuit et le travail silencieux en commun pendant le jour sont bien la base de la discipline du

pénitencier des cantons, et pourtant cette base, semblable aux réglemens d'Auburn, est tellement modifiée dans l'exécution, que la discipline de cette ville forme pour les criminalistes une troisième catégorie dans les systèmes pénitentiaires. La classification s'y déploie dans toute sa rigueur la plus mathématique. Voici en peu de mots comment on y a passé du système d'Auburn à la classification pure :

Le pénitencier de Genève a été élevé en vertu d'une loi du 13 mars 1822; construit d'après le système *rayonnant,* les ateliers, cours et galeries des cellules aboutissent à un bâtiment central où règne une galerie, d'où, par le moyen de guichets pratiqués sur chaque local renfermant les prisonniers, il est facile au directeur et aux employés supérieurs de surveiller les détenus et les surveillans eux-mêmes. Cette prison a commencé à recevoir des détenus en 1825, et ne contient que 56 cellules. La loi du silence ne fut pas d'abord observée sous l'empire du réglement du 28 janvier 1825; il y avait alors libre communication des prisonniers entre eux pendant les heures de récréation et pendant la journée du dimanche. Bref, le bien-être était tel que les récidives s'accrurent de manière à nécessiter la révision du réglement qui fut en effet remplacé par un second, en date du 16 mai 1833.

C'est à peu près l'inconvénient survenu plus tard dans les *maisons centrales* de France. Il suffit de parcourir la statistique de ces établissemens, publiée par les ordres du ministre de l'intérieur, pour en apprécier les effroyables résultats. Au 1er janvier 1836, sur une population de 15,870 condamnés, on en comptait 6,155 en état de récidive, environ 38 sur 100, ou plus de *un sur trois!* L'une de ces prisons, Bicêtre, à Paris, présente la moyenne énorme de 146 récidivistes contre 100 condamnés pour la première fois. Quant aux prisons départementales qui contiennent le plus grand nombre de détenus, les comptes généraux de l'administration criminelle ne s'en occupent pas d'une manière assez complète pour la statistique. Du reste, la propagation des récidives en France, de 1826 à 1834, a tellement augmenté dans les tables

dressées, qu'elles soient universelles ou locales, qu'on évalue à 11,000 le nombre flottant des récidives annuelles. Cette progression est surtout redoutable par les dépenses qu'elle absorbe au préjudice de moyens pénitentiaires plus efficaces. En 1834, les dix-neuf maisons centrales de France ont coûté 15,500,000 fr. selon M. Vivien, cette somme s'élève à 25,000,000 fr. Si l'on ajoute les constructions nouvelles faites comme épreuves à Paris, l'entretien des maisons déjà existantes et les frais des trois bagnes établis par le département de la marine, on trouve que, pour une population totale de 50,000 détenus de toute sorte, les prisons de la France ont coûté à peu près 50,000,000 de francs. Ce qui porte à 1,000 f. le prix moyen de la place que chaque prisonnier occupe dans le vaste foyer de contagion qui n'est pourtant pas encore aussi infect que le nôtre.

Le nouveau réglement de 1833 avait principalement pour but, à Genève, de mettre une digue à ce débordement épidémique des récidives qui menaçait de franchir les bagnes, prisons et maisons centrales de France, où les classifications, Dieu merci! sont bien modestes, pour gagner le meilleur pénitentiaire que ce régime administre sous le globe. Nous craignons qu'il n'atteigne pas son but.

Depuis la mise à exécution de ce réglement, les détenus sont divisés en quatre catégories, renfermées dans des quartiers séparés. La première division est appelée, *premier quartier criminel et de récidives*, et comprend 1° les condamnés aux travaux forcés ou à la réclusion qui, par la nature de leur crime ou par des circonstances antérieures à leur emprisonnement, sont jugés par l'administration devoir être placés dans cette division; 2° les individus âgés de plus de seize ans qui rentrent dans la prison après avoir déjà subi une condamnation quelconque. La deuxième division forme le *deuxième quartier criminel et d'exceptions;* elle comprend : 1° les individus atteints d'une première condamnation criminelle qui n'auraient pas été placés dans la première division; 2° ceux des condamnés correctionnellement qui y ont été placés par l'ad-

ministration à cause de leur mauvaise conduite dans la prison ou de circonstances antérieures à l'emprisonnement; 3° ceux des condamnés de la première division qui obtiennent leur promotion dans celle-ci. La troisième division comprend, sous le nom de *quartier correctionnel et d'exceptions,* 1° tous les condamnés correctionnellement par un premier jugement qui n'ont pas été jugés devoir être placés, à leur entrée, dans le deuxième ou le quatrième quartier; 2° les détenus de la première ou de la deuxième division, qui, par une première classification, ou plus tard, par leur conduite, ont été placés dans cette catégorie. La quatrième division renferme, sous la dénomination de *quartier des jeunes gens et des améliorés,* 1° tous les individus n'ayant pas atteint l'âge de seize ans à l'époque de leur condamnation; 2° ceux des condamnés de l'âge de seize à dix-huit ans que l'administration juge devoir être admis dans cette division à leur entrée dans la prison; 3° les individus des autres divisions qui, par leur bonne conduite, ont mérité d'être placés dans ce quartier.

Les prisonniers sont soumis à un régime dont la sévérité est graduée d'après le quartier dans lequel ils sont classés; en entrant dans la prison ils sont tous détenus solitairement dans leur cellule, pendant un temps qui peut s'élever jusqu'à trois mois, pour les condamnés de la première division, et qui peut n'être que de trois jours pour ceux de la quatrième division. La moitié du gain du travail appartient aux prisonniers; elle est divisée en deux parties égales : l'une sous le nom de réserve, forme leur masse de sortie; l'autre est leur denier de poche; mais l'usage que les détenus peuvent faire de cette dernière partie se trouve limité suivant la division dont ils font partie. Ainsi, ceux de la première division ne peuvent l'employer que pour se procurer un supplément de pain, des fournitures d'écriture, ou de petits ouvrages, ou pour envoyer des secours à leur famille; tandis les détenus de la quatrième division peuvent consacrer cette somme à améliorer le régime alimentaire des prisons. La règle du silence est rigoureusement maintenue dans les cellules et pendant le travail;

mais, tandis qu'elle est continue pour les détenus des première et deuxième divisions, elle diminue de sévérité dans les deux autres divisions pendant les heures de repos; ainsi les détenus de la troisième division peuvent se promener deux par deux, et ceux de la quatrième division peuvent le faire ensemble, sans cependant pouvoir jamais élever la voix. Les promenades ne peuvent être que solitaires pour les condamnés des deux premières divisions; et même pour ceux de la première; elles ne peuvent excéder une heure par jour; pendant le surplus du temps que ces derniers ne passent pas dans les ateliers, ils sont confinés dans leur cellule, où ils prennent leurs repas. Ces repas sont pris en commun dans les autres divisions. Les visites extérieures sont permises, mais toujours graduées d'après la classification des condamnés.

Lausanne a aussi un pénitencier remarquable sous plusieurs rapports; la division est celle de la loi : condamnés criminels; condamnés correctionnels. Le travail a lieu en commun dans chaque division ; les condamnés à la peine des fers de la division criminelle ont au cou un collier de fer rivé qu'ils ne quittent jamais, et le régime de leur division est plus sévère que celui de la division correctionnelle ; la règle du silence est absolue dans les deux divisions depuis 1834, époque de la réforme du réglement antérieur. Pour maintenir cette règle du silence, les prisonniers passent les heures de repos dans leur cellule, à l'exception d'une seule, pendant laquelle ils sont conduits par division de douze condamnés, dans des cours-jardins où ils travaillent au jardinage ou promènent, mais toujours solitairement; les récidivistes doivent en outre être soumis à la détention cellulaire continue à leur entrée dans la prison.

On voit que la discipline de la Suisse, bien que beaucoup plus généreuse que celle d'Auburn, ne saurait également atteindre le but social; les raisons en sont simples: la classification des condamnés, d'après la nature de leur peine et leur moralité, avec promotion dans d'autres divisions selon la conduite qu'ils tiennent en prison, amène, par suite de ces

changemens successifs, la confusion de toutes les moralités légales, ce qui est un premier vice, parce qu'il est souverainement injuste d'enfermer un homme coupable de crime avec celui qui n'est coupable que d'un délit; par exemple, un incendiaire avec un homme coupable de coups et blessures, par le seul motif que le premier se soumet sans murmurer au châtiment qui lui a été infligé : on agrave ainsi la peine du second; on la dénature même; de plus, on viole, par le mode d'exécution de la loi, la distinction qu'elle a cru devoir établir entre les différentes espèces de peines, selon la gravité de l'infraction. Cette classification, en diminuant la sévérité du régime intérieur, selon les divisions, présente encore le grave inconvénient de pousser à l'hypocrisie les condamnés soumis à cette discipline, de substituer, par suite, au véritable repentir les signes extérieurs de l'amendement, ce qui fait tourner tous les efforts des condamnés à paraître ce qu'ils ne sont pas, au lieu de les appliquer à s'amender réellement. Elle présente aussi l'inconvénient capital de permettre aux détenus de se connaître mutuellement, et, par conséquent, de se retrouver à leur sortie de prison; dans cette position respective, il faut au libéré vraiment repentant un courage et une vertu presque surhumains pour ne pas se perdre de nouveau. C'est ce qu'on ne peut contester, à moins de supposer que tous les prisonniers sortiront complétement amendés; car il suffit d'un seul coupable endurci dans le mal pour entraîner un grand nombre de repentans. Au surplus, les dangers du système de Genève, qui n'est que celui de Bentham, sont fortement sentis à Genève; même par des hommes spéciaux, et que recommande une étude spéciale et suivie des effets de son exécution sur les coupables. M. Cramer-Audëoud, membre de la commission de surveillance du pénitencier, les a développés dans un écrit plein de faits et de chiffres, qui prouvent combien les prétendus convertis faillissent.

Occupons-nous maintenant du prix auquel s'élève la construction des différentes espèces de prisons. Le prix de chaque cellule une fois payé, est à Genève de 6,915 fr. 80 c., et pour

Lausanne de 5,769 f. 20 c.; Brixton et Milbank, imitations fort éloignées de leur modèle d'Auburn, ont coûté, en Angleterre, le premier, pour une cellule, 9,230 fr. 76 c., et le second, la somme énorme de 20,880 fr.! La cellule, dans la prison modèle de Paris, rue de la Roquette, coûte 6,000 fr.; enfin, aux États-Unis, le prix le plus haut de la cellule est à Washington de 5,962 fr., et le plus bas est à Colombus (Ohio), de 593 fr. Toutes ces prisons suivent le régime du *silence,* à l'exception de Genève et Lausanne.

Maintenant si nous comparons ces prix aux 2 ou 3 millions de francs que le pénitencier *cellulaire* de Philadelphie a coûtés en Pensylvanie pour les 582 cellules et les 262 cours isolées qui la composent, ce qui fait 7,287 fr. pour chaque cachot double; en prenant pour base les deux prisons-modèles des deux systèmes, Milbank et Cherry-Hill, nous trouverons que le système d'isolement complet de jour et de nuit (Cherry-Hill), est moins dispendieux que le régime du silence (Milbank); et enfin, si nous comparons le système de Cherry-Hill au système intermédiaire de la Suisse, nous trouverons que la différence, bien que favorable aux pénitenciers de Genève et de Lausanne, n'est pas d'un profit tellement élevé qu'il faille lui sacrifier les avantages moraux que la société doit évidemment retirer du régime complet d'isolement, comme on le pratique à Philadelphie.

Relativement à la France, la construction d'un pénitencier intermédiaire est un rêve; car, pour loger les 34,784 condamnés, nombre flottant de la population des prisons de ce pays, il aurait fallu au 1er octobre 1828 (rapport de M. le comte de Martignac) la somme de 472,210,192 fr. On ne peut pas d'ailleurs prendre pour base de l'évaluation les constructions faites à Paris et à Washington; car elles ont été faites, en France surtout, et malgré les paroles de M. de Martignac, avec un luxe funeste pour les intérêts du système d'Auburn. Ce qu'on doit chercher pour les progrès du régime de Cherry-Hill, c'est d'établir un prix fixe pour les cellules, au delà duquel les administrations ne pourront s'élever. Mal-

heureusement, la prison de Philadelphie offre comme les prisons d'Auburn, de Genève et Milbank, une splendeur qui nuit à la supériorité de son régime aux yeux des gouvernemens. La muraille coûte seule 1,060,000 fr. C'est exorbitant! La plus grande partie des autres frais de cette prison a consisté dans l'ornement de l'édifice. Des murs gigantesques, des tours crénelées, une vaste porte en fer, lui donnent l'aspect d'un château fort du moyen-âge, ce qui était parfaitement inutile. Souvent les prétentions artistiques du constructeur entraînent des dépenses que les administrations ne comptaient point faire; c'est ce qui est arrivé dans l'établissement de la rue de la Roquette à Paris, où l'architecte a bâti un monument, au lieu de construire simplement une prison. « Je ne veux critiquer personne, a dit M. de Montalivet à la tribune, mais il est possible de s'y prendre mieux. » Acceptons les paroles du ministre comme une espérance pour le régime cellulaire en France.

A ceux qui prétendraient que les devis de construction des pénitenciers américains ne peuvent servir de point de comparaison pour les mêmes devis dans les pénitenciers français, en raison de la différence du prix des matériaux, nous répondrons avec MM. de Beaumont et de Tocqueville, qu'en effet, le pied cube de pierre dure coûte 1 fr. 32 c. aux États-Unis, tandis qu'il coûte de 1 fr. 20 c. à 2 fr dans les départemens, et presque le double à Paris; qu'en Amérique mille pieds de bois de charpente coûtent de 60 à 80 fr., tandis qu'à Paris leur prix est d'environ 200 fr., il est moindre dans les départemens; mais aussi, à Paris et dans les départemens, le prix moyen de la journée pour toute sorte d'ouvriers est de 2 fr. 50 au plus, tandis qu'il est de 5 fr. 30 c. au moins, aux États-Unis; de même, la livre de fonte de fer qui est de 21 c. aux États-Unis, n'est que de 14 à 17 c. en France; ce qui établit une sorte de compensation.

Nous ne pousserons pas plus loin la discussion financière que M. Moreau Christophe a d'ailleurs complétement et savamment épuisée dans son livre; elle est d'autant plus impor-

tante à suivre dans son ensemble comme dans ses détails, que c'est de la distribution plus ou moins habile des frais votés en Angleterre, en France, en Amérique et en Suisse, que dépend l'influence morale et physique du système pénitentiaire de Cherry-Hill sur les condamnés, et par conséquent, le succès ou le triomphe de la voie la plus active de moralisation pour l'état de la société actuelle. Les influences de saisons, de localités, d'âge, de sexe, de profession et de paupérisme, doivent aussi bien compter dans la statistique des moyens pénitenciers qu'elles comptent déjà malheureusement dans la table des délits et des crimes. Il est permis de rappeler aux criminalistes qui vont entreprendre la réforme des prisons, les paroles suivantes de M. de Morogues devant la Chambre des pairs, dans la séance du 5 juillet 1836..... « En compulsant les comptes-rendus de la justice criminelle en France, j'ai eu la douleur de reconnaître que dans les deux années 1828 et 1829, un million d'individus ayant reçu un degré d'instruction supérieure, avaient fourni 137 accusés de crimes contre les personnes, et 348 accusés de crimes contre les propriétés, en tout, 480 accusés de crimes traduits devant nos cours d'assises; tandis qu'un million d'individus n'ayant reçu que l'instruction primaire, et sachant lire et écrire, n'avaient fourni que 19 accusés de crimes contre les personnes, 53 accusés de crimes contre les propriétés, en tout, 72 accusés de tous crimes. » Les mémoires de Lacenaire, les révélations de Vidocq, confessions dont le danger même est utile, prouvent à quel point la dépravation aiguisée par l'esprit devient incurable et contagieuse. On rencontre dans les observations des directeurs des maisons centrales de France, une foule de circonstances qui démontrent que les criminels les plus intelligens sont les plus adroits et les plus pervertis, et que par conséquent, tout système, comme le régime du silence, ayant pour résultat d'exalter leurs facultés intellectuelles, ne tend certes pas à leur guérison. Les prisonniers d'Ensisheim (Haut-Rhin), avaient un instituteur qui leur enseignait la lecture, l'écriture et le calcul. A mesure qu'ils avançaient dans ces connaisances élémentaires,

ils en profitaient pour altérer leurs livrets de travail et changer les chiffres. La science est une arme de plus dans les mains de l'homme qui veut mal faire. Quel remède contre une pareille volonté, si ce n'est la solitude absolue?

Mais si un tableau est susceptible de convaincre les adversaires du régime d'isolement, c'est assurément la *cour du milieu*, à Newgate. Nous avons lieu de croire, dit M. Crawford, que l'indigence, les vêtemens déguenillés et l'impuissance de payer les rétributions exigées ailleurs pour prix des commodités de la vie précipite dans ce quartier une foule d'individus les plus expérimentés, et dont les délits sont les moins graves, et les y jettent inévitablement au devant de la contagion qu'entraîne le contact des hôtes les plus dépravés et les plus incorrigibles de la prison. Les prisonniers y sont d'une malpropreté dégoûtante, à peine couverts de lambeaux, souvent les pieds nus. Des combats atroces, des rixes violentes, des clameurs assourdissantes, bourdonnent dans ce cloaque où les guichetiers n'entrent jamais que le poignard à la ceinture. Le soir, dès que les surveillans se retirent, les orgies les plus obscènes, le jeu, les juremens, les chansons, les récits d'aventures et les leçons de crimes se succèdent continuellement et sans obstacle, jusqu'à la dernière heure de la nuit. Les pages que Goldsmith, dans le *Vicaire de Wakefield,* a consacrées à la peinture de cet enfer n'en donnent encore qu'une idée radoucie. Tout Anglais ne peut voir sans douleur et sans humiliation, que, dans la métropole de la Grande-Bretagne, centre des lumières, de la civilisation et des richesses, il existe un tel système de prisons, en usage depuis tant d'années, non seulement au mépris de la religion et de l'humanité, mais encore contrairement à la volonté du gouvernement et aux termes de la loi. La municipalité de Londres défend bien maladroitement les priviléges de la cité.

La loi qui centralise la réforme de *toutes* les prisons d'Angleterre dans les mains du gouvernement de la Grande-Bretagne, fixera sans doute un terme à ces anomalies choquantes dans la capitale d'une grande nation. Le parlement a même

déjà décreté que tous les *condamnés à la prison* seraient détenus suivant le régime cellulaire. On a calculé que pour mettre ces dispositions en pratique, il faut 20,576 cellules; or, les prisons d'Angleterre, à l'amélioration desquelles on travaille depuis long-temps, en contiennent déjà 11,319; reste maintenant à savoir si les cellules existantes ne devront pas être reconstruites, et les cellules nouvelles établies suivant les dimensions qu'exige le système de séparation ou d'isolement individuel de jour et de nuit. Les dépenses en Angleterre, menacent de n'être pas moindres qu'en France pour le même objet. Cela tient à l'architecture toute particulière des maisons du système d'isolement. Tandis que le régime cellulaire est applicable à toutes les prisons de France, sauf modifications accessoires, et qu'il admet indifféremment dans l'édifice, la forme rayonnante aussi bien que les formes circulaire, polygonale, panoptrique, étoilée, carrée, en éventail ou en moulin à vent, dans le Royaume Uni, au contraire, les établissemens, étant disposés, pour la plupart, d'après le système d'Auburn et avec le *tread mill;* leur architecture spéciale rendra les changemens plus considérables et les frais de réforme plus élevés. Cependant, dans les prisons de première classe, en Ecosse, le bouleversement sera moins coûteux; les maisons de correction de Glascow, d'Edinbourg, d'Aberdeen, de Poissy et d'Ayr, ont déjà des symptômes d'organisation cellulaire qu'elles doivent un peu au hasard. M. Frédéric-Hill a proposé au gouvernement anglais d'établir en Ecosse trois pénitenciers: la maison de Glascow, agrandie, pour l'ouest et le sud-ouest; la grande prison militaire de Perth, convertie, pour l'est et le sud-est; et le fort Georges, également converti en pénitencier, pour le nord. M. Hill, en outre, demande formellement pour les nouvelles prisons le régime d'isolement. A l'égard de l'Irlande, où il n'y a que deux maisons de correction proprement dites, celle de Belfast et celle de Richemont, à Dublin, M. James Palmer, inspecteur-général, a constaté dans son rapport, que malgré l'état d'anarchie, d'insurrection et de misère presque permanent auquel cette partie du Royaume-

Uni est maintenant réduite, la terre d'Erin est le seul pays peut-être qui offre l'exemple d'un système où rien ne se passe dans les prisons à l'insu du gouvernement et du public. C'est aussi en Irlande que les classifications ont mieux réussi. La propreté y est remarquable, l'ordre parfait. Enfin, nulle part efforts plus unanimes n'ont été tentés pour la réforme. Le système cellulaire y jettera sans nul doute de profondes racines.

La grande objection que le régime d'isolement rencontre, consiste principalement dans son influence sanitaire que les adversaires du système prétendent fâcheuse pour les détenus. Afin d'y répondre, n'oublions pas que la solitude continue, sans travail, est un supplice affreux, au dessus des forces humaines. Les Américains avaient d'abord adopté ce principe pénitentiaire; il a fallu y renoncer. La solitude avec travail, ne tue pas, mais réforme. Les prisonniers de Cherry-Hill, interrogés par MM. de Beaumont et de Tocqueville, ont unanimement avoué que le travail, outre que dans le système cellulaire il est indispensable à leur existence, apporte encore les plus douces consolations à leur captivité. Le nombre des professions peut être aussi varié que le nombre des cellules. Un habile industriel de Paris, M. Pradier, donne l'énumération de 78 professions dont l'exercice convient aux cellules solitaires. Ce n'est donc pas dans la privation ou dans la nécessité du travail que repose la force de l'objection.

Il résulte d'ailleurs du journal tenu par le docteur Bache, médecin de la prison de Cherry-Hill, qu'en sept ans 677 prisonniers sont entrés au pénitencier, et que sur ce nombre la mortalité moyenne dans les sept années se trouve de 3 pour 100. C'est la même mortalité que celle de Philadelphie. Les détenus ont échappé aux ravages du choléra qui pourtant a décimé la ville. Sur 33 décédés naturellement, 25 sont entrés malades ou ayant des maladies chroniques, 4 sont morts par suite d'accidens, 4 seulement ont succombé à des maladies qui ont éclaté dans la prison. Ce sont là des chiffres très satisfaisans, puisque le premier effet du confinement solitaire doit assurément réagir d'une manière funeste sur le tempérament

des criminels qui, par leur genre de conduite même, tenaient une vie très active et très changeante. La maladie la plus fréquente est l'aliénation mentale; mais il ne faut pas perdre de vue que cette affection suit ordinairement l'usage abusif des liqueurs spiritueuses, fréquent en Amérique, surtout dans les classes indigentes, et que les excès de cette nature, habituels aux gens qui peuplent les prisons, sont antérieurs à leur séjour dans les pénitentiaires.

Sans doute en réfléchissant au genre de nourriture des maisons centrales de France, aux abus déplorables de la cantine et aux orgies qui se commettent dans les prisons de Londres, nos lecteurs trouveront ces résultats fabuleux. Que serait-ce donc si nous ajoutions qu'à Singsing il meurt 1 individu sur 37; à Wethenfield, 1 sur 44; à Baltimore, 1 sur 49; à Auburn, 1 sur 56; à Boston, 1 sur 58! Ici, les adversaires du système cellulaire ne manqueront pas de dire que le profit du chiffre reste au régime du silence, en vigueur dans les lieux que nous venons de citer. Mais nous répliquerons que le climat de Philadelphie, où les chaleurs de l'Inde et les froids de la Sibérie se rencontrent au cœur de l'été, est moins favorable que la température qui sert de milieu aux pénitenciers de l'Est. Cependant nous reconnaissons que la santé des détenus dans les prisons cellulaires réclame impérieusement une nourriture d'autant plus réparatrice que les criminels sont habitués à plus de mouvement. Jusqu'en avril 1832 les prisonniers européens soumis à la réclusion solitaire, dans la résidence de Madras, recevaient leur ration de vivres habituels, moins l'eau-de-vie. A cette époque, on les réduisit au pain et à l'eau pure. Les individus peu actifs, coutumiers d'une vie sédentaire, supportèrent très bien ce régime pendant quelques mois; les autres donnèrent presque immédiatement des signes de scorbut; et tous, en définitive, tombèrent dans un état de langueur. Cette observation précieuse, faite par le docteur Malcomson, prouve que les alimens doivent concourir avec le travail à fortifier le corps et l'ame du prisonnier contre les passions tristes et le défaut d'exercice qui ne manquent

pas de lui porter une fâcheuse atteinte dans les premiers momens du confinement solitaire. Les soins de propreté n'ont pas moins d'importance sous un régime où l'homme est si brusquement séparé des habitudes physiques les plus ordinaires et les plus essentielles de la vie. On lit dans l'histoire des assises noires (*black assises*) tenues à Oxford, en 1557, que les prisonniers qui parurent à la barre communiquèrent par leurs exhalaisons, aux juges, aux jurés et aux spectateurs, un typhus qui fit périr 510 personnes. C'est là une de ces nombreuses plaies sociales qui, grace au régime cellulaire, ne se rencontreront plus dans les annales des nations.

Résumons-nous. Trois systèmes sont donc en présence : Auburn, Genève, Philadelphie; le silence, les classifications, l'isolement. Tous les trois se prêtent mutuellement secours; un seul veut aujourd'hui absorber les deux autres, c'est l'isolement complet, la réclusion solitaire, la pratique de Cherry-Hill. Les avantages moraux, les résultats civilisateurs, les améliorations de toutes sortes qui d'abord penchaient pour le régime du silence, se groupent maintenant autour du système cellulaire; cela est incontestable. Reste la question de mortalité, le réglement sanitaire et hygiénique qui constitue encore le fond d'une discussion spéciale : espérons qu'elle ne sera pas long-temps indécise. En attendant, Glasgow accepte le système de Philadelphie; Milbank, Glocester et Wakefield le perfectionnent dans leur enceinte; Genève et Gand le confondent tellement avec le régime d'Auburn, que ce dernier disparaît sous les empiétemens de son rival.

On voit combien il reste encore à faire en France et en Angleterre, pour assainir les maisons de détention consacrées aux différentes espèces de condamnés. M. de la Sagra qui, en 1835, a visité les divers pénitenciers des Etats-Unis, et qui, à la suite de notre grand article sur les prisons en Europe et en Amérique, publié dans la livraison de février 1837, voulut bien nous faire part de ses observations sur les difficultés que présentait l'introduction en France du système pénitencier des Etats-Unis, va nous donner quelques renseignemens sur l'état actuel des prisons à Madrid. Nos lecteurs verront combien la réforme aurait d'améliorations à réaliser dans le régime des prisons de la Péninsule. « J'ai visité, dit M. de la Sagra, les prisons de Madrid. Voici dans quel état elles se trouvent : La

prison appelée *Carcel de la Corte*, construite en 1634 par ordre de Philippe IV, est grande et d'une belle architecture à l'extérieur ; mais les distributions intérieures en sont très vicieuses. La ventilation seule y a été bien ménagée. Dans la partie antérieure du bâtiment, se trouvent des salles spacieuses destinées au tribunal des alcades ; en sorte que la prison est limitée aux étages inférieurs et à la partie postérieure de l'établissement. D'après une inscription placée au dessus de la porte d'entrée de cette prison, on voit qu'un sentiment philanthropique présida à l'érection de cet édifice : *Reinando la majestad de Felipe IV, ano de* 1634, *con acuerdo del consejo, se fabricò esta carcel de Corte, para comodidad y seguridad de los presos.* Cependant, malgré la volonté du roi exprimée dans cette inscription, les prisonniers pauvres qui n'ont pas les moyens de payer une certaine redevance pour habiter les étages supérieurs, sont confinés dans le rez-de-chaussée et dans des caves humides où ils passent la nuit et une grande partie du jour, nus et confondus entre eux, sans aucune distinction d'âge ni de délits. Pendant le jour, ces malheureux viennent respirer l'air dans les cours, où ils exécutent divers ouvrages de sparterie. Une société de charité, appelée société du *Bon Pasteur*, procure de l'ouvrage aux prisonniers, et leur fournit ce qui est nécessaire à leur nourriture et à leur entretien. Les étages supérieurs présentent une longue suite de chambres, plus ou moins grandes, qui peuvent recevoir quatre ou six prisonniers. Elles sont exclusivement réservées à ceux qui sont assez riches pour payer leur location, 4 ou 5 réaux par jour (1 f. 10 ou 1 f. 30). Les chambres qui sont moins spacieuses et qui ne peuvent recevoir qu'un ou deux prisonniers sont louées environ 2 francs par jour. Toutefois dans les étages supérieurs se trouvent plusieurs salles qui peuvent contenir de vingt à vingt-cinq personnes et où les prisonniers sont admis sans rétribution. Mais là aussi, sont confondus les sexes, l'âge et les divers délits. On comptait, il y a un mois, dans cette prison 563 femmes.

La prison *del Saladero* est une véritable geôle où sont enfermés les condamnés. C'est un lieu immonde, mal aéré, soumis à un régime atroce qui présente toutes les variétés de désordre que l'on remarque en général dans les prisons. Outre ces deux grandes prisons, il existe encore à Madrid une *maison de refuge*, fondée en 1587, où viennent résider les femmes de mauvaise vie qui y sont envoyées par les tribunaux ou par leurs propres parens ; une *maison des repenties*, établie en 1771, qui admet aussi toutes les femmes qui viennent lui demander un asile; enfin la prison appelée *Casa de la Galera*, où sont concentrées les femmes de mauvaise vie atteintes de peines correctionnelles. Le régime de toutes ces prisons est détestable ; aussi, pour remédier au mal, le gouvernement espagnol vient-il de nommer une commission chargée de proposer les réformes nécessaires, et M. don Ramon de la Segra, qui avait déjà étudié ces questions avec maturité en Amérique, a reçu la mission d'examiner les différentes prisons de l'Europe.

Industrie.

DES PROGRÈS

DE L'APPLICATION DE LA VAPEUR

AUX DIFFÉRENTES BRANCHES DE L'INDUSTRIE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

C'est un beau spectacle que de suivre les différentes phases qu'a parcourues la machine à vapeur ; de la voir, ébauche grossière sortie du néant, se perfectionner sans cesse et parvenir de progrès en progrès jusqu'à défier par la justesse de ses mouvemens la régularité du meilleur chronomètre ; mais ce qui est plus intéressant et plus utile, c'est d'assister aux merveilleux résultats qu'elle nous présente dans ses rapports avec l'industrie. Les savans qui, les premiers, en apprécièrent la puissance, craignirent de la mettre en jeu. Pendant long-temps la pompe à feu fut regardée comme une création dangereuse. Aussi la laissa-t-on dormir dans les laboratoires et les musées ; mais, dès que le génie de l'industrie comprit tout le parti que l'on pouvait tirer de cette force nouvelle, le praticien ne laissa plus le monstre tranquille, il le soumit à ses expériences et à force d'essais parvint à en maîtriser l'action ; alors on vit la machine à vapeur s'avancer triomphante dans la carrière, aidant le travail, triplant la production, opérant partout des prodiges, et enrichissant tous ceux qui se confiaient à elle.

Une fois la puissance de cette découverte reconnue, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, se disputèrent l'honneur d'avoir inventé la machine à vapeur. Suivons un

instant ces débats ; nous examinerons ensuite quelle est de toutes ces nations celle qui a su le mieux tirer parti de l'invention nouvelle.

En Angleterre, dans les sociétés savantes et dans l'atelier, on s'accorde à regarder le marquis de Worcester comme le premier auteur de la machine à feu ; malgré cet accord formel, la France étonnée que le génie de ses enfans lui eût fait défaut, consulta les temps passés, et bientôt proclama, par l'organe de ses savans, que ce n'est point Worcester, mais bien Salomon de Caus, à qui revient le mérite de la priorité. Quelques érudits ont bien voulu gratifier l'antiquité de la découverte de la machine à vapeur : prétention absurde. « Avant Caus et Worcester, Héron d'Alexandrie, Aristote et Sénèque, disent-ils, savaient de quelle puissance énorme la vapeur est douée. Aristote et Sénèque attribuaient les tremblemens de terre à la transformation subite de l'eau en vapeur ; et Blasco de Garay fit marcher dans le port de Barcelone un navire de 200 tonneaux par l'impulsion de la vapeur. » Mais les idées émises par Aristote et Sénèque sont vagues, et l'expérience du marin catalan n'est constatée par aucune pièce authentique. Ce qui est certain, c'est que les premiers qui s'occupèrent avec succès de la machine à vapeur furent Salomon de Caus et Worcester. L'ouvrage dans lequel celui-ci indique le moyen de se servir de la vapeur comme force motrice, parut en 1663 sous le règne de Charles II. Mais cinquante ans avant Worcester, Salomon de Caus avait émis le même principe dans un ouvrage intitulé : « *Des forces mouvantes.* » Dans ce livre, Caus fait la description d'une machine, à l'aide de laquelle il peut, dit-il, élever de l'eau à une hauteur quelconque par l'action du feu. Le livre de Worcester est généralement connu sous le titre de *Century of inventions.* Worcester rapporte qu'ayant rempli d'eau aux trois quarts un canon entier dont la bouche avait éclaté, il ferma hermétiquement l'extrémité rompue ; qu'ayant ensuite soumis ce canon à l'action du feu pendant 24 heures, le canon se brisa avec un grand bruit ; qu'ayant répété l'expérience avec des vases plus solides, il vit l'eau s'élever à 40 pieds de

hauteur ; qu'un vase d'eau raréfiée par l'action du feu élevait 40 vases d'eau froide ; que pour cela il suffisait de deux robinets disposés de façon que lorsqu'un vase était épuisé, l'autre se remplissait d'eau froide et ainsi successivement. C'était là le principe sur lequel devait reposer la machine à vapeur. Mais comme Salomon de Caus vivait avant le marquis de Worcester, que son livre renfermait des principes identiques à ceux de Worcester, c'est donc à Salomon de Caus que revient le mérite de la priorité.

Quoi qu'il en soit, ni l'un ni l'autre n'eurent la gloire de faire construire la machine à feu ; Caus fut traité de visionnaire ; le marquis de Worcester éprouva le même sort. Ce dernier, forcé de s'expatrier, eut ses biens confisqués par le parlement, revint dans sa patrie à la restauration, et mourut oublié de Charles II, dont il avait épousé la cause. Le signor de Branca et Moreland, qui leur succédèrent, ne furent pas plus heureux : l'un publia un traité sur la vapeur, l'autre un livre intitulé : *Elévation des eaux par toutes sortes de machines réduites au poids et à la balance ;* mais ces ouvrages restèrent ignorés. L'honneur de créer la machine à feu était réservé à Papin.

Denys Papin naquit à Blois. Après avoir pris ses grades à la faculté de médecine de Paris, il passa en Angleterre, où Bayle le fit nommer membre de la société royale. En 1681, il revint dans son pays ; mais forcé de le quitter comme protestant par suite de la révocation de l'édit de Nantes, il alla chercher un asile en Allemagne, où il professa les mathématiques pendant plusieurs années. C'est là que parut l'ouvrage dans lequel Papin publia sa découverte. Cet ouvrage eut deux éditions. L'auteur y indique un moyen simple de faire rapidement le vide dans le corps de la pompe, et de combiner dans une même machine l'action de la force élastique de la vapeur avec la propriété dont cette vapeur jouit de se condenser par le refroidissement. L'appareil dont se servit l'auteur, pour essayer son invention, était remarquable par l'exiguité de ses proportions. Le corps de la pompe n'avait

que 2 pouces 1/2 de diamètre, et ne pesait que 5 onces; cependant telle était sa force, qu'il élevait l'eau à une hauteur considérable. Cette machine n'est autre que la machine à condensation, machine si parfaite par la régularité avec laquelle elle fonctionne, la facilité de son entretien, et surtout le peu d'accidens auxquels elle est sujette, que malgré son prix élevé, et les grandes masses d'eau froide et de combustible qu'elle exige, on la recherche partout : dans les filatures et dans tous les établissemens à situation fixe.

A Papin, succédèrent Savery, Newcomen, Cawley. Savery appliqua la première grande machine à vapeur atmosphérique à l'industrie ; Thomas Newcomen et John Cawley créèrent la machine atmosphérique ou machine de Newcomen. Etrange caprice du génie! ces deux hommes, dont l'un était forgeron, et l'autre simple vitrier, créèrent une machine si parfaite, qu'elle est encore en usage aujourd'hui dans les usines où le charbon est à bon marché. La machine de Savery, au contraire, était défectueuse, les dérangemens en étaient fréquens ; il fallait porter la vapeur de la chaudière à six atmosphères.

C'est ainsi que la machine à vapeur marchait de progrès en progrès; mais ces progrès étaient lents; partout encore la défiance accompagnait cette belle découverte, lorsqu'en 1767 une ère nouvelle s'ouvrit devant elle. En ce temps-là vivait, dans les montagnes nébuleuses de l'Ecosse, un jeune homme pauvre, faible, ignoré, qui après avoir passé son enfance dans une *grammar school,* entra chez un fabricant de compas en qualité d'apprenti. A sa sortie d'apprentissage, ce jeune homme obtint une petite place à l'université de Glascow. Là, il fut chargé de réparer une machine de Newcomen, et découvrit que cette machine était susceptible de perfectionnement. Mais l'argent lui manquait; il en chercha, s'adressa inutilement à plusieurs personnes, obtint ensuite un secours qui lui fut enlevé presque aussitôt; trouva enfin, au moment où, découragé, abattu, il allait renoncer à ses travaux, une protection dont la force pécuniaire avait autant d'étendue que son

génie. De là ces beaux établissemens, ces fabriques magnifiques que l'on voit dans les environs de Birmingham, auprès du village d'Handsworth. Cet homme était James Watt; son protecteur était Bolton. La machine à vapeur fit alors des progrès immenses. A la machine à double effet et à un seul corps de pompe, succédèrent le parallélogramme articulé, et l'application du régulateur à force centrifuge. Washbrough transforma le mouvement rectiligne du piston en mouvement de rotation; Murray exécuta les glissoirs manœuvrés par un excentrique; Trev-Hick et Vivian inventèrent les machines à haute pression locomotive, système plus simple, moins dispendieux, plus léger que celui à condensation, et produisant une plus grande puissance avec un piston d'une moindre surface. Ces machines n'exigent point d'eau de condensation; on y emploie la vapeur à deux, trois, quatre, et même dix atmosphères de force élastique; de façon qu'un piston d'une certaine surface peut être poussé avec deux, trois, quatre et même dix fois le simple effet de la pression atmosphérique.

Parvenue à cet état de perfection, la machine à vapeur attira sur elle l'attention de toutes les industries de l'Angleterre. Chaque manufacturier voulut avoir chez lui un agent si commode, et aujourd'hui, chose curieuse à observer, on voit les petites industries qui n'ont besoin que de faibles moteurs se grouper autour d'une grande machine à feu, pour lui demander l'excédant de sa force, comme au moyen-âge les vilains venaient poser leur cabane au pied du château féodal, afin d'y trouver aide et protection. La vapeur fut employée sur les fleuves et à la navigation des côtes; on s'en servit pour la mouture du grain, le cardage et le tissage du coton et de la laine, le martelage, le laminage du fer et du cuivre; on l'appliqua aux travaux hydrauliques, au sciage des bois, à la fabrication du papier, de la faïence, de la couleur; grace à elle, Liverpool et Manchester, Carlisle, Newcastle, le comté de Glamorgan, Cardiff et Mestyr-Tyrdwill, Cromford et High-Peak, Birmingham et Bristol, Leeds et Selby, Canterbury et Whystable, l'Écosse et l'Irlande, virent en quelques années s'abré-

ger les distances qui les séparaient. Aujourd'hui la vapeur, dans ses diverses applications, remplace en Angleterre le travail de plus de trente millions d'hommes.

En France les choses se sont passées autrement. La France marche avec lenteur dans la carrière dont elle-même avait la première frayé la route. En 1816, alors que le Royaume-Uni était déjà couvert de machines à feu, la France n'en possédait presque pas. En 1819, nous trouvons que le nombre total des machines à vapeur employées en France, sur terre, est de 65, lesquelles représentent 1,106 chevaux de force; en 1820, ce nombre de machines augmente de 28, qui représentent 342 chevaux. Voici l'accroissement progressif de ces machines, ainsi que leur force motrice.

Années.	Nombre des machines.	Force en chevaux.	Années.	Nombre des machines.	Force en chevaux.
			Report.	495	7,868
1819	65	1,106	1829	56	767
1820	28	342	1830	74	881
1821	27	594	1831	47	724
1822	52	827	1832	86	838
1823	53	949	1833	164	1,590
1824	25	416	1834	177	2,099
1825	69	926	1835	293	3,164
1826	73	1,153	inconnues	156	1,191
1827	56	845			
1828	47	710			
A reporter.	495	7,868	TOTAL....	1,448	19,126

Sur ces 1,448 machines 1,112 sont d'origine française, 191 d'origine étrangère, 145 d'origine non constatée. Les machines à basse pression, au nombre de 486, représentent une force de 8,785 chevaux, et les machines à haute pression, au nombre de 962, représentent une force de 10,340 chevaux. La force de ces machines varie depuis un cinquième de cheval jusqu'à 105 chevaux. La plus forte fonctionne dans les forges d'Imphy (Nièvre); elle sert au martelage et au laminage du fer et du cuivre.

Ainsi, en divisant ces 1448 machines entre les quatre-vingt-six départemens de la France, on trouve que chacun d'eux, en 1835, terme moyen, ne disposait que de dix-sept machines à vapeur employées à terre, ou une force motrice de 222 chevaux 1/2. Mais ce serait donner une fausse idée de la

distribution des machines à feu par département. En effet, il y a des départemens où l'influence de la machine à vapeur a été vivement sentie. Nous citerons entre autres les départemens de la Seine, de la Loire, de la Seine-Inférieure, et particulièrement le département du Nord. Ce département compte aujourd'hui 329 machines, de la force de 4,606 chevaux; en 1835, il n'en possédait que 297. Le tableau suivant indique les départemens qui possèdent le plus de machines à vapeur.

Départemens.	Machines.	Départemens.	Machines.
Nord	297	Report	943
Seine	197	Haut-Rhin	48
Loire	175	Saône-et-Loire	45
Seine-Inférieure	160	Gard	35
Rhône	65	Marne	34
Aisne	49		
A reporter	943	TOTAL	1,105

Les 343 machines restantes étaient réparties dans 55 autres départemens; il y avait donc à cette époque, 21 départemens qui ne possédaient pas une seule machine à feu. Depuis, l'accroissement n'a pas été fort considérable.

L'emploi de ces machines n'est pas moins curieux. On y voit une preuve nouvelle du tâtonnement qui règne dans tous les actes de l'industrie française; chaque branche fait usage de la machine à vapeur, mais cet usage est très restreint; l'exemple de l'Angleterre n'a pas encore convaincu tous les esprits; on hésite, on doute encore de l'importance et de l'utilité de cette puissance. Voici quel était, en 1835, l'emploi des 1,448 machines.

Industrie.	Machines.	Industrie.	Machines.
Filatures	404	Report	1,065
Mines	266	Construction de moulins	51
Raffineries de sucre	112	Soieries	36
Fonderies, forges et laminoirs	83	Apprêt d'étoffes	34
Élévation de l'eau	76	Moulins à huile	29
Tissage de draps	72	Emplois divers	233
Moulins à blé	52		
A reporter	1,065	TOTAUX	1,448

Voyons maintenant ce qui se passe en Angleterre à la

même époque. Nous n'avons point le chiffre total des machines à vapeur employées dans les manufactures du Royaume-Uni ; néanmoins, il sera facile de faire ressortir l'immense distance qui sépare l'industrie française de l'industrie anglaise dans l'emploi des machines à feu, en jetant les yeux sur le tableau suivant. Ce tableau indique le nombre des machines à feu employées dans les fabriques de coton de cinq comtés de l'Angleterre pendant l'année 1835 :

Noms des comtés.	Machines à vapeur.	Puissance en chevaux.
Lancashire	717	20,303
Chester	170	5,055
Derby	33	553
Stafford	3	90
York and West-Riding	75	1,317
TOTAL	998	27,318

A ces chiffres il faut ajouter l'augmentation qui a eu lieu depuis. Cet accroissement a été pour le comté de Lancastre, dans une année seulement, de 2,040 chevaux représentés par 90 machines, dont 57 employées à la fabrication des tissus de laine ; 19 à la fabrication des tissus de lin, et 19 à la fabrication de la soierie, soit donc pour le seul comté de Lancastre, 807 machines à vapeur représentant 20,343 chevaux.

Ainsi, nous avons pour le seul comté de Lancastre 807 machines à vapeur représentant 20,343 chevaux, et pour la France entière 1,448 machines représentant une force de 19,126 chevaux. Combien ce chiffre se rapetisserait encore si nous pouvions mettre en regard celui de toutes les machines de l'Angleterre. D'après Wood, la force d'un cheval théorique est à celle du cheval pratique comme 1:3, et la force d'un cheval pratique équivaut au travail d'un cheval vivant, plus à la moitié du travail d'un autre. Le travail d'un cheval vivant représente 50 kilogrammes élevés à la hauteur d'un mètre en une minute. La force d'un cheval pratique est donc égale à 75 kilogrammes élevés à la même hauteur pendant le même espace de temps; de plus, un cheval vivant ne peut travailler que 2 heures sur 24, tandis que le cheval-vapeur n'exige point de repos. La force d'un cheval-vapeur est donc

égale à 4 chevaux et demi vivans par jour. Enfin l'entretien d'un cheval vivant n'est pas moindre de 1 fr. 50 c. par jour, tandis que l'entretien d'un cheval-vapeur ne s'élève pas à plus de 50 c.; il est même quelques parties de l'Angleterre où, grace au bon marché de la houille, cette force ne revient pas à plus de 3 ou 4 centimes. Il résulte de divers rapprochemens auxquels nous nous sommes livrés, que non seulement le seul comté de Lancastre possède à lui seul plus de chevaux de vapeur que toute la France entière, soit 102,343 chevaux vivans, mais que les 19,126 chevaux-vapeur de la France, soit 86,067 chevaux vivans, coûtent un tiers plus cher que ceux de Lancastre.

Dans l'application de la vapeur à la navigation, nous trouvons une supériorité non moins remarquable pour l'Angleterre. En 1835, la marine marchande de la France ne compte que 100 bateaux à vapeur, dont les plus grands ne peuvent recevoir que 600 passagers. La charge de ces bateaux est au plus de 244 tonneaux. Le nombre des appareils moteurs de ces 100 navires est de 118; 82 sont à basse pression et 36 à haute pression : ils représentent ensemble 3,863 chevaux. Le plus considérable est celui du *Neptune*, dont la puissance est de 140 chevaux. A ces chiffres, il faut ajouter les 32 bâtimens à vapeur que possède la marine royale, qui se divisent ainsi :

4 de	220	chevaux.
20 de	160	—
2 de	150	—
1 de	100	—
2 de	80	—
2 de	60	—
1 de	40	—

Ces 32 bâtimens représentent une force totale de 4,800 chevaux. De plus l'administration des postes possède 10 à 12 paquebots à vapeur, dont la force totale est égale à celle de 1,600 chevaux, ce qui donne :

Navigation marchande	3,803	chevaux.
— militaire	4,800	—
— de la Méditerranée.	1,600	—
TOTAL	10,203	chevaux.

En Angleterre, une seule ville, le port de Liverpool, omme on le voit par le tableau suivant, fournit à lui seul en chevaux-vapeur une force motrice presque équivalente à celle de la France entière.

Noms des compagnies auxquelles appartiennent les bateaux.	Nombre des bateaux.	Force en chevaux.
City of Dublin Steam Packet Company....	19	3,155
Saint-Georges Steam Packet Company....	9	1,170
Drogheda Steam Packet Company........	4	480
Londonderry Steamers Company.	2	300
Scotrh and Others Company..............	23	2,520
Belfort Steam Packet Company.	2	320
Waterford Company....................	4	580
R. Majesty's Steam Packet.....·........	4	580
TOTAL....	67	9,085

Indépendamment de ces steamers, dont quelques uns ont coûté de 20 à 24,000 £., Liverpool en possède environ 30 de la force de 20 à 60 chevaux, faisant le service de la Mersey de l'une à l'autre rive. Mais ce n'est pas seulement à Liverpool que la navigation à vapeur a pris de grands développemens : Edinbourg, Glascow, Dublin, tous les ports de la côte, possèdent de magnifiques bateaux à vapeur, et chaque jour on en voit augmenter le nombre. A Londres, une compagnie anglaise et américaine vient de passer un marché pour la construction de plusieurs bateaux à vapeur destinés à voyager entre Londres et New-York. L'un d'eux doit avoir 150 pieds de longueur et 40 pieds de large. La largeur totale, en y comprenant les tambours, sera d'environ 68 pieds; le tonnage doit être d'environ 1,890 tonneaux. Ce navire sera lancé sur la Tamise, d'où il se dirigera à Glascow pour y recevoir ses machines. Celles-ci sont d'une grandeur qui dépasse de beaucoup les dimensions ordinaires : leurs cylindres ont 76 pouces de diamètre. Les chaudières seront placées au dessous de la ligne de flottaison, et la chambre au charbon, assez grande pour porter 600 tonneaux de combustible, se trouvera au-dessus. En calculant sur une vitesse de 200 milles par vingt-quatre heures, ou 8 milles 1/3

par heure, ce navire ira à New-York en quinze jours, et il en reviendra en douze (1).

Cependant la France avait encore donné l'exemple à l'Angleterre pour cette application de la vapeur. Papin est le premier qui en ait eu l'idée. Après lui, l'Anglais Jonathan Hull prit un brevet d'invention; mais l'apathie générale pour tout ce qui regardait l'industrie, ou plutôt les difficultés d'une pareille entreprise paraissaient au dessus du génie et des moyens de l'homme, et le public ne fit aucun cas de son projet. Gantois, professeur de mathématiques, et Genevais, ecclésiastique du canton de Berne, leur succédèrent. L'un présenta un mémoire à la Société royale de Nancy, qui fut repoussé; le second publia à Genève un ouvrage contenant ce qu'il appelait la découverte du grand principe : c'était l'application d'une machine à vapeur atmosphérique à la navigation. Cet ouvrage n'eut également aucun succès. Après eux, le célèbre Périer construisit un bateau qui remonta la Seine à l'aide d'une machine. Malheureusement, la force de la machine était trop faible, et l'on n'entrevit aucun avantage dans l'adoption du nouveau système. L'abbé Durieul, Desblancs et le marquis de Jouffroy répétèrent l'expérience sur une plus grande échelle. C'est de cette époque que datent les principales applications de la vapeur à la navigation.

Aux États-Unis, nous voyons en effet Field, Ramsey et Bell, esprits éclairés de l'Amérique, faire plusieurs expériences sur les grands lacs des États-Unis. En 1788, William Symmington, de Lead-Hill, comté de Lanark, en Ecosse, suit leur exemple. Symmington s'associe à Millar, prend un brevet d'invention pour une machine à vapeur, et l'applique

(1) Un bateau d'une force de 100 chevaux équipé comme il doit l'être coûte environ 20,000 liv. st. (500,000 fr.). Les dépenses usuelles, telles que salaire de l'équipage, vivres et chauffage, s'élèvent à 250 liv. (6,250 fr.); les droits de tonnage, pilotage, mouillage, sont de 200 liv. (5,000 fr.); assurances, 100 liv. par mois : ce qui présente, avec l'usure de la chaudière et l'intérêt de l'argent et du fonds de réserve pour la construction d'un nouveau bateau, un total de 1,000 liv. st. (25,000 fr.) par mois.

à un petit bâtiment à double quille alors mouillé dans un lac auprès de Dalswington. L'expérience fut heureuse; on la répéta sur une plus grande échelle, et, comme la première, la seconde fut couronnée de succès. Lord Dundas, possesseur d'une partie du canal de la Clyde et de celui de Forth, commanda alors à Symmington un bâtiment à vapeur pour remorquer les bateaux qui naviguaient sur ces deux canaux. Celui-ci recommença ses expériences. *La Charlotte-Dundas,* bâtiment sur lequel était une machine à feu, remorqua deux navires de 140 tonneaux avec leur cargaison. Le vent soufflait avec violence dans une direction opposée à la route que suivait le bâtiment remorqueur, et tous les navires à voile furent forcés de rester au mouillage; néanmoins, *la Charlotte-Dundas* fit avec la plus grande facilité la traversée de Greenock à Glascow (distance, 19 milles et demi).

Dans le même temps, un Américain qui résidait en France proposait au gouvernement français d'appliquer la vapeur à la flottille qui se préparait contre l'Angleterre. Cet Américain, c'est Fulton. Ses propositions furent rejetées. Néanmoins, encouragé par Livingston, ambassadeur des États-Unis près la cour de France, et qui fit lui-même quelques expériences plus ou moins heureuses, Fulton persévéra dans ses efforts, retourna en Amérique avec des machines de Watt, et, malgré des obstacles sans nombre, parvint à construire un bateau à vapeur destiné au transport des marchandises entre New-York et Albany. La navigation à vapeur s'établit alors sur tous les points de l'Union. Deux grandes frégates à vapeur furent successivement construites à New-York, et, grace à l'esprit d'entreprise qui caractérise les habitans des États-Unis, les lieux les plus incultes, les régions les plus sauvages eurent des communications régulières et se couvrirent, comme par magie, d'explorateurs, de maisons et de fermes.

De l'Amérique, la navigation à vapeur vint définitivement se fixer en Europe. Mais alors les rôles changent : en France, des préjugés vivaces, une défiance excessive régnaient encore; dans le Royaume-Uni, au contraire, ces préjugés, cette dé-

fiance s'évanouissaient chaque jour. En 1811, nous ne trouvons, il est vrai, qu'un seul bateau à vapeur : c'est *la Comète,* qui fait les voyages entre Glascow et Greenwich. Sa longueur était de 40 pieds, sa largeur de 10, et sa machine de la force de 3 chevaux et demi. Mais, en 1815 et en 1816, de nouvelles constructions se forment ; *le Rob-Roy* de 90 tonneaux, avec une machine de la force de 30 chevaux, fait la traversée de la Clyde et de Belfast, et l'année d'après une ligne régulière, composée de *l'Hibernia* et de *la Britannia,* s'établit entre Dublin et Holyhead. Dès lors la vapeur étend chaque jour les limites de son domaine : de toutes parts des compagnies se forment, et bientôt la Méditerranée, l'Archipel, la mer Noire, la mer d'Allemagne, la Baltique, le Danube, virent de magnifiques pyroscaphes voguer sur leurs eaux avec le pavillon britannique. Maintenant, il flotte sur l'Océan avec *le Sirius* et *le Great-Western* (1). Disons quelques mots de cette nouvelle expédition. Elle se compose de deux magnifiques steamers d'une force gigantesque, *le Sirius* et *le Great-Western*, dont nous allons dire l'histoire.

Le Sirius appartient à la Compagnie de Saint-George ; il

(1) *Le Sirius* est parti de Cork le 4 avril ; *le Great Western* a quitté Bristol quatre jours après. La distance de Bristol à New-York est de 3,500 milles anglais. On pense que ces navires effectueront ce trajet en quinze jours, c'est-à-dire qu'ils feront 233 milles par jour, ou près de 10 milles à l'heure. Il est permis de douter qu'un navire puisse réaliser un si grand degré de vitesse, lorsqu'on considère qu'il peut avoir à lutter contre des vents contraires, et éventuellement contre des tempêtes. *Le Grand-Occidental* peut faire, dit-on, près de 200 milles par jour, c'est-à-dire, 8 milles 1/3 par heure. La traversée, à ce compte, prendrait dix-sept jours et demi ; le retour, à cause des vents qui sont généralement plus favorables, s'opérerait en quinze jours. Il paraît, d'après des indications consignées sur des tables d'aller et de retour de Liverpool à New-York, que dans la direction de l'est un navire doit mettre vingt jours, et trente dans celle de l'ouest. Il survient d'ordinaire pendant une année six ou huit tempêtes très dangereuses dans l'océan Atlantique ; mais en ne mettant plus que dix-sept jours et demi à faire un voyage qui demandait précédemment un mois, il y aura moins de chances contraires pour la navigation. L'Espagne et le Portugal, bien que plus éloignés de l'Amérique du Nord que l'Angleterre, ont ce-

a fait jusqu'ici avec succès la traversée entre Londres et Cork. Son port est de 700 tonneaux, et ses machines ont la puissance de 320 chevaux. *Le Great-Western* a été construit sur les chantiers de Bristol, de ce vieux et vénérable port de mer qui compte parmi ses marins Sébastien Cabot; de ce port qui, le premier, établit le commerce entre l'Angleterre et la Russie, et qui, il y a quatre siècles, contruisait des bâtimens jaugeant plus de 900 tonneaux. Mais revenons au *Great-Western*; le port de ce navire est de 1,340 tonneaux. On pourra se faire une idée de sa grandeur quand on saura que *la Gorgone*, le plus grand pyroscaphe de la marine royale, qui vient d'être construit depuis peu, ne jauge que 1,150 tonneaux. *La Gorgone* est destinée à recevoir du charbon pour 20 jours, 150 hommes d'équipage, 1,000 hommes en sus et des provisions pour six mois. Ses machines sont de la même puissance que celles du *Sirius*. Le plus grand bateau à vapeur américain est *le Natchez*, qui vient d'être lancé à New-York; il est du port de 900 tonneaux. *Le Wilberforce* et *la Victoria*, de Hull, étaient regardés comme les plus grands bateaux de l'ancien système; le premier a 200 pieds de long, et ses roues ont 24 pieds de diamètre; ses ma-

pendant plus d'avantage que ce dernier pays pour les communications par la vapeur. L'île des Açores est placée presque à mi-chemin entre Lisbonne et la Nouvelle-Ecosse. La nature a ainsi pris le soin d'établir une station pour le service des peuples de la Péninsule. En faisant les arrangemens nécessaires pour s'approvisionner dans cette île, le problême d'un voyage à la vapeur par l'Atlantique se trouve facilement résolu. On attend avec un vif intérêt l'issue de l'épreuve tentée par *le Grand-Occidental*, et l'on ne doute pas du succès définitif, quoique des mécomptes puissent arriver. En cas de réussite, l'Amérique sera deux fois plus proche de l'Europe qu'elle ne l'est maintenant, et quatre fois plus proche qu'elle ne l'était il y a trente ans, c'est-à-dire, avant l'établissement du service régulier des paquebots. — *Le Watt*, arrivé à Liverpool le 8 avril, a rencontré le 4 avril, par 51° de latitude et 12° de longitude, le paquebot à vapeur *le Sirius*, luttant bravement contre un violent coup de mer d'ouest. Quand on considère que ce paquebot à vapeur est le premier qui se soit encore hasardé à traverser l'Atlantique, cette nouvelle n'est pas sans importance.

chines ne le cèdent pour la force qu'à celles du système américain. Quant au nouveau pyroscaphe de Bristol, sa longueur est de 240 pieds. Les cylindres de ses machines ont 73 pouces 1/2 de diamètre, tandis que ceux de *la Gorgone* n'en ont que 64. Ils égalent à peu près les plus forts qu'on ait jamais employés dans les plus vastes opérations des mines de Cornouailles; *le Great-Western* a 4 chaudières dont le poids, avec l'eau qu'elles contiendront, sera de 180 tonneaux; le magasin au charbon est en état de contenir près de 900 tonneaux de combustible dans des boîtes de fer, et ses deux machines seront de la force de 225 chevaux chacune. Pour se faire une juste idée de l'effet que cette masse produit au milieu des bâtimens qui l'entourent, que l'on se figure un vaisseau de ligne de 80 canons, avec une énorme protubérance sur chaque flanc, surmonté d'une grande cheminée noire, et d'un immense appareil pour marcher à la voile quand le vent et le temps le permettent. Cet appareil se compose de 4 mâts peu élevés, gréés à la manière des schooners, et pouvant, au besoin, ajouter considérablement à la marche du bâtiment. La chambre de l'avant a 46 pieds de long; puis vient, au centre du navire, la place du mécanisme, et à l'arrière, un salon de 82 pieds de long sur 34 de large. Les côtés de ces deux chambres sont garnis de lits pour 128 passagers, sans compter 20 lits de domestiques. Les peintures du grand salon sont dans le style de Watteau. Au cadre de la machine on a adapté une aiguille qui indique le nombre de coups de piston et leur rapidité proportionnelle, et qui, sans avoir besoin d'être remontée, marchera durant tout le voyage d'Angleterre à New-York. On calcule que ce voyage pourra s'accomplir en 15 jours pour l'aller et 12 pour le retour. Le prix du passage sera de 35 guinées en allant, et de 30 en revenant, y compris le coucher, la nourriture et le vin. Le prix est le même en allant que celui des paquebots à voiles, et le même enfin que celui du *Sirius;* seulement, ce dernier bâtiment reçoit des passagers dans une chambre inférieure, à raison de 20 guinées. *Le Sirius*, qui doit relâcher à Cork, compte aussi faire sa traversée

en 15 jours de ce dernier port. Bientôt on saura jusqu'à quel point toutes ces espérances se seront réalisées.

On croira peut-être que *le Great-Western*, que nous venons de décrire, est le dernier effort que l'industrie humaine ait pu faire pour naviguer sur l'Océan à l'aide de la vapeur; il n'en est rien : *la Victoria*, aujourd'hui en construction à Limehouse, près de Londres, surpasse encore de beaucoup son rival de Bristol. Ce bâtiment extraordinaire appartient à la Compagnie anglo-américaine de la navigation à vapeur. Le premier plan de cette compagnie avait été de construire deux bateaux à vapeur anglais et deux américains, d'une grandeur considérable, afin d'établir une correspondance régulière avec New-York, deux fois par mois. Le motif pour lequel on devait construire deux bâtimens de chaque nation, était celui-ci : les marins anglais, par le traité de commerce, ne peuvent pas porter de marchandises aux États-Unis, et par la même raison les vaisseaux américains ne peuvent en introduire en Angleterre que pour être réexportées. On calculait ensuite que ces quatre bateaux pourraient faire autant de voyages, aller et venir, que huit paquebots à voiles. La distance de Londres à New-York est d'environ 3,000 milles marins de 60 au degré, et l'on évaluait la marche moyenne à 10 milles par heure, ce qui donnait 14 à 15 jours pour le voyage de sortie, et de 11 à 12 jours pour celui de retour, à cause de la plus grande fréquence des vents d'ouest. La consommation du charbon était estimée à 9 livres par force de cheval et par heure. Chaque bâtiment devait en emporter 500 tonneaux, quantité suffisante pour 20 jours de voyage.

Tel était, disons-nous, le plan primitif de la compagnie; mais après mûre réflexion, il fut décidé d'abord que son capital serait porté de 500,000 £ à un million, et que l'on commencerait par construire un seul grand bâtiment dans le port de Londres; telle est l'origine de *la Victoria*. Ce monstre marin est réellement un des objets les plus curieux de cette époque. Son port est de 1800 tonneaux; sa longueur, à la surface de l'eau, est de 230 pieds, ce qui surpasse celle du plus grand vaisseau de

guerre. Sa longueur totale est de 253 pieds; elle a 40 pieds de large en dedans et 27 pieds de profondeur de cale. Sa largeur totale, y compris les boîtes des roues, est de 69 pieds; déplacement 2740 tonneaux, tirant d'eau quand elle est chargée 16 pieds; cylindres 78 pouces de diamètre, roue à rames 30 pouces; le bâtiment porte deux machines chacune de la force de 250 chevaux. On calcule qu'il pourra prendre à son bord 800 passagers de différentes classes et 1000 tonneaux pesant de marchandises. Le prix auquel *la Victoria* reviendra aux armateurs est estimée à 100,000 £. Son appareil pour marcher à la voile est aussi extraordinaire que tout le reste. On assure que d'ici à peu de semaines ce bâtiment sera à flot et qu'il sera prêt à mettre en mer dans le cours de l'été. Son point de départ est Liverpool.

On sera peut-être étonné d'apprendre que Liverpool étant le principal point de communication entre l'Angleterre et les États-Unis, les premières entreprises pour établir des paquebots à vapeur aient eu lieu, non dans ce port, mais à Bristol et à Londres. Différens motifs pourraient être allégués pour cela; mais il paraît que les armateurs de Liverpool ne sont pas restés, dans cette occasion, des spectateurs tout à fait oisifs des efforts de leurs rivaux. On parle d'un bâtiment en fer lancé dernièrement à Birkenhead; il a 213 pieds de long et est divisé par le bas en six compartimens, d'après le nouveau système. Puis il est encore question du *Liverpool* de 1040 tonneaux, avec des machines de la force de 460 chevaux, et qui coûtera 43,000 £. On peut citer encore *le Columbus*, petit bateau expérimental, d'après le système du vif-argent, avec les machines à vapeur brevetées de Howard; il porte, dit-on, du combustible pour cinquante jours sans tirer plus d'eau qu'une pyroscaphe ordinaire de la même force et de la même grandeur quand il en porte pour douze jours. Tout ces bâtimens sont destinés, à ce que l'on assure, à faire le voyage de New-York.

Nous ferons observer ici en passant que la traversée de l'océan Atlantique au moyen de la vapeur n'est pas une entreprise

absolument sans exemple. Dès l'année 1819 un bateau à vapeur est arrivé à Liverpool venant en droiture de Savannah ; un autre, ou peut-être le même, construit pour l'empereur de Russie, à la Nouvelle-Orléans, lui a été envoyé de là ; enfin il n'y a pas long-temps que *le Royal-William* est parti pour Halifax.

Le point ne paraît donc pas être de savoir si la traversée est possible, mais s'il peut être avantageux et profitable d'établir une communication régulière par la vapeur entre l'Angleterre et les États-Unis. L'espace ne nous permet pas d'entrer dans une discussion approfondie sur cette matière ; nous nous contenterons d'observer que les paquebots à voiles, qui font aujourd'hui ce service, ont été portés à la plus haute perfection possible, ce qui n'empêche pas que la plus grande incertitude ne règne sur le temps qu'exige leur voyage. Le 13 février dernier douze paquebots, tant de France que d'Angleterre, manquaient à New-York ; quelques jours après il en manquait quinze, dont six de Liverpool, cinq du Hâvre, quatre de Londres ; sur quarante-cinq ou cinquante paquebots appartenant aux armateurs de New-York, vingt-sept se trouvaient en mer à la fois. Un paquebot, parti d'Angleterre le 1er janvier, fut hélé le 27 février par 37 degrés de latitude et 53 de longitude, il était encore à cent milles du port de sa destination ; *le Formosa*, du Havre, a été soixante-quinze jours en route ; enfin un bâtiment parti de Demerary pour Halifax, aux États-Unis, fut poussé par les vents d'ouest jusqu'à Liverpool, dérivant ainsi dans sa course de toute la largeur de l'Océan.

C'est une justice à rendre à l'Angleterre, que depuis l'époque de l'application de la vapeur à la navigation, elle n'a rien négligé pour modifier et perfectionner cette utile invention ; nous en trouvons encore une preuve dans la navigation fluviale. En France et sur presque tous les fleuves de l'Europe, les bateaux à vapeur sont courts, larges, hauts et pesans. La Grande-Bretagne, au contraire, a reconnu qu'il y avait avantage à alonger le bateau ; qu'on pouvait diminuer les côtés, puisque l'on n'avait nul besoin de s'assurer de l'a-

soin de s'assurer de l'aplomb contre le tangage et le roulis ; que sur les rivières la hauteur était enfin inutile, la vague ne tendant pas à immerger le pont. En conséquence, dans les constructions nouvelles on a porté la longueur à huit fois la largeur ; les côtés, qui avaient une forme parfaitement convexe, sont maintenant rectilignes, et la hauteur, qui était de dix à douze pieds, n'est plus que de huit à neuf pieds. La machine, à l'exception de l'arbre à manivelle, est placée sur le pont en dehors de la coque.

Sous le rapport de l'application de la machine à vapeur aux chemins de fer, le Royaume-Uni possède également une supériorité qui ne saurait trop exciter l'émulation de la France. C'est en Angleterre que les railways ont pris naissance. Depuis long-temps des railways existent dans le pays ; la plupart conduisaient de la houilière à la rivière. Ces railways étaient en bois ; les transports s'opéraient à l'aide de la force animale ; quelquefois on faisait agir le poids même des chariots descendant le long des plans inclinés, au moyen d'une combinaison de poulies ; et dans d'autres, en plaçant au sommet des rampes des machines à vapeur à poste fixe ; ces machines faisaient tourner un treuil, sur lequel s'enroulait une corde, fixée par l'une de ses extrémités aux chariots qu'il fallait élever. Ce n'était là, comme on le voit, qu'une ébauche informe et grossière ; l'introduction de la machine locomotive détermina une révolution complète dans ce système de communications ; aux pièces de bois qui servaient de rainures on substitua des barres de fer de fonte, puis aux barres de fonte le fer forgé. Alors, les chemins de fer commencèrent à entrer en concurrence pour les services publics avec les routes et les canaux ; de nouveaux chemins furent construits ; le parcours des anciens s'agrandit, et, en quelques années, les Trois-Royaumes furent couverts de railways ! C'est en 1829 que nos chemins de fer commencèrent à prendre du développement. Alors cinq voitures se présentèrent pour disputer le prix de 500 £ (12,500 fr.), proposé par les directeurs de chemins de fer. Ce prix devait être donné à la ma-

chine qui unirait la force à la légèreté et à la vitesse ; le convoi était fixé à 20 tonnes, la vitesse à 16 milles par heure , la pression à 3 atmosphères. La *Fusée* obtint le prix, bien que la vitesse de sa course ne répondît point exactement aux conditions du concours. Cette voiture mit en effet 2 heures, 14 minutes, 8 secondes, dans la première épreuve pour parcourir 30 milles ; dans la seconde épreuve elle franchit le même espace en 2 heures, 6 minutes, 9 secondes. Sa consommation de combustible et d'eau dans ces deux épreuves fut de 491 kilog. de houille et de deux mètres et demi cubes d'eau.

Les machines locomotives sont de toutes les applications de la vapeur, celles qui résolvent le plus de difficultés. Aussi rien de plus curieux que l'ensemble de ce mécanisme : à chacune des extrémités de la voiture est une caisse, l'une séparée de l'autre par un troisième compartiment destiné à porter la plus grande partie de l'eau ; l'une de ces caisses , celle qui est sur l'arrière a la forme d'un parallélogramme ; c'est la boîte à feu. Par une ouverture pratiquée en dessous, elle reçoit la provision de combustible nécessaire pour alimenter la combustion. La combustion commence, les produits gazeux et la flamme du foyer s'engagent dans un grand nombre de tuyaux horizontaux qui traversent le compartiment dans lequel l'eau est renfermée ; l'eau, ainsi échauffée de tous côtés, se vaporise ; le nouveau produit s'accumule dans l'espace compris entre le niveau de l'eau et la partie supérieure du compartiment, et atteint la pression nécessaire. Alors la vapeur s'élève et s'élance par un petit dôme, qui la conduit de l'arrière à l'avant par un tuyau horizontal, et parvient ainsi dans le compartiment qui est à l'avant. Là sont les cylindres et les pistons, la vapeur les touche, mais un mur les sépare encore ; ce mur est mobile, il glisse de l'avant à l'arrière, aussitôt la vapeur se répand dans le cylindre, se précipite sur le piston, le chasse devant elle. Celui-ci arrive jusqu'au fond de son cylindre, rencontre encore la vapeur qui le fait rétrograder, et le pousse vers l'avant jusqu'à l'extrémité de sa course. C'est ce mouvement du piston de l'arrière vers l'avant et de l'avant

vers l'arrière, qui imprime un mouvement de rotation aux roues et les fait glisser sur les rails. Ce mouvement de va et vient peut se répéter 5, 6 et 7 fois par seconde, et chaque fois les roues font un tour entier; cette vitesse peut même être poussée plus loin. Des essais ont été faits, où l'on a obtenu des vitesses de 12 à 13 lieues; mais la marche régulière du mécanisme d'une machine à vapeur exige que la vitesse de ses mouvemens soit renfermée dans de certaines limites; autrement la puissance de la machine diminue en proportion, et toutes les parties qui la composent se fatiguent et s'altèrent promptement par les brusques alternatives des efforts qu'elles reçoivent.

Nous n'avons point le chiffre des machines à feu qui sont employées sur les chemins de fer du Royaume-Uni. Néanmoins, il nous est facile de faire ressortir l'infériorité de la France en rapprochant le chiffre du parcours des chemins de fer que possèdent les deux pays. La France compte à peine 80 lieues de chemins, l'Angleterre en a trois fois autant. Mais ce qui est plus important encore, c'est que les machines locomotives de l'Angleterre sont bien supérieures à celles de la France. La plus remarquable des machines françaises vient d'être construite dans les ateliers de Chaillot, et on en a fait récemment l'essai sur le chemin de fer de Saint-Germain à Paris. Cette machine est du poids de huit tonnes et porte des cylindres de onze pouces. Elle a été construite pour le chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon. Ses roues ont quatre pieds de diamètre et sont accouplées. Cette construction est en général peu favorable à la vitesse; néanmoins la machine de Chaillot a parcouru 18,000 mètres en remorquant un convoi de soixante-treize tonnes en 28 minutes, et un convoi de quatre-vingt-dix-sept tonnes a été remorqué par elle en 30 minutes; mais quelque grands que soient ces résultats, on ne saurait les comparer à ceux que donnent en général les machines anglaises : celles-ci sont plus puissantes. Nous avons vu celle qui fonctionne sur le che-

min de Newcastle à Carlisle remorquer de Milton à Carlisle un train composé de cent wagons chargés de charbon, de coke et de pierres; ces wagons avec leur charge formaient un poids équivalant à quatre cent cinquante tonnes; ils occupaient une longueur d'environ un quart de mille, et la distance de dix milles trois quarts a été parcourue en trois quarts d'heure. Rien de pareil n'a été exécuté en France; mais aussi nulle part la machine à feu n'excite un intérêt plus intense, nulle part on ne suit ses progrès avec plus de sollicitude.

Aujourd'hui une grande question agite et partage les fabricans anglais : quel est le meilleur système de locomotives; la machine à quatre roues ou celle à six roues? Fenton-Murray, de Leeds, Bury, de Liverpool, se prononcent pour les machines à quatre roues; Stephenson, au contraire, ne veut construire que des machines à six roues. Stephenson a raison; nous adoptons entièrement son système. Les machines à six roues sont préférables aux machines à quatre roues, et, ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est l'usage heureux que l'on a fait de ces machines sur les chemins d'Anvers à Bruxelles, de Liverpool à Manchester, et de Liverpool à Birmingham. Les machines à six roues ont plus de vitesse, elles sont plus solides, beaucoup moins sujettes aux dégradations; lorsqu'un essieu vient à se rompre, la chaudière n'est pas exposée, comme dans les machines à quatre roues, à tomber et à se briser.

Mais entrons dans un de ces ateliers où se fabriquent ces merveilleuses machines. L'un des plus considérables est celui du célèbre Fawcett à Liverpool; car cet industriel construit surtout des machines de 2 à 300 chevaux pour la marine. Là se déroule un spectacle magnifique : le mouvement, la vie règne autour de vous, et pourtant l'ordre y est parfait. Sous vos yeux s'agitent six cents ouvriers; le bruit retentissant des marteaux et celui des soufflets frappent vos oreilles sans interruption; la flamme du charbon de terre brille dans les fourneaux et les forges, et sa chaleur opère la fusion du fer et du cuivre; on martèle ensuite ces métaux, on les lamine; puis le fer et le cuivre ainsi fondus, martelés, laminés, prennent mille

formes diverses sous la main des ouvriers : celui-ci forge un balancier, celui-là une caisse à feu ; un troisième tourne un piston, un autre construit un cylindre, et de toutes ces pièces ajustées, rapprochées, sort enfin la machine à feu.

Le propriétaire de cet établissement mérite aussi une mention particulière : c'est un homme grave, d'une cinquantaine d'années, dont la taille est moyenne, la figure morose ; mais dans ses yeux brillent l'audace et l'esprit des grandes entreprises ; sa vie n'est point en désaccord avec sa physionomie. Fawcett a perdu et refait trois fois sa fortune ; il appartient ou du moins il appartenait à la société des Amis. On sait combien les membres de cette secte aiment le travail ; Fawcett possédait cet amour du travail, autant que qui que ce fût parmi ses frères ; et, emporté par sa passion, il fondit pour le roi de Hollande quatre cents canons dans l'espace d'un mois ; mais le quaker est de sa nature essentiellement pacifique. Fabriquer des canons, des fusils ou toute autre arme de guerre, c'est se mettre en contravention avec les principes de la secte. En conséquence, des remontrances furent faites ; Fawcett les accueillit et chercha à s'excuser en alléguant la nécessité d'utiliser des matériaux qu'il ne pouvait employer différemment. Cette excuse fut acceptée ; mais le quaker continua toujours à fondre des canons, et la secte des Amis le raya du nombre de ses membres. Fawcett ne s'est pas fait relever de cette excommunication. Il est millionnaire !

Le tableau que nous venons de tracer des progrès de l'application de la vapeur aux différentes industries en France et en Angleterre, est sans contredit bien incomplet, mais il suffit pour démontrer l'immense supériorité de l'Angleterre sur la France. Nous aborderons un jour ce sujet avec plus de développemens, et nous ferons connaître les révolutions et les résultats que le nouveau moteur a déterminés dans les différentes branches de l'économie sociale.

(Mining Journal.)

Voyages.

SCÈNES DE L'AMÉRIQUE.

PAR

MISS HARRIET MARTINEAU.

Pendant que les vieilles nations de l'Europe s'occupent à discuter, l'un après l'autre, tous les grands principes d'économie sociale, la jeune république américaine jouit presque sans trouble d'une prodigieuse prospérité. Les citoyens des États-Unis attribuent cet état de choses à la force de leur gouvernement. Ils font remarquer avec orgueil qu'il n'existe chez eux ni loi de prérogative, ni noblesse héréditaire, ni armée permanente, ni fonds d'amortissement, ni dette nationale. Ils prouvent que, si leurs institutions ne renferment pas tous les moyens d'améliorer la condition de l'homme, du moins elles n'excluent aucune idée progressive. En Angleterre, il faut le dire, tous les yeux sont tournés vers l'Amérique. Les récits de ceux qui ont visité cette *terre promise* du pauvre sont écoutés avec autant d'intérêt que les vieilles et ravissantes légendes de la mère-patrie. Cette préoccupation se fait sentir dans toutes les classes. Un jour, sur un chemin de fer, nous avons entendu causer à ce sujet deux ouvriers intelligens; l'un tenait pour conserver les wighs, l'autre était radical. Après avoir discuté avec beaucoup de chaleur, le wigh se prit à dire : Eh bien, vous et tous ceux qui partagent votre opinion, vous devriez tous aller en Amérique. Nous ferons mieux que cela, répondit le radical, nous transporterons ici l'Amérique. » Ce fait, et bien d'autres encore que nous citerions au besoin, peuvent donner une idée de l'accueil fait par le public à tous les livres qui parlent des États-Unis.

Miss Martineau a su profiter de cette disposition générale

des esprits. Elle avait déjà publié un essai sur le mécanisme de l'ordre social en Amérique ; elle se présente aujourd'hui avec trois nouveaux volumes qui contiennent ses souvenirs. Cet ouvrage aura sans nul doute le même succès que ceux qui l'ont précédé. Le premier travail de l'auteur renferme une foule de remarques et d'observations qui pouvaient être utiles à tous ceux qui ont fait sur l'Amérique des études spéciales et même aux personnes qui sont quelque peu versées dans l'histoire des États-Unis. Le nouveau livre au contraire contient des faits d'un intérêt plus général : c'est le journal où l'auteur a inscrit ses impressions à mesure qu'il les ressentait. — Le Nouveau-Monde présente des phénomènes sociaux qu'on observe toujours avec un nouvel intérêt. Après les boutades de miss Fanny Kemble, et les spirituelles divagations de Mrs Trollope, il est curieux de voir quelle est l'opinion d'une troisième femme d'un talent égal, mais qui possède une plus grande largeur de vues et de jugemens. Les précédentes études de miss Martineau et la tendance de son esprit l'ont mise en mesure de faire d'utiles et curieuses observations.

L'auteur n'a pas suivi de méthode bien positive, dans ses *nouveaux souvenirs de voyage*. Elle raconte les faits à mesure qu'ils se présentent à sa mémoire, plutôt que dans leur ordre naturel de dates. On verra par les extraits donnés ici que ses premières impressions furent très favorables. On trouvera peut-être de la trivialité dans certains détails domestiques; pour nous, au contraire, nous serions portés à nous plaindre de la rareté de ces esquisses *à la Trollope*. Ses descriptions de sites et de paysages sont en général fort pittoresques et de bon goût, mais le lecteur remarquera principalement une série de portraits tracés d'une main ferme et habile qui lui feront connaître sous un point de vue nouveau quelques uns des hommes politiques de l'Union.

Miss Martineau a visité plusieurs prisons en Amérique ; mais elle ne présente guère sur ce sujet aucune observation nouvelle; elle donne cependant quelques exemples particuliers des bons effets produits par la douceur sur les natures les

plus dégradées. Elle regarde le système d'emprisonnement solitaire adopté à Philadelphie comme le meilleur de tous les systèmes qu'on suit aux États-Unis; elle pense qu'il est bien supérieur au système d'Auburn, fort vanté dans le pays, et cependant rempli d'imperfections. Le capitaine Pillsbury a fait dans la prison de Weathersfield de véritables miracles, mais malheureusement cet homme ne peut ni vivre toujours ni se multiplier lui-même. L'auteur pense que l'emprisonnement solitaire combiné avec le travail est ce qu'il peut y avoir de plus parfait dans la discipline pénitentiaire. Il faut, selon elle, éloigner du coupable le sentiment de la dégradation personnelle afin qu'il garde l'espoir de rentrer dans le sein de la société au moyen d'une vie désormais sans reproche.

Miss Martineau a souvent assisté aux séances du sénat; elle donne d'intéressans détails sur les membres de cette assemblée, et en particulier sur MM. Calhoun, Preston, Webster; le colonel Bomston et sur le président Van Buren. Le portrait d'Amos Kendall, conseiller et ami intime du général Jackson, nous a semblé fort curieux. Amos Kendall est le Talleyrand de l'Amérique. Dans sa jeunesse il était malheureux et pauvre; il fut secouru par M. Clay qui lui confia l'éducation de ses enfans; depuis il abandonna le parti politique de son bienfaiteur pour s'attacher au général Jackson. On ne lui reprocha point ce fait parce qu'il avait pu céder à l'influence d'une opinion consciencieuse; mais on le vit depuis avec indignation poursuivre M. Clay dans les journaux en toute circonstance. Il a su, malgré cela, s'acquérir une réputation extraordinaire. On lui attribue tout ce qui se fait de mystérieux dans le gouvernement; on le regarde comme l'homme qui fait mouvoir tous les rouages de l'administration. Les lettres du président Jackson à son cabinet passent pour être l'ouvrage de Kendall; la correspondance envoyée à Washington, publiée par différens journaux dans des provinces éloignées, recueillies ensuite par *le Globe* comme une manifestation de l'opinion publique, est attribuée à Kendall; tous les demi-mots des journaux de l'opposition se rapportent à Kendall. On est heu-

reux de lui voir maintenant l'emploi de maître général des postes; on peut du moins l'attaquer ouvertement, et les fautes qu'il commet dans son administration prouvent qu'il n'est pas absolument propre à toute chose.

Miss Martineau, à son arrivée en Amérique, n'avait aucune idée de ce que pouvait être le parti abolitioniste; elle en devint plus tard un disciple zélé et même un apôtre courageux. Avant son départ de Philadelphie, on l'avertit des dangers personnels qu'elle avait à redouter au milieu des planteurs des états du sud. Les journaux eux-mêmes annonçaient qu'on voulait lui appliquer la loi de *Linch*. Elle ne fut point effrayée de tous ces bruits et partit pour le midi. Elle y fut reçue avec beaucoup de politesse et de courtoisie; mais à Boston, elle s'avisa de se rendre à un *meeting* abolitioniste, se croyant obligée de soutenir ses théories par tous les moyens possibles. On lui avait laissé publier contre l'esclavage tout ce qu'elle avaït désiré; on n'avait point trouvé mauvais qu'elle déclarât hautement son opinion toutes les fois que l'occasion s'en était présentée; mais, après sa dernière démarche, elle fut gravement insultée. Le vacarme fut si grand, les outrages si nombreux, qu'on eût pu croire que tout le peuple se soulevait contre elle. Ce fait explique la sévérité avec laquelle elle parle dans son livre des habitans de Boston.

Le lecteur pourra suivre miss Martineau dans sa visite à New-Orléans, dont elle fait une relation assez agréable, mais sans observations neuves, dans son voyage sur le Mississipi, dans son excursion à Cincinnati, ville habitée par une société fort polie et très pédante. Ses récits et ses anecdotes seront toujours lus avec beaucoup d'intérêt.

Elle a consacré tout un chapitre de son livre aux *originaux* qui sont bien plus nombreux encore en Amérique qu'en Angleterre. Elle dépeint le fondateur des sociétés de la Paix aux Etats-Unis, le vénérable Noah Worcester, qui s'est soumis à une pauvreté volontaire; puis elle fait passer devant nos yeux le père Taylor, l'apôtre des matelots, l'homme le plus cher

aux Yankees, le président-né de toutes les institutions établies en faveur des marins, l'orateur populaire dont l'éloquence naturelle a tant de puissance. Elle nous donne en outre des détails fort piquans sur l'enthousiasme des Américains pour les doctrines nouvelles. C'est ainsi que, lorsque Spurzheim arriva en Amérique, toute la société, dès le premier jour, devint phrénologiste.

Disons, pour terminer notre rapide analyse, que Miss Martineau, quoique membre de la secte des Unitaires, montre constamment dans son livre, au sujet des diverses opinions religieuses, la plus grande tolérance et la plus profonde impartialité. Les *Nouveaux Souvenirs de voyage* offrent plus d'intérêt que les publications précédentes du même auteur. On y trouve plus d'originalité, plus de couleur locale. Le livre intitulé la *Société en Amérique* n'a pas été jugé favorablement aux Etats-Unis, bien qu'il soit très sérieux et très instructif. Celui-ci, sans nul doute, obtiendra partout un grand succès. Les fragmens que nous allons citer compléteront l'idée que doit avoir le lecteur du dernier ouvrage de Miss Martineau et mettront tout le monde à même d'en apprécier le mérite.

En abordant une terre étrangère, dit-elle, on éprouve presque toujours une pénible et profonde sensation d'isolement. Je dois dire que rien de semblable ne vint m'attrister à mon arrivée en Amérique. Mes compagnons et moi, nous avions l'esprit disposé à la gaîté, lorsque nous reçûmes nos premières impressions; et, depuis, l'aspect de New-York est resté dans mon souvenir, lié aux idées les plus agréables.

On avait retenu pour nous des appartemens dans un hôtel de Broadway; et sur le quai nous trouvâmes une voiture de louage qui nous attendait. Nous atteignîmes bientôt le pavé, et je fus alors très surprise de voir que la rue dans laquelle nous étions arrivés était Broadway. Après tout ce que j'avais entendu dire, après le panorama de New-York que j'avais vu à Londres, je m'attendais à quelque chose de merveilleux; jamais je n'ai été plus désappointée. Broadway est remarquable par sa

longueur, mais nullement par sa largeur ni par le style de ses édifices ; les arbres dont elle est garnie lui donnent au premier abord un aspect étrange.

Notre maîtresse d'hôtel, après nous avoir reçus, alla donner ses ordres pour qu'on préparât le thé. Nous l'attendions, et dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis mon arrivée, lorsque trois messieurs vinrent se présenter à moi... L'un d'eux était un politique pessimiste qui me prédisait la ruine totale des institutions américaines, comme devant s'accomplir avant même que je ne quittasse le pays ; il devint plus tard mon intime ami, et nous nous plaisions parfois à rappeler notre première entrevue. La politique était la seule chose sur laquelle nous eussions des opinions inconciliables ; il me donna du reste un spécimen parfait de cet *humour* yankee qui est un des traits distinctifs du caractère américain.

Pendant que nous prenions le thé, quelques messieurs vinrent lire les journaux, à la table où nous étions assis. Mon attention se fixa bientôt sur un homme dont la tournure et les manières me paraissaient fort distinguées ; il avait le port d'un soldat, et sa physionomie présentait des rapports frappans avec celles des grands hommes de la révolution, dont les portraits sont familiers aux Anglais. Il est certain qu'il existe un air de physionomie dont les traits sont communs à Washington, à Jefferson et à Madison. Ce monsieur me les rappela tous, et l'origine de ses remarques, la haute éducation qui perçait dans tout son extérieur piquèrent ma curiosité. C'était le général Mason ; le père du jeune gouverneur de Michigan, et le citoyen le plus éminent de Détroit. De temps en temps, dans mes excursions, j'ai rencontré quelques membres de sa famille, et leur politesse m'a toujours donné lieu d'être satisfaite du hasard qui nous avait réunis dans la même maison, au commencement de mon voyage.

Dans nos appartemens, nous trouvâmes des lits, avec quatre poteaux qui semblaient mis exprès pour qu'on y suspendît des chapeaux et des robes ; car les lits n'avaient point de ciel. Les cuvettes étaient dégarnies de gobelets, de savon,

de brosses; les chandeliers n'avaient pas de mouchettes : cependant je trouvai que pour la circonstance ce luxe était suffisant; du moins, chaque meuble restait à sa place, et je ne sentais pas, comme sur le vaisseau, l'appartement lui-même agité par un mouvement continuel.

A cinq heures du matin, j'ouvris ma fenêtre, impatiente de voir ce qui s'offrirait à mes yeux. J'aperçus des maisons peintes de couleurs brillantes; chaque fenêtre avait des jalousies vertes, et sur chaque toit se trouvait un appareil pour faire sécher le linge. Une jeune femme en robe de soie noire balayait les escaliers d'une maison; une autre appropriait un salon; un grand carrouge s'élevait au milieu de la cour : deux nègres étaient à la pompe et un troisième portait des melons muscats.

Une dame de notre compagnie ayant perdu sa malle, nous fûmes obligées de sortir bientôt pour faire quelques emplètes. Nous pensâmes qu'un peu plus tard nous serions retenues chez nous par les visiteurs, et nous résolûmes de procéder immédiatement à nos affaires, quoique notre bagage ne fût pas encore arrivé de la douane et que nous ne fussions pas *habillées pour Broadway,* comme on dit à New-York. Dans les rues, ce qui me frappa le plus, ce fut l'air d'aisance de tous les habitans, la propreté et la physionomie affairée des enfans; les conducteurs de voitures étaient tous bien mis, et je remarquai même deux pauvres petits garçons qui vendaient des allumettes et qui avaient du linge propre, bien que d'ailleurs ils marchassent pieds nus; les marchés nous semblèrent grands et beaux. Nous nous aperçûmes alors beaucoup moins que par la suite, de l'air d'indifférence qu'on attribue aux marchands américains. La tenue et les manières des dames que nous vîmes dans les rues et dans les boutiques nous affectèrent désagréablement : on touchait à la fin d'un été très chaud; toutes les femmes semblaient avoir eu la fièvre jaune, et leur démarche était languissante et maladive.

L'après-midi et le soir, nous reçûmes un grand nombre de visites; il vint des membres du congrès, des candidats aux

emplois, plusieurs de nos compagnons de voyage, des amis de nos amis. Nous n'étions pas encore *habillées pour Broadway.* La chaleur était accablante, et nous n'avions encore que les habits chauds qui nous avaient servi pour la traversée. Enfin les malles de mes compagnons arrivèrent; mais la mienne était restée à bord, je ne pouvais espérer l'avoir. Le lendemain était un dimanche, et, malgré mon extrême désir de visiter les églises et d'entendre le sermon, j'aurais été forcée de rester à l'hôtel, si une dame fort complaisante ne m'eût prêté une de ses robes.

Nous allâmes à l'église unitaire de la rue Chambers. Le pasteur régulier était absent; un frère profès de Philadelphie prêcha à sa place, et jamais je n'ai entendu un sermon aussi simple, aussi vrai, aussi solennel. En descendant de la chaire il vint me prier d'accepter l'hospitalité chez lui lorsque j'irais à Philadelphie. J'étais encore sous l'impression de son discours, et il me fut impossible de refuser. J'ai passé depuis, dans sa maison, plusieurs semaines d'un commerce aussi intime que si j'eusse été dans ma propre famille.

Le général Mason me présenta au gouverneur Cass, alors secrétaire d'état de la guerre, actuellement ambassadeur à Paris. Le gouverneur Cass est un homme adroit, cauteleux, une véritable personnification de la prudence américaine ; la crainte qu'il a de se compromettre, empêche qu'on n'apprécie à leur juste valeur ses solides et brillantes qualités. L'état de Michigan, auquel il a rendu d'importans services, est fier de l'avoir pour citoyen, et tout le monde convient, je crois, que sa nomination est plus honorable pour ce pays que celles de la plupart des ministres qui ont été envoyés auprès des cours étrangères.

Je ne sais vraiment si je dois parler des hommes d'état d'Amérique : aussitôt qu'un homme entre dans la vie publique, il appartient sans doute tout entier à la société en général, et sa personne, son caractère, son esprit deviennent l'objet d'une investigation légitime : à cet égard, je n'ai point de scrupule. Mais mon hésitation provient du peu d'intérêt qu'inspirent en

Angleterre les grands hommes du Nouveau-Monde. Les noms des chefs de la politique anglaise sont familiers aux Américains, tandis qu'à Londres on demande ce que c'est que M. Clay, et de quelle partie de l'Union vient M. Calhoun. Les actions de M. Clay et les théories de M. Calhoun devraient intéresser à Londres, autant que tout ce qui concerne les personnages politiques de France et d'Allemagne. Mais, pour connaître ces hommes d'état, il faudrait lire les journaux américains, et il n'y a pas un homme de sens et de goût, qui ne recule devant cet amas de mensonges, de folies et de ridicules calomnies.

Le nom de M. Gallatin cependant est connu partout, et partout honoré ; M. Gallatin me fit l'honneur de venir me voir à New-York, après avoir entendu dire que je désirais connaître les causes précises des dissensions qui agitaient le pays au sujet de la banque ; son exposé lumineux et complet m'enchanta : il me parla aussi de beaucoup d'autres sujets, avec cette franchise et cette courtoisie, qui, si elles étaient générales, auraient bientôt fait disparaître toutes les difficultés dont la marche des affaires est souvent entravée : il me dit quelque chose de la dernière partie de la longue carrière qu'il commença en 1787. Il me raconta ses trois voyages en Angleterre, me fit l'esquisse du règne de nos deux derniers souverains, et m'entretint de Louis-Philippe et du président Jackson ; il entra de plus dans de profonds détails sur la constitution de la *Présidence,* me montra quel était l'esprit des trois portions des États-Unis : le Nord, le Midi et l'Ouest. Il me dépeignit les Allemands et les autres populations agricoles de la campagne ; il me fit voir comment la classe aristocratique se forme et se fortifie au sein d'une république démocratique. Pendant qu'il parlait, il me semblait sentir redoubler en moi la puissance d'observation, et quand il fut parti, je me hâtai de mettre sa conversation par écrit, de peur que la nouveauté et l'abondance de ces idées ne m'empêchassent de les garder en ma mémoire. Je crois que M. Gallatin avait alors soixante-douze ans ; toutefois on ne

l'aurait pas cru si vieux : il est gros, mais son aspect est plein de dignité; il est né en Suisse, et son accent est légèrement étranger, mais il parle avec une facilité et un abandon charmans.

On m'avait assuré au commencement de mon voyage que les désordres qui avaient eu lieu à New-York, à propos de l'abolition, étaient l'œuvre d'émigrés irlandais qui craignaient que l'accroissement de la population noire libre ne nuisît à leur monopole pour certains genres de travaux. J'ai appris depuis que cela était faux; quelques Irlandais pouvaient avoir pris part aux troubles, mais le mal venait des indigènes.

Nous prîmes quelque idée des environs de New-York, en allant passer une soirée chez M. King, à High-Wood qui est à deux milles au delà de Hoboken. Nous rencontrâmes sur notre route de ravissans cottages au toit de chaume; mais je ne puis guère parler de la beauté des champs, où tout était déjà sec, jaune et flétri. De hautes montagnes de rochers grisâtres s'élevaient, entrecoupées de bois qui avaient gardé leur plus belle verdure. Le soleil se couchait et nous offrait un spectacle qui eût fait croire en Angleterre que la fin du monde était arrivée. Toute la voûte du ciel était en feu; il me semblait bien étrange de voir le conducteur parler à ses bœufs, et la vieille dame hollandaise continuer son ouvrage aussi tranquillement que si ce ciel écarlate eût été du plus beau bleu, comme à l'ordinaire.

On me montra sur le chemin le lieu où Hamilton reçut de la main du colonel Burr une blessure mortelle. Une ancienne loi exigeait des candidats aux emplois qu'ils ne se fussent jamais battus en duel. Le duel est une institution que de pareils moyens ne peuvent renverser; la crainte d'être exclu des emplois n'empêcherait personne de se battre, après avoir été provoqué. Les lois ne peuvent rien sur ce préjugé; il faut laisser agir le temps et les mœurs nouvelles.

Du jardin de M. King, la vue est magnifique; elle s'étend sur le Hudson, à douze milles au moins, jusqu'aux Narrows. Une légère lueur rouge se peignait sur les eaux;

c'était un dernier reflet de ce ciel tout à l'heure en flamme. Le crépuscule éclairait les rochers et laissait voir les sombres chaloupes amarrées. En face de nous, une verrerie, au milieu des bois, jetait une vive clarté, et les lumières de la ville brillaient au loin réfléchies par les eaux. Après ce détail minutieux ai-je besoin de dire que mes premières impressions furent agréables.

J'ai voyagé trois fois sur le Hudson, et si j'habitais New-York je serais tenté de le visiter trois fois par semaine durant l'été. Cependant la plupart des dames qui étaient à bord du bateau à vapeur restaient enfermées dans la cabine au milieu des enfans qui criaient, pendant que nous traversions les plus beaux sites. Elles ne partageaient pas le goût d'un Anglais de ma connaissance, qui tout l'été demeurait sur le bateau, dormant à bord, alternativement à Albany et à New-York, et contemplant tout le jour les deux rives sans se lasser et sans que son plaisir parût jamais diminuer.

Le jour où nous naviguâmes sur le Hudson, pour la première fois, la matinée avait été sombre et les brouillards couvraient le sommet des Palissades, barrière rocheuse qui ferme la rivière à l'occident. De frais cottages perchés çà et là s'offraient à notre vue; des arbres poussaient dans les crevasses des rochers, et de temps en temps, entre les eaux et les rochers perpendiculaires, on rencontrait une petite rive à peine assez large pour laisser passer un pêcheur; des chaloupes étaient amarrées dans les sinuosités de la rive; des mouettes venaient mouiller leurs aîles dans l'eau, et des poissons volans s'élevaient lourdement au dessus de nos têtes. Je vis, sur le bord oriental, des marches taillées dans le gazon qui conduisaient à une allée au bout de laquelle était bâtie, dans une profonde enceinte, une petite maison blanche. Plus loin, on arrive à la mer Tapaan, et alors les montagnes deviennent plus hautes et plus nombreuses. Le capitaine nous admit, en notre qualité d'étrangers, dans le wheel-room qui était frais et spacieux et qui dominait sur tout le paysage. On nous montra de là le cottage de M. Irving, le lieu où André fut pris, et les autres points

intéressans (1); puis les rochers se resserrèrent et semblèrent se fermer de telle sorte qu'il nous paraissait impossible qu'il existât un passage. Cependant nous en trouvâmes un assez large pour que tous les bateaux à vapeur de la république pussent y passer sans crainte. Des montagnes de rochers plongeaient leur base dans les eaux et étaient couvertes d'arbres qui semblaient croître sans avoir leur racine dans le sol. Au dessus on rencontrait des traces de culture, et sur le penchant de la montagne s'élevaient çà et là de blanches maisons au milieu de petits champs labourés.

A notre gré, nous arrivions toujours trop tôt en vue de West-Point, malgré la beauté de ce lieu. Dans la saison, l'hôtel y est toujours occupé par une excellente compagnie. M. Crozens tient une table pour les officiers, et on lui permet de recevoir autant d'hôtes que sa maison peut en contenir ; mais il n'admet chez lui qu'une société qui puisse être agréable à ses hôtes ordinaires.

On jouit dans cet hôtel d'une vue si magnifique et de tant de comfort, qu'on y resterait volontiers sans sortir pendant une semaine. Nous voulûmes tirer parti de nos avantages, et nous vîmes tout ce que le pays offrait de remarquable ; néanmoins la chaleur nous empêcha d'entreprendre une ascension sur le Crow's-Nest.

Je fus présentée à M. Irving avec lequel j'eus une conversation de quelques minutes : après le dîner M. et Mme Morris, promeneurs aussi décidés que nous-mêmes, nous conduisirent au fort Patnam ; du haut de cette plate-forme, la vue est ravissante. Une dame de l'hôtel offrit de monter avec moi à cinq heures du matin sur le faîte de la maison pour voir le lever du soleil. Je me réveillai le lendemain à trois heures ; on apercevait une lumière solitaire à l'une des fenêtres de l'Académie, et une légère lueur paraissait dans le ciel. A cinq heures les nuages étaient si épais que nous dûmes renoncer à

(1) Voyez le récit de cet intéressant épisode de la guerre de l'indépendance dans les États-Unis, dans la livraison de juin 1836.

notre projet. Cependant le temps s'éclaircit un peu, et je descendis seule au jardin de Kosciusko : j'aimais cette retraite à l'heure où je pouvais m'y trouver seule. C'est un réduit creusé au milieu des rochers qui bordent la rivière, et dans lequel on pénètre en descendant plusieurs rangées d'escaliers qui se trouvent derrière l'hôtel et derrière l'Académie. Au centre de ces rochers on trouve une source qui tombe dans un bassin de pierre sur lequel est inscrit le nom du héros ; c'était là sa retraite favorite ; il aimait à y passer plusieurs heures seul avec son livre et ses pensées. Je me croyais seule aussi, et m'amusais à faire tomber dans la fontaine des feuilles de hêtre et d'érable qui prenaient déjà leurs rouges nuances d'automne, lorsque j'aperçus un élève couché sur le rocher, et un autre qui descendait les marches. Ce dernier m'accosta et m'offrit de me montrer tout ce que le lieu pouvait offrir d'intéressant pour moi. Nous entamâmes une longue conversation sur la vie académique, et voici ce que j'appris : les étudians s'occupent de mathématiques pendant la première et la seconde année : pendant la troisième, de mathématiques encore, de chimie et de philosophie naturelle ; pendant la quatrième, de mécanique. Les études sont moins littéraires qu'eux et leurs amis le désireraient ; mais ils n'ont pas le temps de tout apprendre. Ils travaillent depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, à l'exception de deux heures consacrées aux repas ; puis viennent l'exercice et la récréation, et enfin la revue du soir. Pendant six semaines de l'été, à ce que je crois, ils campent hors de l'Académie, et quelques uns prennent cette époque pour s'absenter par congé. Les amis de ceux qui restent viennent les voir pendant que le joli spectacle du camp se joint aux charmes ordinaires du lieu. On prend toutes sortes de soins pour que les jeunes gens fassent de rapides progrès ; les classes ne sont pas composées de moins de cent quarante élèves, dont quarante seulement parviennent aux grades. Les uns trouvent le travail trop difficile, d'autres s'en dégoûtent, d'autres enfin sont refusés : après cette épuration, le reste obtient des emplois. Les progrès de

cette institution risquent fort d'être arrêtés à cause de son impopularité actuelle. Le nombre des jeunes gens refusés et dont les parens peuvent avoir des griefs contre l'établissement est très grand ; c'est aussi une opinion générale, que ses principes et son administration reposent sur des bases anti-républicaines. A la demande générale, un comité du congrès a été chargé de soumettre à un examen sévère la théorie et la pratique de cette école nationale militaire ; et pendant quelque temps on a eu de la peine à obtenir les fonds annuels destinés à entretenir cet établissement. Je n'ai pas vu le rapport du comité ; mais on m'a dit qu'il n'était point favorable. Une telle institution qui fournit à l'armée des officiers instruits, qui constitue un point central où viennent se perdre tous les préjugés des intérêts partiels, qui fixe sur le maintien et les progrès de la science l'attention de l'Union tout entière ; une telle institution, dis-je, offre de si grands avantages que des cris honorables d'indignation s'élèvent de toute part contre ceux qui voudraient la détruire sous prétexte de ses tendances aristocratiques. Je crois que les deux opinions à ce sujet doivent se concilier ; on ne peut se passer de cet établissement ; mais il faut le surveiller avec grand soin pour qu'il ne s'y introduise rien qui puisse faire naître une aristocratie militaire.

Je visitai la bibliothèque qui est bien choisie et composée de plusieurs milliers de volumes. Le lieu où est située l'Académie est tellement sain que pendant les dix-sept années qui avaient précédé mon voyage, on n'avait compté que cinq décès, et pendant les huit années qui précédèrent l'hiver de 1834, il n'y en avait pas eu un seul. Je fus d'autant plus surprise de ce qu'on me dit à ce sujet, que les jeunes gens qui habitent l'Académie paraissent peu robustes, et qu'ils nuisent eux-mêmes à leur santé par l'usage du tabac. Les manières de ces jeunes gens sont excellentes ; on leur permet, avec certaines restrictions, de se mêler à la compagnie de M. Crozens ; ils se trouvent ainsi fréquemment dans la société des dames. On tient à l'hôtel un livre où chaque élève doit

inscrire son nom et le temps qu'il emploie pour chaque visite.

La seconde fois que j'allai à West-Point, c'était pendant la saison du campement ; ce temps était une véritable fête.

Une dame et sa sœur descendirent de Fishkill pour nous prier d'y venir passer quelques jours, et un ecclésiastique monta de New-York avec une invitation du docteur Hosack, qui nous engageait à lui rendre visite à Hyde-Park; nous ne savions quel parti prendre, Cependant nous décidâmes que Fishkill serait abandonné et que nous nous contenterions de passer deux jours à Hyde-Park. A onze heures nous quittâmes West-Point, non sans avoir le projet d'y revenir. Je n'y retournai point cependant, parce que la fièvre scarlatine y régnait dans la saison que nous avions choisie pour y faire un voyage. M. Livingston, qui arrivait de France, était à bord du bateau. Mes lettres de recommandation pour lui étaient dans ma malle ; mais nous n'attendîmes pas pour faire connaissance que je les lui présentasse.

Le nom de M. Livingston est célèbre en Angleterre et en Europe. Il se lie intimement au code de la Louisiane, grande œuvre de cet homme distingué. M. Livingston était né et avait été élevé dans l'état de New-York. Pendant qu'il poursuivait ses études au collége de Princeton, en 1780, il eut à subir d'étranges interruptions. Les professeurs furent, à plusieurs reprises, chassés de leur chaire par les incursions de l'ennemi, et leurs écoliers formèrent des corps pour aller combattre. Pendant la campagne, la bibliothèque était dispersée, les appareils scientifiques détruits, les bâtimens du collége occupés par des troupes qui y prenaient leurs quartiers. Cependant lorsque le jeune Livingston quitta le collége, il avait fait de bonnes études. Il fut membre de quatre congrès, et se fit remarquer par ses efforts pour améliorer le code criminel des Etats-Unis, qui était alors aussi sanguinaire que ceux de l'ancien monde. En 1801, il revint à sa profession d'homme de loi à New-York ; mais il ne put rester longtemps dans la vie privée. Nommé attorney de l'état de New-York et maire de la ville, il y resta pour remplir son devoir,

pendant que la fièvre jaune en chassait tous ceux qui pouvaient s'éloigner. Son dévoûment pour ses fonctions mit ses affaires particulières en fort mauvais état. En 1804, il résigna son office et se retira pour réparer sa fortune à la Louisiane, qui venait d'être acquise par les Etats-Unis ; en peu de temps il parvint à se décharger de toutes ses obligations et paya toutes ses dettes avec les intérêts. Il fut privé, par une erreur du président Jefferson, d'une immense propriété qu'il avait acquise, et jeté dans un procès dispendieux qui dura plusieurs années. La loi décida en sa faveur, et la controverse finit de la manière la plus honorable pour les deux parties.

Pendant l'invasion de la Louisiane par les Anglais, M. Livingston prit une grande part à la défense du pays, et après la fin de la guerre, il entreprit, avec l'aide de deux autres personnes, la tâche formidable de simplifier les lois de cet état qui étaient embarrassées de toutes les prolixités espagnoles et encombrées d'une foule de dispositions inutiles et incompréhensibles. Ses principes furent adoptés, et ils sont encore en vigueur. En 1820, le système de législation municipale fut revisé à New-Orléans, sous la surveillance de M. Livingston, et ses amendemens furent mis en pratique en 1823. Cet homme infatigable s'occupait, en même temps, à préparer son célèbre code pénal. Quand tout fut prêt pour l'impression, en 1824, il passa une dernière nuit pour s'assurer de la correction de son manuscrit, et après avoir terminé, il se retira pour se reposer ; dans cet état de calme que donne l'accomplissement parfait d'un grand travail, il fut éveillé par les cris : *au feu !* L'appartement où il avait travaillé brûlait, et tous ses papiers étaient consumés ; on ne sauva pas une ligne, pas une note. Au premier moment il fut accablé ; mais le lendemain, il avait déjà recommencé son travail. Deux ans après l'incendie, il put présenter à la législature de la Louisiane son œuvre améliorée par l'attention nouvelle qu'il avait été forcé d'y apporter.

Il représenta, depuis, la Louisiane dans deux congrès, devint secrétaire d'état, en 1831, et en 1833 ministre en France.

Pendant toute l'année précédente, j'avais entendu presque journellement prononcer le nom de M. Livingston, à propos des négociations difficiles qui avaient lieu entre les États-Unis et la France, ou plutôt entre Louis-Philippe et le président Jackson. J'ai lu quelques unes de ses dépêches (dont plusieurs ont été rendues publiques, bien qu'elles ne fussent pas destinées à l'être), et je n'avais pas été complétement satisfaite de sa manière d'arriver au but. Mais pourtant il avait fait tout ce dont l'esprit humain était capable, dans une querelle aussi embrouillée que dangereuse, et où le ministre avait à ménager à la fois les intérêts de son gouvernement et la susceptibilité du gouvernement français. Un grand désir de paix et de justice perce dans toute cette correspondance et par dessus tout, le plus vif empressement de revenir dans son pays natal. M. Livinsgton émit devant moi, à propos du roi des Français et de son gouvernement quelques opinions que je ne m'attendais pas à trouver chez le ministre d'une république démocratique. Nous approfondissions ce sujet, lorsqu'un fort sifflement de la vapeur se fit entendre; nous levâmes la tête, et nous nous aperçumes alors que nous étions à Hyde-Park, et que le docteur Hosack avec plusieurs dames nous attendaient sur le quai. Je retrouvai, le printemps suivant, M. Livingston à New-York; à cette époque une surdité qui avait été légère, mais qui s'était beaucoup accrue, l'empêchait de se livrer à la conversation. Je le vis pour la dernière fois au baptême d'une petite-nièce; il paraissait se bien porter, mais il parlait peu et semblait avoir perdu ses forces. Un mois après il fut atteint d'une pleurésie qui aurait probablement cédé aux traitemens; mais il refusa tout remède et mourut après une courte maladie.

La famille des Livingston, quoique l'une des plus anciennes et des plus opulentes des États-Unis, est restée fidèle, dans ses jours de grandeur, aux principes démocratiques. Au milieu de leurs splendides demeures de New-York et de leurs retraites pleines de luxe, sur le Hudson, les Livingston ont

toujours défendu le caractère et les actes du président Jackson. Leur opulence et l'influence de la famille n'ont apporté aucun changement à leurs opinions libérales.

La vue de Hyde-Park me désappointa d'abord, mais je reconnus bientôt que c'était une délicieuse demeure. Le docteur Hosack, qui nous donnait l'hospitalité avec une grace et une cordialité parfaites, me montra sa bibliothèque, l'une des plus belles du pays, ses tableaux, ses collections de botanique et de minéralogie. Il avait fait des frais énormes pour son parterre, où se trouvaient presque toutes les plantes rares d'Europe : mais son enthousiasme pour l'horticulture s'affaiblit lorsqu'il vit les paysans, qui venaient les jours de fête se réjouir à Hyde-Park, emporter, faute d'en connaître le prix, les plus belles fleurs. On les lui rendait à sa première demande, mais cependant ces pertes le désespéraient, tant elles étaient fréquentes et fâcheuses.

Il me lut la *vie* de Witt Clinton qu'il avait terminée et m'en promit un exemplaire, que j'ai reçu depuis des mains de sa femme.

Lorque nous voulûmes partir, deux jours après notre arrivée, le docteur Hosack et sa famille nous accompagnèrent jusque sur le quai. Nous aurions été bien plus tristes que nous ne le fûmes, si nous eussions prévu que nous ne devions plus le revoir !

Le docteur Hosack était né en Amérique, mais son père était Écossais. Après avoir reçu la meilleure éducation médicale qu'il fût alors possible de donner en Amérique, il alla étudier à Édinbourg et à Londres ; de là, les relations d'amitié qu'il avait conservées avec la Grande-Bretagne ; de là, aussi, l'accueil affectueux qu'il faisait aux voyageurs anglais. Il pratiqua la médecine pendant quarante ans à New-York et fut pendant quelque temps professeur de botanique et de matière médicale au collége de Colombia. Il se distingua par ses heureuses études sur les causes et le traitement de la fièvre jaune. Hors de sa profession, il rendit aussi les plus éminens services à ses concitoyens. On le trouvait toujours dans les meilleures

dispositions quand il s'agissait de l'intérêt public. L'un des événemens les plus douloureux de sa vie fut le duel où périt Hamilton, dont il était le témoin. Le docteur Hosack se trouvait à New-York avec sa famille, l'hiver qui suivit ma visite à Hyde-Park, il était un jour à parler médecine avec le docteur M'Vicar de cette ville, et il remarquait que si l'un ou l'autre avait une attaque d'apoplexie, il ne pourrait guère y survivre. Quinze jours après, tous deux étaient morts d'apoplexie. Le docteur Hosack perdit une propriété dans le grand incendie de New-York; l'anxiété et la fatigue qu'il éprouva cette nuit de l'incendie lui donnèrent la maladie dont il mourut; il avait soixante-sept ans, et on n'apercevait en lui aucun symptôme de décrépitude. J'ai toujours vu mettre la mort de cet utile citoyen au nombre des plus grands malheurs causés par ce terrible incendie.

Après avoir visité Mountain-House, le site le plus merveilleux que j'aie jamais rencontré, nous allâmes aux chutes de Trenton. Il est dommage qu'on n'ait pas conservé aux sites de l'Amérique leurs noms indiens. Les chutes de Trenton sont appelées *Cayoharies* par les Indiens. Elles sont formées par la descente du West-Canada-Creek à travers un ravin où il se précipite en plusieurs cascades successives. Six de ces cascades sont accessibles pour les voyageurs. On a beaucoup parlé du danger qu'il y avait à escalader le ravin; je n'y en vois aucun, et les deux accidens qui y sont arrivés ont été occasionés, l'un par une extrême témérité, l'autre par une terreur panique.

Du haut du ravin, l'eau d'une couleur noire et mêlée d'écume blanche se précipite avec une rapidité qui suffit pour faire perdre la tête au voyageur le plus hardi. Nous descendîmes cinq étages d'escaliers en bois fixés contre la face escarpée du rocher, et nous nous trouvâmes au bord du torrent. Je n'avais jamais été dans un lieu si obscur et si froid en plein air quoique le soleil brillât et se réfléchît sur les rochers en face de nous. En marchant nous regardions la place où nous mettions le pied avec une attention que nous trou

vions ridicule quand le danger était passé. Nous n'oubliâmes pas non plus de nous cramponner à la chaîne rivée dans le roc, à l'endroit où le passage est le plus escarpé. Le tumulte des eaux y est si grand qu'il est impossible de s'y faire entendre. Impatiente de voir la première chute, je pris le devant et je grimpai l'escalier de bois, quoique l'écume dont il était mouillé l'eût rendu aussi glissant que de la glace. Je m'arrêtai sur une plate-forme à l'abri des rochers que les eaux faisaient retentir, et je vis mes compagnons tourner l'un après l'autre l'angle du passage. Le chemin où ils étaient semblait trop étroit pour que nos pieds pussent s'y poser, et je tremblais pour eux. Lorsque nous eûmes pris un peu l'habitude du bruit et de l'obscurité, nous nous amusâmes à admirer de petits puits creusés dans le rocher, et une source qui, passant au travers des racines d'un cèdre, formait une pluie continuelle. Entre la cinquième et la sixième chute, il existe un long cours d'eau très paisible. Nous nous arrêtâmes là pour reposer un peu nos sens bouleversés, avant que d'entrer au milieu de l'entassement confus de rochers entre lesquels la sixième chute se fraye une route. De beaux papillons semblaient fort à l'aise dans ce ravin; ils voltigeaient au milieu de l'écume noire des cascades. Je ne pouvais concevoir comment des êtres si frêles pouvaient vivre au milieu d'un pareil tumulte.

Quand nous eûmes passé la sixième chute, nous vîmes qu'il était imposible d'aller plus loin ; les rochers se projetaient en rond, sans qu'on pût trouver la trace d'un sentier où mettre le pied. Nous fûmes privés de voir ce qu'il y avait plus haut. La forêt, au bout du ravin, fut l'objet de mon attention : je n'avais jamais visité que de petites forêts. Ici, une mousse épaisse couvrait la racine des arbres; au milieu des pins on voyait une foule d'arbustes inconnus ; un brillant oiseau rouge avec des ailes noires, volait autour de nous, sans paraître effrayé. Lorsque nous revînmes, la lune brillait comme un diamant au dessus de l'obscurité ; quelques mois après, je passai un autre heureux jour au milieu de ces cascades, et je fus

plus frappée encore de l'étrange beauté du spectacle qu'elles présentaient.

Après avoir passé le bac à Black-Rock, nous poursuivîmes notre promenade au sud-ouest, tantôt marchant sur le sable, tantôt sur la pelouse, arrosée par les fraîches eaux du lac. Pendant que nous étions sur le territoire anglais, nous reçûmes l'hospitalité chez une femme américaine qui demeurait au bord du lac et tout près du fort. Notre hôtesse cousait, en lisant de temps à autre quelques passages de *Peter Parley*, qui était ouvert devant elle. Elle laissa son ouvrage pour nous préparer à dîner, toute joyeuse, je crois, d'avoir pour se distraire, un peu de société. Elle nous servit du thé, du beafsteak, du beurre, du miel et des raisins secs. Je montai au fort immédiatement après le dîner.

Elle me raconta ensuite son étonnante histoire. J'en rapporte ici tout ce qui est de nature à intéresser le public.—A l'époque de la guerre de 1812, Mrs W. vivait à Buffalo avec son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. En 1814, au moment où la guerre devenait terrible sur les frontières, son père et son frère aîné se noyèrent en passant le bac voisin. Six mois après ce funeste accident, le danger s'accrut tellement à Buffalo, qu'on envoya à la campagne les plus jeunes enfans avec leur sœur mariée, et sous la protection de leur beau-frère qui devait revenir avec sa voiture prendre la mère et les deux filles ainsi que le linge de la famille. Pendant trois semaines, on avait tellement l'appréhension d'une descente d'Indiens, alliés aux Anglais, que ces dames avaient l'habitude de se coucher tout habillées; l'une veillait pendant que les autres dormaient. Aussi n'était-ce qu'après une longue hésitation qu'on avait laissé partir la voiture, car on doutait encore s'il était plus sûr de quitter la ville que d'y rester. Cependant comme on ne reçut pas de nouvelles avant la nuit, on pensa qu'aucun malheur n'était arrivé aux voyageurs, et que le lendemain matin la voiture serait de retour.

Ces dames éteignirent d'abord les lumières, comme on le leur avait recommandé. A huit heures, deux d'elles trois se

couchèrent. A neuf heures, elles furent réveillées par le bruit du tambour. C'était le signal de l'arrivée des Indiens. Rien ne peut donner une idée de la terreur qu'inspiraient alors les sauvages ; c'était un mélange d'horreur, de dégoût, de crainte et de haine. Ces pauvres dames avaient vécu pendant plusieurs semaines dans une continuelle anxiété ; leurs forces étaient brisées ; au bruit du tambour, qui leur annonçait que l'heure était venue, elles sautèrent de leurs lits plus mortes que vives; elles regardèrent par les fenêtres, mais elles ne purent rien distinguer au milieu de l'obscurité ; il y avait un grand bruit dans la ville ; c'était sans doute le combat qui commençait.... Elles apprirent pourtant qu'un exprès envoyé par les sentinelles d'avant-poste, était venu déclarer que c'était une fausse alarme. Elles se rassurèrent un peu et tâchèrent de dormir encore. A quatre heures, elles furent de nouveau réveillées par le terrible tambour; cette fois ce n'était plus une fausse alarme. Une des sœurs, qui regardait dans la rue, vit à la lueur des torches, la milice dispersée et mise en fuite. En même temps, Mrs W., qui était à une fenêtre de derrière, aperçut, au milieu d'une lueur incertaine, une troupe de sauvages qui escaladait les murs du jardin ; elle courut avertir sa mère et sa sœur, et toutes trois essayèrent de fuir.. Mais il n'était plus temps. Avant qu'elles eussent ouvert la porte, leurs fenêtres furent brisées et la maison fut pleine de sauvages qui hurlaient et brisaient tout avec leurs tomahwaks ; ils épargnèrent pourtant les trois dames qui témoignaient le plus grande soumission. Les malles contenant les habits de la famille étaient toutes préparées pour le moment où la voiture reviendrait ; les sauvages les mirent en morceaux. Ils avaient rencontré sur leur chemin la voiture avec le reste de la famille ; mais le beau-frère avait saisi le moment où les gardiens étaient occupés ailleurs, et était parvenu à s'échapper.

Les trois dames furent saisies, et comme Mrs W. demandait protection, on les confia à quelques *squaws* qui les conduisirent au camp des Anglais. L'officier qui commandait le

camp ne voulut pas se charger de ces inutiles prisonnières, et les renvoya chez elles, sous la garde d'un enseigne et d'un soldat qui devaient empêcher de brûler leur maison. L'enseigne eut beaucoup de peine à faire exécuter les ordres dont il était chargé ; il se tint à la porte, employant tour à tour les prières, la persuasion et les menaces. Enfin, la maison fut sauvée; c'était presque la seule qui restât debout. La ville tout entière n'était plus qu'un amas de cendres fumantes, en plusieurs lieux souillées de sang; vis-à-vis la porte, était le corps d'une femme qui, dans son désespoir, avait perdu la tête et défié les sauvages. Ils l'avaient tuée à coups de tomahwaks, en présence de ses voisins, et son corps était resté là où il était tombé; car il n'y avait personne pour enterrer les morts. Quelques habitans s'étaient barricadés dans la prison ; le reste de ceux qui survivaient s'étaient dispersés dans les bois.

Avant que l'incendie eût cessé, les Indiens s'étaient retirés et les habitans commencèrent à revenir furtivement dans la ville, à demi morts de froid et de faim. Les trois dames entretenaient un grand feu, après avoir soigneusement bouché les fenêtres, et préparaient à manger pour les malheureux colons, jusqu'à ce que la force leur manquât ; chacune d'elles à son tour se couchait devant le feu pour se reposer. M[rs] W., pendant ces horribles journées, s'attacha souvent une couverture sur les épaules, à la façon indienne, pour aller au milieu de la sombre nuit d'hiver chercher des provisions; étrange emploi pour une jeune fille, qui n'ignorait pas que l'armée sauvage était près de là! Le matin du troisième jour, six hommes de Buffalo étaient à déjeuner dans la maison, lorsque les fenêtres furent de nouveau brisées ; la maison se remplit une seconde fois de sauvages. Les six hommes s'enfuirent et par un mouvement bien naturel, la jeune fille s'enfuit avec eux. A quelque distance de la maison, elle regarda derrière elle et vit un sauvage qui la suivait de près et qui avait déjà le tomahwak levé sur sa tête ; elle se retourna, fit un éclat de rire et tendit ses deux mains au sauvage. Celui-ci hésita un instant, puis enfin baissa son arme, se mit à rire

aussi, et la ramena vers la maison. Elle se repentait vivement déjà d'avoir quitté sa mère et sa sœur. La maison était tellement encombrée qu'elle ne put y pénétrer ni savoir de leurs nouvelles. Dans la persuasion qu'elles étaient déjà mortes, elle se réfugia auprès des dragons anglais qui se trouvaient à quelque distance, et qui s'étonnèrent fort qu'elle eût pu s'échapper d'entre les mains des sauvages; ils parvinrent à la faire entrer dans la maison, alors seulement elle put se jeter dans les bras de sa mère et de sa sœur. Cette maison fut la seule épargnée.

Les colons restèrent quelque temps dans les bois, se glissant à minuit, pour se chauffer et pour manger, dans la maison solitaire de la veuve et de ses filles. Ces dames n'avaient rien conservé que leur habitation. Tout ce qui leur appartenait avait été brûlé et leurs habits mêmes étaient perdus. Les colons avaient emporté avec eux leur argent dans les bois. Ils payèrent ces dames pour leur hospitalité et pour tous les travaux d'aiguille qu'elles purent faire; car tous manquaient de vêtemens. Par leur industrie, ces femmes se firent une petite fortune indépendante dont la veuve jouit pendant quelques années. Sa fille, qui me raconta cette histoire, est maintenant femme d'un juge. Elle ne se vante jamais de sa bravoure et ne parle que très rarement de ses aventures pendant la guerre.

Le 2 février, j'allai à Mont-Vernon; l'habitation de la famille de Washington et la sépulture de l'ancien président, sont les lieux que les étrangers visitent avec le plus d'empressement. J'y fus présenté par Story, et l'on m'y reçut avec la plus grande politesse. Le général Washington avait hérité de son frère la propriété de Mont-Vernon; pendant les quinze années qui précédèrent l'assemblée générale du congrès à Philadelphie, Washington y demeura constamment, paraissant à la législature de sa province quand son devoir l'y appelait, mais retournant toujours avec empressement à la culture de ses terres. La maison n'était alors qu'un modeste bâtiment composé de trois pièces.

Mrs Washington y fit son séjour pendant les dix ans d'absence que son mari passa au milieu des guerres de la révolution. Elle venait au quartier-général à la fin de chaque campagne et y restait jusqu'à l'ouverture d'une nouvelle expédition. La joie se répandait dans toute l'armée lorsqu'on voyait arriver la voiture de lady Washington (comme disaient les soldats) avec des postillons en livrées rouges et blanches. Toutes les femmes des officiers venaient alors rejoindre leurs maris. Mrs Washington disait, dans les dernières années de sa vie, qu'elle avait entendu le premier et le dernier coup de canon qui s'étaient tirés dans chaque campagne. Elle avait une grande force d'esprit, et toujours elle quittait le camp avec un maintien ferme, lorsque les périls et les fatigues de la guerre allaient recommencer. Elle s'occupait dans sa maison à surveiller ses esclaves et à réparer les brèches que faisaient à sa fortune privée les dépenses considérables de son mari.

Après la paix, en 1783, Washington vint la rejoindre et s'occupa d'embellir son habitation. Il n'eut de repos que pendant quatre ans. En 1787 il fut appelé à présider la Convention qui proclama l'acte constitutionnel, et en 1789 il fut nommé président de la république. Sa femme fut alors obligée de le suivre, et huit ans se passèrent avant qu'ils ne revinssent à Mont-Vernon. En 1797 il refusa la présidence qu'on voulait lui donner pour la troisième fois, et rentra avec bonheur dans la vie privée. Peu de temps après, on lui offrit encore le commandement des armées de la république. Il ne refusa pas, mais il pria qu'on le laissât en paix jusqu'à ce qu'on eût absolument besoin de lui. Avant que ce moment ne fût arrivé, il n'était déjà plus. Deux années après l'époque de sa retraite, il mourut au milieu de la joie que lui causait son repos. Sa femme ne lui survécut que deux ans. Depuis ce temps-là, Mont-Vernon est triste et désert.

D'Alexandrie à Mont-Vernon il y a huit milles de distance; pendant les cinq derniers milles, il faut traverser les bois. Nous éprouvâmes d'abord le froid le plus vif que j'aie jamais ressenti; mais nous parvînmes à nous réchauffer un peu, avant

d'arriver à la maison. La terre semble s'être tout à fait appauvrie. Les murs et les portes sont en mauvais état ; les serres sont presque en ruines, et il reste à peine un morceau de verre qui ne soit pas brisé. La maison paraît n'avoir pas été peinte depuis longues années. De petits nègres nous regardaient, blottis derrière les piliers de la place où nous passions. Nous marchions en silence, tous, occupés sans doute du souvenir de l'homme qui avait habité cette demeure. Nous songions, comme ceux qui avaient passé là avant nous, à cette foule d'hommes nobles, sages et bons qui y étaient venus écouter la voix du plus irréprochable des patriotes.

Plusieurs estampes représentant des paysages et des sites d'Angleterre sont suspendus dans les appartemens. On y voit encore la pesante clé de la Bastille, qui contraste avec tout le reste dans cette résidence républicaine. Une Bible est le seul livre qui reste de ceux qui ont appartenu à Washington. Le portrait le plus ressemblant qui existe de ce grand homme a été peint sur de la doterie en terre commune. Une ou deux fois j'ai vu l'un de ces vases entiers placé dans un cabinet; mais le plus souvent les possesseurs détachent le fragment sur lequel est peint le portrait, et le placent dans un cadre.

La promenade nivelée et terminée en partie pendant que Washington vivait, doit être fort agréable en été. La beauté de la situation me frappa. La rivière est plus noble, la terrasse plus belle et les montagnes plus variées que je ne me l'imaginais. Lorsque les officiers anglais, en 1814, traversèrent la rivière, pour brûler les bibliothèques, détruire les ponts, raser les chambres du sénat, ils s'assemblèrent sur le pont du bâteau et se découvrirent lorsqu'ils passèrent devant la maison silencieuse du grand homme qui ne pouvait plus s'opposer à leurs attaques.

L'ancienne tombe d'où le corps de Washington a été retiré, devrait être détruite ou restaurée; il est trop pénible de la voir telle qu'elle est maintenant; les moulures en brique et les clôtures sont brisées. On regretterait sans doute de voir détruire la dernière demeure du grand homme; mais cela

vaudrait peut-être mieux encore que de la laisser dans l'état d'abandon où elle aujourd'hui. Le corps est enseveli avec celui de Judge Washington, dans un tombeau placé au milieu d'un site plus solitaire, mais moins beau que celui de Potomac. On ne voit pas la rivière, de la nouvelle tombe qui, du reste, est fort mesquine. Elle est bâtie en briques rouges, avec une porte en fer. On la prendrait plutôt pour un four que pour un sépulcre, si l'on ne faisait attention à la table de pierre incrustée dans la porte, et sur laquelle on lit une inscription funéraire. Le berceau qui s'élève sur un des côtés est planté de cèdres, de pins, de hêtres et de bouleaux, de manière que la tombe est ombragée en été comme devraient l'être tous les lieux de sépulture. Le président me dit que l'air désolé de cette tombe lui faisait beaucoup de peine à lui et à beaucoup d'autres, et qu'il avait pressé la famille de permettre qu'on transportât le corps au centre du Capitole. Il est certain que c'est la place qui conviendrait le mieux aux cendres de Washington ; si du moins on persiste à laisser son tombeau sous les arbres de sa propre demeure, il faudrait qu'il fût l'objet d'un soin plus respectueux.

Lorsque nous eûmes atteint le pont brisé que nous avions eu beaucoup de peine à traverser le matin, le Potomac nous apparut doucement éclairé par la lune, et nous vîmes briller au loin les lumières du Capitole. En arrivant à notre coin de feu, nous éprouvâmes une sensation délicieuse. Du thé, des lettres et des journaux anglais nous attendaient; nous fûmes bientôt remis du malaise que nous avaient causé l'intensité du froid et les fortes émotions de la journée.

(Tait's Edinburgh Magazine.)

Histoire. — Statistique.

HISTOIRE D'HAITI,

DE SES PROGRÈS ET DE SON IMPORTANCE ACTUELLE.

Tout près de Porto-Rico, de la Jamaïque et de Cuba, s'élève une île riche par la fertilité de son sol, la salubrité de son climat et la magnificence de sa végétation : c'est Haïti, la reine des Antilles, où l'hiver ne se fait jamais sentir, où l'année se compose de deux saisons également belles, où la terre est toujours chargée de fleurs et de fruits. On n'y connaît point ces chaleurs brûlantes qui désolent les régions situées sous le ciel des tropiques. Pendant les mois d'été, des pluies abondantes et la brise de mer viennent tour à tour rafraîchir la terre et imprimer à la végétation une puissance nouvelle. Les nuits y sont magnifiques, le ciel y est limpide, et souvent la lune brille au ciel d'une clarté si transparente que l'œil le moins exercé peut déchiffrer sans peine les caractères imprimés d'un livre. Rien ne manque à ce beau pays, les vallées en sont charmantes et les sites des plus pittoresques. De tous côtés on aperçoit des savanes couvertes d'aloès, de platanes, de palmiers, de cocotiers et de figuiers d'une taille gigantesque. Des montagnes à la cime chargée de nuages, et dont le versant est formé d'une terre argileuse mêlée de sable, encadrent les plaines. Les lacs y sont nombreux, et des rivières circulent dans toutes les directions. Les principales sont : l'Ozama qui, à son embouchure, forme le port de Saint-

Domingue; le Macoris, renommé par la quantité et la bonté de son poisson; la Yaguey, remarquable par les paillettes d'or que roulent ses eaux; l'Una, au cours rapide et qui possède une mine de cuivre à sa source, et l'Artibonite, la plusgrande et la plus étendue de toutes. L'île abonde en outre en mines de fer, en carrières de marbre, en mines de soufre, en pierres qui, par leur dureté, coupent le verre comme le diamant; on y trouve aussi des mines de sel gemme; le règne animal n'y offre pas de grandes variétés, mais les insectes et les oiseaux y sont en si grand nombre, que leur étude exigerait peut-être la vie entière de plusieurs savans. Voilà quelles sont les richesses naturelles d'Haïti.

L'histoire de cette île offre un attrait non moins puissant: péripéties sanglantes, violences cruelles, oppression terrible, et en dernier lieu, affranchissement de cette tyrannie odieuse; tels sont les élémens principaux de cette histoire.

Reportons-nous dans le passé. Nous voici en 1492 : c'est la première époque de l'histoire d'Haïti. Alors Christophe Colomb fait terre dans la baie de Saint-Nicolas, et donne à l'île le nom d'*Espanola,* en l'honneur du pays dont le roi a su deviner son génie. Les habitans qu'il rencontre sont doux, inoffensifs; ils n'ont point de barbe, leur peau est fine, unie; ils ne possèdent aucun des arts qui distinguent les nations civilisées; mais leur industrie suffit à leurs besoins. L'île est divisée en sept régions qui, chacune, a son cacique ou roi, et vit en paix sous la domination de ce chef. Caciques et sujets accueillent avec bonté les envahisseurs, et leur donnent avec plaisir l'or que fournit leur île. Mais chose étrange, les hommes civilisés se montrent inférieurs à ceux qu'ils appelaient sauvages! Et d'abord en échange de cet accueil une ville est fondée; on la nomme Isabelle, du nom de la reine de Castille; puis tous les Indiens dont l'âge n'a pas dépassé quatorze ans sont frappés d'un impôt; puis les terres sont divisées entre les Espagnols; à ceux-ci les mines d'or et de cuivre, à ceux-là les terres les plus fertiles; et les Indiens, partagés eux-mêmes comme un troupeau, sont employés aux travaux des champs et des mi-

nes, pour enrichir ceux que, dans leur naïve simplicité, ils avaient d'abord regardés comme des dieux.

Après Colomb, la condition des Indiens ne s'améliora point. C'est vainement que la cour d'Espagne, s'intéressant à la race indigène, envoie Orlando dans l'île avec l'ordre de supprimer le travail forcé; le nouveau gouverneur reconnaît bientôt que sans l'assistance des indigènes la culture du sol et l'exploitation des mines sont impossibles, et il procède à une nouvelle répartition des Indiens entre les Espagnols. Cependant l'agriculture commençait à prospérer; déjà la canne à sucre, que l'on avait importée des îles Canaries, s'était acclimatée dans l'île, et donnait des résultats magnifiques; mais ces résultats n'étaient obtenus qu'aux dépens de la vie des malheureux Indiens. Accablés de travaux et frappés à la fois par le désespoir et les maladies, ceux-ci mouraient par milliers; on ne ménageait ni l'enfance ni le sexe. Aussi, quinze années s'étaient à peine écoulées depuis la prise de possession de l'île, qu'il fallait enlever aux îles Lucayes et de Bahama plus de quarante mille de leurs habitans, et les introduire dans l'état d'Haïti pour combler les vides que la mort y avait formés.

Sous les gouvernemens de don Diego, fils de Colomb, et de Roderigo Albuquerque, les Indiens ne furent pas plus heureux. Le premier, malgré son bon vouloir et la sympathie qu'il éprouvait pour la race indienne, fut constamment contrarié dans ses projets de réforme par les officiers qui étaient sous ses ordres; il n'exécuta rien. Le second, à l'avarice joignait la cruauté; il fit faire le dénombrement des indigènes. Ceci se passait en 1517, vingt-cinq ans après la découverte de l'île, et déjà le nombre des Indiens n'était plus que de quatorze mille. Ce dénombrement terminé, les Indiens furent enlevés des habitations où ils avaient vécu depuis la répartition commandée par Orlando; puis on les vendit et on les livra à de nouveaux maîtres. Ceux-ci ne se montrèrent pas plus humains que leurs devanciers, ils accablèrent les Indiens de travaux; ce qui réduisit tellement leur nombre que, vers le milieu

du seizième siècle, on ne comptait plus que cent cinquante de ces malheureux dans toute l'étendue de l'île.

Cette extermination de la race indienne produisit une étrange révolution dans l'île. Par la mort des Indiens, les Espagnols perdaient en effet les moyens de s'enrichir. D'un autre côté, ceux-ci n'avaient plus cette énergie, cette vigueur de résolution qui caractérisaient leurs prédécesseurs. Quelques uns se livraient à la débauche; d'autres vivaient au milieu des bois comme des sauvages, se contentant pour nourriture de racines et de fruits. La culture des terres était négligée; on abandonnait les mines. Bientôt la détresse devint si grande, qu'on se servit de morceaux de cuivre pour remplacer la monnaie courante. Mais ici ne devaient pas s'arrêter les malheurs de Saint-Domingue. L'Angleterre et la France enviaient à l'Espagne ses immenses découvertes et briguaient comme elle l'honneur d'y fonder des établissemens. Ces deux puissances unirent leurs forces; elles s'emparèrent de l'île Saint-Christophe, occupèrent ensuite la petite île de la Tortue qui est située sur la côte nord-ouest d'Haïti; et de là elles lancèrent contre les établissemens espagnols ces bandes terribles de boucaniers dont les exploits sont encore dans la bouche de tous les navigateurs.

Ainsi saccagée et soumise à des exactions violentes, Haïti vit s'écrouler les derniers restes de sa splendeur primitive. Déjà même tout semblait annoncer qu'elle ne se relèverait jamais de sa situation critique, lorsque plusieurs défaites successives rendirent les boucaniers moins audacieux et moins entreprenans. Une autre circonstance vint hâter son rétablissement : les Français et les Anglais avaient cessé de faire cause commune; ceux-ci s'étaient emparés de la Jamaïque; ceux-là, après avoir pris possession d'une partie de l'île, s'y fixèrent et tournèrent leur attention vers l'agriculture. Cette entreprise fut secondée par le gouvernement français; il envoya dans l'île Bertrand Dogeron, homme de talent et de probité, dont le premier soin fut de rassembler ses compatriotes, de leur donner une organisation régulière. Ses efforts eurent un plein

succès; grace à ses soins, la colonie, qui ne comptait que quatre cents planteurs français à son arrivée, vit à la fin de la quatrième année le nombre de ces derniers s'élever jusqu'à quinze cents; on fonda ensuite la ville du Cap-Français, et un grand nombre d'esclaves ayant été enlevés aux Anglais, on donna à l'île une population nouvelle : c'était la population dont les descendans devaient un jour devenir maîtres du pays.

La seconde époque de l'histoire d'Haïti commence à la paix de Ryswick. Dans le traité il fut stipulé que les Français resteraient possesseurs de la partie occidentale de Saint-Domingue, et grace à la tranquillité qu'inspira aux colons cet arrangement, la colonie prit chaque jour une plus grande extension. Dans l'espace d'un demi-siècle le chiffre de la population libre s'éleva dans la partie française à 14,000, celui de la population noire à 172,000 nègres, et celui de la population métive à 4,000. L'industrie agricole fit des progrès non moins remarquables. Déjà la colonie française comptait 599 plantations de cannes à sucre, 3,379 plantations d'indigo, 98,946 pieds de cacaotiers, 6,300,367 cotonniers, et près de 22,000,000 de cafeyers ; la population chevaline se composait de 63,000 têtes, et le gros bétail de 93,000 têtes. Ces progrès se continuèrent dans une progression non moins rapide pendant les années suivantes. En 1769, le nombre des esclaves, dans la partie française, était de 206,000 individus; en 1775, la population libre se composait de 28,600 individus; et en 1788, suivant M. Barbé-Marbois, la population totale s'élevait à 27,717 blancs, 465,564 esclaves, et 21,800 hommes libres de couleur. Alors la prospérité de la colonie française était à son apogée. Cette partie de l'île était divisée en provinces septentrionale, occidentale et méridionale. La première s'étendait à quarante lieues le long de la côte-nord, elle commençait à la rivière Massacre, et s'arrêtait au cap Nicolas; elle contenait vingt-six paroisses, y compris l'île de la Tortue. Les principales villes étaient le Cap-Français, le Fort-Dauphin, le Port de Paix et le Cap Saint-Nicolas. La province occidentale commençait

au Cap Saint-Nicolas, et se terminait au Cap Tiburon; elle contenait quatorze paroisses, et ses villes principales étaient le Port-au-Prince, Saint-Marc, Leogane, le Petit-Gouiave et Jérémie. La province méridionale occupait le reste de la côte, depuis le Cap Tiburon jusqu'à l'Anse-à-Pitre; elle contenait dix paroisses et deux villes: Cayes et Jumel. Cette superficie présentait en culture 2,290,000 acres anglais sur lesquels étaient 792 plantations de sucre, 2,810 plantations de café, 705 plantations de coton, 3,097 plantations d'indigo, 69 plantations de cacaotiers et 173 distilleries de rhum, dont le produit, réprésenté par 163,405,500 livres de sucre, 68,151,000 livres de café, 6,289,000 livres de coton, 9,330,000 livres d'indigo, 150,000 livres de cacao; 34,453,000 livres de sirop, formait une valeur totale de 136,000,000 livres tournois. Dans la même année Saint-Domingue expédia à la France 585 navires, jaugeant 199,122 tonneaux, et Saint-Domingue reçut en retour des ports de France 465 navires, jaugeant 138,624 tonneaux; les marchandises exportées de France par ces navires s'élevèrent à 55,000,000 francs.

Mais cette prospérité touchait à son terme, car les Français n'avaient obtenu de tels résultats qu'en adoptant envers la population nègre le système de violence qu'avaient suivi les Espagnols envers la race indienne; ce système injuste allait amener sur eux de terribles représailles. La révolte des nègres de Saint-Domingue éclata. Le signal en fut donné par les gens de couleur libres; ceux-ci, bien qu'il se trouvât dans leurs rangs des propriétaires et des hommes qui avaient reçu une éducation libérale, gémissaient sous le poids d'un joug odieux. Indépendamment de la corvée, chacun d'eux devait à la colonie, à l'âge de sa majorité, un service militaire qui durait trois ans, après quoi on l'obligeait à servir sans aucune paie dans la milice du quartier où était fixée sa demeure. Tous les emplois lui étaient fermés, il ne pouvait obtenir aucun grade dans les armées de terre et de mer; il ne pouvait être ni avocat, ni médecin, ni prêtre, ni chirurgien, ni apothicaire, ni

maître d'école ; malheur à lui, si dans un moment d'irritation il se livrait à la plus simple violence contre un blanc, car la loi portait une peine sévère contre lui (1).

La révolution française vint donner quelques espérances aux hommes de couleur. Jaloux de s'affranchir de l'ostracisme qui pesait sur eux, ils adressèrent à l'assemblée nationale une pétition par laquelle ils demandaient à être admis à la jouissance des mêmes droits politiques que les blancs. Mais leur pétition ne fut pas entendue, ou du moins l'assemblée nationale rendit un décret dont l'ambiguité et le vague ne firent qu'accroître l'effervescence. Cette circonstance motiva un autre décret : dans celui-ci l'assemblée nationale reconnaissait aux hommes de couleur les mêmes droits qu'aux blancs ; mais cette fois le décret fut mal accueilli par les blancs ; ceux-ci se trouvant froissés, s'unirent contre les hommes de couleur, et bientôt la guerre civile, avec toutes ses horreurs, éclata dans Saint-Domingue. L'abrogation de ce décret ne fit qu'agrandir la plaie. Un instant l'assemblée nationale, mieux conseillée, voulut remettre en vigueur le décret qu'elle venait d'abroger ; mais il n'était plus temps ; le sang avait coulé, des incendies éclataient sur tous les points de l'île, et les plantations saccagées n'offraient de toutes parts que des scènes de désolation et de carnage.

C'est alors que les nègres commencèrent à prendre part à la lutte. Jusqu'à ce jour spectateurs passifs de la querelle, ou du moins dévorant en silence leur rage et leur douleur, ils n'avaient montré aucune hostilité envers les deux partis ; mais excités à la fois par la population blanche et les hommes de couleur, ils prirent fait et cause pour ceux que leur affection les portait à secourir. Dans cette circonstance les nègres ne déployèrent pas moins d'acharnement que ceux qui les employaient ainsi pour assouvir leur vengeance particulière. Dans le même temps, des bandes de nègres armés rem-

(1) La loi portait que tout homme de couleur qui frappait un blanc devait avoir la main droite coupée.

plissaient le nord de désolation et d'effroi, et dévastaient la plaine du Cap; puis ils pénétrèrent dans la ville. Du Cap, la révolte gagna l'île entière. Au Cap-Français, l'arsenal fut pris et pillé, et plusieurs milliers d'individus furent massacrés dans les rues. Dans cette occurence le gouvernement de la colonie appela à son aide les esclaves du voisinage, et promit la liberté à tous ceux qui voudraient combattre pour sa cause. Cette mesure nécessitée par les circonstances, s'étendit bientôt sur les esclaves du sud et de l'ouest, et devint en peu de temps commune à toutes les classes de la colonie. Malheureusement l'expérience n'avait pas corrigé les colons. Ceux-ci, égarés par leurs préjugés, considéraient toujours les noirs comme une propriété, et pensaient qu'il fallait absolument la recouvrer. En conséquence, ils parvinrent, dans un moment funeste, à persuader à Bonaparte d'entreprendre de rétablir les choses sur l'ancien pied. C'est de là que naquirent les barbaries épouvantables, les cruautés inouies qui se terminèrent par l'expulsion des Français de l'île, et par la perte, pour ceux-ci, des propriétés qui leur avaient appartenu.

Ici commence la troisième et dernière époque d'Haïti; c'est la plus belle, la plus intéressante, la plus digne de l'attention du philosophe. A elle se rattache la question de savoir s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que les Nègres sont des êtres d'une race inférieure, et s'ils sont dignes d'être libres. Pour résoudre ce problème étudions la nouvelle république dans son organisation civile et militaire; dans sa population, son commerce, son agriculture et son état physique et moral; de cette étude ressortira sans peine la solution du problème, posé depuis si long-temps.

Après que l'administration française eut été renversée, le premier soin de Toussaint-l'Ouverture fut de donner une constitution aux habitans. A cet effet, il se fit aider de plusieurs Européens distingués par leurs talens, parmi ces hommes se trouvaient un descendant du célèbre Blaise Pascal, l'abbé Molière et un ecclésiastique italien du nom de Mariati. Cette constitution ainsi préparée fut soumise à la sanction d'une

convention générale des représentans assemblés au Port-au-Prince, en mai 1801, puis promulguée au nom du peuple, et l'indépendance de l'île fut proclamée. Voici donc la nécessité d'un système régulier déjà sentie. Cette constitution était sagement conçue et remplissait toutes les conditions exigées par les circonstances. Elle disait en substance qu'il n'y aurait point d'esclaves sur le territoire d'Haïti, que l'esclavage y était pour jamais aboli, que tous les hommes y devaient naître, vivre et mourir libres; que tout homme, quelle que fût sa croyance, y était admissible à tous les emplois; qu'il n'y avait d'autre distinction que celle de la vertu et des talens, et d'autres différences de rang que celles que la loi attache à l'exercice des fonctions publiques; que la loi était la même pour tous, soit qu'elle punisse, soit qu'elle récompense; elle voulait, en outre, que la religion catholique fût la seule qui fût pratiquée publiquement à Haïti; que chaque paroisse pourvût aux frais de son culte et nommât ses ministres; et que le mariage tendant à épurer les mœurs, ceux qui pratiquaient les vertus de cet état fussent particulièrement honorés et protégés. Elle garantissait en outre la liberté et la sûreté personnelles; nul ne pouvait être arrêté qu'en vertu d'ordres formels, et nul ne pouvait être incarcéré que dans une prison publique; les propriétés étaient sacrées et inviolables.

Cependant à la suite de l'expulsion de l'armée française, cette constitution fut modifiée par Dessalines. Les dispositions principales de la constitution nouvelle restèrent, il est vrai, à peu près les mêmes que celles de Toussaint-l'Ouverture, mais l'on y introduisit une clause additionnelle dont la violation pouvait entraîner la déposition et la mise en accusation du chef de l'état lui-même, s'il tentait de la violer. Cette clause portait qu'aucun blanc à l'avenir ne pouvait mettre le pied dans l'île à titre de maître ou de propriétaire. Du reste, l'agriculture y faisait l'objet d'une mention plus spéciale; on la plaçait sous la surveillance immédiate du ministre des finances et de l'intérieur.

Cette loi reçut encore de nouveaux changemens. A la suite de ses démêlés avec Pétion, Christophe lui donna des bases plus fortes, en la réduisant en un système plus régulier. La constitution de Christophe constituait la forme de l'état, et indiquait les fonctions des pouvoirs qui concouraient avec le chef de la république à l'administration des affaires publiques. Par cette constitution, le chef suprême de l'état prenait le titre de président et de généralissime des forces de terre et de mer de la république. Tout autre titre était aboli. La présidence était à vie; néanmoins le président avait le droit de choisir son successeur, choix qu'il pouvait faire connaître par un acte scellé de son sceau, lequel devait être ouvert après sa mort par le conseil-d'état qui sanctionnait ou rejetait le choix proposé. Les forces de terre et de mer étaient sous la direction immédiate du président ainsi que l'administration des finances. Le président avait le pouvoir de faire des traités avec les nations étrangères, d'établir des relations de commerce avec ces nations; il pouvait conclure la paix, déclarer la guerre pour maintenir les droits du peuple d'Haïti; il proposait les lois au conseil-d'état, qui les adoptait ou les repoussait, et qui, dans le premier cas, les renvoyait à sa sanction. La liste civile du président était fixée à 40,000 dollars par an. Le conseil-d'état se composait de neuf membres dont les fonctions consistaient à discuter les projets de loi émanés du président, à fixer l'impôt, à établir le mode de perception, sanctionner les traités conclus par le président, ordonner les levées d'hommes nécessaires à l'entretien de l'armée de terre et de mer, et recevoir chaque année un compte détaillé des recettes et des dépenses, ainsi que du revenu du pays. Enfin, dans un dernier article, la loi constitutionnelle de Christophe abrogeait l'article du code Dessalines relatif aux étrangers; ceux-ci pouvaient s'établir dans l'île, la loi nouvelle leur garantissait la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés.

Cette loi, modifiée une seconde fois par Christophe, alors qu'il changea son titre de président pour celui de roi, et qu'il adopta toutes les prérogatives attachées à ce titre, n'est autre

que le code rural de Boyer publié en 1826; ou du moins le code rural de ce dernier est calqué sur elle, la base en est la même ainsi que les principaux détails. Mais remarquons les diverses modifications qu'ont subies ces constitutions. Celle de Toussaint-l'Ouverture, malgré le caractère de libéralité qui la distingue, s'améliore par les changemens que Dessalines y introduit; celui-ci porte son attention sur l'agriculture, et dans sa loi fondamentale, il la met sous la surveillance de l'état. Christophe fait mieux : non seulement il donne à l'agriculture tout l'intérêt que lui portait Dessalines, mais il abroge la clause du code de ce dernier qui défend aux étrangers le séjour de la république, mesure sévère, mais que justifiaient l'état de crise et la guerre d'extermination qui venait de désoler le pays. Dans sa seconde constitution, Christophe montre il est vrai une trop grande prédilection pour les titres et les prérogatives qu'il s'arroge; mais en échange de ces titres et de ces priviléges, on le voit fonder des écoles, encourager l'agriculture et le commerce, et consacrer des sommes considérables à la construction d'un collége destiné à l'éducation des classes supérieures. Ainsi chaque changement est une amélioration; chaque modification augmente le bien-être du peuple Haïtien.

Ce système d'améliorations n'a point été abandonné depuis la mort de Christophe. Boyer a marché sur les traces de ses prédécesseurs. Aussitôt que la partie nord n'a plus été séparée de la partie sud; aussitôt que Saint-Domingue, y compris la partie espagnole, n'a plus fait qu'un même et seul gouvernement, il a publié son Code. Ce code n'est, ainsi que nous l'avons dit, que la répétition du premier code de Christophe. Boyer ne s'est point arrêté là, il s'est empressé d'adopter les bonnes mesures que lui ont tracées les premiers chefs de la république. Il a fondé des écoles, organisé l'armée. Ce n'est pas qu'il n'ait eu de nombreux obstacles à vaincre, ces embarras étaient immenses. Mais avant de dire ce qu'il a fait, traçons en quelques lignes le portrait de cet homme d'état.

Boyer appartient à la race métive, il est petit de taille, mais

son corps est bien fait. Quoique son teint soit cuivré, ses traits ont de l'analogie avec ceux des Européens. Ses manières sont douces et bienveillantes. Lorsqu'il s'anime, sa physionomie est expressive et ses yeux sont pleins de feu. Ses dents sont aussi blanches que des perles. Quelquefois sa physionomie est triste et mélancolique; on dirait qu'il refléchit aux troubles politiques qu'il a eu à traverser; il parle avec aisance et simplicité. Son activité est extraordinaire; on peut en citer un exemple, en rappelant qu'à l'époque de la réunion des deux parties de l'île il parcourut les cent trente lieues qui séparent Port-au-Prince de Saint-Domingue, en sept jours, avec une armée de 14,000 hommes, faisant ainsi de seize à dix-huit lieues par jour, et arrivant avant qu'on eût le temps de faire des préparatifs de défense. Les traits principaux de son caractère sont la bonne foi et la clémence; il n'a jamais permis qu'on exerçât un seul acte de vengeance politique; et lui-même a donné l'exemple en pardonnant aux meurtriers de son frère que la fortune des armes avait mis dans ses mains. Ces hommes vivent encore dans le pays.

Mais à la clémence et à la bonne foi, le président Boyer joint un esprit de prudence admirable. A son avénement, le cabinet des Tuileries faisait encore des efforts pour rentrer dans la possession de Saint-Domingue, et tout portait à croire qu'un orage prochain allait fondre sur l'île; aussi le voit-on tourner tout d'abord son attention vers l'armée; il l'organise, et bientôt l'armée est dans un état à pouvoir repousser toute agression du dehors. Voici quel en était l'effectif en 1827, et tel qu'il est aujourd'hui à peu de chose près. En 1827, il y avait attachés à la personne du président, vingt-sept aides-de-camp, dont seize en activité et onze en non-activité; onze généraux de division en activité de service et trois en non-activité; dix-huit généraux de brigade et trois adjudans-généraux en activité. L'état-major de l'armée se composait d'un officier général et de trois aides-de-camp; d'un inspecteur général des revues et de cinq commissaires des guerres de marine. Ces officiers généraux commandent dans les différens ar-

rondissemens, où ils sont à la fois officiers civils et militaires. Le corps des ingénieurs comptait et compte encore des officiers distingués. C'est lui qui est chargé de la fortification des villes, de la surveillance des dépôts d'artillerie et de la direction des arsenaux. La gendarmerie est le premier corps d'élite; personne ne peut y entrer s'il ne justifie d'une bonne conduite, et s'il n'a servi trois années dans un autre corps. Ce corps est chargé de la police; il porte les dépêches du gouvernement dans les différens quartiers de l'île, exécute les arrêts qui émanent des cours de justice, et se compose de six légions formant ensemble quarante-huit compagnies de cinquante hommes chacune, ce qui donne un effectif de deux mille quatre cents hommes. Après la gendarmerie vient le corps de police qui se compose de huit compagnies réparties dans les districts ruraux où elles sont chargées de maintenir l'ordre. Ce corps, comme celui de la gendarmerie, offre toutes les garanties de moralité qu'on peut en attendre; nul n'y est admis s'il n'a pour caution de bonnes mœurs et une conduite irréprochable. Le reste de l'armée comprend la garde du président, la ligne et la garde nationale ou la milice. Celle-ci est la plus nombreuse; elle se compose des habitans âgés de plus de quinze ans; les officiers retirés du service en font partie, mais ils forment une compagnie d'élite commandée par le plus âgé d'entre eux, et marchent à la tête du bataillon. Sous plusieurs rapports, cette milice est formée d'après les mêmes bases que la garde nationale de France. Comme celle-ci, la garde d'Haïti ne reçoit pas de paie; tout homme qui a plus de soixante ans d'âge, ainsi que celui qui a sept enfants légitimes, est exempt du service. La garde nationale d'Haïti a aussi son conseil de discipline, elle nomme ses officiers; seulement les officiers supérieurs sont nommés par le président. Après la garde nationale, vient la garde du président. Cette garde se compose de trois régimens de cavalerie à l'effectif de 288 hommes chacun, et de deux régimens d'infanterie dont chacun compte 1,300 hommes. Le reste de l'armée de terre consiste en deux régimens de dragons

non équipés formant un effectif de 576 hommes; de cinq régimens d'artillerie, représentant un effectif de 3,500 hommes, et de trente-trois régimens de ligne, dont chacun se compose de deux bataillons de six cents hommes, ce qui donne pour total de l'infanterie, vingt mille hommes, et pour total général de l'armée régulière recevant solde, trente mille hommes. A ces chiffres, il faut ajouter l'armée navale. Celle-ci est commandée par un amiral en chef, le président, un vice-amiral, dix capitaines de première classe, neuf de seconde; le nombre des lieutenans, des enseignes, des élèves et des matelots ne nous est pas connu; mais ce nombre doit être fort minime, si l'on considère que la marine se compose à peine de huit ou dix shooners, dont la plupart restent à l'ancre dans les ports, ou croisent le long de la côte, pour transporter des troupes et des provisions sur les points les plus reculés de l'île.

Peut-être cette force paraîtra-t-elle exagérée pour un état comme Haïti; mais à cette époque Boyer n'avait point seulement à se défendre contre l'invasion dont Haïti était menacée, il avait en outre à repousser ses ennemis du dedans. Ces ennemis existent encore; ils sont nombreux, et augmentent chaque jour avec la population. Ce sont les noirs qui forment l'immense majorité des citoyens, et qui sont, par rapport à la population métive, comme 20 : 1. Les mulâtres occupent toutes les places et excitent la jalousie des noirs. C'est là une des causes qui minent la puissance de Boyer, et qui peut-être amèneront sur cet état naissant une de ces effroyables commotions dont il a été le théâtre depuis quelques siècles.

Une autre causee st venue dans cesdernières années ajouter aux embarras du président: c'est l'état de l'agriculture. L'agriculture n'est point aujourd'hui dans un état aussi prospère que dans les années précédentes. Sous Toussaint-l'Ouverture, elle était florissante; ce chef lui consacra tous ses soins, il déclara le travail forcé, et les nègres attachés aux plantations auxquelles ils s'étaient engagés, n'avaient pas la liberté de les quitter. Ces dispositions produisirent les plus heureux effets.

La valeur du produit des trois années 1794 à 1796 n'avait été, terme moyen, que de 8,606,760 livres tournois, c'est-à-dire le vingtième de ce qu'elle avait été en 1789; sous Toussaint-l'Ouverture, elle s'élève à plus de trente millions. L'arrivée de l'armée française en 1802, sous les ordres du général Leclerc, vint arrêter le cours de cette prospérité; mais après l'évacuation des Français, Dessalines employa tous ses moyens à développer l'œuvre de son prédécesseur, et les produits naturels prirent un nouvel accroissement. En 1805, leur valeur s'élevait à 59,191,800 livres tournois, c'est-à-dire à près de 13,000,000 au dessus de ce qu'elle était sous Toussaint (un tiers environ de plus qu'en 1789). Au contraire, sous Boyer, l'agriculture est en souffrance, la récolte diminue et tombe, pour quelques produits, plus bas que dans les années de crise que le pays a traversées.

Il en est de même pour le commerce. Aujourd'hui, le commerce est presque nul, comparativement à celui qui se faisait à l'époque où la colonie appartenait à la France. En effet, en 1788, Saint-Domingue expédia à la France 585 navires jaugeant 199,122 tonneaux, et reçut en retour, dans le courant de la même année, 465 navires jaugeant 138,624 tonneaux, lesquels représentaient seulement pour les importations 55,000,000 francs, tandis qu'en 1825, le nombre des navires entrés, se réduit à :

Nombre des navires.	Pavillon sous lequel ils naviguent.	Tonnage.	Valeur des marchandises importées.
374	Américains..............	39,199	1,959,000 dollars.
78	Anglais.................	11,952	1,457,000
45	Français................	11,136	764,000
17	Hollandais..............	3,185	429,000
16	Colombiens..............	1,195	46,000
2	Danois..................	133	5,000
532	TOTAL.......	66,800	4,660,000 dollars.

Le tableau suivant, où sont indiquées les diverses phases qu'ont subies les exportations de l'île dans ses principaux pro-

duits naturels, depuis 1789 jusqu'en 1832, est plus explicite encore.

Produits.	1789. liv.	1801. liv.	1829. liv.	1832. liv.
Sucre.	140,000,000	45,000,000	2,700,000	33,000
Café....	77,000,000	44,000,000	35,000,000	32,189,784
Coton	7,000,000	2,480,000	346,839	624,000
Indigo.........	750,000	800	»	»
Bois de teinture	»	7,000,000	2,000,000	5,000,000

Mais de cette dépression du commerce et de l'agriculture, n'en induisez pas que le gouvernement n'a pas donné tous ses soins à ces deux branches d'industrie ; le mal se rattache à d'autres causes. La première et la principale est le manque de capitaux : l'argent manque à Haïti, ou du moins il y est très rare, et conséquemment fort cher. Il est facile de s'en convaincre par le tableau précédent qui indique une différence extraordinaire dans le chiffre de l'exportation des sucres. En 1789, ce chiffre est de 140,000,000 de livres ; en 1801 de 45,000,000 ; en 1829 de 2,700,000, et en 1832 de 33,000 seulement. Il en est de même pour l'indigo. Le chiffre des exportations, qui est de 750,000 livres en 1789, tombe à 800 livres en 1801. C'est que l'exploitation des indigoteries et des sucreries exige plus de capitaux que les plantations de café. Par suite de cette insuffisance de capitaux, les cannes à sucre qu'on récolte à Haïti sont devenues d'une infériorité évidente ; et on les détériore encore en les laissant trop long-temps en tas après les avoir coupées, et avant de les broyer ou de les bouillir. Le sucre se charge alors d'une si grande acidité, que pour la neutraliser et obtenir le grain, on est obligé d'y introduire une plus forte dose d'alcali, ce qui tend à le brunir considérablement ; ou si l'on veut l'avoir d'un beau blanc, on n'y introduit que peu d'alcali ; mais alors le grain se trouve chargé de jus non cristallisé et il en résulte un sucre mou et poreux, qui ne convient nullement aux climats humides de l'Europe.

La seconde cause vient du morcellement de la propriété. A Haïti le sol est divisé à l'infini. C'est qu'aux différentes époques où la France menaçait d'attaquer Saint-Domingue, les pro-

priétés des colons français furent confisquées et cédées par le gouvernement moyennant une faible rente. La plus grande partie de l'île est divisée de cette manière. Le reste appartient à des hommes de couleur : les propriétés de ceux-ci sont plus étendues, ce qu'il faut attribuer aux lois rendues dans le commencement de la révolution , lois qui appelaient à l'héritage des colons français leurs enfans naturels ainsi que leurs enfans légitimes. Ce morcellement, joint au manque de fonds, est un obstacle insurmontable contre lequel ne saurait lutter dans aucun pays l'industrie agricole et commerciale.

Dans cette circonstance, le gouvernement haïtien n'est pas à l'abri du reproche. Cette décadence du commerce et de l'agriculture provient aussi de l'imprudence avec laquelle il s'est engagé à payer à la France l'énorme somme que celle-ci exigeait pour prix de la reconnaissance de son indépendance. Nous ne nions pas la justice des réclamations françaises, mais les sommes exigées étaient au dessus des moyens financiers d'Haïti ; on peut s'en convaincre par le tableau suivant où sont indiquées les recettes et les dépenses de cet état depuis 1818 jusqu'en 1825.

ANNÉES.	REVENUS.	DÉPENSES.	EXCÉDANT.	DEFICIT.
	Dollars.	Dollars.	Dollars.	Dollars.
1818	2,646,017 16	2,144,291 99	501,725 17	—
1819	1,832,940 60	1,660,101 60	172,839	—
1820	2,213,450 15	2,030,261 49	183,188 66	—
1821	3,570,694 69	3,461,996 87	108,697 82	—
1822	2,620,012 67	2,808,170 24		188,157 57
1823	2,826,693 78	2,557,288 28	269,405 50	
1824	3,101,716 69	3,105,115 55		3,398 86
1825	2,421,692 65			
		Totaux...	1,235,856 15	191,556 43

Aussi l'inopportunité de cette mesure a-t-elle encore augmenté les embarras du président Boyer et de son gouvernement. Sur plusieurs points de l'île elle a été vivement sentie ; trois des principales villes ont refusé leur contingent, et les habitans qui ne pouvaient se soustraire au paiement de la taxe

cherchaient à la diminuer en affectant une apparence de ruine et en diminuant leurs dépenses et leur train de vie, afin d'ôter au moins tout prétexte au fisc pour les charger davantage.

Ne croyez pas cependant que la condition de l'agriculteur et de l'ouvrier soit misérable. L'ouvrier haïtien gagne un dollar par jour (environ 5 fr. 50 c.). Le prix courant des subsistances est, il est vrai, un peu plus cher que dans nos contrées, mais les besoins de l'habitant d'Haïti sont bien moindres que ceux des ouvriers d'Europe. Il en est de même du cultivateur haïtien : son existence est aussi heureuse que celle de l'ouvrier, en quelque pays que ce soit. Sans doute le travail des champs est obligatoire comme au temps où régnait l'esclavage, mais la différence est grande. Ainsi le nègre de la campagne doit chaque matin se rendre à la porte du gérant pour faire la prière et de là être conduit aux savannes : de plus, son travail est examiné avec soin ; mais la peine du fouet est abolie, et la paresse n'entraîne plus que la peine de l'emprisonnement ou d'une amende. D'ailleurs la loi a assuré au cultivateur qui n'a pas assez de fortune pour être propriétaire la jouissance des fruits de son labeur. Celui-ci reçoit une certaine portion des produits ; il partage aussi les profits. Le contrat n'a en outre qu'une durée limitée, à l'expiration de laquelle il peut être dissous ou renouvelé du consentement mutuel des parties. Le cultivateur conserve ainsi sa qualité d'homme libre.

L'état heureux de cette condition ressort vivement lorsque l'on jette les yeux sur la campagne des environs de Port-au-Prince. Çà et là, disséminées sur les mamelons et le versant des montagnes, et cachées par des bouquets de jasmins et de roses, sont de petites cabanes, où demeure le cultivateur haïtien ; à l'entour est un champ ou un jardin où croissent des cafiers, quelques plants de tabac, des cannes à sucre, des bananiers mêlés d'orangers sauvages, d'avocadiers, de palmistes. Ce jardin est rempli des meilleurs légumes de l'Europe, et des tropiques : des malvacées, des légumineuses,

des melons délicieux, du manioc ou cassave. Le mouton, attaché par un licol, broute paisiblement avec l'âne qui, chaque semaine, va porter les denrées au marché, et le canard prend ses ébats dans l'eau du ruisseau qui traverse le jardin. A l'intérieur règne la propreté; ce n'est plus cette case triste et désolée de l'esclave, l'Haïtien comprend maintenant le bien-être; il sait que le produit de son travail n'appartiendra pas tout entier à son maître; que ce produit peut améliorer son existence. Son esprit devient inventif; il se fabrique lui-même des meubles lorsque ses finances ne lui permettent pas d'en acheter; il a des chaises, une table, une petite glace, des tableaux.

Sans doute il y a encore chez le noir insouciance et paresse; ce défaut explique la nécessité où furent Dessalines, Toussaint-l'Ouverture et plusieurs autres chefs de ce pays, de recourir au travail forcé; mais aujourd'hui que le régime est doux et bien entendu, cette paresse n'est point aussi grande qu'on le suppose généralement; le noir comprend l'utilité du travail tout aussi bien que l'ouvrier d'Europe, et nul doute qu'avant peu la loi qui l'oblige au travail ne soit inutile et ne tombe en désuétude.

Les Haïtiens sont en général de taille moyenne, mais tous sont bien faits; leurs membres sont charnus, vigoureux, mais sans obésité. Personne n'a plus de souplesse ni d'agilité; leurs traits sont fins, vifs, intelligens; leurs yeux brillent d'un éclat magnifique; leurs dents ont la blancheur de l'ivoire, et l'ensemble de leur physionomie a je ne sais quoi de mâle et de guerrier que l'on chercherait en vain dans les traits de leurs malheureux frères qui peuplent les Antilles. Une différence sensible ressort de la comparaison du nègre âgé que l'on rencontre dans les rues de Port-au-Prince, et du jeune noir qui marche à ses côtés. La démarche de celui-ci est dégagée; il porte la tête haute, l'assurance règne dans ses traits; le vieux nègre, au contraire, par un souvenir de son ancienne condition, regarde avec défiance, examine avec crainte ce qui se passe autour de lui, lance un regard timide

au passant; on aperçoit encore sur son front les traces que l'esclavage y a empreintes.

Dans les mœurs des Haïtiens règne encore une politesse que pourraient leur envier plusieurs nations civilisées de l'Europe. « Je ne reviens pas moi-même des améliorations que je remarque dans l'éducation et les mœurs, » écrivait, il y a quelques années, le secrétaire d'état Inginac au président Boyer, après une tournée dans l'intérieur. En effet, à Saint-Domingue, la tranquillité n'est jamais troublée par des scènes de débauche; les querelles et les rixes y sont rares; jamais l'oreille n'est choquée par des propos obscènes, et dans les marchés tout se passe avec calme et bonne foi. Owen, en s'arrêtant à Jacmel, lors de son voyage au Mexique, se trouvant au milieu d'une fête de village, fut frappé de l'urbanité et des formes polies des Haïtiens. C'est qu'effectivement on trouve plus de douceur et de décence parmi les Haïtiens de la classe inférieure que chez aucune classe d'ouvriers d'Europe. Et ne croyez pas que ces formes polies ne se rencontrent que dans les villes ou dans les environs des villes. Dans les campagnes les plus reculées, au milieu des bois, sous le toît de la case la plus pauvre, vous recevez un accueil plein de bienveillance, et les enfans vous font des salutations dont l'aisance et la grace indiquent que c'est leur habitude, que c'est ainsi qu'ils font tous les jours.

Cette différence dans les habitudes et la manière d'être qui existe entre les deux générations, l'ancienne et la nouvelle, provient de l'éducation que reçoivent maintenant les enfans sur tous les points de l'île. Aujourd'hui des écoles s'élèvent de tous côtés. Ces écoles sont établies d'après le système de Lancastre : on y enseigne le français et l'anglais; elles sont du premier et du second degré, et se trouvent répandues non seulement dans les grandes villes, mais aussi dans tous les villages de l'intérieur. Au Port-au-Prince, il y a dix ans, on ne comptait pas moins de quatorze écoles libres où des élèves de l'un et l'autre sexe, au nombre de huit

cents, apprenaient à lire, à écrire, à calculer, et y puisaient même des connaissances d'un ordre supérieur. Au Cap, il y avait alors six écoles particulières, sans compter les écoles publiques, où les élèves recevaient, outre l'instruction primaire, des leçons d'algèbre, de géométrie et de géographie; depuis cette époque, le nombre de ces écoles a constamment augmenté, et aujourd'hui les écoles publiques dans l'île sont, relativement aux besoins de la population, plus nombreuses que chez plusieurs nations de l'Europe: mais ce qui est mieux, c'est que les élèves se distinguent par leurs rapides progrès.

Un signe non moins caractéristique du progrès des Haïtiens dans la civilisation, ce sont les constructions nouvelles de Port-au-Prince. Sous le rapport de l'apparence extérieure et de la distribution intérieure, ces constructions remplissent toutes les conditions qu'on exigerait de l'architecte le plus habile de Paris ou de Londres. Les rues dans lesquelles elles s'élèvent, larges, coupées à angles droits, reçoivent de chaque côté, dans des rigoles ouvertes et taillées avec soin le surplus des eaux que les fontaines, situées dans les marchés et sur plusieurs places, distribuent dans les différens quartiers. Les maisons nouvelles qu'ils élèvent sont mieux disposées à résister au feu que les maisons anciennes; leurs toits sont en ardoises ou en tuiles, au lieu d'être en lattes; et les magasins, en terrasse et à l'épreuve du feu, ont des fenêtres et des portes de fer. Les galeries, les colonnades surmontées de corniches et les balustrades de ces bâtimens présentent le plus beau coup d'œil. L'intérieur répond à l'extérieur; la plupart de ces maisons ont des meubles commodes et des glaces enfermées dans des cadres dorés, des bronzes et des vases de porcelaine garnis de fleurs artificielles. Les meubles sont en acajou, et bien qu'ils soient travaillés sur les lieux, ils sont légers, élégans et commodes.

Le reste de la ville est également devenu l'objet de la sollicitude du gouvernement. Les maisons sont en général plus solides, les matériaux plus durables; on emploie à leur con-

struction, la pierre ou la brique; les charpentes en sont légères, mais le bois est de bonne qualité, et aujourd hui il ne reste plus qu'un petit nombre de ces maisons de bois, basses, construites sans goût et d'une apparence très vulgaire, que l'on voyait autrefois. Plusieurs édifices publics se sont également ressentis de l'esprit d'amélioration qui s'est emparé des Haïtiens. Aujourd'hui le palais du gouvernement, bien qu'il ne présente, à l'extérieur, comme par le passé, rien de remarquable, est décoré à l'intérieur avec beaucoup de goût et d'élégance. On monte, pour y entrer, un assez bel escalier, et on arrive à la salle d'audience en traversant une vaste galerie pavée en marbre noir et blanc; une fraîcheur agréable règne dans tous les appartemens, et les vastes jardins qui l'environnent y laissent arriver en tout temps le doux parfum des fleurs.

Mais de toutes ces preuves, il n'en est aucune qui nous indique d'une manière plus évidente l'influence bienfaisante de la nouvelle condition politique des Haïtiens, que l'accroissement successif de sa population. En 1789, on s'accordait à diviser la population de l'île de la manière suivante :

PARTIE FRANÇAISE.		
Blancs	30,826	
Hommes de couleur	27,846	
Esclaves	465,128	523,800
PARTIE ESPAGNOLE.		
Population libre	122,600	
D° esclave	30,000	152,600
Total général		676,400

Par suite des morts et de l'émigration, ce chiffre se trouvait réduit en 1802, d'après Humboldt, à 375,000; et d'après Mackenzie, à 400,000. Vingt-deux ans après, en 1824, le gouvernement haïtien fit un recensement général de la population, et il trouva les résultats suivans :

Population de l'est	62,000
D° du nord	367,000
D° ouest et sud	506,000
TOTAL	935,000

Ce chiffre est contesté il est vrai. Mackenzie, dans son rapport à la chambre des communes, prétend que la population à la même époque ne dépassait pas le chiffre de 423,000, mais il est à présumer que Mackenzie a pris pour le nombre de la population entière, celui des habitans qui avaient été jugés en état de contribuer à la taxe extraordinaire imposée pour acquitter l'indemnité due à la France; nombre qui était effectivement de 423,000 habitans, mais dans lequel n'était pas compris le surplus de la population qui se trouvait trop pauvre ou trop jeune pour entrer dans cette capitation. Ce qui tendrait encore à prouver l'erreur de Mackenzie, c'est l'augmentation du chiffre des naissances sur celui des décès. Pendant les cinq années qui ont précédé 1827, on voit que dans le district de Saint-Yago, la moyenne a été de 500 naissances pour 100 décès; et dans la commune de Gouiave, le chiffre des naissances a été de 647 naissances sur 243 morts pendant l'année 1825. Le tableau des naissances et des morts dans la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption du cap Haïtien, depuis 1821 jusqu'en 1836, n'est point aussi satisfaisant; néanmoins le chiffre total des naissances pendant ces six années l'emporte de près d'un cinquième sur celui des décès.

Telle est aujourd'hui la situation d'Haïti; cet état renferme dans son sein tous les élémens de prospérité; mais pour qu'il réalise les espérances qu'il promet, ses habitans doivent redoubler de zèle et d'activité, afin de se rapprocher un peu plus des nations civilisées, qui pourraient être disposées à établir avec eux des rapports de commerce et d'amitié.

(Statistical Illustrations.)

Tableau de Moeurs.

UNE SCÈNE DE TAVERNE.

Un soir, nous avions parcouru, en nous promenant, Oxford-Street, Holborn, Cheapside, Coleman-Street, Finsbury-Square dans l'intention de revenir par Pentonville et le New-Road, lorsque nous nous trouvâmes disposés à nous rafraîchir et à nous reposer pendant quelques instans. Nous revînmes donc sur nos pas, et nous nous dirigeâmes vers une vieille taverne tranquille et décente que nous venions de passer (c'était près de City-Road), nous proposant d'y prendre un verre de bonne ale. Ce n'était pas un de ces palais vernis, marbrés, illuminés à la française ; c'était tout simplement un modeste bouchon de la vieille école, avec un vieux petit comptoir, un vieux petit homme, qui, avec une femme et une fille taillés sur le même patron, était confortablement assis derrière ledit comptoir, bonne petite chambre, avec bon feu, abritée par un large paravent, d'où sortit la jeune demoiselle. Quand nous fîmes connaître notre désir de prendre un verre de bierre. « Ne voulez-vous pas entrer au parloir, monsieur? » dit la jeune demoiselle d'une voix caressante.

« Je vous engage à passer au parloir, monsieur, » dit le petit homme, se retournant sur sa chaise, et regardant d'un côté du paravent pour nous examiner.

« Vous ferez très bien de passer au parloir, monsieur, » dit la

vieille petite dame, se montrant de l'autre côté du paravent.

Nous jetâmes un léger coup d'œil autour de nous, comme pour exprimer notre ignorance de la localité si recommandée. Le vieux petit homme le remarqua, sortit en hâte par la petite porte du petit comptoir, et nous introduisit dans le parloir en question.

C'était une ancienne et sombre salle, avec boiseries en chêne, plancher sablé et haute cheminée. Les murs étaient ornés de trois ou quatre gravures coloriées dans des cadres noirs; chacune d'elles représentait un combat naval, avec une couple de vaisseaux de guerre s'abordant avec vigueur, tandis qu'un ou deux aûtres navires sautaient dans le lointain: Le premier plan représentait une intéressante collection de mâts brisés et de jambes bleues se balançant au dessus de l'eau. Au centre du plafond, pendait un jet de gaz surmonté d'une cloche; et de chaque côté de la salle se trouvaient trois ou quatre tables longues et étroites, derrière lesquelles figurait un rang épais de ces chaises de bois encrassées et usées, particulières à ces sortes de lieux. L'aspect monotone du plancher sablé était relevé çà et là, par un pot d'étain accidentel; et une file triangulaire de ces mêmes pots décorait deux des coins de l'appartement.

Près du feu', à la dernière table, était assis un homme corpulent d'environ quarante ans, front large, à la face vineuse, la tête hérissée de cheveux noirs, crépus et frisés. Il fumait un cigare, les yeux fixés au plafond, avec un air de confiance et de satisfaction qui le désignait comme le premier orateur politique, la première autorité et le meilleur conteur de la salle. On jugeait aisément qu'il venait de lâcher un argument très puissant, car les autres membres de la compagnie étaient silencieusement occupés à pousser la fumée de leurs pipes ou cigares, dans une sorte d'abstraction solennelle, et comme anéantis par la grandeur du sujet qu'on venait de discuter.

A sa droite était assis un vieux monsieur à cheveux blancs, recouverte d'un chapeau gris à larges bords; à sa gauche, un homme à cheveux clairs et à nez pointu, avec une redingote

brune, qui lui descendait presque aux talons, tour à tour fumant son cigarre, et jetant un coup d'œil d'admiration sur l'homme à la face rouge.

« C'est très extraordinaire! » dit l'homme aux cheveux clairs, après une pause de cinq minutes. Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée. « Nullement extraordinaire, pas le moins du monde, » dit l'homme à la face rouge, sortant soudain de sa rêverie, et se tournant vers l'homme à cheveux clairs qui avait parlé.

« Pourquoi c'est-il extraordinaire? dites pourquoi! Prouvez que c'est extraordinaire!

—Oh! si vous en venez-là, » dit l'homme aux cheveux clairs.

— En venir là! s'écria l'homme à la face rouge, mais il faut en venir là. Nous sommes arrivés à un point élevé de la perfectibilité intellectuelle, et les jours de la dépravation mentale sont passés. Il faut des preuves, oui des preuves, et non des assertions, dans ces temps de mouvement et de progrès. Ceux de ces messieurs qui me connaissent, savent tous quels furent la nature et l'effet de mes observations quand la société nationale et représentative de Old-Street recommanda ce candidat pour un endroit en Cornouailles, dont j'ai oublié le nom. M. Snobec, dit M. Wilson, est une personne tout à fait digne de représenter la commune au parlement. » Prouvez-le, » que je dis. — C'est un ami de la réforme, dit M. Wilson : « Prouvez-le, » que je dis.—Il veut abolir la dette nationale, les pensions et l'esclavage des nègres, réduire les sinécures et la durée des parlemens; étendre les suffrages du peuple, dit M. Wilson : « Prouvez-le, » que je dis. — Les actes le prouvent me dit-il. « Prouvez-le, » que je dis.

« Et il ne put le prouver... dit l'homme à la face rouge, jetant autour de lui un regard de triomphe, et le bourg ne le nomma point; et si vous poussez jusqu'au bout ce principe, vous n'aurez ni dette, ni pension, ni sinécure, ni nègres, ni rien. Élevés alors au point suprême de la perfectibilité intellectuelle, de la prospérité populaire, vous pourriez défier toutes les nations de la terre et vous développer avec orgueil,

confiant dans votre supériorité et votre sagesse. Voilà mon argument... Ça fut toujours mon argument, et si j'étais demain membre de la chambre des communes, je les ferais avec ça trembler tous sur leurs bancs. » Et l'homme à face rouge frappa très fort sur la table avec son poing fermé, pour donner plus de poids à sa sortie ; puis il se remit à fumer.

« Pardieu, dit l'homme au nez pointu, d'une voix lente et douce, en s'adressant à l'assemblée ; je puis bien dire que de tous ces messieurs que j'ai le plaisir de rencontrer ici, il n'y a personne que j'aime autant entendre que M. Rogers, ou dont la société soit si instructive. « Instructive ! » dit M. Rogers, car c'était le nom de l'homme à la face rouge : par Dieu, vous avez raison, car je vous ai tous instruits jusqu'au dernier. Quant à ce que mon ami, M. Ellis, dit de ma conversation, ce n'est pas à moi d'en décider ; vous êtes, messieurs, plus à même de prononcer là dessus ; mais ce que je puis dire, c'est que, quand je vins dans ce quartier et dans cette salle, il y a dix ans, je ne crois pas qu'il y ait un de vous qui sût qu'il fût esclave, et maintenant vous le savez tous, et vous en gémissez ; inscrivez ça sur ma tombe, et je suis satisfait.

— Quant à ce qui est de votre tombe, dit un petit épicier assez gaillard, il est simple que vous pouvez y faire charbonner tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il n'y soit question que de vous et de vos affaires ; mais quand vous nous parlez d'esclaves et de ces bamboches-là, vous feriez bien de les garder pour chez vous, parce que je n'aime pas tous les jours être appelé par ces gens-là.

— *Vous êtes un* esclave, dit l'homme à la face rouge, et le plus pitoyable des esclaves.

— Ce serait bien dur, interrompit l'épicier ; car je n'ai rien retiré des vingt millions qu'on a payés pour l'émancipation.

— Esclave volontaire, s'écria l'homme à la face rouge, rendu plus rouge par l'éloquence et la contradiction ; abandonnant les droits les plus chers de vos enfans, fermant l'oreille au saint appel de la liberté qui vous implore, et qui, au nom des sentimens les plus ardens de votre cœur, vous prie de ne

point sacrifier l'avenir de ces pauvres enfans. Mais elle parle en vain.

— Prouvez-le, dit l'épicier. — Le prouver? dit ironiquement l'homme à la face rouge. Comment! ne ployez-vous pas sous le joug d'une insolente et factieuse oligarchie, sous la domination de lois cruelles ; n'êtes-vous pas gémissant sous le poids de la tyrannie et de l'oppression de tous, partout, à chaque coin de rue. Le prouver! L'homme à la face rouge s'interrompit brusquement, sourit d'un air de mélodrame, et alla noyer son indignation dans un pot de bierre.

— Ah! voilà justement l'affaire de M. Rogers, dit un gros marchand, dont le ventre était enveloppé dans un grand gilet, et qui pendant le discours avait tenu ses yeux fixés sur l'éloquent personnage.

— C'est tout simple, dirent plusieurs membres de l'assemblée, qui n'avaient guère plus compris que le marchand.

— Tu ferais bien de le laisser tranquille. — Trève, dit le marchand à l'épicier, par manière d'avis. Va te frotter ailleurs; ici tu n'as pas beau jeu, Toming.

— Qu'est-ce qu'un homme? continua notre politique, saisissant avec indignation son chapeau. Qu'est-ce qu'un Anglais? Doit-il se laisser fouler aux pieds par chaque oppresseur? Qu'est-ce que la liberté? ce n'est pas une armée permanente? Qu'est-ce qu'une armée permanente! ce n'est pas la liberté. Qu'est-ce que le bonheur général? ce n'est pas la misère universelle; la liberté n'est pas la taxe des portes et fenêtres? les lords ce n'est pas pas le peuple, n'est-ce pas?» Et l'homme rouge s'animant se perdit dans une tirade ronflante dans laquelle les mots « lâcheté, oppressif, violence, sanguinaire, » occupaient le premier rang; puis il enfonça avec colère son chapeau sur les yeux et quitta la salle en tirant avec violence la porte après lui.

— Homme étonnant! dit l'homme au nez pointu.

— Brillant parleur! ajouta le marchand.

— Puissant parleur!» dit chacun, excepté l'épicier. Et, ce disant, toute la compagnie branla la tête d'un air mystérieux

et se retira peu à peu, nous laissant seuls dans le vieux parloir.

Si nous avions suivi la règle établie pour semblables occasions, nous serions tombés à l'instant dans un accès de méditation ; l'air sombre de la salle, les vieilles boiseries de chêne, la cheminée noircie par la fumée et par le temps, nous auraient pour le moins reportés à cent ans d'ici, et nous nous serions mis à rêver, et le pot d'étain posé sur la table, et la petite cafetière placée près de la cheminée se fussent réunies pour nous conter une longue histoire des jours depuis longtemps passés. Mais, sans trop savoir comment nous ne nous trouvâmes pas l'humeur romantique, et malgré tous nos efforts, nous ne pûmes réussir à faire parler toutes ces vieilleries : elles restèrent parfaitement froides, muettes, immobiles. Ainsi, réduits à la triste nécessité de revenir aux choses ordinaires, notre pensée se reporta sur l'homme à la face rouge. Ils sont nombreux, ces hommes. Il n'y a pas de parloir, de club, de société, d'humble soirée qui n'ait son politique à face rouge. Hommes faibles de tête et d'esprit, qui font beaucoup de mal où ils vont. Nous avons donc voulu tracer le portrait d'un seul d'entre eux pour qu'il pût servir à faire connaître les autres ; et voilà pourquoi nous avons écrit cet article.

(*Monthly Magazine.*)

Miscellanées.

ATHÈNES ET LE ROI OTHON.

Il est peu de panoramas aussi pittoresques que celui du golfe de Lépante. Les bocages de citronniers de Poros embaument l'air, et la brise méridionale porte au loin leurs parfums. Les plaines de Trézène sont masquées par l'île d'Egine, la plus grande de l'Archipel; Egine que couronne le majestueux temple de Jupiter Panhellénique. Ces rocs escarpés et sourcilleux qui dominent Epidaure, indiquent l'emplacement de Jero, le bosquet sacré d'Esculape. Voyez à l'arrière-plan, l'Acrocorinthe qui se dresse au dessus de la tranquille baie de Cencreae, et commande l'isthme fameux où fut Corinthe, isthme qui sépare le golfe de Lépante de celui d'Egine. L'île de Salamine nous dérobe Mégare et les fertiles plaines d'Eleusis où l'on voit encore les débris du temple de Cérès. C'est de cette colline de Corydalos, opposée à Salamine, que Xerxès contempla la défaite de sa flotte. Entre le Corydalos et le mont Hymète s'étend la plaine d'Athènes, bornée au nord par le lointain Pentélique et le Parnes. Au centre enfin s'élève le célèbre Acropole, entouré par les collines du Musée, aujourd'hui nommé Philopappus, par le Pnix et l'Anchesmus. Vue de la mer, toute la plaine paraît ne former qu'une forêt continue d'oliviers, dont le sombre feuillage fait ressortir les blanches et brillantes ruines du Parthénon et du temple de Jupiter Olympien. A l'est du mont Hymète, la côte montagneuse et richement boisée se termine brusquement, à trente milles envi-

ron, par le promontoire de Sunium, que surmonte le temple de Minerve, où Platon et ses disciples venaient contempler la vaste étendue de mer que jonchent les Cyclades. Le port du Pirée est un spacieux bassin qu'embrassent deux langues de terre rocailleuse, gigantesques môles naturels. A la pointe du plus grand de ces môles, situé au sud-est, une espèce de mât porte un fanal auprès duquel se trouve la tombe supposée de Thémistocle ; à côté de cette tombe gisent les os du vieux Miaoulis. De l'autre côté de la même langue de terre sont situés les ports aujourd'hui déserts de Munychie et de Phalère. En entrant dans le Pirée, les yeux s'arrêtent sur un vaste piédestal de marbre blanc. Il portait jadis le lion ailé qui décore aujourd'hui la place Saint-Marc à Venise.

La ville du Pirée s'accroît rapidement. Bâtie sur un plan régulier, elle possède déjà plusieurs beaux édifices et de jolies rues. Par la suppression du couvent de Saint-Spiridion, tout le terrain appartenait au gouvernement, qui s'en est dessaisi en faveur des habitans émigrés de Scio. Cette île est restée, comme on sait, au pouvoir des Turcs. Les Sciotes sont les plus riches de tous les Grecs. Un grand nombre sont établis à Marseille, à Trieste et dans tout le Levant. Pour les attirer à Athènes, le gouvernement s'est engagé à faire du Pirée un port libre, et à creuser le bassin.

On se demande pourquoi la royauté grecque n'a pas jugé convenable d'établir son siége au Pirée. C'eût été le moyen de créer, en peu d'années, une métropole riche et puissante. Le voisinage d'Athènes aurait attiré tous les curieux d'antiquités dans la nouvelle ville. On peut aller plus loin, et regretter qu'on n'ait pas choisi l'isthme de Corinthe, point bien plus central entre la Morée et la Grèce continentale, et qui, baigné par deux mers, suivant l'expression d'Horace, c'est-à-dire situé entre les deux golfes de Lépante et d'Egine, aurait été plus voisin des contrées d'Europe sans être plus éloigné du Levant. La capitale se serait trouvée appuyée sur une position presque inexpugnable, l'Acrocorinthe. Cette question n'a pas laissé d'être agitée dans les conseils du gouvernement,

qui aura eu sans doute de bonnes raisons pour agir comme il a fait.

Du Pirée à Athènes les Allemands ont construit une bonne route de cinq milles, à travers les marais de la partie basse de la plaine ; marais parfaitement desséchés. Un grand nombre de voitures de louage, voire même un omnibus et une malle-poste vont et viennent sur cette route, sans compter un grand nombre de charrois chargés de marchandises ; ce et qui fait un constraste assez bizarre avec les chameaux et les chevaux de charge qu'on emploie encore. Il y avait eu un marché d'arrêté pour la construction d'un chemin de fer, mais on ne parle pas jusqu'ici de son exécution.

Lorsqu'on arrive près d'Athènes, l'Acropole et la ville sont un instant masqués par le Pnix ; mais un coude soudain de la route les offre à la vue. L'antique Acropole dresse majestueusement sa tête chenue, que couronnent le Propylée, le temple de la Victoire *Sans-Ailes* et la tour plus moderne d'Ulysse. A droite est le Pnix, avec le Bema ou Rostrum, les bancs taillés pour les auditeurs dans le roc vif, et l'Aréopage, ou colline de Mars, où saint Paul prêcha le culte du vrai Dieu.

Plus bas, apparaît le temple de Thésée, dans toute sa perfection symétrique, et derrière ce temple, la ville moderne sort des ruines de son ancienne magnificence.

On entre dans la nouvelle Athènes par une rue longue et droite qui traverse la ville et monte graduellement jusqu'au palais que le roi Othon est en train de bâtir. Les maisons, généralement peintes en blanc, ont des jalousies vertes et des balcons. Les rez-de-chaussée sont occupés par des marchands et des cafetiers. Un grand palmier est resté debout entre les deux rangs de maisons où l'on remarque encore plus d'une brèche. Il ornait probablement un jardin turc, et donne à la rue actuelle un aspect oriental. Il n'est pas de ville où l'on trouve de plus singuliers contrastes qu'à Athènes. On y rencontre souvent ensemble, et fort étonnés de se trouver rassemblés sur quelques arpens de terrain, deux ou trois co-

lonnes, débris d'un ancien portique, une petite chapelle chrétienne du moyen-âge, une tour vénitienne, une mosquée ou des bains turcs, avec leur entourage ordinaire de cyprès et de palmiers; enfin, une maison moderne. La rue de Mercure est coupée à angles droits par la rue d'Eole, qui se termine au temple des Vents, situé au pied de l'Acropole. Malheureusement le plus grand édifice de cette rue, édifice occupé par le ministre de la guerre, a été bâti hors d'alignement, en sorte qu'une de ses ailes fait la plus choquante saillie. C'est une impardonnable négligence des architectes de la ville, car une partie du petit temple octogone d'Eole se trouve ainsi cachée au spectateur qui monte la rue de Mercure. Au point d'intersection des deux rues, s'élève une vieille église grecque qu'on a restaurée pour servir de cathédrale; on y célèbre toutes les cérémonies religieuses; cette église a le défaut d'être trop petite, mais il est fortement question d'en construire une plus grande. Une autre église vénitienne gâte encore l'effet de la rue qu'elle barre en partie; mais on doit l'abattre; et, si l'on diffère, c'est pour ne pas choquer les susperstitions des Athéniens. Avant la révolution, on comptait trois cent cinquante églises grecques à Athènes; aujourd'hui en trouve-t-on cinq à peine ou six debout. La plupart ont été saccagées pendant la guerre de l'indépendance. Le nouveau palais construit sur l'élévation qui commande la rue de Mercure, n'est pas encore arrivé à son second étage, bien que les fondemens soient jetés depuis dix-huit mois. Il est vrai qu'on le bâtit solidement, et, s'il n'est pas très grand, il sera beau. Le plan, exécuté par un architecte allemand, ne laisse rien à désirer. La situation est superbe, et le marbre blanc du Pentélique produira un très bel effet. On a ouvert de nouveau les anciennes carrières de ce marbre; une bonne route conduit du Pentélique à la ville où de magnifiques blocs ont été déjà voiturés sur des traîneaux, tirés par dix ou ou douze chevaux, et aidés d'une centaine de bras. Cent cinquante ouvriers travaillent à la fois aux carrières. Ce sont des Allemands et des habitans de Tinos.

Les derniers sont les plus habiles, étant accoutumés à extraire du marbre noir dans leur île.

Entre le nouveau palais et le palais provisoire, on a bâti de vastes écuries pour les chevaux du roi. Un hôpital militaire et la Monnaie sont les deux autres édifices un peu importans qu'on ait construits, depuis la révolution.

L'ancienne maison du vaivode ou gouverneur turc s'est transformée en caserne. Plusieurs belles maisons attirent encore les regards. La plus apparente est celle du ministre autrichien. Elles sont généralement élevées au milieu d'une cour ou d'un jardin qu'entoure un grand mur. L'aspect des rues perd beaucoup à cette disposition; mais dans celles de Mercure, d'Eole et de Minerve, les façades bordent immédiatement la chaussée. Athènes compte un grand nombre de rues étroites et tortueuses. Le vieux bazar turc n'a jamais été remarquable que par le bruit, le manque d'air et la saleté. La rue de Minerve, qui coupe à angles droits celle de Mercure, un peu en dessous de la rue d'Eole, est extrêmement large, si large, qu'on se demande la raison de sa largeur. La voici : d'après un premier plan, modifié depuis, cette rue devait former l'approche de l'Acropole, où on serait monté par plusieurs étages de degrés. On avait fait bien d'autres projets pour l'embellissement de la nouvelle Athènes. Le plus magnifique fut soumis au roi Othon par un architecte de Berlin. C'était une idée transcendante, si l'on veut, mais inexécutable avec les ressources financières du royaume. Il s'agissait de bâtir un palais de marbre dans l'ancien style hellénique, et de planter ce palais sur l'Acropole, au milieu des ruines du Parthénon, de l'Erecthéum et du Propylée. Un pont gigantesque aurait uni l'édifice au Pnix et à l'Aréopage. Le jeune roi eut le bon sens de préférer vivre dans la ville, au milieu de ses sujets, se bornant à restaurer les antiquités de l'Acropole.

Dans les premiers mois de 1837, on sut à Athènes que le roi Othon avait épousé Amélie-Marie, fille aînée du grand duc d'Oldenbourg. L'orgueil grec fut singulièrement froissé d'ap-

prendre que les avances de sa majesté hellénique avaient été repoussées par bien des princesses allemandes, avant qu'une d'elles consentît à partager le trône de la Grèce régénérée. Le roi était absent depuis neuf mois. Il avait laissé à Athènes l'archi-chancelier comte d'Armansperg, avec des pouvoirs presque illimités. Durant cet interrègne, le nombre des ennemis du comte s'était considérable accru, et l'on répandait le bruit que sa dictature serait de courte durée. On allait jusqu'à nommer son successeur, qu'on disait même en route pour la Grèce avec leurs majestés le roi et la reine. Le comte d'Armansperg avait été, en effet, invité par le roi de Bavière à offrir sa démission au roi Othon et à retourner en Allemagne; mais cet incident restait enseveli dans le plus profond secret.

La disgrace subite du comte était l'œuvre de l'ambassadeur russe à la cour d'Athènes. Ce diplomate avait décidé le Czar à dépêcher à la cour de Munich le comte Orloff pour demander le rappel de l'archi-chancelier, dont l'unique crime était de se montrer un peu tiède pour les intérêts russes après les avoir trop bien servis. Le comte espérait encore faire tête à l'orage et déjouer les projets de ses ennemis avant l'arrivée du roi. Une circonstance l'entretenait dans cet espoir. C'est que le roi Othon n'avait pas répondu à la lettre par laquelle il demandait à se retirer. Comment ne pas conclure de ce retard que les désirs du père étaient en contradiction avec les vœux du fils?

Les ministres de France, d'Angleterre et d'Autriche appuyaient l'archi-chancelier de tout leur pouvoir. Le ministre anglais déployait surtout beaucoup de chaleur et d'activité. Sa conduite était absolument calquée sur celle des Russes en 1831, et, sans le rappel subit du comte, rappel qui coupa court à toutes les manœuvres, le parallèle eût pu être poussé jusqu'au bout : une seconde victime fût probablement tombée, comme Jean-Capo d'Istria, sous le poignard des assassins. L'administration du comte était caractérisée par l'imbécillité la plus déplorable ; mais l'ineptie n'était pas l'unique reproche qu'il méritât. Il avait successivement écarté du pouvoir

tous les hommes de talent et de conscience. Maurer et Abel, éliminés de la régence; Coletti, Schina, Lesuire, dépouillés de leurs différentes fonctions ou condamnés à l'exil diplomatique, prouvent assez ce que nous avançons.

Les Grecs n'épargnaient aucun genre d'accusation à l'archi-chancelier; mais en l'absence de toute représentation nationale, leur mécontentement ne trouvait d'issue que dans les feuilles publiques, dont la plupart étaient pleines d'invectives contre l'administration. La franchise pourtant n'était pas sans péril. L'éditeur du *Sauveur* faillit être assassiné ou pour le moins bâtonné par les soldats irréguliers de Théodore Grivas, officier renommé dans la guerre de l'indépendance, devenu depuis le plus abject séide du pouvoir. L'éditeur rentrait chez lui à la nuit tombante, lorsqu'il vit devant sa maison plusieurs individus de mauvaise mine. N'ayant aucun soupçon, il avait mis pied à terre et donné la bride de son cheval à tenir à l'un des bandits qui se trouvaient près de la porte, lorsqu'un autre assassin s'élança derrière lui, et lui asséna sur la tête un coup de crosse de pistolet. L'éditeur fut renversé, mais il eut la force de se relever et de s'élancer contre la porte au moment ou par bonheur elle s'ouvrait. Les bandits ayant pris la fuite, des gens envoyés sur leurs traces les virent entrer dans la maison de Grivas. Le condottiere n'en nia pas moins toute participation à ce guet-apens.

L'éditeur du *Sauveur* obtint du chef de la police une escorte de deux gendarmes, qui l'accompagnaient partout, et il continua d'attaquer l'administration du comte avec tant de violence, que celui-ci le fit traduire devant l'aréopage pour crime de libelle et de diffamation. Le journaliste, condamné en première instance, ayant interjeté appel, la cour établie dans l'île de Syra le renvoya de la plainte.

Cependant l'archi-chancelier lui-même comparaissait devant un autre tribunal, dont les jugemens ne souffrent guère d'appel. On l'accusait publiquement de gaspiller les fonds du trésor; et, à en juger par les dates des versemens de l'emprunt et le montant du déficit annuel des revenus, les Grecs sem-

blaient fondés à demander ce que devenait un argent dont il leur fallait payer dès aujourd'hui les intérêts, et un jour ou l'autre le capital.

Le conseil-d'état discutait bien le budget des divers départemens; mais une foule de dépenses étaient affranchies de tout contrôle. On faisait courir mille bruits, dont l'exactitude peut être révoquée en doute, mais qui n'étaient pas entièrement dénués de fondement. On disait par exemple, qu'à l'époque où le comte avait éliminé MM. Maurer et Abel de la régence, il les avait fait remplacer par son *homme de paille* et avait tiré des caisses du gouvernement une somme de 70,000 francs pour payer les dettes que cet individu avait contractées à Munich. On disait encore que les propriétés foncières du comte, en Allemagne, avaient été dégrevées d'hypothèques beaucoup plus fortes que la somme de ses émolumens, depuis son arrivée en Grèce.

L'exaspération était au comble, et si les Grecs n'avaient entrevu l'espoir d'un changement à l'arrivée du roi, ils se seraient peut être portés à quelqu'une de ces extrémités trop fréquentes chez les peuples qui sortent d'une tourmente civile. Les derniers troubles de la Roumélie, de la Messénie et de la Mainie ne justifient que trop cette hypothèse.

L'archi-chancelier sentait bien le terrain glisser sous lui, mais il espérait encore se maintenir debout malgré l'orage qui grondait de toutes parts. Le bruit de son prochain rappel fut d'abord contredit de la manière la plus positive. Une personne attachée à l'ambassade anglaise alla jusqu'à exhiber une soi-disant dépêche d'Angleterre qui démentait ces bruits, vérifiés peu de jours après. On disait que le roi Othon avait demandé le bateau à vapeur attaché à la flotte britannique, pour s'embarquer à Trieste et revenir dans ses états, mais que le ministre anglais avait trouvé moyen de faire envoyer à sa majesté une frégate, le *Portland*, dont le capitaine, intime ami dudit ministre, avait des instructions secrètes pour prolonger le voyage. Le *Portland* fut en effet dépêché, et une très lente traversée sembla justifier ces bruits.

Le comte mit ce temps à profit pour persuader au conseil-d'état de présenter au roi une adresse où l'on exaltait la sagesse et l'habileté de son administration. Trois conseillers seulement refusèrent d'apposer leur signature à cette singulière pièce. Ces trois conseillers réfractaires étaient : George Coundouriottis, président du conseil et primat de l'île belliqueuse d'Hydra; Bollatis, officier de marine distingué, de l'île rivale de Spetzis; et Baltinos, chef d'une des familles les plus influentes de la Morée. Le comte fit en outre courir le bruit qu'il préparait une nouvelle constitution. C'était une ruse habile pour se rallier le parti constitutionnel, mais toute cette tactique fut déployée en pure perte. Le 14 février, le *Portland*, poussé par une bonne brise du sud et ayant à bord le roi, la reine et le successeur du comte, entra dans le golfe d'Egine.

L'archi-chancelier accourut sur la frégate où son royal maître le présenta à M. Rudhart, ministre des affaires étrangères, président du conseil, etc., lui annonçant, ce qui devenait superflu, qu'il avait reçu sa démission et l'acceptait.

Le lendemain le roi fit son entrée à Athènes avec la jeune reine. Leurs majestés étaient en voiture découverte. Othon portait une dalama ou tunique de velours bleu foncé, brodée d'argent (ce sont les couleurs nationales), et une calotte rouge également brodée. La reine avait une robe et un chapeau de satin blanc. La voiture était traînée par six chevaux noirs, présent de l'empereur Nicolas. L'autocrate avait également donné un riche carrosse; mais c'eût été débuter sous de trop fâcheux auspices que de faire voiturer, en ce jour d'inauguration, dans un présent du colosse du Nord, la jeune monarchie grecque déjà traînée par des chevaux russes. On préféra un simple landau bleu, d'assez chétive apparence. Au coude de la route, en quittant le Pirée, à l'endroit où la ville de Thésée s'offre pour la première fois aux regards du voyageur, s'élevait un arc de triomphe orné de branches de lauriers et de myrtes. Le cortége, arrêté pendant près d'une demi-heure par une hymne que chantèrent les enfans de l'école des missionnaires américains, entra enfin dans la ville par la rue de Mer-

cure, qui était bordée de troupes comme toutes les rues aboutissant au palais. Les costumes variés et bigarrés des soldats grecs ne pouvaient manquer d'étonner une jeune princesse allemande, jetée tout à coup sur un trône si singulier. Les balcons étaient couverts de dames, impatientes de témoigner à la reine qu'elle était la bienvenue. Celle-ci, de son côté, exprimait le plus vif enthousiasme pour tout ce qui frappait ses yeux. Amélie-Marie est grande, bien faite. Sa fraîche figure de dix-huit ans est épanouie par le plus gracieux sourire. De bruyantes acclamations éclataient de toutes parts à sa vue, et le *geto*, répété par toute la population, étouffait les salves de l'artillerie.

La seconde voiture contenait les trois dames d'honneur de la reine, à savoir : la veuve d'un colonel au service d'Angleterre, l'ex-gouvernante de la princesse et une jeune dame d'une noble famille allemande. Dans un troisième carrosse se trouvaient le chambellan, frère de la comtesse d'Armansperg, M. Rudhart, le nouveau président du conseil et le docteur Roeser, médecin du roi, homme de talent et de savoir qui s'est fait aimer des Grecs en leur prodiguant ses soins. Venaient ensuite les équipages des ministres étrangers, les aides-de-camp, etc. Une escorte de lanciers fermait la marche.

Le palais provisoire du roi Othon se compose de trois maisons particulières que sa liste civile a prises à bail. Deux de ces maisons sont assez proches pour qu'on les ait réunies par des passages couverts. La troisième et la plus grande, est beaucoup plus éloignée. La famille royale occupe les deux premières; la dernière est consacrée aux bals et aux réceptions d'apparat. On y a disposé une suite d'appartemens que termine une magnifique salle octogone de soixante pieds de diamètre et de quarante pieds de hauteur; salle nouvellement construite. C'est là que les principales autorités civiles et militaires, attendaient leurs majestés. Tandis que le roi faisait le tour du cercle, adressant à chacun des paroles aimables, mais probablement stéréotypées, la musique militaire continuait à jouer, et la reine ne trouvait rien de mieux à faire que de bat-

tre la mesure avec la tête, la main et le pied. Dans la soirée, une foule nombreuse s'assembla sous les fenêtres du palais et demanda à voir la reine, qui parut sur le balcon en costume grec. Elle portait une tunique de velours cramoisi, brodé d'or, sur un jupon de satin blanc, et un fessi ou toque rouge avec un long pendant bleu, entrelacé de rangées de perles. Des boutons, d'un seul diamant, scintillaient à son corsage, et un voile de gaze d'or enlaçait les tresses de ses cheveux. Ce costume riche et magnifique n'était pas celui du pays; aussi les Athéniens se demandaient-ils si leur roi avait épousé une Janinote. C'était, en effet, la toilette des dames de Janina, théâtre des cruautés du vieil Ali-Pacha; or, Janina, bien qu'habitée par des Grecs, n'est pas comprise dans les limites territoriales de la Grèce affranchie.

Quelques jours furent consacrés aux réceptions; les hommes s'y rendirent en simple habit de ville et les dames en chapeaux et en châles. On donna ensuite un grand bal. La diversité des costumes grecs contribua beaucoup à l'éclat de la réunion. Le roi Othon portait l'uniforme de général grec, imitation de l'habit bleu de ciel des Bavarois, avec des épaulettes et des broderies d'argent. Il ouvrit le bal avec la comtesse d'Armansperg par une polonaise. Le comte suivait avec la reine, qui dansa ensuite avec les ministres des cours étrangères. Les quadrilles et les valses furent les principales danses. La soirée se termina par un galop. La reine paraissait enchantée du bal : ses bijoux étaient magnifiques, et, ce qui ne devait pas médiocrement flatter l'amour-propre national du ministre de France, sa toilette provenait des ateliers de la fameuse Palmyre. Les salons étaient encombrés, et la confusion des langues ajoutait encore au brouhaha accoutumé de ces sortes de cohues aristocratiques. Le roi Othon s'adressait tour-à-tour aux conviés en allemand, en grec et en français, mais sa surdité ne lui permettait guère de reconnaître en quelle langue on lui répondait. Le français est la langue favorite de la bonne société à Athènes.

Les dames étaient dans la proportion d'une pour cinq cava-

liers. Il y avait plus de trois cents hommes en costume grec, et la face d'un grand nombre d'entre eux semblait, ainsi que leur soustanella ou jupon court, brouillée depuis long-temps avec le savon. Le chambellan avait cru devoir inviter tous les officiers de la phalange, garde exclusivement formée des braves qui ont combattu durant la guerre de l'indépendance. Ces champions de la liberté, ces libérateurs de la Grèce, figurent mieux sur une plaine poudreuse que dans un salon. Leur maigre paie leur interdit la splendeur, et leurs habitudes de guérillas s'accordent mal avec la propreté. On voyait toutefois plus d'un noble échantillon des palicares grecs. Neuf ou dix de ces derniers exécutèrent la danse nationale albanaise au son d'un méchant violon et d'une petite guitare discordante dont le musicien agaçait les cordes avec une plume. Les pauvres oreilles de la jeune reine, qui n'est pas sourde comme son mari, durent singulièrement souffrir. Cette danse, dont les exécutans étaient pour la plupart des vieillards, consistait à sauter en rond en se tenant par la main, et ne ressemblait pas mal à la ronde des sorcières de Macbeth. Pourtant, les hommes qui se donnaient ainsi en spectacle, étaient le fameux Colocotroni, Nikitas, surnommé Turcophagos, le mangeur de Turcs, Makryani, Vasso de Montenegro, Nota Botzaris et autres personnages non moins célèbres. Si du moins cette danse avait eu quelque chose de classique, la moindre prétention à l'antiquité, la moindre ressemblance avec la danse pyrrhique, elle eût intéressé, mais ce n'était qu'une danse des Albanais, race d'hommes entièrement distincte des Grecs.

La toilette des dames hellènes a perdu toutes ses particularités caractéristiques. La toque rouge elle-même, avec son long appendice bleu, souvent brodé d'or, d'argent ou de perles, était très rare au bal du roi Othon, tant les modes françaises exercent une propagande active! Il y avait peu de belles femmes, non qu'il n'y ait pas de jolies figures à Athènes: on n'en rencontre peut-être nulle part en aussi grand nombre; mais la beauté du corps correspond rarement à celle du visage, et en géné-

ral, en Morée comme dans tous les pays méridionaux, les femmes sont moins bien faites que les hommes.

La jeune reine était, de l'avis universel, la plus jolie personne du bal. Son constant désir, depuis son enfance, avait été disait-on, de visiter la Grèce. En apprenant que le roi Othon était appelé au trône hellénique, elle avait exprimé le naïf désir de partager ce trône avec lui. Quelques années plus tard, elle rencontra son futur époux aux eaux d'une ville d'Allemagne; il voyageait avec sa mère, la reine de Bavière, sous le titre de comte de Missolonghi. L'alliance fut bientôt conclue, quoique le prince fût catholique romain et la princesse protestante. Leurs enfans, si le sort leur en accorde pour la consolidation de la monarchie nouvelle, seront élevés dans la religion grecque.

Cependant, le comte d'Armansperg, tout en faisant ses préparatifs de départ, conservait encore une lueur d'espérance; la comtesse qui la partageait sans doute, voulut donner un dernier bal auquel leurs majestés furent invitées. Elle éprouva le sort de tous les soleils couchans, et il lui fut aisé de compter les amis qu'elle laisserait en Grèce. *Le Portland* était toujours à l'ancre dans le port; il attendait le comte, mais le comte ne se pressait pas. Il fallut une invitation expresse du roi pour le décider à s'embarquer. Après quelques jours de nouveaux délais, un bon vent l'emporta loin du théâtre de sa toute-puissance.

On dit qu'à l'arrivée de l'ex-archi-chancelier à Munich, le roi de Bavière, craignant que l'air de la capitale ne nuisît à une santé si précieuse, lui conseilla l'air de la campagne. Le comte s'est conformé à l'ordonnance du royal médecin.

(Blackwood's Magazine.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences chimiques.

Progrès récens de la chimie organique. — Parmi les différens phénomènes que présente l'économie animale, il en est un certain nombre qui, à cause de leur ressemblance avec les opérations purement chimiques, ont été cités comme des exemples de l'action qu'exerceraient, sur l'économie vivante, les forces qui régissent la matière inorganique. L'affinité et les attractions électriques ne peuvent expliquer les résultats variés qu'offre l'organisation; beaucoup de physiologistes leur refusent même la moindre influence sur le corps aussi longtemps qu'il conserve la vie.

Les progrès rapides de la chimie moderne tendent chaque jour à modifier nos idées sur les forces qui régissent la matière inorganique; les chimistes sont sur le point d'abandonner des doctrines qui depuis bien des années étaient considérées comme les bases mêmes de la science. Le nombre des faits qui s'accumulent de toutes parts tend surtout à modifier les opinions reçues en physiologie. La chimie, appliquée à cette dernière science, n'a pu encore expliquer d'une manière satisfaisante aucune des fonctions de la vie, bien qu'elle l'ait tenté fréquemment, et avec une apparence de succès pendant quelque temps; mais la chimie que l'on enseigne dans les écoles n'est pas la chimie de la vie, et plus d'un professeur

serait embarrassé si on lui affirmait qu'elle n'offre pas plus d'applications à la physiologie que l'hydraulique, la mécanique ou toute autre science. Il était donc urgent de recueillir tous les faits qui se rattachent à l'étude chimique des corps organisés. Ils forment aujourd'hui cette branche importante de la chimie, la chimie organique, qui a bien plus de rapports avec la philosophie médicale que la chimie des masses inorganiques. Dans la chimie organique, les lois de l'affinité sont entièrement changées, ou du moins elles diffèrent notablement de celles qu'elle suit dans la chimie organique.

Quand un composé de deux ou de plusieurs corps est troublé par l'action d'un troisième, les lois de l'affinité chimique demandent que le troisième corps s'unisse à l'un des deux autres ou avec tous les deux, ou qu'un nouveau corps soit formé. Telle est en abrégé la base de la chimie organique; pour que le nitrate de baryte soit décomposé par l'acide sulfurique, il faut nécessairement que ce dernier acide se combine avec le baryte; si le muriate d'ammoniaque est décomposé par l'addition de la chaux, il faut que la chaux et l'acide muriatique s'unissent et forment un nouveau corps pour que l'ammoniaque soit mis en liberté.

Or, il ne se passe rien de semblable dans le corps vivant; nous voyons, il est vrai, qu'il s'y forme un nombre presque infini de substances différentes, mais il est évident que leur mode de production diffère de celui des corps inorganiques. Les reins, pour séparer l'urée du sang, ne versent aucun réactif sur ce liquide; il ne paraît pas non plus que ces organes éprouvent dans l'accomplissement de leurs fonctions aucune déperdition de leur tissu; ils prennent au sang sans lui rien rendre; on en peut dire autant de tous les autres organes de sécrétion; aussi les physiologistes qui se sont crus obligés de tout expliquer ont-ils comparé l'action des glandes à celle d'un filtre qui ne laisserait passer que certains élémens du sang, l'urée, par exemple, et repousserait les autres. Cette explication, qui peut être vraie pour quelques cas, repose sur un fait jusqu'ici hypothétique, savoir : que les fluides sécrétés :

la bile, l'urine, la salive, etc., existent tous primitivement dans le sang.

La principale différence qui existe entre l'affinité de la chimie et la force de vitalité, consiste donc en ce que, tandis que la première n'agit qu'en substituant un élément à un autre, la seconde opère sans remplacer les matériaux qu'elle enlève dans ses opérations. Ainsi, le chimiste peut précipiter l'urée du sang en ajoutant un réactif qui entrera en combinaison avec les substances auxquelles l'urée était combinée; mais, dans le travail de l'économie, le rein n'ajoute rien, ni alcool ni acide. Il opère la décomposition par la disposition même de son tissu, ou par l'énergie de quelque substance qu'il contient, et qui, sans entrer dans la nouvelle combinaison, opère la décomposition par sa seule *présence*.

La présence d'un troisième corps est-elle donc suffisante pour détruire les forces qui lient les deux autres? Est-ce une erreur de supposer que la décomposition chimique ne puisse s'opérer que par un remplacement des élémens? L'importance de ces questions pour la physiologie et même pour la médecine pratique, n'a pas échappé à Berzelius, lorsque, tout récemment, il a énuméré certaines combinaisons qui s'opèrent en dehors des lois de l'affinité ; il a donné l'histoire d'une série de découvertes qui mettent hors de toute espèce de doute que la simple présence d'un corps peut causer du changement dans le mode d'union d'autres corps, sans y participer. Ainsi l'action de l'acide sulfurique étendu, qui change l'amidon en gomme et ensuite en sucre, sans rien ajouter ni rien enlever à la combinaison première; ainsi celle du même acide sur l'alcool, qu'il change en éther. Il y a tout une classe de corps qui exercent le même effet sur le persulfure et le peroxide d'hydrogène, et en produisent la décomposition sans entrer comme élémens dans le nouveau composé. Mais l'effet le plus frappant de ce genre est peut-être celui qu'éprouve un jet d'hydrogène qui tombe sur une éponge de platine en contact avec l'atmosphère; la combustion de l'hydrogène a lieu, et il se forme de l'eau. L'iridium jouit de la même propriété, et ce

qu'on avait regardé d'abord comme particulier au platine, est reconnu maintenant comme appartenant à une nombreuse classe d'agens. L'action du ferment sur le sucre, qu'il transforme en acide carbonique et en alcool, sans rien ajouter ni rien enlever, ne peut être expliquée par aucune réaction chimique; il en est de même de l'action de la diastose sur la transformation de l'amidon en sucre, ou de celle du platine en grenaille sur l'alcool, qu'il change en acide acétique. Ces résultats ont paru assez remarquables à Berzelius pour qu'il ait cru qu'on dût les distinguer par des dénominations particulières, et il propose de les désigner sous le nom d'*actions catalytiques*, et d'appeler *forces catalytiques* les forces qui les produisent.

Un fait bien digne de remarque au milieu de cette étude, c'est que les premiers groupes de résultats catalytiques qui ont été obtenus forment une série complète de transformations chimiques. Le ligneux, traité par l'acide sulfurique, peut être transformé en gomme; celle-ci, par la chaleur, se change en sucre; le sucre, au moyen du ferment, se convertit en alcool, et l'alcool, par l'action du platine, en acide acétique. Voilà donc une série de résultats tous produits par l'action catalytique commençant par la transformation de la fibre du bois et finissant par la production de l'acide acétique. On peut opérer quelques changemens dans cette série : remplacer, par exemple, le ligneux par l'amidon, que la diastose transformera en sucre; celui-ci pourra ensuite être successivement converti en acide acétique. Or, chacune de ces substances est, dans la nature, le produit de l'action organique, et presque tous les résultats catalytiques obtenus jusqu'ici finissent par la production de corps alliés au règne organique. Les plus grandes affinités peuvent ainsi être détruites; et les forces électriques qui tiennent réunies des parties dissemblables peuvent être combattues de manière à ce que la décomposition des corps en soit le résultat. C'est ainsi qu'à certaine température le feu sépare les élémens de l'ammoniaque sans se combiner avec eux; tandis qu'ils peuvent supporter une chaleur bien plus

élevée dans un vase de terre ou de verre sans en opérer la moindre altération. C'est ainsi encore qu'à la température de 212 degrés Fahrenheit, la présence d'un corps métallique, détermine le dégagement de la vapeur aqueuse qui, dans des vaisseaux de verre, ne s'opère qu'au dessus de 214 degrés.

Peut-être cependant serait-il prématuré de restreindre l'action des forces catalytiques aux productions du règne organique. Plusieurs circonstances semblent nous indiquer que leur influence est plus étendue. Comment sans cela pourrions-nous expliquer l'action d'un fil incandescent pour produire l'explosion du mélange fulminant, et déterminer certains modes de combinaisons? Ces forces ont le pouvoir de contrôler l'action de l'affinité chimique et souvent même de la vaincre. Il y a cependant des cas où il est démontré que l'opération organique commence par la catalyse; ainsi dans l'accumulation autour du germe de la pomme de terre de la diastose qui convertit en gomme et en sucre l'amidon que contient le tubercule. Or, comme le fait observer Berzelius, il n'est pas probable que cette action soit la seule qui résulte de cette foule de combinaisons chimiques dont la production avec les mêmes matériaux ne peut être expliquée par aucune autre cause connue.

L'action des pores ou tubes qui entrent dans la combinaison de tous les tissus organiques doit être considérée comme l'un des phénomènes catalytiques. Les végétaux et les animaux sont essentiellement composés de tubes de différente longueur qui représentent dans chaque organe un système différent, doué d'une action spéciale. Les molécules dont les parois de ces tubes sont composées déterminent par une action directe sur les liquides avec lesquels ils se trouvent en contact des changemens qui offrent une grande analogie avec les résultats de l'affinité chimique, et qui cependant diffèrent essentiellement de tous les phénomènes propres à la chimie inorganique. La physiologie n'a pas de problème plus important, il n'est pas de question dont la solution soit plus désirable que ne le serait la connaissance exacte des lois auxquelles est sou-

mise l'action des pores; elle nous fournirait l'explication de plusieurs des mystères de la vie organique et nous mettrait sur la voie des lois de la chimie des corps vivans; mais jusqu'à présent nous ignorons les lois que sollicitent la circulation des fluides dans les tubes des organes, et qui déterminent les mouvemens de composition et de décomposition qui s'y opèrent. Nous ne connaissons pas plus les conditions de leur équilibre que leurs lois dynamiques. Il en était ainsi autrefois du système du monde; on cherchait à expliquer l'action des astres les uns sur les autres par des hypothèses et des antipathies, et on croyait avoir rendu compte de la complexité de leurs mouvemens en les comparant aux vibrations d'une corde de musique. Mais la physiologie n'est pas encore arrivée à son ère newtonnienne.

Il n'est pas, on peut le dire, de problème d'un plus grand intérêt pour la science médicale que celui qui se rattache à l'action des pores et au mouvement des liquides dans des canaux étroits. Les lois de la chimie inorganique sont complétement inapplicables au phénomène de la vie. L'affinité chimique n'a sur les corps organisés qu'une action secondaire et d'une très médiocre étendue. Il sont soumis à une chimie d'une notion toute différente et dont la connaissance nous révèle seule les lois auxquelles obéissent toutes les molécules organiques et l'action spéciale qu'exerce sur elle chaque organe particulier. Si on arrive à connaître ces lois, c'est alors qu'on s'approchera avec confiance du lit du malade et qu'on lui administrera des remèdes dont l'action sera connue. Dès ce moment, toutes les expressions de vitalité de force occulte, de sympathies et d'antipathies, et une foule d'autres termes qui n'expriment que des idées obscures auront disparu du langage médical. Qu'était l'astronomie à l'époque où ceux qui se livraient à son étude ne s'occupaient qu'à développer ses phénomènes les plus complexes et les plus obscurs. Les mouvemens des astres, qu'on supposait doués de la vie, étaient circonscrits dans des cycles et des épicycles. L'apparition d'une comète frappait de terreur toutes les nations, et celle d'une

éclipse était prise pour l'annonce de la dissolution des empires. Mais Newton commença par rechercher l'explication de la chute d'une pomme sur le sol; puis s'élevant de cette simple expérience à l'étude du mouvement du globe de l'univers, il réduisit tout ce tourbillon compliqué à des lois simples, et démontra que ces grandes évolutions étaient toutes le résultat d'un mouvement harmonieux. Ainsi également la physiologie doit commencer par la philosophie de l'action du capillaire, la doctrine des modifications moléculaires auxquelles l'affinité chimique est étrangère doit être développée; alors seulement elle prendra rang parmi les sciences exactes.

Sciences physiques.

Curieux calculs sur la lueur d'une chandelle. — Un amateur de physique a eu la bizarre idée de faire les calculs suivans. Il en considère le résultat comme une preuve de l'extrême divisibilité de la lumière. Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir tout ce qu'il y a de spécieux dans ces calculs; nos lecteurs sauront bien en faire l'appréciation. Laissons parler l'auteur lui-même :

« Assis un soir au coin du feu avec plusieurs personnes de ma famille, j'observai qu'elles lisaient toutes à la lueur d'une seule chandelle. Il me vint une pensée : quelle est la portion de lumière employée par chacun des lecteurs? Supposons la clarté de cette chandelle distribuée de manière à ce qu'il ne s'en perde aucune partie; à combien de personnes suffirait-elle? La chandelle était assez forte et donnait une belle clarté. Je trouvai, en en faisant l'expérience, que je pouvais fort bien lire à trois pieds de distance dans un livre écarté de neuf pouces de mes yeux. La chandelle aurait donc illuminé suffisamment la surface concave d'une sphère de trois pieds de rayon. Le livre dont je faisais usage contenait quatre cents lettres par pouce carré. Une sphère concave de six pieds de diamètre aurait donc contenu 6,514,400 lettres que la chan-

delle aurait éclairées suffisamment pour les rendre distinctes à l'œil placé à neuf pouces de distance du livre.

» Maintenant la lumière réfléchie par une seule lettre la rend visible à cette distance, non seulement dans une direction, mais dans toutes les directions, n'importe le point qu'occupe l'œil sur la surface concave d'une sphère de neuf pouces de rayon; à combien d'yeux la lumière ainsi réfléchie suffirait-elle pour voir ladite lettre? C'est un calcul aisé à faire.

» Je suppose que la pupille de l'œil ait un huitième de pouce de diamètre, ce qui est assez près de la vérité. Dans cette hypothèse, la surface d'un hémisphère de neuf pouces de rayon est égale aux pupilles de 41,465 yeux. La lumière réfléchie par une seule lettre suffirait donc pour la rendre visible à la moitié de ce nombre de paires d'yeux. On objectera que, pour l'œil placé trop près du plan de la page, la lettre ne réfléchirait pas une quantité de lumière suffisante; mais il est incontestable en revanche que la page ne réfléchit pas la moitié de la lumière qui tombe sur elle. Il y a donc ample compensation.

» Enfin la clarté qui tombe sur une seule lettre suffisant pour la rendre visible à 20,732 paires d'yeux, et le nombre de lettres contenues dans la surface concave d'une sphère de trois pieds de rayon étant de 6,514,400, la lumière qui tombe sur toutes ces lettres suffirait à 135,056,540,800 de paires d'yeux. Je me résume : la lueur d'une seule chandelle, supposé qu'il ne se perde aucune particule de lumière, et que ce tout soit distribué en portions égales, permettrait à 135,056,540,800 paires d'yeux de lire à la fois.

» Maintenant si notre globe compte 900,000,000 habitans, et c'est une supposition fort large, la lueur d'une chandelle unique serait plus que suffisante pour permettre aux habitans de de cent cinquante pareils mondes de se donner le plaisir de la lecture, si les pupilles de leurs yeux pouvaient se détacher de leurs corps et se ranger autour de la chandelle dans l'ordre susdit. Cette conclusion, je le sens d'avance, sera traitée d'ab-

surde. Elle n'en est pas moins vraie, et, sans être grand mathématicien, on peut refaire les mêmes calculs; on arrivera au même résultat. »

Histoire. — Beaux-Arts.

Le cercueil du roi Charles Ier. — Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié un des plus beaux tableaux de Paul Delaroche : *Cromwell soulevant le couvercle du cercueil de Charles Stuart décapité*. Dans tous les cas, l'exposition de cette année est de nature à faire songer aux expositions des années passées; aussi ne lira-t-on pas sans intérêt les détails suivans, extraits d'une relation officielle de l'exhumation de Charles Ier. Cette pièce, peu répandue en Angleterre, est bien certainement inédite en France.

On savait, dit lord Clarendon dans son *Histoire de la rébellion et des guerres civiles d'Angleterre*, que le corps du roi Charles avait été enseveli dans la chapelle St-Georges, à Windsor; mais on n'en fit pas moins, après la restauration, d'infructueuses recherches pour le découvrir. Pope, dans sa *Forêt de Windsor*, supplie la muse de faire connaître la tombe sacrée du monarque; car le lieu en est inconnu, la pierre sans inscription!

Pour achever le mausolée que Georges III, avant sa démence, avait ordonné de construire dans ce qu'on appelle la maison des Tombes, à Windsor, on creusa un passage souterrain aboutissant au chœur de la chapelle St-Georges. Les ouvriers chargés de ce travail firent par hasard une trouée dans l'un des murs du caveau d'Henri VIII et y découvrirent, outre les deux cercueils qui devaient contenir les restes de ce roi et la dépouille mortelle de Jane Seymour, un troisième cercueil couvert d'un poêle de velours noir. D'après les indications données par M. Herbert, valet de chambre de l'infortuné Stuart, dans ses Mémoires posthumes, on soupçonna que ce devait être le corps de Charles, et le prince régent résolut d'éclaircir par une descente dans le caveau les doutes répandus sur ce

point intéressant de l'histoire nationale. Le caveau d'Henri VIII est couvert par une voûte d'une demi-brique d'épaisseur. Il a sept pieds deux pouces anglais de large, neuf pieds six pouces de long et quatre pieds dix pouces de haut.

Au centre se trouvaient deux bières. La plus grande, longue de six pieds dix pouces, avait été enfermée dans un cercueil d'orme, dont les fragmens vermoulus gisaient épars. Déprimée vers le milieu par un choc violent, elle présentait une large brèche, à travers laquelle on put voir un squelette dont plusieurs poils de barbe garnissaient encore le menton. Était-ce donc là ce Henri VIII qui éclipsait François Ier en magnificence, à l'entrevue du camp du Drap-d'Or; Henri VIII qui se fit le pape de ses sujets; Henri VIII qui épousa six femmes, en répudia deux, et en fit décapiter deux autres? Oui, d'après tous les documens, c'était là Henri VIII, et le plus petit cercueil renfermait la dépouille mortelle de Jane Seymour, morte en couches d'un premier fils, fort heureusement sans doute pour elle.

D'après la relation de M. Herbert, l'enterrement du roi Charles se fit à la hâte, en présence du gouverneur républicain du château, qui s'opposa à la célébration d'un service conforme à la liturgie anglicane. Il est donc vraisemblable que le cercueil du monarque supplicié, introduit précipitamment dans le caveau, heurta le cercueil d'Henri VIII et l'entrouvrit.

En soulevant le poêle de velours noir dont nous avons parlé, on découvrit un cercueil de plomb, avec cette inscription: « *Charles, roi,* 1648, » gravée sur un ruban de plomb qui entourait le cercueil. Une ouverture quadrangulaire, pratiquée dans la partie supérieure du couvercle, laissa voir un cercueil de bois près de tomber en poussière. Le corps était soigneusement enveloppé dans une toile cirée dont les replis contenaient une matière grasse et onctueuse, mélangée de résine et destinée à intercepter toute communication avec l'air extérieur. La toile, très tenace, se détachait difficilement des parties avec lesquelles elle se trouvait en contact; mais, partout où la

matière onctueuse s'était interposée, on enlevait la toile sans peine. On réussit ainsi à dégager toute la figure.

La peau était noire; le front et les tempes n'avaient presque rien perdu de leur substance musculaire; le cartilage du nez n'existait plus; l'œil gauche, au premier moment de l'exposition du cadavre à l'air, était ouvert et plein, mais il s'effaça subitement. La barbe pointue, mode caractéristique du règne du roi Charles, était parfaitement conservée; le visage formait un ovale assez long; la plupart des dents occupaient encore leurs alvéoles, et l'oreille gauche, par suite de l'interposition de la matière onctueuse, fut trouvée intacte. Le prince régent, le duc de Cumberland et les autres personnes descendues dans le caveau ne purent s'empêcher de reconnaître la grande ressemblance de cette tête avec les monnaies, les bustes du roi Charles, et surtout avec ses portraits par Vandyck.

La tête se trouvant séparée du tronc, on put la soulever. Elle était toute trempée d'un liquide qu'on reconnut être du sang. D'ailleurs les muscles du cou, considérablement retirés, et la quatrième vertèbre cervicale, tranchée en deux horizontalement, et présentant deux surfaces planes et lisses, fournissaient la dernière preuve nécessaire à l'identification de Charles Ier. Un coup vigoureux, porté avec un instrument très affilé, avait pu seul produire cet effet. La chevelure était épaisse par derrière, et paraissait noire; mais une mèche nettoyée et séchée redevint d'un beau brun foncé. La barbe était d'un brun roussâtre. Les cheveux n'avaient qu'un pouce de long à l'occiput, soit que le bourreau les eût coupés pour faciliter sa hideuse besogne, soit que les fidèles serviteurs du prince se les fussent partagés comme de précieuses reliques.

Cet examen de la tête remplissant le but proposé, on la remit dans sa première position, sans examiner le corps à partir du cou. On resouda le cercueil et on mura le caveau.

Statistique.

Naissance et mortalité comparées des enfans des deux sexes. — La plupart des physiologistes attribuent la supériorité des

naissances des garçons sur celles des filles à l'influence du climat; d'autres à l'état physique du mari et de la femme, lors de la conception. D'après ces derniers, l'homme qui jouit de toute la plénitude de ses forces procréerait plus de garçons que de filles, tandis que dans les mariages où l'homme et la femme sont du même âge, les filles seraient plus nombreuses que les garçons. Voici le tableau indiquant ce rapport pour les naissances illégitimes dans les diverses contrées de l'Europe.

CONTRÉES.	GARÇONS.	
France	104,78 sur 100 filles	
Autriche	104,32	id.
Prusse	102,89	id.
Prusse et duché de Posen	103,60	id.
Silésie et Saxe	103,27	id.
Suède	103,12 sur 100 filles.	
Brandebourg et Poméranie	102,42	id.
Milanais	102,30	id.
Westphalie	101,55	id.
Bohême	100,44	id.

Le tableau suivant, qui représente le mouvement comparé des naissances dans la population esclave et la population libre du Cap de Bonne-Espérance depuis 1813 jusqu'à 1820, ne s'accorde point avec celui que nous venons de donner. On n'y trouve point, comme en Europe, une supériorité remarquable dans les naissances des garçons appartenant à la population libre; et dans la population esclave, il est même des années où le chiffre des filles dépasse de beaucoup celui des garçons:

ANNÉES.	POPULATION LIBRE.		POPULATION ESCLAVE.	
	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.
1813	686	706	188	234
1814	802	825	230	183
1815	888	894	221	193
1816	805	892	325	294
1817	918	927	487	467
1818	814	832	515	482
1819	810	815	506	509
1820	881	898	463	446

Néanmoins, l'équilibre n'est point dérangé par ce mouvement inégal de naissances. La nature y a pourvu en augmentant le nombre des décès des enfans du sexe masculin, dans les pays ou le chiffre des naissances de ces enfans l'emporte

sur celui des filles. Ainsi, dans la Flandre occidentale, la moyenne des décès est de 14 garçons sur 10 filles; à Berlin, de 1785 à 1794, de 15 garçons sur 12 filles; et dans la même ville, de 1819 à 1822, de 15 garçons sur 10 filles; à Amsterdam, de 1821 à 1832, de 16 sur 12; à Paris, à la même époque, de 15 sur 12; et dans le Danemark, de 16 sur 12. A Gœttingue, dernièrement, le chiffre des décès des enfans naturels était de 5 décès (enfans naturels) sur 1 décès (enfant légitime), et à Berlin, de 3 décès (enfans naturels) sur 1 décès (enfant légitime). Il y a quelques années, sur 100 enfans, 50 au plus atteignaient leur vingt-cinquième année; aujourd'hui, grace aux soins donnés par les gouvernemens à l'entretien et à la salubrité des villes, et surtout grace aux progrès qu'a faits la science médicale, la mortalité est beaucoup moins intense.

Littérature.

Mouvement de la littérature en Russie. — D'après le rapport du ministre de l'instruction publique de sa majesté moscovite, il a été publié en Russie 486 ouvrages durant le premier semestre de 1837. Ce chiffre est beaucoup plus élevé que celui de l'année précédente. Les ouvrages de littérature (dite) amusante ou légère forment la catégorie la plus nombreuse. Comparativement à 1836, il a paru moins d'ouvrages d'instruction, mais autant de livres scientifiques.

Un nombre inaccoutumé de romans originaux a été livré au public. Nous citerons *Brat Vetcheslav*, *Helen Volkova*, et une série de romans en quatre volumes dus à la plume de Paolov. Cet écrivain, qui ne fait pourtant que débuter, paraît jouir d'une grande vogue : *Sophia Kutchko*, ou *Amour et Vengeance*, roman du douzième siècle en quatre volumes, a pour auteur M. Griboiedov, dont nous entendons parler pour la première fois, bien que son nom nous soit déjà familier; un de ses homonymes ayant publié la comédie de *Gore et Um*. *La Chute du Shuiskis*, par Kisla; *la Fondation de Mos-*

cou et Nicolas, Patte d'Ours ou *le Contrebandier Hetman,* par Zotvo, appartiennent à la même classe de romans historiques. Entre autres personnages mis en scène dans le dernier de ces ouvrages, nous avons remarqué Frédéric-Guillaume I[er] de Prusse, l'empereur Charles VI, Marie-Thérèse et Elisabeth de Russie.

Borodolinbie ou *les Paysans barbus*, par Masalsky, offre une série de scènes historiques tirées du règne de Pierre-le-Grand. Veltman, indépendamment d'un second volume de nouvelles, a fait paraître une esquisse historique empruntée aux annales russes, sous le titre de *Episode de l'administration de Byron.* Bulhorin, en revanche, a fait infidélité au roman, pour nous donner un aperçu historique, statistique, géographique et littéraire de la Russie. L'ouvrage forme quatre volumes.

Un critique russe fait dans l'un des ouvrages périodiques nationaux les réflexions suivantes sur les productions qui aspirent au titre de romans : « Notre département des belles-lettres, dit-il, possède un important avantage sur la littérature des autres pays. Nos romans ont la taille si svelte, que tous leurs concurrens étrangers doivent leur céder le pas. Vingt ou trente pages suffisent chez nous pour constituer une nouvelle ; et cent cinquante pages divisées en trois parts reçoivent le titre de grand roman en trois volumes. Encore le nombre des pages ne donne-t-il qu'une idée incomplète de l'exiguité de nos œuvres et de la stérilité de notre imagination. Notre page est loin d'équivaloir à la page anglaise ou française du même format. Nos mots sont pour la plupart longs d'une aune, *sesquipedalia verba*, comme dit Horace. La plupart des mots anglais et français, au contraire, n'ont qu'une ou deux syllabes. Leurs lettres occupent moins d'espace. Les nôtres sont fort épaisses. Placez vingt-huit lettres russes sous un pareil nombre de lettres françaises, et la seconde ligne dépassera d'un cinquième au moins la première. En sorte que cent pages d'impression russe ne feraient que quatre-vingts pages d'impression anglaise ou française.

Biographie.

Sir James Apperley. — M. Charles James Apperley, auteur de *Nemrod* et de l'article sur l'éducation des chevaux que nous avons reproduit dans notre dernière livraison, est le fils puîné d'un gentilhomme anglais, appartenant à une ancienne famille. Après avoir achevé son éducation, il entra dans l'armée comme officier de dragons ; mais sa passion pour la chasse ayant triomphé de son ardeur militaire, il abandonna bientôt la profession des armes pour suivre exclusivement celle de chasseur. Son zèle pour la chasse au renard ne connut pas de bornes. Pendant plusieurs années, il eut un grand nombre de chevaux et *trois* meutes différentes, afin de pouvoir chasser tous les jours, et profiter des lieux de rendez-vous où la chasse promettait d'être la plus fructueuse. M. Apperley courait de province en province pour prendre part à ces nobles exercices. Aussi, sa vaste expérience, la justesse de ses jugemens l'ont toujours fait considérer comme l'une des plus importantes notabilités de l'Angleterre en fait de chasse et de chevaux. Ses avis sont d'un grand poids sur cette matière, et, de tout temps, il a eu peu de rivaux dans l'art de l'équitation, soit à la chasse, soit dans les courses. On le regarde aussi comme un excellent appréciateur de chevaux, et les chasseurs, ses confrères, donnent les prix les plus élevés pour ceux qu'il recommande.

Mais Nemrod ne se contentait pas du plaisir de la chasse et de la course. Dans sa jeunesse, à l'époque où la mode de monter sur le siége du cocher était poussée jusqu'à la fureur, il fut un des Automédons les plus célèbres de son temps. Nul ne dirigeait mieux que lui quatre chevaux à longue guide, et il était dans la constante habitude de conduire les malles et les autres voitures publiques les plus rapides de l'Angleterre. Il y en eut même une, faisant le trajet entre Londres et Southampton, qui porta le nom de *Nemrod ;* il en fournissait lui-même les chevaux, et il les conduisait souvent en personne. Cette voiture parcourait la distance, qui est de 83

milles, en huit heures. Après avoir pris une part si active à tous ces exercices, M. Apperley a voulu en dire l'histoire et les secrets. M. Apperley s'est fait auteur, et auteur plein d'éclat, de verve et de poésie.

Indépendamment de l'ouvrage dont nous avons donné des extraits, M. Apperley est l'auteur des écrits suivans :

1° Lettres et Exercices de chasse de Nemrod, insérés dans l'ancien et le nouveau *Sporting Magasine*. Ces lettres ont été publiées séparément et ont eu plusieurs éditions.

2° Essais sur la chasse, la course (*turf*) et la route (*road*), publiés dans le *Quarterly Review*, et imprimés séparément chez Murray, à Londres.

3° Les articles Cheval (*Horse*), Équitation (*Horsemanship*), Chiens de chasse (*Hound*), et Chasse (*Hunting*), de la dernière édition de l'*Encyclopœdia Britannica*.

4° Enfin, M. Apperley a publié l'année dernière un ouvrage intitulé *Sporting by Nemrod*, qui est orné de 27 gravures dessinées par les premiers artistes de l'Angleterre.

Quoique M. Apperley approche de la soixantaine, lorsqu'on le voit à cheval, sa taille élancée, la raideur de ses genoux, la vivacité de son regard, annoncent qu'il n'a rien perdu de son énergie première. L'année dernière, à la chasse du faucon, à Chantilly, où il eut l'honneur de monter un des chevaux de S. A. R. le duc d'Orléans, ainsi qu'au *steeple chase* du 29 mars dernier, on le distinguait encore parmi les plus beaux cavaliers.

Commerce. — Industrie.

Du commerce des huiles de palme, en France et en Angleterre. — Jusqu'en 1817 les huiles de palme produites avec une excessive abondance par l'Afrique occidentale, dans laquelle elles sont employées aux mêmes usages que les huiles d'olive en Europe, étaient restées classées en France et en Angleterre dans les articles de droguerie médicinale, et n'avaient été importées dans les deux pays que par quantités trop insignifiantes pour être constatées sur les tableaux officiels. Les navires marchands qui, jusqu'à cette époque, fréquen-

taient la côte occidentale d'Afrique, étaient plus occupés de la traite des esclaves que de l'étude des productions du sol.

En 1817 seulement, un parfumeur de Londres eut l'idée d'appliquer à la fabrication des savons de toilette les huiles de palme, en leur laissant le parfum qui leur est propre, et qui est très agréable. Cette huile, comme on sait, est obtenue de différentes espèces de palmiers, et principalement de l'*Elaïs Guinæensis*. La qualité de ces savons fut promptement appréciée; leur inventeur fit une brillante fortune, et la consommation s'accrut dans de grandes proportions. La marine anglaise, en présence d'un pareil débouché, se trouva bientôt en mesure de l'alimenter, et plusieurs navires furent successivement expédiés sur la côte d'Afrique pour s'y procurer des huiles de palme, qui, dès lors, rendues plus abondantes sur les marchés anglais, furent offertes à des prix qui en permirent avec avantage l'emploi pour les savons usuels. Le succès de ces savons fut tel que les importations de l'huile de palme s'élevèrent dans quelques années à un chiffre énorme, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par le relevé ci-après.

TABLEAU DES IMPORTATIONS DE L'HUILE DE PALME EN ANGLETERRE, DE 1817 A 1836.

Années.	kilogr.	Années.	kilogr.
1817	72,000	1828	6,327,850
1820	874,800	1829	10,673,490
1822	3,194,900	1830	28,556,500
1825	4,274,800	1836	32,427,560

L'huile de palme vaut aujourd'hui, sur les marchés de Londres, de 33 à 34 £ le tonneau.

Ainsi dans dix ans un produit qui jusque-là était resté pour ainsi dire inconnu, est devenu pour le commerce d'une immense importance comme objet de fabrication, de transport et d'échange.

Comme objet de fabrication, les huiles de palme ont amené un tel développement dans la production des savons en Angleterre, que de 82,413,000 £ à laquelle elle s'élevait en 1820, elle a été portée à 127,367,000 £ en 1830, et depuis lors elle n'a cessé de s'accroître. Comme objet de transport, l'impor-

tation de cet article assure aujourd'hui à l'Angleterre un fret avantageux à 200 navires de 300 tonneaux chacun, pour des voyages de 7 à 8 mois.

Les huiles de palme, comme objet d'échange, deviennent la base d'un commerce d'autant plus fructueux, qu'elles ne peuvent s'acheter que contre des objets manufacturés, tels que des tissus, de la quincaillerie, des outils, des armes, de la poudre, etc., et qu'elles offrent ainsi un grand aliment aux diverses industries anglaises. Les savons de palme, acquérant en outre, par un procédé de fabrication assez simple, la propriété de se dissoudre dans l'eau de mer, trouvent un débouché considérable dans l'exportation aux colonies, et deviennent ainsi un nouveau moyen d'échange avec les produits des pays auxquels on les expédie.

Le commerce de France, arrêté par les liens trop nombreux des restrictions et des prohibitions, ne peut pas, comme le commerce anglais, tenter la fortune d'un produit inconnu; ce n'est que lorsque nos voisins en ont, par de longues années d'expérience, reconnu le mérite, que notre marine peut en risquer l'importation; c'est ce qui a eu lieu pour les huiles de palme. Un essai fut fait en 1830, et les états officiels de la même année constatèrent l'importation de 29,000 kil. de cet article.

Le droit dont ces huiles étaient frappées (25 fr. par 100 kil) (1), ne permit qu'à des parfumeurs, dont les produits s'écoulent à des prix élevés, de tenter de semblables essais. Les années 1831, 1832, 1833 et 1834 ne présentent que des importations insignifiantes.

Ce n'est qu'en 1835, et sur la certitude de la réduction du droit à 12 fr. 50 par 100 kil., réduction décrétée par l'ordonnance du mois de juillet 1835, qu'une maison de Marseille arma un navire spécialement destiné à ce commerce et l'expédia pour la côte d'Afrique, d'où il rapporta dans le courant de 1836 un chargement de 350,000 kil. d'huile de palme; depuis lors le

(1) Le droit anglais n'est que de 2 sh. 6 d. par 45 kil.

même navire a effectué un second voyage, et a rapporté une assez belle cargaison.

Ces tentatives ayant eu du succès, les armateurs de Nantes qui ont avec la côte d'Afrique d'anciennes relations, ne pouvaient pas hésiter à les mettre à profit; plusieurs navires y furent expédiés; deux ont déjà depuis quelques mois effectué leur retour, et cinq ou six autres sont en cours de voyage, ou en armement.

Les deux tiers au moins des huiles d'olive que Marseille emploie aujourd'hui pour la fabrication de ses savons lui sont expédiées de la Sicile, de la Sardaigne, du Levant, etc. Ces différens pays envoient à la France chaque année pour 130 à 140 millions de leurs produits dans lesquels les huiles et la soie entrent pour moitié. Par contre, ils reçoivent les produits français seulement pour une somme de 80 à 85 millions, dans lesquels les produits des fabriques françaises ne figurent que pour 40 à 50 millions. A la côte d'Afrique, au contraire, la traite des huiles de palme ne se fait que contre des objets fabriqués, et offre aux diverses industries de la France un aliment beaucoup plus productif.

Un autre avantage encore qu'il appartient à l'avenir de réaliser dans l'intérêt de Marseille, c'est celui qui résulte évidemment de la culture de la plante qui produit l'huile de palme, et pour laquelle Alger offre de grandes chances de succès par l'analogie qui existe entre son climat et ceux de Fez, Tafilet et du Bambara, où elle est exploitée en si grande abondance.

Importance des pêcheries de la Russie. — Sous le rapport des pêcheries, il n'est aucun pays qui puisse l'emporter sur la Russie. Les principales sont situées sur les rives de la mer Caspienne; elles appartiennent en partie à la couronne et en partie à quelques particuliers. Sur un autre point de la côte, entre les frontières du gouvernement près l'embouchure du fleuve Oural et le Tionkaragane, elles sont entièrement libres. Les grandes pêches y ont lieu immédiate-

ment après la débâcle des glaces et jusqu'au mois de mai, époque où elles cessent pour reprendre au mois d'août jusqu'aux premières gelées d'automne. En 1836, la partie libre du rivage désigné sous le nom d'Emba, a été visitée par 836 grandes barques, et 1,935 petits bateaux portant 6,868 hommes d'équipage; les pêcheries appartenant à la couronne sont affermées annuellement 475,000 roubles. Les pêcheries seigneuriales sont exploitées par une population de 2,320 individus, sans compter les femmes et les enfans. Le produit des pêcheries seigneuriales et de celles appartenant à la couronne est évalué, terme moyen, par année, à 300,000 esturgeons de l'espèce dite belonga; 250,000 esturgeons nommés en russe ossètres, et 400 mille de l'espèce dite sevruga. A ces chiffres il faut ajouter 500,000 glanis, 600,000 carpes, 4,000,000 sandats, et un nombre encore plus grand de brochets. Dans les pêcheries libres, le produit, quoique moins important que dans les pêcheries seigneuriales et de la couronne, présente cependant des chiffres avantageux. En 1836, ces pêcheries ont rendu 9,120 esturgeons belonga, 4,050 esturgeons ossètres, et 394,620 esturgeons sevruga; plus, 3,050 carpes et sandats. L'on a préparé en outre 21,403 pouds de caviar, 830 pouds de colle de poisson, et 860 pouds tirés des arêtes de l'esturgeon. De plus, 641 hommes expédiés sur 49 barques aux îles situées à quelque distance du rivage y ont pris 128,270 phoques de différentes espèces. Sur le Volga, même activité; la rive est couverte de hameaux et de villages habités par des pêcheurs, et l'on y trouve de vastes hangars où l'on sèche le poisson et où l'on prépare le caviar. En cet endroit, la pêche continue sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. Au printemps, on pêche l'esturgeon lorsqu'il remonte vers la source du fleuve; en été on lui tend des piéges lorsqu'il retourne vers la mer; et en automne on pêche le brochet et la carpe; en hiver, lorsque la rivière est couverte de glaces, les pêcheurs qui ont eu soin de reconnaître les parties les plus profondes du lit de la rivière où le poisson se réfugie d'ordinaire pendant la mauvaise sai-

son, font des trous dans la glace, et, à l'aide de filets tendus sous la surface glacée du fleuve, ils parviennent à en prendre un grand nombre. Cette pêche prend chaque année du développement. Celle de l'esturgeon produit annuellement à elle seule plus de 2,000,000 roubles. Nous ne pouvons préciser la valeur des autres pêches, mais on peut voir, par le chiffre que nous venons d'indiquer, de quelle importance doivent être ces pêcheries pour le gouvernement.

Mouvement du port de Dantzig. — Dantzig doit son importance actuelle à la Vistule, au Bug et au Narew qui en font un immense entrepôt où la Prusse Occidentale, la Pologne, la Hongrie et une partie de la Lithuanie viennent échanger le surplus de leurs produits contre les marchandises importées de l'étranger. Néanmoins, de grandes modifications sont survenues cette année dans l'une des principales branches de son industrie. Les mâts sont plus rares de jour en jour; le plus grand nombre de ceux qui arrivent sur la place proviennent de la Russie; mais on craint que le gouvernement russe n'en prohibe l'exportation à une époque très rapprochée. Au 30 janvier, l'approvisionnement de la place consistait en 56,000 madriers de sapin; 60,500 planches de sapin, grande dimension, et 12,500 planches de sapin, petite dimension. Tout le bois rond a été recherché pendant la dernière saison, et les prix se sont tenus à 25 p. 0/0 au dessus des prix ordinaires. Le nombre des poutres de sapin qui sont sorties de l'entrepôt pendant la dernière saison, s'est élevé à 48,000 pièces, grande dimension, et 6,000 solives, petite dimension; mais l'exportation eût été plus considérable sans le prix élevé du fret. 11,000 poutres se trouvent aujourd'hui en vente; on les obtiendrait à bon marché à cette époque de l'année, car l'Angleterre exceptée, qui compte aujourd'hui plusieurs navires en charge, les autres pays ne demandent rien. Le nombre de planches de chêne exportées et employées à la consommation du pays s'est élevé dans le courant de l'année à 17,000. L'approvisionnement est aujourd'hui de 23,000 planches; la qualité de ces

planches est meilleure que celle des années précédentes. L'exportation du bois de chêne, pendant la dernière saison, n'a point été considérable; 3,000 blocs seulement sont sortis du port. Aujourd'hui l'approvisionnement se réduit à 200 baliveaux. Cet article est très demandé en raison du grand nombre de navires qui sont aujourd'hui sur les chantiers du port. Le commerce des douves prend aussi chaque jour une plus grande extension. Au commencement de la saison qui vient de s'écouler, l'approvisionnement s'élevait à 300,000 douves; et pendant le cours de la saison, les arrivages ont été de 500,000 pièces; sur ces chiffres, 400,000 pièces ont été exportées, ce qui réduit l'approvisionnement actuel à 400,000. Cet article est demandé, les prix en sont modérés, et tout porte à croire que cette année sera plus fructueuse que la saison dernière, grace aux soins que les fabricans des bords de la Vistule apportent dans le confectionnement de cet article. Ces douves ont aujourd'hui plus de largeur qu'autrefois, ce qui les rend aussi propres à la consommation de l'Angleterre que le sont celles qui sont fabriquées dans la Volhynie. Voici les prix du dernier cours: — Bois de sapin; 1re qualité, 33 sh. la charge; 2e qualité, 25 sh.; ordinaire 21 sh. — Planches de sapin, épaisseur 3 pouces, longueur de 36 à 45 pouces, 12 sh. la planche. — Planches de chêne, même dimension, de 5 à 3 p., 12 sh. — Mâts de 65 à 70 pieds, et de 22 à 25 pouces de diamètre, de 16 à 19 p. la pièce, 6 £. — Beauprés de 40 à 48 pieds de longueur, et de 20 à 23 pouces de diamètre, de 6 à 9 p., 4 £.—Prix du fret; en mars 1837, pour Londres, 22 à 23 sh.; —pour Liverpool, 28 sh. — Pour mars 1838, les capitaines se sont engagés pour 19 sh. 6 d. — Nous avons relaté ces faits pour démontrer combien il sera facile à l'Angleterre de se passer du Canada, pour son approvisionnement de bois de construction, dans le cas où cette colonie viendrait à se séparer définitivement de la métropole.

REVUE

BRITANNIQUE.

Portraits historiques.

N° III.

LE COMTE DE SHAFTESBURY.

L'homme qui avait replacé Charles II sur le trône, travaillait à le renverser. Les vaisseaux de Shaftesbury étaient brûlés. Il s'était retourné au dernier moment, l'arme en main, en face de la cour, qu'il avait paru défendre. Il avait saisi l'heure précise où Clifford, le duc d'York et Charles II, essayant de mettre à profit l'apathie nationale, tramaient ce qu'ils appelaient l'indépendance du monarque, c'est-à-dire l'usurpation de tous les droits du peuple. Par une trahison effroyable qui devenait un coup de politique extraordinaire, Ashley se déclarait l'agresseur d'une mesure à laquelle il avait pris part, et pointait son canon contre la forteresse qu'il avait promis de garder. Ce fut un grand mouvement à travers toute la nation. La masse protestante, trouvant un guide si hardi, apparaissait

formidable ; les Communes ne voulaient point reculer d'un pas : contre leur opiniâtreté, la faible majorité de la chambre haute se trouvait impuissante. Aux acclamations du peuple presque entier, il fallut que le roi cassât de sa propre main l'édit qui permettait de ne *pas se conformer* au rit anglican. Vainqueur d'une manière si éclatante, Shaftesbury poursuit son avantage, il l'exploite et l'augmente ; sa position grandit encore. Il rayonne, si l'on peut le dire, au milieu de cette cour qui chaque jour s'éclipse et s'obscurcit.

Le lendemain même du retrait de la fameuse déclaration, Shaftesbury informe la chambre des lords de la cassation de cet acte : renseignement qu'il donne, non par *ordre exprès,* mais avec la permission du roi ; puis il propose son célèbre acte du *test*, qui équivaut à une révolution tout entière, qui a donné tant d'embarras et suscité tant de difficultés à Jacques II, et qui pendant un siècle et demi a repoussé le catholicisme de la constitution anglaise. Pour auteur il a Shaftesbury : c'était le coup de poignard dont il voulait tuer le duc d'York et ses adhérens.

On ne pouvait ni venir plus à propos ni frapper plus juste. Environné d'une immense influence ; tout puissant dans le conseil ; envahissant les emplois au moyen de ses créatures ; le duc d'York était catholique et ne travaillait qu'au profit de la catholicité. L'acte du test déclarait incapable d'occuper aucune fonction publique quiconque ne se soumettrait pas ostensiblement aux rites et aux doctrines de la réforme anglicane. Cette terrible invention de Shaftesbury, vainement repoussée par quelques membres de la chambre haute, mais accueillie avec enthousiasme par les Communes, obtint le plus entier succès.

Tout le parti du duc d'York croula avec lui ; Clifford perdit son portefeuille ; le duc, son influence et sa place au conseil. Le roi s'effraya de son isolement ; et le premier homme de la nation fut lord Ashley.

L'indolence, l'indifférence et l'amour du plaisir sauvaient à Charles II tous les ennuis d'une telle position. Prêtant

tour à tour l'oreille à Shaftesbury, à Clifford, au duc d'York; promettant tout à tout le monde; se moquant intérieurement de tous les partis; il laissait aller les choses, sans trop s'embarrasser des luttes dont pouvait hériter son successeur. L'armée qu'il avait réunie à Blackheath, espoir des catholiques devenus nombreux, était un objet d'effroi pour leurs adversaires. Chaque jour, de nouveaux actes de la chambre des Communes portaient témoignage de cet effroi qui devenait sans cesse plus hostile; on ne parlait que de complots papistes, de poison et de poignards, d'assassinats projetés ou accomplis. La maison de Shaftesbury, en cela plus politique que timide, était devenue un arsenal et une forteresse. Il avait armé ses gens, barricadé ses portes et muni ses fenêtres d'artillerie. Pendant que ce redoutable tacticien frappait ainsi l'imagination populaire, il manœuvrait pour ruiner les catholiques en les divisant. La maîtresse d'un nommé Leighton, gagnée par Shaftesbury, livrait à Benett, ami de ce dernier, tous les secrets de lord Pétre, d'Arlington, de Mountacute, de Carlingford et du duc de Berkshire, tous catholiques. Ces derniers formaient le groupe janséniste, opposé au parti jésuitique du duc d'York, de Clifford, de Nordwich, d'Arundel et de Stafford. Maître des secrets de l'un de ces groupes, il en faisait instruire le groupe ennemi, fomentait la guerre civile entre eux, révélait au roi leurs intentions et détruisait d'avance le résultat de tous leurs plans. Ainsi, un seul homme avait animé le parlement, excité le peuple, opposé une digue à tous les projets de la cour et contrecarré Louis XIV. Il imposait même au roi qu'il amusait par son esprit et qui cherchait à l'amuser à son tour par des promesses; mais après tout le maître était la dupe du sujet. Pénétré des terreurs dont Shaftesbury l'obsédait, Charles II se trouvait réduit à l'impuissance, se contentait d'ajourner ou de proroger le parlement, et préparait par ses délais et ses incertitudes le désastre que son frère devait subir un jour.

Le duc d'York sortit du conseil; privé de tout crédit, il se tourna du côté de la France. Son mariage avec l'archiduchesse

d'Inspruck venait de manquer. Louis XIV lui offrit d'assigner une dot à la princesse de Modène, Marie d'Este, jeune et belle personne, dévouée au catholicisme et placée sous la main de la France. Ce nouvel engagement de l'héritier présomptif du trône d'Angleterre envers la couronne de France, causa un mécontentement si vif, que Charles II, craignant une nouvelle levée de boucliers de la chambre des Communes, eut encore recours à la prorogation; manœuvre à laquelle Shaftesbury répondit, en provoquant une pétition des communes contre le mariage du duc d'York et de la princesse de Modène. Le 27 octobre 1673, on vit une chose inouïe dans les annales parlementaires: le chancelier, après avoir déclaré la volonté du roi, ajoutait au discours officiel que son poste lui commandait une allocution toute personnelle; nouveauté que rien n'autorisait; coup-de-maître hasardé avec la certitude du succès.

« Milords et Messieurs, dit lord Shafetsbury, Sa Majesté ne m'a chargé de rien vous dire de plus. Permettez-moi d'ajouter ici l'expression de mon vœu sincère et profond pour que cette session égale, pour qu'elle surpasse l'honneur de la session dernière. Puisse-t-elle achever ce qu'elle a commencé pour la sûreté du roi et celle du royaume; puisse-t-elle être à jamais fameuse pour avoir établi sur des bases durables nos lois, notre religion, nos propriétés! Puissent les vents orageux ne pas ballotter notre navire, et un calme plat ne pas nous saisir! Qu'une brise favorable rende notre marche sûre, ferme, constante, inébranlable; qu'elle nous conduise au port, à la sagesse qui est le salut des nations. »

Les partis comprenaient ce langage et l'interprétaient éloquemment. Le sens qui se cachait sous ces paroles vagues et ambiguës était celui-ci: — Frappez le duc d'York; exilez ses amis, et que le catholicisme soit vaincu avec eux. — En effet, l'adresse la plus vive contre le mariage du duc d'York, contre le papisme et contre une armée permanente répondit à l'appel de lord Ashley.

Faire de Shaftesbury une victime populaire, c'était le grandir encore; lui enlever sa place, c'était le poser ouvertement

chef de parti. Dans un moment où tout était si animé, les catholiques n'imaginèrent rien de mieux que la dissolution du parlement. Y faire consentir le roi n'était pas le plus difficile ; mais comment le forcer à tenir sa parole? Le 3 novembre de la même année, comme il soupait chez la duchesse de Portsmouth avec les lords Danby et Arundel, le nonce du pape et les ambassadeurs de France et de Portugal, Charles II promit après boire la dissolution que tout le monde lui représentait comme urgente; il y était surtout poussé par l'ambassadeur de France qui tira de son portefeuille des lettres annonçant le succès des armes de Louis XIV en France, et promettant le secours prochain de ce monarque. Le roi d'Angleterre s'engagea par les sermens les plus solennels à dissoudre la chambre. Mais sa parole avait peu de poids, et le lendemain matin il ne songea plus qu'à le proroger. Il envoya chercher Ashley qui ne se doutait de rien. Êtes-vous en costume? lui demanda-t-il.

— La question de votre majesté me surprend.

— J'ai résolu de proroger le parlement ce matin ; mais croyez que je n'oublierai jamais l'intérêt protestant ni les promesses que je vous ai faites.

— Sire, répondit Shaftesbury, dont les propres paroles ont été conservées par Locke et par son secrétaire Martyn, ceux qui vous conseillent la prorogation ne s'arrêteront point en si beau chemin; je crains que votre complaisance en ceci n'ait les résultats les plus dangereux pour vous-même et pour le pays. Quand même ceux qui vous donnent ces conseils seraient des sots, assez méprisés pour que la nation leur attribue cette mesure et vous la pardonne, croyez-moi, sire, ces messieurs ne resteraient pas tranquilles et vous entraîneraient bientôt à votre perte. Si mon avis avait prévalu, je me serais engagé à faire de vous le prince le plus puissant de la chrétienté. Aujourd'hui, quelque dévoué que je sois à votre personne; quelque reconnaissance que je vous doive, je vois que, grace aux mesures que vous prenez et au parti dont vous acceptez l'alliance il m'est impossible de vous servir plus long-temps : votre prochaine démarche sera nécessairement de me faire

redemander les sceaux. Sire, permettez-moi de vous laisser une dernière parole pour conseil. Gouvernez bien, vous serez plus heureux en ce monde, et vous irez plus sûrement dans l'autre que par tous les exorcismes et toutes les prières de la religion romaine. » Le roi sembla ému et la prorogation n'en eut pas moins lieu.

Tout le monde s'attendait à la chute de Shaftesbury, que le roi aimait personnellement, mais qui ne pouvait résister au dernier effort de la cabale ennemie. Il le prévoyait lui-même, et son unique soin fut de tomber avec grace, en conservant la faveur du monarque et en éveillant encore l'envie des courtisans; il dut être pleinement satisfait : la comédie dont il fut le principal auteur fut une véritable jouissance pour le roi, un objet de crainte pour ses ennemis.

Le 9 novembre au matin (c'était un dimanche), il entra dans le cabinet du roi auquel il adressa ces paroles :

« Sire, je ne puis douter que votre intention ne soit de disposer du poste que j'occupe ; mais j'espère que Votre Majesté ne pense pas à me témoigner un mécontentement et un mépris personnel.

—Poisson de Dieu, s'écria Charles II employant le ridicule juron qu'il avait créé pour son usage, je veux que rien dans ma conduite ne puisse ressembler à une insulte.

—Eh! bien, Sire, vous me permettrez sans doute de porter les sceaux à la chapelle devant votre majesté, comme c'est l'usage. Votre majesté les enverra chercher ensuite chez moi.

— Très volontiers; tenez-les prêts à quatre heures chez vous. »

Tous les courtisans réunis dans l'antichambre, et vivement intéressés par le drame qui se jouait, s'attendaient à voir sortir Shaftesbury, déchu et privé de son titre, après sa conversation avec le roi. Mais la conversation durait! mais on entendait Charles II rire aux éclats! Enfin à sa sortie du cabinet royal, Shaftesbury était encore grand chancelier comme auparavant. Quelques uns d'entre eux se détachèrent, coururent vers le duc d'York, et lui annoncèrent que tout était perdu.

Cependant à quatre heures le secrétaire Coventry se présentant pour redemander les sceaux, comme cela était convenu, dit au chancelier :

« Milord, c'est vous qui êtes hors de danger, votre position est tranquille; quant à nous, nous marchons à notre ruine. J'aurais désiré pouvoir m'abstenir du rôle que je joue. Ils me l'ont imposé comme une insulte, parce que je suis votre ami et votre parent.

—Je vous remercie, répondit Ashley en lui remettant les sceaux; j'ai donné au roi les avis qui m'ont semblé les plus salutaires, on ne m'a pas écouté, je dépose la robe et je tire l'épée. »

Ce mot spirituel indiquait toute la situation. Shaftesbury renversé, nécessairement chef de l'opposition, ne pouvait plus être qu'un athlète engagé dans un combat à mort. En vain avait-on essayé de le compromettre à diverses reprises; grace à sa souplesse et à sa prévoyance, il n'avait pas cessé d'accroître sa popularité. Tout en faisant partie de l'administration, il avait sapé le pouvoir absolu, miné le trône, fortifié l'intérêt protestant, insulté et humilié le duc d'York, fait triompher la grande et terrible loi du *test* : si bien qu'à l'époque où il devenait le général ostensible et le guide avoué du parti national, il se trouvait muni de toutes les ressources imaginables et armé pour la victoire. On sentait l'importance de ce changement et la nécessité de se tenir en garde contre les attaques d'un tel ennemi qui possédait tous les secrets de ceux qu'il voulait attaquer. Louis XIV, ayant à sa solde toute la cour de Charles II, espérait venir à bout tout aussi aisément de Shaftesbury que des autres; il lui dépêcha Ruvigny, qui, chargé ordinairement de ce genre de négociations, en possédait l'habitude. Dix mille guinées, accompagnées des expressions les plus flatteuses, des éloges les plus directs, furent offertes à l'homme d'état qui formait des plans d'une élévation bien plus haute, et qui se trouvait, par l'essor même de son ambition, supérieur à toutes les tentatives de corruption.

Stringer, ami d'Ashley et qui se trouvait présent à cette conversation, nous a transmis la réponse de Shaftesbury.

«Je puis juger, monsieur, d'après ces offres extraordinaires, que l'on attend de moi une affiliation au parti français. Je ne saurais le faire, sans compromettre l'intérêt de mon pays. Quelque reconnaissance que m'inspire l'opinion favorable exprimée par le roi de France à mon égard, je ne puis, d'aucune manière, accepter le cadeau qui m'est offert; d'ailleurs, il me serait impossible de lui rendre aucun service en retour. Les intérêts du roi de France sont diamétralement opposés aux nôtres, surtout depuis qu'il a considérablement accru sa marine et affecté la souveraineté des mers; si j'ai acquis une certaine réputation parmi le peuple, c'est parce que je sers fidèlement la religion et les droits nationaux; on me regarde comme une victime de ce dévoûment. A peine les aurai-je abandonnés, tout le monde m'abandonnera; je n'aurai plus la force de rendre aucun service. Quant à l'autre offre que vous me faites de la part du roi mon maître, de me créer duc et de m'accorder un portefeuille, veuillez lui en témoigner ma gratitude, et dire à Sa Majesté que mon dévoûment à son service est sans bornes, tant qu'il sera compatible avec les libertés du peuple et celles de la religion.»

Ainsi se posait en héros, et d'une manière à laquelle la masse ne pouvait refuser son admiration, l'homme qui avait escamoté la couronne à la démocratie pour la placer sur la tête de Charles II; qui avait joué, et déjoué tour à tour, Monk, Clarendon, le duc d'York et Charles II; qui, perpétuellement infidèle à tous ses amis, se réfugiait dans la gloire populaire comme dans un asile contre toutes ses trahisons: trahisons que l'on respectait d'ailleurs, tant elles étaient audacieuses et adroites, témérairement habiles et spécieusement colorées.

Ce fut vers cette époque que l'esprit actif et aventureux de l'ex-chancelier s'occupa, de concert avec le philosophe Locke, son ami, de la législation de la Caroline du sud dont il possédait une partie.

Il est curieux d'observer, dans les lois réglementaires, formulées par un homme d'état opposant et un philosophe rationaliste, les premières semences de cet esprit de liberté qui a produit tant de fruits éclatans dans l'Amérique du nord et qui domine toute la constitution des États-Unis. C'est là peut-être un des exemples les plus frappans de ce magnétisme de la pensée qui d'un bout du monde à l'autre va changer les mœurs des peuples et préparer l'avenir. Ces puritains qui, astreints à la foi religieuse la plus sévère, avaient été chercher un refuge dans le Nouveau-Monde, les voilà soumis tout à coup à des lois dictées par une philosophie presque matérialiste. Le principe de l'indépendance individuelle légué par la foi religieuse, fortifié par la persécution, se développe sous l'influence d'un nouveau Code qui a pour base première le bien-être terrestre, et par conséquent l'individualité. Les années s'écoulent et tous ces événemens produisent leurs effets. De cet axiome d'indépendance personnelle découlent le détachement de la métropole, l'organisation fédérale et le règne de la démocratie. Par un phénomène aussi réel que bizarre, ces mêmes doctrines de Locke, commentées par Rousseau et Voltaire, viennent se mêler en France au mouvement de la monarchie mourante : et au moment où l'Amérique républicaine va se séparer de sa mère, la France et l'Amérique s'allient contre l'Angleterre qui devient alors le symbole des vieux intérêts monarchiques. De cette alliance résulte la grande explosion démocratique de la révolution française, qui à son tour revient battre en brèche l'aristocratie de la Grande-Bretagne et la menacer de ruine. C'est là que les choses sont parvenues aujourd'hui.

Mais revenons à Shaftesbury, homme plus puissant que Mirabeau et qui, dans une lutte plus longue, avec plus de corruption il est vrai, de vices et de fausseté, a jeté de plus abondantes semences dans le champ de l'avenir.

Le parti national et protestant, fort d'une acquisition si importante, ne perdit pas un moment ; la même chambre des Communes qui par sa servilité avait encouragé toutes les usur-

pations royales, éleva la voix dès le commencement de la session de 1674 contre la guerre de Hollande, l'alliance française et l'influence des catholiques. Elle demanda par une pétition que tous les papistes, ou ceux qui étaient réputés tels, fussent bannis de Londres pendant la session. Enfin, un mélange de fanatisme simulé et de politique perfide, que l'instigation de Shaftesbury faisait mouvoir, sollicitait un jeûne général et obligatoire, à l'effet de *détourner de la nation le fléau de la papauté.*

Ces procédés vigoureux partaient tous de la même main et se succédaient avec une rapidité menaçante. On sollicitait l'expulsion de lord Lauderdale; on allait accuser de haute-trahison Arlington et Buckingham; deux bills sur la liberté individuelle allaient passer sans obstacle, lorsque le roi effrayé prorogea le parlement jusqu'au 9 novembre, c'est-à-dire pendant quatorze mois entiers. Ces quatorze mois ne suffirent pas à Charles II et à Louis XIV son allié. Louis paya 500,000 écus qui permirent à son noble cousin d'étendre la prorogation jusqu'au 13 avril 1675. L'agitation populaire refoulée sur elle-même, ployée sous la menace d'une proclamation qui défendait tout rassemblement séditieux, et assimilait la non-révélation au complot, croissait et s'envenimait sourdement. On employait tour-à-tour la corruption et l'intimidation, deux moyens dont le succès est passager et qui laissent une souillure permanente. Shaftesbury passa presque tout ce temps à la campagne, ne daignant pas même répondre aux calomnies des gens de cour et aux pamphlets des écrivains chargés de détruire sa considération et son crédit.

A peine le parlement s'assemble-t-il de nouveau, la flamme que l'on croit étouffée se reveille, les mêmes clameurs contre les démarches de la cour se font entendre. Elle y répond par un bill proposé dans la chambre haute, exigeant de tout citoyen un serment d'obéissance passive. Shaftesbury relève le gant et combat pied à pied ce bill, qu'il arrête et entrave pour ainsi dire à chaque degré de son passage. Quatre protestations successives en suspendent la première, la seconde, la troi-

sième lecture; puis la mise en délibération. Jamais chicane parlementaire ne fut plus active ni plus habile. Le débat s'élève sur le point de savoir si les protestations signées sont permises pendant le cours d'un débat : puis elle reprend avec plus de force sur la formule religieuse du serment. Devenu théologique, il semble la proie des évêques attachés au pouvoir absolu, et qui prennent parti contre Shaftesbury. Mais cet homme, qui comme Mirabeau avait épuisé toutes les surfaces sans avoir jamais rien approfondi, et qui moitié charlatanisme, moitié sagacité, devinait la science même qu'il ignorait; cet homme dont Charles II disait sérieusement : « Il sait plus de théologie que mes théologiens, et plus de jurisprudence que mes juges, » ne laissa pas les hommes d'église le battre sur leur terrain. Ses répliques furent longues et triomphantes; et l'un des évêques qu'il combattait n'ayant pu s'empêcher de dire à son voisin : « Quand donc cet homme aura-t-il fini de prêcher ? » Shaftesbury se retourna vers lui : « Quand je serai évêque, » répondit-il; et il continua la discussion.

Ce mémorable débat se prolongea soixante-dix jours; on sentait ce qu'il y avait de vital dans cette lutte, où il ne s'agissait de rien moins que du pouvoir absolu pour les uns et de la liberté pour les autres. Plus l'opposition se montrait résolue, plus la cour y attachait d'importance. Deux mandats particuliers du roi prélevèrent sur le trésor : d'abord 80,000 £, puis 120,000 £ qui, répandues parmi les membres des deux chambres, devaient, en cette époque de vénalité universelle, amener le résultat redouté par les amis de la nation. La partie semblait perdue; mais l'intrigue de Shafstesbury veillait.

Les deux chambres allaient voter la loi fatale; et il ne s'agissait plus que de lui donner le temps des formalités requises, lorsqu'un docteur, Shirley, qui se trouvait en procès avec un nommé sir John Fagg, membre de la chambre des Communes, fit appel de la sentence auprès de la chambre haute. Il avait toujours régné entre les deux chambres une rivalité qui subsiste encore, une jalousie mutuelle de leurs

priviléges, que Shaftesbury n'avait cessé de pallier et de corriger, pour faire marcher les membres de la chambre basse et les pairs dans la voie commune de l'opposition. Mais en suscitant une querelle à propos de cet incident, il sentit qu'il allait opposer une barrière aux prétentions de la cour, empêcher le bill de passer, gagner du temps et faire naître un embarras inextricable. Il n'y manqua pas. Les Communes, à son instigation, déclarent qu'en recevant la demande de l'appelant, les lords ont enfreint les priviléges de la chambre basse. Le président des Communes lance un mandat d'arrêt contre Shirley; au moment où l'on dépose ce mandat sur la table de la chambre haute, lord Mohun, l'un des caractères les plus violens de l'époque, s'empare de l'acte et le déchire. Les Communes réclament avec force le châtiment de ce lord; Shaftesbury, contre toute justice, fait décreter solennellement par la chambre haute qu'il a bien agi, et que son action est légale. La querelle s'envenime : rien de plus terrible et de plus dénué de raison que deux assemblées se livrant la guerre. Les Communes exaspérées font jeter en prison les avocats de Shirley. Les pairs ordonnent aussitôt leur mise en liberté. Toute la haute société, et même les femmes, alors étrangères à la politique, prenaient part à cette lutte passionnée. Une anecdote, conservée par Gray, donnera une idée du ton, au moins singulier, que la licence de Charles II avait introduit dans les premiers rangs des Communes. Deux ou trois dames se trouvaient dans la galerie, passant leur tête au dessus des épaules de quelques spectateurs; le président qui les aperçut s'écria :

« A quel bourg ou à quel comté appartiennent les honorables membres que je vois là-haut ?

— Ils sont de vos domaines, répliqua Coventry, qui savait que le président lui-même les avait amenées; d'ailleurs, sous ces manches de soie trouverait-on peut-être des habits de drap.

— Je vous jure que j'ai vu des jupons, cria le président. »

La discussion reprit son cours.

Charles II, fatigué du conflit des deux chambres, prorogea

de nouveau le parlement jusqu'au 13 octobre. Ces prorogations affaiblissaient le pouvoir, mécontentaient le peuple, irritaient le parlement. C'était bien ce que voulait Shaftesbury. Il espérait que toutes ces prorogations aboutiraient à une dissolution, plus favorable encore à son parti. Par ses relations avec certains amis perfides des catholiques, il leur persuadait aussi que leur intérêt exigeait la convocation d'un nouveau parlement; et c'était précisément ce qu'ils conseillaient à Charles II, moins passionné et plus clairvoyant qu'eux dans son indolence, et qui reculait devant le périlleux drame des élections. Avec quelque soin que Shaftesbury cachât la main unique et puissante qui dirigeait tous ces ressorts, le bon sens populaire l'apercevait et le nommait; on ne lui épargnait ni les menaces, ni les accusations. « C'est vous, vous seul, lui dit un jour lord Digby, dans une réunion fort nombreuse, qui êtes l'ennemi du roi, qui fomentez tous les troubles. Vous voulez la république, je le dis hautement, et nous aurons votre tête. » Lord Bristol, père de lord Digby, intenta une accusation capitale contre Shaftesbury, devant la chambre haute. Elle, qui avait pour chef et pour guide cet homme d'état, ne daigna pas même prêter l'oreille à l'accusateur, fit effacer l'accusation de ses registres, obligea lord Bristol à demander pardon, et peu de temps après traita de même lord Arundel, autre ennemi acharné de Shaftesbury. Ce dernier, l'un des hommes qui ont le mieux exploité les avantages de leur position, intenta, à son tour, un procès à Digby et le fit condamner à 1100 £ de dommages et intérêts.

Le parlement s'assemble enfin; la cour redoute la continuation de cette interminable querelle jetée comme un obstacle dans la voie de ses délibérations; et le roi déclare dans son discours d'ouverture, qu'avant de s'occuper de ces débats d'une nature privée, il veut que les chambres terminent les travaux qui sont restés en suspens. En effet, le ministère essaya de faire mettre au néant l'appel du docteur Shirley, et le débat s'éleva encore de nouveau sur cet incident qui occupa

la chambre pendant six jours. Shaftesbury, à la tête de l'opposition, éveilla si bien l'orgueil et la susceptibilité de la chambre haute, lui fit sentir si vivement que son existence même était compromise, que malgré l'autorité de la parole du roi, on ne s'occupa point des bills, mais seulement de l'affaire du docteur Shirley. Les amis d'Ashley ont conservé quelques fragmens du discours, aussi habile que violent, qu'il a prononcé à cette occasion.

« ..... Nous sommes, Milords, s'écriait-il, les grands conseillers du roi, et nous avons le droit de ne pas partager l'avis de ceux qui l'entourent. Ils voudraient sans doute la paix avec la France ; moi, je ne la veux pas, je la crains, je la repousse par tous les moyens possibles ; je ne donnerai les mains à aucune des mesures qui tendront à augmenter la puissance de la France. Laissez les Français agir, et vous verrez ce que deviendra l'Angleterre, en dépit de toutes les assurances du monarque, et de tout l'argent que vous donnerez pour votre défense.

» Apprenez que le roi de France est devenu, de tous les souverains vivans, celui qui possède la plus forte marine : que l'année dernière il a fait construire vingt-quatre navires ; qu'il en a vingt-quatre de plus que nous ; que tous ses vaisseaux sont merveilleusement bien approvisionnés, tandis que nous, nous n'en avons pas un seul en état. Maître d'un trésor immense, il force la nature de céder à son génie, et surtout à la prodigalité de ses dépenses. A quel usage croyez-vous qu'il applique un jour les ressources qu'il a ainsi accumulées, ce prince si prudent, si appliqué à ses affaires ? pensez-vous qu'il veuille se servir de ses vaisseaux pour voyager sur terre, pour aller conquérir la Hongrie ou l'Italie ? Tenant la clé de l'Océan, croyez-vous qu'il négligera de s'emparer de l'Irlande, chose faisable, facile, utile et qui lui assurerait la possession de tout le commerce des Indes occidentales et orientales ?

« Je sais que le banc des évêques, tout riches qu'ils soient en science, en piété, en sagesse, n'approuvent pas les paroles que je prononce ; jamais ces vénérables membres ne sont

d'un avis contraire aux intentions de la couronne. Eux et moi nous différons de principes. Je crois, moi, que le roi est roi par la loi du pays; loi obligatoire pour lui comme pour le pauvre à qui elle assure la jouissance de sa chaumière. Mon principe est que la chambre des pairs, sa judicature et les droits qui lui appartiennent forment une partie essentielle du gouvernement. Le roi, gouvernant et administrant la justice par le moyen de la chambre des pairs, prend conseil des deux chambres dans toutes les matières importantes: voilà la forme du gouvernement que j'avoue, sous laquelle je suis né, qui est obligatoire pour moi. Si jamais (que Dieu nous en préserve!) nous devions subir un roi gouvernant sans parlement, au moyen de son armée, je n'avouerais pas cette forme de gouvernement sous laquelle je ne suis pas né, qui n'est pas obligatoire pour moi.

« Il y a, Milords, d'autres principes assez nouveaux qui doivent naisance à l'archevêque Laud, et que je crois subversifs de toute espèce de gouvernement et de droit : *que la monarchie est de droit divin.* Si cette doctrine était vraie, notre grande charte serait inutile, et nos lois n'auraient quelque valeur que sous le bon plaisir royal. Etablissez le droit divin; la monarchie n'a plus de bornes humaines, elle n'a pas même le droit de s'en imposer; tous nos droits, tous nos titres, tous les priviléges de la chambre des Pairs, tous ceux de la chambre des Communes, propriétés, libertés, vont s'engloutir non seulement dans l'intérêt, mais dans le caprice et le bon plaisir de la couronne. Le meilleur et le plus sage des hommes, s'il croit à cette doctrine, n'a plus qu'à livrer au roi tout ce qu'il possède, tout ce que nous possédons, non pas même selon l'utilité réelle du roi, mais selon son caprice. Dans ce cas, en effet, il n'y a qu'une règle de justice, c'est le bon plaisir royal.

» Je conclus, Milords : vous voyez combien il serait fatal que de telles doctrines vinssent à se répandre; vous voyez quel est votre devoir envers vous-même et le peuple. Que l'on vous arrache le droit de recevoir les appels; c'est sans doute le

désir de la cour, mais ce n'est pas l'intérêt de la chambre des Communes elle-même. Je vous supplie donc de ne pas procéder à votre suicide ; de suivre la seule voie capable de vous garantir et de vous sauver, et d'appointer un jour que vous puissiez consacrer à l'affaire importante du docteur Shirley. »

Il réussit : le jour fut appointé. Pendant qu'il se chargeait d'animer la chambre des Pairs contre la cour, ses amis dans la chambre des Communes ne se montraient pas moins ardens à irriter leurs collègues contre la chambre haute. La scission étant devenue flagrante et furieuse, l'occasion sembla bonne pour proposer une adresse de la chambre haute, demandant la dissolution du parlement. La cour redoutait ce résultat, qui lui faisait perdre toutes les sommes d'argent consacrées à l'achat des Communes. Le petit noyau catholique le désirait, espérant, à tort sans doute, qu'un nouveau parlement lui serait favorable. Shaftesbury, qui connaissait mieux l'état de la nation et qui avait sondé l'esprit public, soutint la dissolution de toute sa force. « Une session aussi prolongée, disait-il, est contraire à la constitution ; les membres, se détachant de l'intérêt national, deviennent plus exposés à la corruption. C'est d'ailleurs une injustice flagrante, de soustraire aux sentences de la loi, pendant un laps de temps aussi long, les membres que leurs priviléges protégent contre les atteintes de leurs créanciers. Il ne faut pas commettre cette iniquité criante. » Enfin, après une lutte animée, la cour remporta l'avantage, mais de deux voix seulement. Aussitôt une protestation rédigée par lord Shaftesbury, et signée par un grand nombre de pairs, fut lancée et força le roi à proroger de nouveau son parlement pour quinze mois ; mesure sans antécédent, et qui augmentait le mécontentement de la nation.

Que l'on suive la route parcourue par Shaftesbury depuis la restauration : tant de difficultés vaincues ; une si profonde habileté dans la divination de l'instinct populaire ; une si grande audace à le devancer, une si grande facilité à le diriger ; l'art de se faire respecter de ses amis et craindre de ses

ennemis ; le talent de se prêter aux nécessités présentes par des concessions faites à propos, et celui de dominer les choses futures par le ménagement et la prévision : quelle habileté ! quel résultat ! quel homme que celui qui reste dix ans membre d'une administration dont il ruine le principe et dans laquelle il se conserve solide ! qui, dans le ministère, et hors du ministère, est toujours l'homme redouté, le meneur, le point central, l'ame dirigeante ! qui sait amuser le roi et lui plaire ; saper lentement et sûrement l'autorité toute-puissante des catholiques ; semer la discorde dans leur camp ; réunir, grouper, rendre solides les intérêts protestans ; étendre jusqu'en Allemagne le réseau invisible et inextricable de cette opposition ; trouver des ressources inattendues contre tous les périls ! En vérité, ce personnage que la plupart des historiens ont oublié, que les uns représentent comme un intrigant subalterne, les autres comme un ambitieux cédant aux variations de son époque ; ce personnage équivoque et complexe comme les machinations qu'il a tramées, me semble prendre place au nombre des plus grands guides des nations, des Richelieu et des César. Quel que soit l'événement postérieur à sa vie que l'on observe dans l'histoire d'Angleterre, on trouve qu'il est l'œuvre de Shaftesbury. Préparateur redoutable et jusqu'ici inconnu de la grande scène qui devait se jouer sous Guillaume III, il fait agir d'avance tous les ressorts et tous les cordages qui déposséderont le duc d'York, renverseront le droit divin, et constitueront la Grande-Bretagne telle qu'elle a existé jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle.

Il s'agissait d'immoler cet homme dangereux, ce qui n'était point facile : il riait des pamphlets écrits par les catholiques et dans lesquels les noms de furie, de monstre, d'infâme, de moteur de tous les troubles, de démon incarné, lui étaient impitoyablement prodigués.

Enfin le parlement se réunit. Le duc de Buckingham, qu'une pique contre la cour venait d'attacher à l'opposition, prétend que les chambres n'ont pas le droit de s'assembler et

que le parlement est dissous par le fait. Shaftesbury le soutient avec vigueur, et, comme à l'ordinaire, joue le premier rôle dans une discussion qui ne semble lui réserver qu'une place accessoire. Le débat s'échauffe, un duc prétend que Buckingham doit être cité à la barre de la chambre haute, comme coupable d'outrages envers le roi. Lord Arundel se lève pour proclamer la même opinion et faire la même demande, combattue avec véhémence par lord Shaftesbury. Des animosités personnelles se mêlèrent à la discussion politique, et déjà le parti de Shaftesbury faiblissait, lorsqu'un message de la chambre des communes vint lui porter le dernier coup. La prétention de Buckingham, il faut le dire, était illégale : une prorogation n'a jamais équivalu à une dissolution. Ce qu'il y avait dans la chambre haute de consciences honnêtes s'alarment à juste titre, et le ministère usant sans pitié d'un commencement de victoire, obtient une sentence de la chambre contre lord Shaftesbury; sentence qui le condamne à se mettre à genoux devant la barre et à prononcer les paroles suivantes :

« Je reconnais que ma tentative pour établir qu'un parlement prorogé est un parlement dissous, a été une action dangereuse et de mauvais exemple : c'est pourquoi je demande humblement pardon à Sa Majesté et à l'honorable chambre. »

Buckingham, premier auteur d'une proposition compromettante, avait eu soin de disparaître de la chambre selon ses habitudes de légèreté insouciante et lâche. Salisbury et Warton, qui avaient partagé l'opinion d'Ashley, mais que le ministère avait eu soin d'écarter de l'accusation, refusèrent de profiter de ce bénéfice qui leur était offert. Tous trois se rendirent prisonniers et se laissèrent enfermer dans la Tour de Londres, plutôt que de faire amende honorable. La honte vint à saisir le duc de Buckingham qui se rendit prisonnier le lendemain matin et partagea leur prison.

La témérité inhabile de Buckingham a ruiné d'un coup les intrigues de Shaftesbury; le voilà en prison ! Le duc d'York respire. Shaftesbury ne demandera point pardon;

et la chambre des pairs, jalouse de ses priviléges, ne le lâchera pas qu'il n'ait accompli la démarche humiliante qu'on lui impose. Shaftesbury s'adresse au tribunal du banc du roi, qui, redoutant l'influence croissante du duc d'York, se déclare incompétent; des ordres sont donnés pour que les prisonniers soient consignés chacun dans une chambre séparée; l'opposition suit l'exemple des juges, tremble et se refroidit. Les Communes intimidées s'ajournent elles-mêmes pour éviter au roi une nouvelle prorogation. Enfin les quatre condamnés voyant qu'il n'y a plus pour eux de ressources, adressent au roi une pétition que rédige Shaftesbury. On ne redoute ni Warton, ni Salisbury, ni même Buckingham, auteur de ce débat, c'est Shaftesbury que Charles II veut tenir dans un état d'inaction que le cachot seul peut garantir. A Shaftesbury lui seul s'adressaient les attaques, à lui seul appartenait la haine. Ils eurent tous leur grace, il resta seul à la Tour. D'ajournement en ajournement on avait atteint la fin de l'année 1677. Le grand agitateur, sévèrement gardé à vue, ne communiquait avec personne sans le consentement du roi, c'est-à-dire du duc d'York; chaque jour, le gouvernement prenait une attitude plus hautaine et plus arbitraire; il y allait de tout le salut du parti. Si Shaftesbury restait en prison, le triomphe des catholiques semblait certain. Il se détermina donc à s'adresser à la chambre haute et à se soumettre. Ce n'était pas le compte du ministère à qui la liberté de Shaftesbury faisait peur, et qui l'accusa d'une nouvelle faute, celle d'avoir attenté aux priviléges de la pairie, par son appel au tribunal du banc du roi.

Le débat s'engage sur ce nouvel incident : après deux jours de discussions, la chambre déclare que c'est un crime attentatoire à ses priviléges de reconnaître l'arbitrage d'une cour inférieure lorsque l'on a été condamné par elle; Shaftesbury demande la permission de venir se défendre en personne. On la lui accorde. Son intention est d'adoucir par sa présence la rigueur de ses juges et d'obtenir du moins une forme d'humiliation moins insultante : vain espoir; il boit le calice jusqu'à

la lie. Il lui faut satisfaire à genoux aux exigences de l'esprit de corps que lui-même avait armé contre la cour. Le plus fier et le plus audacieux des hommes politiques se plie à la plus honteuse humiliation. Il a son but ; considéré une fois par le peuple comme une victime de la cour, il fera payer cher à ses ennemis l'amertume dont ils l'abreuvent. Il s'agenouille pour se relever plus redoutable.

De cette époque en effet date son influence la plus prononcée sur les partis et sur les hommes. Il sort de la Tour ; on le porte en triomphe ; il rentre au parlement : ses amis de la chambre des Communes rédigent une adresse demandant la guerre avec la France ; cette adresse ne passe pas à la chambre des pairs, mais les alarmes de la nation augmentent ; l'alliance de Louis XIV et de Charles II devient odieuse à tous, et Shaftesbury réussit enfin à jeter dans les veines du peuple entier cette fièvre de haine et de terreur qui dura cinquante ans, qui éclata d'une manière si ridicule et si sanglante, qui flétrit par des revers les dernières années de Louis XIV, et que l'on pourrait nommer la fièvre protestante.

Ce fut au milieu de cette fièvre que se joua l'une des comédies les plus infâmes de l'histoire moderne : comédie qui nous semble n'avoir jamais été bien comprise, et dans laquelle Shaftesbury, fidèle à sa politique, joua un rôle de Figaro sanguinaire qui fait autant d'honneur à son intrigue que de honte à son ame. Trois ou quatre misérables, quelques uns repris de justice, d'autres vivant dans la misère et la fange, voyant que les trois quarts de la nation ne rêvaient que complots catholiques ; témoins de l'aversion furieuse que les jésuites et le duc d'York inspiraient au peuple ; pressentant les honneurs, les faveurs et même la gloire que recueilleraient les révélateurs d'une conspiration papiste, imaginèrent de se constituer sauveurs de l'état et héros populaires. Ils y réussirent. Quelques conciliabules de jésuites découverts ; quelques lettres volées ; certaines demi-révelations faites par des subalternes ; des indices sans preuve ; des traces vagues de conjuration, comme il y en a toujours dans un pays divisé ; nulle probabi-

lité réelle, mais des hypothèses; voilà ce dont trois ou quatre calomniateurs mal habiles se servirent pour fabriquer la célèbre conspiration connue dans l'histoire sous le nom de *complot papiste;* qui, avidement accueillie par l'animosité et le fanatisme de la masse protestante, soigneusement exagérée, habilement mise à profit par Shaftesbury et l'opposition, fit tomber plusieurs têtes innocentes, jeta en prison plusieurs familles, justifia l'organisation d'une véritable Terreur contre le duc d'York et les siens, et vengea cruellement l'outrage dont Ashley venait d'être victime. Que lui-même ait inventé le complot; qu'il ait pétri pour ainsi dire dans ses mains les ames noires et ignobles de Titus Oates et de ses complices : c'est ce que Charles II, qui s'y connaissait, croyait fermement. S'il fallait juger de la réalité d'un crime par l'utilité qu'il rapporte à son auteur, certes on ne douterait pas un instant qu'il n'en ait été coupable. Rien dans sa vie ne prouve qu'il ait été homme à reculer devant un grand forfait politique. La plupart des historiens l'ont absous, ce n'est pas à nous de l'accuser. Contentons-nous des faits; ils le montrent interrogateur, accusateur attentif, ardent, aidant les dénonciateurs dans l'agencement de leurs hypothèses, venant au secours de leur sottise, commentant leurs révélations, enveloppant dans le complot supposé des hommes évidemment innocens, enfin poussant le roi et le parlement à faire tomber toutes les têtes catholiques dont on pourrait s'emparer. Ici l'habileté devenait atroce; mais elle touchait le but.

Les dénonciateurs triomphent, les catholiques se cachent, le duc d'York baisse la tête, le bon bourgeois ne marche plus dans les rues qu'armé d'une massue au bout d'une lanière de cuir, afin d'assommer les catholiques; le sang coule sur l'échafaud. Plusieurs bills, un entre autres qui déclarait tout catholique inhabile à siéger à la chambre des Communes, désarmèrent complétement le parti du duc d'York. Ce fut avec peine que l'on obtint une exception en faveur de ce dernier. Charles II, qui s'était laissé dépasser en fait de catholicisme et d'autorité absolue par le duc d'York, se voit maintenant dé-

bordé par le parti national et protestant. Il a recours à son dernier moyen, il dissout le parlement, qui depuis dix-huit années a suivi une marche ascendante vers l'opposition et la résistance. On a vu quelle part Shaftesbury a prise à ce mouvement.

De nouvelles élections ont lieu. On aurait dû prévoir que leur caractère serait tout national et protestant. La cour s'effraie encore, et le roi, pour faire croire qu'il renonce aux suggestions de son frère, le fait partir pour le continent. Inutile palliatif. La première motion faite à la chambre des Communes sollicita une enquête sur l'état de la nation en général, et c'était bien ce que l'on pouvait imaginer de plus désagréable à la cour. A son tour, Charles II reconnut qu'il fallait plier. Il traita le parlement comme il traitait ses maîtresses et résolut de les faire dupes : un conseil d'état postiche dans lequel il admit plusieurs membres populaires, entre autres Shaftesbury et Essex, s'assembla et joua devant la nation cette grave et sérieuse farce qui ne trompa personne.

William Temple prétend avoir donné à Charles II le conseil de former ce nouveau cabinet. Il est probable que Charles II, tout en acceptant son avis, se donnait le plaisir de mystifier le conseiller. Temple voulait un véritable ministère : le roi espérait établir un ministère de paille, pour amuser le peuple et calmer l'opposition. Mais William Temple, homme d'esprit, n'entendait pas faire entrer Shaftesbury dans un cabinet où la capacité de cet homme d'état le rendrait nécessairement maître et arbitre. Charles II, avec la légèreté de son caractère et de ses vues, imaginait que les duperies de l'opposition ne seraient pas complètes si Shaftesbury se trouvait éloigné. Ce dernier laissait aller les choses, dont il contemplait le cours d'un œil ironique : il avait assuré sa position du côté du peuple et ne craignait rien de la cour qui elle-même tremblait.

En dépit des efforts de Temple, Shaftesbury entra dans le conseil ; et alors même que ces deux hommes professèrent la même opinion, leur hostilité fut flagrante. Ici, pratique des affaires, but déterminé, action décisive, aucun scrupule,

résolution de tout exploiter, de tout déjouer pour arriver à ses fins; extrême connaissance des hommes, activité indomptable; assez de finesse pour tout pénétrer, pas assez pour perdre la force d'action. — Là au contraire, une moralité douce, scrupuleuse et délicate; une trempe de caractère monarchique; l'amour des arts, du repos et des lettres; une loyauté mêlée de grace et tempérée par la finesse; des habitudes presque françaises, inclinant vers le régime de Louis XIV; un sentiment d'élégance qui redoutait les mouvemens brutaux, les attaques violentes, les perfidies cachées. Voilà les élémens contradictoires qui se rencontraient pour se heurter chez William Temple (1) et Shaftesbury.

La plus faible de ces deux natures, le plus aimable et le plus excellent de ces deux caractères plia, comme on devait s'y attendre, en face du plus vicieux, du plus adroit et du plus fort. Temple lui garda rancune; et dans sa vengeance d'homme de lettres il se garda bien d'oublier Shaftesbury qu'il n'épargna pas dans ses Mémoires; Shaftesbury n'écrivit pas les siens, et sa mémoire demeura une énigme indéchiffrable. Avec toute sa douceur d'ame et son aménité de conduite, Temple servait Charles II aveuglément. Ce Shaftesbury qui a fait tant de mauvaises actions et pas une faute, ne reprit sa place au conseil-d'état que pour donner au peuple anglais l'*habeas corpus*, la seconde charte du citoyen, la grande protectrice de la liberté individuelle.

Il ne veut entrer au conseil qu'en qualité de président. On s'attend à le voir changer de conduite et quitter l'opposition. Non : il savait que toute sa force était là, et il ne profita de son nouveau crédit que pour la consolider et lui prêter de l'avenir. Un commerçant de Londres avait été jeté en prison sur un simple mandat du conseil : il s'adressa aux tri-

(1) La série d'articles choisis dans les diverses revues, et que nous devons consacrer successivement aux plus célèbres hommes d'Etat de la Grande-Bretagne, nous donnera occasion d'esquisser le portrait curieux du diplomate William Temple, dont les Mémoires viennent de paraître.

bunaux et demanda son *habeas*, c'est-à-dire, selon la loi, la liberté sous caution. Les juges eurent l'infamie de la lui refuser. Shaftesbury propose aussitôt un nouveau bill conçu et rédigé par lui *pour la sûreté plus grande* de la liberté des sujets. Les Communes l'accueillent avec transport; la chambre des Pairs est furieuse ; la cour voit la faute qu'elle a commise en espérant que Shaftesbury deviendrait le président d'un cabinet illusoire. Dans la crainte de voir passer le bill de l'*habeas corpus*, elle se détermine à proroger le parlement. Mais Shaftesbury la gagne de vitesse, ne lui laisse pas le temps de se reconnaître, et emporte d'assaut la victoire, par une fraude il est vrai, fraude très singulière et dont nous recommandons l'étude aux professeurs qui prêchent la moralité de la politique.

Dans cette discussion si importante, les deux *tellers* chargés de compter les votes étaient deux personnages d'un caractère fort différent : lord Norris, rêveur et toujours distrait, et lord Grey qui plaisantait volontiers sur toutes choses. Le tour de l'un des membres de la chambre, le plus chargé d'embonpoint, étant venu, il se déclara en faveur du bill. Grey, qui trouvait apparemment que ce gros homme en valait dix, compta dix au lieu d'un. Le distrait Norris écrivit dix, et l'addition en faveur du bill se trouva grossie de neuf votes qui lui donnèrent une majorité apparente. Beaucoup de membres entraient et sortaient, l'appel nominal devint par conséquent impossible, et le bill passa. Quand les ministres qui savaient leurs forces, et qui n'ignoraient pas que la chambre comptait 107 membres, entendirent prononcer le nombre tolal de 116 membres, leur étonnement fut extrême. Ils demandèrent que l'on recommençât à voter; mais les bancs étaient dégarnis; toutes les formalités se trouvaient remplies, et l'une des plus belles conquêtes de l'indépendance anglaise fut enlevée par stratagème. Un historien prétend que l'utile plaisanterie de lord Grey lui avait été dictée par Shaftesbury. A cet acte majeur succèdent d'autres actes non moins significatifs : une déclaration contre le duc d'York et les papistes, une enquête

sur les pensionnaires de la cour, enfin la proposition formidable d'un bill d'exclusion lancé contre tout prince catholique.

Plus d'hésitation; il faut proroger encore ce parlement si mal disposé. Charles II essaie de prouver à ses ministres qu'il y va de leur intérêt, peut-être de leur vie. Shaftesbury ne s'y trompe pas; il s'écrie qu'on ne le fera pas dupe, et que ceux qui ont conseillé cette mesure la paieront de leur tête. La prorogation ne suffit pas; la dissolution a lieu le 12 juillet 1679. Il fallait tout l'aveuglement de la cour pour ne pas prévoir que les nouvelles élections seraient plus redoutables que jamais. Shaftesbury se trouvait là, actif, sur la brèche, agissant sur le peuple par ses exemples, ses intrigues et ses émissaires; puissant dans son double rôle de chef du cabinet, qui fomente l'opposition , et de tribun populaire qui dispose du cabinet. Situation peut-être unique dans l'histoire de la politique , et qui plaçait Shaftesbury sur une double cime aussi élevée que périlleuse. Il faisait plus que gouverner; il commandait une vaste armée contre laquelle le gouvernement se défendait avec peine. Le peuple croyait que tous les poignards papistes étaient dirigés sur la poitrine de son favori, de son protecteur, de son chef; les plus ridicules contes se répandaient à ce sujet; ses amis les accréditaient et lui-même ne lés repoussait pas. C'était un Dangerfield, une madame Cellier, un Francisco de Taria, qui voulaient les uns poignarder Shaftesbury, les autres l'assassiner au moyen d'une grenade de poche (*hand-gronado*) lancée dans son carosse; ainsi parlent du moins plusieurs historiens graves, entre autres Rapin Thoyras; la sottise de leur crédulité prouve l'irritation populaire qui environnait de périls chimériques mais redoutés sa grande idole et son héros.

Shaftesbury et ses acolytes dirigeaient tous leurs efforts vers cette irritation et ce soulèvement secret qui chaque jour grossissaient l'orage de l'océan populaire sous le vaisseau monarchique auquel il paraissait se soumettre encore. Le duc d'York part pour l'Écosse, au commencement de l'hiver, et le roi lui promet de faire durer la prorogation jusqu'au

printemps. De toutes parts les pétitions lui arrivent : pairs, bourgeois, ecclésiastiques, demandent à Charles II la réouverture du parlement. Le voluptueux, troublé dans ses plaisirs, repousse les pétitionnaires avec une ironie impatiente. « Ceux qui vous envoient, dit-il à l'un, sont des gens d'un mauvais esprit et sans loyauté ! Pour qui me prenez-vous ? Qui donc croyez-vous être ? J'admire en vérité que des personnes de votre état se permettent d'exciter mon peuple à la rébellion : vous ne seriez pas charmé que je me mêlasse de vos affaires ; ne vous mêlez pas des miennes ; surtout de choses qui touchent si essentiellement à la prérogative royale ? — Allez, dit-il à l'autre pétitionnaire, allez raisonner sur ces matières en buvant votre bière ; et tâchez, messieurs de Windsor, de ne plus mettre le nez dans les affaires de vos voisins. »

Mais tout cela, toute cette colère prouvait l'impuissance. La présidence du conseil est enlevée à Shaftesbury. Une proclamation est lancée contre les pétitions quelles qu'elles soient, Les agens de la cour obtiennent des habitans des diverses localités la signature d'adresses ou de protestations, manifestant l'*horreur* inspirée par les pétitions au roi. Un roi qui distribue les faveurs et les punitions est toujours sûr de rencontrer sous sa main des bassesses nombreuses et des assiduités faciles ; aussi le parti national et protestant vit-il avec frayeur ou plutôt avec stupéfaction les adresses en faveur de la cour, les protestations d'*horreur* (*abhorrence*), pulluler, fourmiller, se multiplier, sortir de terre. La nation abandonnait-elle tout à coup ses opinions et ses défenseurs ? On le crut un moment : tout plia, tout se tut ; le duc d'York revint triomphant ; quatre membres du conseil donnèrent leurs démissions ; le parlement fut dissous ; les papistes levèrent la tête : on crut en Europe Shaftesbury perdu.

Cet homme terrible voit que le grand coup doit être frappé, qu'il ne faut pas perdre une minute, et qu'il s'agit ou de périr ou de terrasser l'ennemi. Il rédige une accusation formelle contre le frère du roi, la fait signer par plusieurs pairs et gen-

tilshommes, et va lui-même la présenter au Grand Jury, composé de protestans, et qui, certes, n'épargnera pas un catholique avéré. Le roi casse le Grand Jury ; toutes les causes qui attendaient la sentence restent en suspens, et cette iniquité grave, en lésant beaucoup d'intérêts, accroît le mécontentement public. Charles II renvoie son frère en Écosse, et convoque le parlement. Mais Shaftesbury, le grand instigateur de toutes les résolutions des Communes, leur dicte leurs premiers actes, tous dirigés contre le papisme, assurant au peuple le droit de pétition, condamnant solennellement le renvoi du Grand Jury et frappant à coups redoublés sur le parti du duc d'York : bientôt après, le bill d'*exclusion*, qui chasse du trône tout prince catholique, est voté par l'immense majorité des Communes, mais rejeté par les pairs que Charles II prend soin de surveiller lui-même ; lui, naturellement si indolent, assista à la discussion jusqu'à minuit. Il y allait de sa couronne.

Les Communes irritées se hâtent de creuser le sillon protestant qu'elles ont ouvert : les juges qui ont permis ou autorisé la cassation du Grand Jury sont poursuivis et châtiés ; plusieurs bills hostiles au duc d'York, remplis d'intolérance pour les papistes, odieux sous le rapport de la justice et de l'humanité universelles ; utiles aux triomphes des partis, sont successivement présentés et la plupart adoptés. L'un des plus effrayans de ces actes disparaît, sans que l'on sache comment, du bureau sur lequel il est déposé, et quelques historiens prétendent que Charles II lui-même a autorisé cette soustraction. Dans l'espoir de perdre le seul homme qui est l'ame de ce formidable mouvement, on va chercher dans sa retraite obscure le fils de l'un des infâmes dénonciateurs du complot papiste : on le questionne ; on obtient de lui la révélation de rapports secrets qui ont existé entre Tongue, son père, et lord Shaftesbury. On le séduit par de l'argent et des promesses ; et ce fils, se portant accusateur d'Ashley, vient déclarer publiquement que son père est un infâme, que le complot papiste est un conte, que les condamnés ont péri innocens, et que Shaftes-

bury a tout inventé. Les membres de la chambre des pairs chargés d'examiner l'accusation, ne veulent pas même l'entendre; Shaftesbury est absous d'avance par la passion politique qu'il a servie, et le fils de Tongue va pourrir dans un cachot où il expire bientôt après.

Suivons cette vie de Shaftesbury, vie de triomphe souvent achetée au prix de l'honneur, toujours étonnante et presque miraculeuse. A une dissolution nouvelle du parlement succède sa convocation à Oxford : on craint la capitale, foyer de pensée, d'agitation et de révolte. Shaftesbury rédige une protestation mal reçue à la cour, applaudie du public, suivie d'élections plus populaires que jamais. C'est toujours Ashley qui donne les instructions, qui distribue les rôles, qui dirige les mouvemens. A Oxford c'est lui qui donne l'exemple de se rendre au parlement avec des armes, entouré d'une escorte de gentilshommes armés! moyen dramatique et sûr d'ébranler l'imagination populaire. La parlement d'Oxford ne fut pas moins odieux à la cour que ne l'avaient été les parlemens précédens. Un pauvre pamphlétaire, Fitz-Harris, coupable seulement de s'être moqué du complot catholique et de ses inventeurs, paya de sa tête la fureur secrète des communes. On a recours, comme à l'ordinaire à une nouvelle dissolution; les Communes et les lords s'exhortent mutuellement à suivre le conseil audacieux de Shaftesbury et à siéger en dépit du roi; mais le courage leur manque pour accomplir cette bravade que Mirabeau a réalisée. Les membres de la chambre des pairs tiennent les derniers; ceux de la chambre des Communes s'éclipsent peu à peu et laissent la chambre des séances vide comme le roi l'ordonnait.

Il faut relire les pamphlets et les poèmes de cette époque, pour se faire une idée de la place occupée par Shaftesbury. On prétendait qu'il allait se faire élire roi de Pologne. On lui donnait le nom de comte *Tapsky*, par allusion au *tap* ou séton qu'il portait, depuis l'accident dont nous avons parlé. D'autres, plus spirituels, parodiaient son nom, et le transformaient en alderman *Shiftesbury*, parce qu'il avait de nombreux rapports

avec les aldermen de la cité, et qu'on pouvait lui reprocher, ainsi qu'à tous les hommes politiques, de nombreux *shifts* ou changemens de position. La cour soldait une armée pour détruire ce grand pouvoir d'un seul homme. Les prédicateurs, dans leur chaire, ne le nommaient que *Mephistophélès*. On payait les vers de l'excellent poète Dryden pour flétrir dans la postérité celui que l'on redoutait dans le présent. Enfin, comme rien ne réussissait, on l'arrêta pour le jeter à la Tour, le 2 juillet 1681. Mais avant de lui ouvrir la prison, le roi le fait venir dans son cabinet et l'examine devant le conseil. On avait affaire à forte partie. En vain interroge-t-on ses tiroirs et fouille-t-on ses papiers : rien qui l'accuse. Avec cet esprit de détail nécessaire aux grandes entreprises, il avait fait prévenir tous ses amis de ne pas laisser une seule trace qui pût les compromettre.

Le mandat d'amener, l'instruction de l'affaire, l'examen des témoins s'il y en avait, furent confiés à un juge perdu de réputation nommé Warcup, que Shaftesbury récusa, en se portant son accusateur. Il fallut un ordre du roi pour suspendre les poursuites; il fallut que trois fois, à trois tribunaux différens, des juges vendus refusassent à Shaftesbury le bénéfice de l'*habeas corpus;* il fallut que le parti pris et la volonté déterminée de perdre un adversaire se montrassent dans toute leur nudité aux yeux du peuple révolté. Pour l'accoutumer à la sévérité des exécutions, on a soin de condamner à mort le pauvre Étienne College, que les Anglicans ont inscrit dans leur martyrologe. Les juges et la cour s'unissent pour écraser Shaftesbury. Vain effort. Le Grand Jury répond à l'accusation de haute trahison par un verdict *Ignoramus*, c'est-à-dire par un refus complet de s'occuper de l'affaire.

La salle de Westminster retentit d'acclamations et d'applaudissemens, des feux de joie brillent dans tous les quartiers de Londres; Shaftesbury, que l'on trouve dans la prison occupé à jouer aux cartes avec sa femme, est porté en triomphe jusqu'à son hôtel. D'ironiques et redoutables applaudissemens poursuivirent Charles II jusque dans son palais, et il s'écria dans

un accès de mauvaise humeur qui ne lui était pas ordinaire : « Il est un peu dur que je sois le seul homme de mon royaume qui ne puisse obtenir justice. » Une médaille est frappée en l'honneur du triomphateur. Tous les whigs la portent suspendue à leur cou par un ruban : les choses en sont venues à ce point qu'il y va de la vie et de la mort. Shaftesbury se cache, fomente une conspiration, mais réelle, mais flagrante, mais tendant à détrôner Charles II et à le remplacer par son fils naturel, le duc de Monmouth. Dans le complot entre un nommé Howard, qui n'a rien de plus pressé que de le révéler à la duchesse de Portsmouth, maîtresse du roi. Le hasard, ce grand maître des événemens dramatiques, veut qu'un nouvel amant de la duchesse, lord Mordaunt, prenne un vif intérêt à Shaftesbury et à sa sûreté. Un jour que Mordaunt est chez elle, on annonce l'arrivée du roi. Elle se hâte d'enfermer l'amant dans un cabinet ; et le roi entre, mais suivi du révélateur Howard. Mordaunt, qui l'a vu souvent chez Shaftesbury, le reconnaît, s'étonne, soupçonne une trahison et ne sort de sa cachette que pour aller avertir son ami Ashley, qui part aussitôt pour la Hollande. Telle est du moins l'anecdote rapportée par les contemporains.

Ici finit cette grande existence politique. Shaftesbury se fait recevoir bourgeois d'Amsterdam pour échapper aux poursuites de la cour, et le magistrat hollandais, qui se souvient du *delenda Carthago*, lui répond par ces mots remarquables, que l'histoire a raison de conserver : « *Carthago non adhuc abolita comitem de Shaftesbury in gremio suo recipere vult.*—Carthage, qui n'est pas encore détruite, veut bien recevoir dans son sein le comte de Shaftesbury. »—Cependant cette organisation robuste, épuisée par une lutte si longue, succomba peu de temps après son arrivée en Hollande ; il mourut le 2 janvier 1683. Un vaisseau pavoisé de drapeaux noirs reporta en Angleterre le corps de l'un des hommes les plus étonnans de son siècle, qui fut enseveli dans l'ancien domaine des Cooper, à Winborn-Saint-Gilles.

Mais dans quel état laissait-il l'Angleterre ? quelle avait été

son œuvre politique? De toutes ces intrigues, de toutes ces manœuvres, de toute cette lutte, qu'était-il résulté?

Sous la main de Shaftesbury le protestantisme était devenu une foi politique, un fanatisme non seulement religieux, mais national. Il a pétri la nation pour le nouveau système représentatif. Les whigs, ces dominateurs protestans de la seconde moitié du dix-septième siècle et de tout le dix-huitième en Angleterre, forment un bataillon solide et compacte. La loi du *test*, le bill d'exclusion, l'attitude prise par le Grand Jury; la violence de l'animosité populaire à propos du complot papiste; l'alliance intime de l'intérêt commercial et de l'église anglicane réformée; la cohésion puissante de ce parti qui chassa Jacques II, fit triompher Guillaume et soutint la branche d'Orange sur le trône pendant cent cinquante années: que dire de plus? l'*habeas corpus* régularisé : tout cela date de Shaftesbury. Ce que n'a pas dit l'histoire, c'est qu'il fut le grand continuateur de l'œuvre nationale de Cromwell, et le grand préparateur de l'œuvre représentative de Guillaume. Cromwell l'ébaucha dans les orages populaires, Guillaume l'accomplit dans le cabinet et sur le champ de bataille. L'époque de Shaftesbury, qui occupe le centre de cette trilogie, fut une époque de fraude, d'astuce, de ruse, de mensonge, de trahison, d'impudentes vénalités, de débauches, de mauvaise foi. Shaftesbury fut l'homme de cette époque. Les résultats qu'il obtint furent immenses, et leur racine plongea dans tous les crimes du temps. Pendant que les hommes profitent des fruits providentiels de l'histoire, Dieu, qui seul en a le droit, juge leur moralité (1).

(Shaftesbury's Memoirs.)

(1) Voyez les deux premiers articles, que celui-ci complète, dans les nos de juillet 1837 et février 1838.

Sciences naturelles.

DES EFFETS DU MIRAGE,

ET DE LA DÉCEPTION DE NOS SENS.

Faut-il douter de tout ? C'est ce que prétendent quelques philosophes. On serait tenté de le croire, si l'on s'en rapportait à l'expérience des sens presque toujours trompeurs. La raison, nous dit-on, est une règle incertaine : les sens ne le sont pas moins. A quoi donc s'en rapporter ? et si l'on excepte les vérités mathématiques, quelles sont les vérités réelles ?

Un illustre physicien de mes amis s'est amusé à recueillir en un volume toutes les déceptions qui trompent nos sens ; il y en a qui ont duré des siècles. Croirait-on qu'une île imaginaire, située à peu de distance des Iles-Canaries, a trouvé et gardé sa place, non seulement dans les cartes géographiques, mais dans l'imagination des habitans de ces dernières îles ? On aperçoit la prétendue île de Saint-Brandon, non seulement sur le globe géographique de Martin Behme, mais sur une carte française publiée en 1704. Peut-être aujourd'hui même, le bon peuple des Iles-Canaries est-il bien persuadé que l'île existe, mais qu'elle se cache. Il s'agit d'une étendue de terrain, les uns disent de cent lieues, les autres de quarante, quelques-uns de vingt. L'île chimérique facile à découvrir dans les beaux jours, disparaissant sous les brouillards, couverte de montagnes, s'étendait vers l'ouest. Toutes les fois qu'on essayait de faire voile vers ses parages, on ne trouvait rien ; l'île disparaissait. Cependant un si grand nom-

bre de personnes attestaient son existence, qu'on n'osait pas la rayer des cartes. A la même époque où Colomb adressait sa proposition à la cour de Portugal, un habitant des Canaries priait Jean II de lui confier un vaisseau pour se mettre à la recherche de l'île fantastique.

Jamais problème, jamais paradoxe n'offrit plus de difficulté, dit dans son *Histoire des Iles Canaries*, dom José de Viera-Clavigo : nier l'existence de cette île, c'est contredire une foule de gens de bon sens et dignes de foi ; en affirmer l'existence, c'est fouler aux pieds la critique, le jugement, la raison. D'où vient le nom de Saint-Brandon, et à quelle époque l'île fut-elle baptisée ainsi ? On l'ignore complétement. Un abbé écossais, nommé Brandam ou Brandon, vivait, dit-on, au sixième siècle. Mais pourquoi donna-t-il son nom à cette île ? Frère Diégo-Philippo, dans son livre de l'*Incarnation du Christ*, assure, que les anciens avaient la même croyance ou les mêmes préjugés ; qu'ils regardaient cette île comme très réelle, mais comme inaccessible ; que l'île Aprosite de Ptolémée, n'est pas autre chose. Quoi qu'il en soit, du seizième au dix-septième siècle, on n'a pas cessé de la voir, mais toujours de loin, toujours à la même place, toujours sous les mêmes formes. En 1526, l'expédition de Troja et de Ferdinand Alvarès fit voile vers l'île Fantôme, revint sans avoir touché aucune terre, mais ne put convaincre la population des Canaries, toujours persuadée que l'île existait. Plus de cent témoins allèrent déposer chez le gouverneur de l'île, Dom Alonzo Espinosa, que la certitude la plus complète ne leur permettait pas de douter de l'existence de l'île, aperçue par eux, au nord-ouest : ils avaient vu, disaient-ils, le soleil se coucher derrière un de ces pics montagneux, ils l'avaient contemplé long-temps et patiemment. Aussi, en 1570, d'après des témoignages si valables et si graves, une expédition nouvelle fit-elle voile du côté de Saint-Brandon. Elle avait pour chef, Ferdinand de Villosa, gouverneur de Palma, qui n'eut pas plus de succès que les autres, et qui, comme eux, fut condamné au supplice de Tantale, par cette

île toujours prête à se montrer, toujours prête à fuir. Trente-quatre années s'écoulent. Un moine et un pilote, Lorenzo Pinedo et Gaspardo d'Acosta, tentent l'aventure, profitent d'un beau temps, font voile dans toutes les directions, recueillent une foule d'observations astronomiques et nautiques; mais ne trouvent point d'île. Sans doute les fées qui l'habitent, la dérobent à tous les yeux : D'où viennent les oranges, les fruits, les fleurs, qui, apportés par les flots maritimes, jonchent les rivages de Gomarra et de Feroë ? On ne peut en douter; Saint-Brandon leur envoie ces dépouilles des forêts enchantées. L'imagination du peuple s'allume, les cerveaux bouillonnent; une image splendide de cette île imaginair surgit dans toutes les pensées. Enfin en 1721, une quatrième expédition part, ayant à sa tête Gaspar Domingue, homme de probité et de talent. Comme il s'agissait d'une grande affaire, d'une affaire mystérieuse et solennelle; il se fit escorter par deux chapelains. Vers la fin d'octobre, la population de l'île de Tenerif; livrée à la plus vive anxiété, les vit partir pour ces régions fantastiques qu'ils ne parvinrent pas à découvrir.

La curiosité s'était fatiguée. Elle reploya ses ailes, et ne permit à Saint-Brandon de dérouler que par intervalles aux regards surpris et charmés, ses lointaines déceptions. Dans une lettre écrite en 1759, et datée de l'île de Gomarra, un moine franciscain raconte à un de ses amis, que le 3 mai au matin, il a distinctement aperçu Saint-Brandon. « Il se trouvait alors dans le village d'Anaxerro, et au moyen d'un télescope, il a très distinctement aperçu deux hautes montagnes, séparées par une vallée.

Lasse de chercher l'île de Saint-Brandon, l'imagination populaire se réfugia dans la magie. C'était, selon les uns, les jardins d'Armide; selon d'autres, le paradis terrestre. Quelques Espagnols y voyaient les sept cités habitées par les citoyens de sept villages de l'Andalousie, détruits par les Maures; d'autres, l'endroit où Enoch et Elysée furent séquestrés par l'ordre de Dieu. Pour les partisans de la dynastie gothique, c'était

la retraite de Roderick, dernier roi des Goths; pour les Portugais, celle de Sébastien, leur roi perdu. Enfin, les philosophes, et à leur tête le père Feyjoo, expliquaient l'apparition de l'île prétendue par un phénomène semblable à celui du mirage, et spécialement à celui de la célèbre *fée Morgane.* On sait que les eaux du golfe de Messine recevant comme un miroir le portrait de Reggio et du paysage environnant, font rejaillir dans certains jours, sur un fond de nuages qui les reflète et qui les présente ainsi dans l'éloignement, l'image d'une seconde ville de Reggio en face de la véritable ville.

Nos propres sens nous trompent donc, et les sceptiques trouvent dans la nature même, des appuis pour leur opinion. Tous les voyageurs qui ont visité l'Arabie et la Perse, ont admiré cette illusion d'optique que les Français nomment *mirage*, et les Orientaux *seraieb* (eau du désert). « Le soir et le matin, dit Monge, dans la *Décade Egyptienne* l'aspect du terrain est tel qu'il doit être; entre vous et les derniers villages qui s'offrent à votre vue, vous n'apercevez que la terre; mais, dès que la surface du sol est suffisamment échauffée par la présence du soleil, et jusqu'à ce que, vers le soir, elle commence à se refroidir, le terrain ne paraît plus avoir la même extension, on le dirait terminé à une lieue environ par une inondation générale. Les villages qui sont placés au delà de cette distance, paraissent comme des îles situées au milieu d'un grand lac, et dont on serait séparé par une étendue d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun de ces villages on voit son image renversée, telle qu'on la verrait, effectivement, s'il y avait en avant une surface d'eau réfléchissante. »

Ce phénomène ne reflète pas seulement les grandes masses, mais les moindres détails des arbres et des édifices, un peu tremblant toutefois, comme la surface d'un lac quand le souffle du vent la ride. Ecoutons, à ce sujet, le voyageur Clark, qui a le mieux expliqué ce phénomène.

« Nous allons à Rosette, et nous traversons le désert. *Raschid, Raschid!* s'écrient tout à coup, nos Arabes. Un immense

lac étend ses eaux devant nous, et répète les dômes, les minarets pointus, les bouquets de dattiers et de sycomores de la ville. C'était un magnifique spectacle. Comment passerons-nous l'eau, demandâmes-nous à nos guides? Nous ne pouvions douter que ce ne fût de l'eau, tant nous distinguions avec netteté les plus petits détails de l'architecture et du paysage. — « Ce n'est pas de l'eau nous répondirent les Arabes, et dans une heure nous serons à Rosette, en suivant en ligne directe la route à travers les sables qui sont devant nous. Un Grec qui ne pouvait croire que le témoignage de ses sens fût menteur, s'irrita contre la réponse des guides. — Me prenez-vous donc pour un idiot, s'écria-t-il, et voulez-vous que je ne croie pas voir ce que mes yeux voient? » — Au lieu de vous fâcher, répliquèrent ceux-ci, retournez-vous et regardez l'espace que vous avez parcouru. Cet espace, en effet, présentait le même phénomène que nous avions devant nous, et paraissait une nappe d'eau, servant de miroir au paysage. »

Les Arabes eux-mêmes sont quelquefois trompés par cette illusion; combien elle doit être douloureuse pour l'infortuné voyageur mourant de soif, *tantalisé* sans cesse par la chimère verdoyante qui rafraîchit son regard et le berce d'une espérance vaine. Souvent il périt de soif en face de cet oasis enchanté. Voici comment s'exprime Burkhardt, dont le style élégant et pur, le distingue de la plupart des voyageurs.

« En Arabie, dit-il, la couleur du mirage est de l'azur le plus pur et le plus doux, tandis qu'en Syrie et en Égypte il consiste en une espèce de vapeur blanchâtre, ondulant et vacillant sur la plaine, et dont la vibration perpétuelle brise les contours des objets reflétés. En Arabie, au contraire, le bleu de cette grande nappe d'eau est si pur que toutes les découpures des montagnes s'y reproduisent avec une précision et une netteté merveilleuses. Souvent en Arabie une douzaine de ces faux lacs apparaissent tout à coup, séparés du voyageur par une distance de deux ou trois cents pas seulement : tandis

qu'en Egypte et en Syrie la distance apparente est toujours d'un demi-mille au moins. »

Cette illusion d'optique causée par la réfraction extraordinaire des rayons du soleil, traversant des masses d'air en contact avec une surface très échauffée, subit des modifications nombreuses, dont l'île chimérique de Saint-Brandon n'est sans doute qu'un exemple. Tantôt le voyageur s'aperçoit lui-même sur une montagne ou dans un nuage. Tantôt le grand arbre découvert par lui à distance, et dont le vaste feuillage lui a fait espérer le repos et la fraîcheur, se réduit aux dimensions d'un pauvre petit arbrisseau rabougri, qui n'a pas d'ombre et à peine de feuilles. « Dans l'Amérique du Sud, dit Humboldt, souvent il m'arrivait quand l'air était très sec, d'apercevoir dans les nuages des troupeaux de bœufs suspendus les uns plus bas, les autres plus haut, suivant les ondulations des courans aériens qui composaient ce miroir naturel. Le véritable troupeau ne se montrait que plus tard. J'ai vu aussi l'image d'un animal ou d'un homme, la tête en bas et les pieds en haut répété dans les nuages. » — M. Niebuhr parle de tourelles et de fortifications apparentes qui se montrent aux voyageurs dans certains cantons de l'Arabie, et qui ne sont que les contours mal arrêtés de certaines collines de sable, dont cette réfraction terrestre altère la forme véritable.

D'après toutes ces preuves, le philosophe n'a-t-il pas raison de se défier des préjugés des sens comme de ceux de l'esprit? « Les premiers, dit le philosophe astronome Herschell, opposent à la raison et à l'analyse une résistance bien plus acharnée que les autres. C'est une tyrannie absurde à ce qu'il semble au premier abord, de nous empêcher de croire à l'évidence de nos sens; il faut bien cependant que nous nous rendions à une autre évidence, et que nous confessions, en mille circonstances, l'erreur dont nous sommes dupes. Faisons tomber les rayons du soleil sur un objet de quelque couleur qu'il soit: il prendra successivement toutes les couleurs prismatiques. Un papier réellement jaune, par exemple, nous semblera tour à tour rouge, vert ou bleu, selon la nuance des rayons qui tombe-

ront sur lui. N'était-il pas rationnel de croire que la couleur véritable de l'objet soumis à cette expérience se mêlerait du moins à la couleur du prisme. Il n'en est rien : la couleur apparente, la seule que l'œil saisisse, remplace la couleur véritable. Il faut que le raisonnement ou le témoignage d'un autre sens vienne rectifier notre erreur. Les exemples de cette hallucination sont nombreuses. Ainsi, la lune quand elle se lève et se couche, paraît d'un diamètre beaucoup plus large qu'à son zénith. Le ventriloquisme nous fait croire que des sons articulés sortent d'un buffet, d'une chaise ou d'une table. Plongez vos deux mains : la droite, dans de l'eau glacée ; la gauche, dans de l'eau bouillante ; laissez les y tremper un peu, puis replacez-les toutes deux dans un vase d'eau tiède ; la main droite éprouvera une sensation de chaleur, et la gauche, une sensation de froid. Un pois placé entre nos deux doigts, croisés l'un sur l'autre, et roulant sur la table, nous fera l'effet de deux pois au lieu d'un seul. En mangeant de la canelle, si nous fermons nos narines, nous perdons toute espèce de saveur, et la canelle n'exerce pas sur notre goût plus d'influence qu'un morceau de bois ordinaire. Le voyageur Jacob dit que, lorsque l'on s'arrête sur le pont de Ronda, on croit voir le torrent sur lequel l'arche est jetée, remonter vers la colline, au lieu de la descendre. Le docteur Chandler, en entrant dans la Méditerranée, observa les modifications les plus étranges subies par le disque du soleil. « D'abord, environné d'une gloire d'or, il lançait à la surface de la mer une longue traînée de rayons éclatans. Bientôt la partie inférieure du disque se perdit sous l'horizon, et la partie supérieure resta éblouissante. Un petit disque séparé vint se dessiner dans l'intérieur de l'hémicycle. Ces deux figures changeant par degrés, s'unirent et prirent la forme d'un bol de punch renversé qui resta suspendu à l'horizon, puis se transforma lentement en une espèce de parasol ou plutôt de champignon gigantesque, dont la tête était ronde et la tige très fine. Un grand chaudron enflammé nous apparut ensuite, et son couvercle s'élevant par degrés, affecta une forme circulaire,

finit par s'évanouir tout à fait. Bientôt après, toutes les fractions de l'ancien disque se brisèrent, et leurs fragmens qui paraissaient embrasés, se dispersèrent pour s'éteindre l'un après l'autre. »

Ajoutons à ces preuves de la mystification que nos sens peuvent nous faire subir, un récit curieux du docteur Brewster : « J'étais dans mon cabinet d'étude, le soir, avec deux bougies devant moi. Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçois à une très grande distance, presque au dessus de ma tête et brillant à travers mes cheveux, l'image la plus exacte de l'une des bougies et de son chandelier. Même position, même lumière, l'image était reproduite comme par un miroir ; il est évident que la surface du réflecteur était on ne peut plus polie et brillante. Mais où pouvait se trouver ce réflecteur, où était-il logé? Je me livrai, mais en vain, à une longue recherche à ce sujet, et, après avoir tout examiné avec attention, je finis par croire, ce qui n'était pas gai, qu'une cristallisation s'était formée dans mon œil et que ce dernier contenait ce miroir que je cherchais. Péniblement affecté par cette prétendue découverte, je soumis le phénomène à une multitude d'expériences. Si j'inclinais le chandelier, l'image répétait le mon mouvement ; si je remuais la tête ou la prunelle, l'image changeait de place. En approchant un corps opaque de mon œil, et le plaçant entre moi et la bougie, je parvins à éclipser, totalement ou partiellement, le spectre dont je cherchais la cause. Enfin, à force de répéter ces mouvemens dans toutes les directions, je m'aperçus que l'image disparaissait, lorsque l'ombre de l'objet interposé tombait sur un certain endroit de mon œil gauche. J'en conclus que le réflecteur se trouvait là, et qu'il avait pris position dans les cils de la paupière. A force de tourmenter cette paupière, je dérangeai la position de ce petit miroir inconnu, de manière à ce qu'il me présentât le chandelier horizontal quand il était perpendiculaire, et perpendiculaire lorsqu'il était horizontal. Je m'approchai d'une glace, et j'étudiai cette paupière à la loupe ; vains efforts : je ne trouvais rien. Enfin, ma femme qui, comme

tous les myopes, est douée de la vue le plus délicatement fine, parvint à découvrir entre deux cils un atome infiniment petit qu'elle eut grand'peine à déloger. C'était une fraction minime de cire à cacheter rouge, ayant à peu près le diamètre de la centième partie d'un pouce, et qui, polie sans doute par la pression du cachet, avait sauté jusqu'à mon œil au moment où j'ouvrais une lettre. En y regardant de très près, je voyais encore cette image de la bougie qui s'offrait nettement à moi. Le phénomène de la double réfraction, que les philosophes n'ont pas encore pu expliquer, produit une multitude d'apparences trompeuses. Les coquilles d'huîtres, les nacres, etc., semblent colorés, vernis, argentés ou iridescens : leur éclat chatoyant est dû, non à la couleur interne et réelle de ces matières, mais à la disposition des lamelles, disposition semblable à peu près à celle des tuiles sur un toit, et réfractant d'une façon extraordinaire et complexe les rayons du soleil. C'est à cette dernière disposition qu'est dû le rayonnement de la perle, amas concentrique de lames de la même substance alternant avec du carbonate de chaux. »

Compléterons-nous la liste de ces prestiges? La fée Morgane est trop connue pour que nous en parlions de nouveau. Le Cumberland a aussi ses spectres aériens. En 1743, pendant une soirée d'été, un gentilhomme de cette province se trouvait assis à la porte de sa maison avec son domestique, lorsque, sur le penchant d'une colline assez éloignée, nommée Souterfell, l'un et l'autre aperçurent un homme, un chien et des chevaux courant avec une extrême célérité. Le penchant de cette colline était tellement rapide qu'ils s'étonnèrent beaucoup d'une telle apparition, et ne doutèrent pas de retrouver le lendemain les membres en débris des acteurs de cette scène. Rien de tel cependant. On ne découvrit pas même sur le gazon une seule trace de la cavalcade fantastique. Ceux qui racontèrent la chasse aux fantômes dont ils avaient été témoins, passèrent pour des visionnaires, et personne ne voulut ajouter foi à leurs paroles. Un an se passa. Le 23 juin 1744, le même domestique, Daniel Strikett, alors au service de

M. Lancastre, aperçoit encore, au moment où il rentre chez lui, une troupe de cavaliers poussant leurs chevaux au galop le long de la même déclivité de Souterfell, qui jamais n'avait été descendue, même au pas, par un homme et un cheval. Il se souvient qu'on s'est moqué de son récit, reste long-temps en admiration devant le spectacle bizarre qui s'offre à lui, va chercher son maître, l'amène avec toute sa famille en face de Souterfell, et lui indique l'apparition qu'il a découverte et que dans le même instant plusieurs habitans du même canton admiraient de divers autres points environnans. Les cavaliers, dont les rangs serrés composaient cette étrange escorte, suivaient une route curviligne et prenaient tantôt le galop, tantôt le trot. On voyait souvent un de ces personnages se détacher de l'arrière-garde, s'avancer au grand galop jusqu'au premier rang, et là se mettre en ligne avec les autres. Trente-six personnes attestèrent et signèrent le procès-verbal qui rendit compte de cette procession magique, galopant le long d'un sentier à pic, qui ne pouvait soutenir ni cavalier ni cheval. Le phénomène de la réfraction ne l'explique même pas aisément; car les environs de Souterfell n'offrent pas de grandes routes par lesquelles des troupes aient passé à cette époque; il paraît que les évolutions répétées par une illusion d'optique sur une des pentes de Souterfell, appartenaient au creux des vallons voisins qui servaient de théâtre à des évolutions réelles. La révolte de 1745 allait éclater, et les troupes qui devaient y prendre part s'exerçaient silencieusement à l'ombre des montagnes presque désertes qui environnent ces vallées perdues.

Le 26 juillet 1798, vers cinq heures du soir, les habitans d'Hastings, ville située, comme on sait, sur la côte de Sussex. s'étonnèrent de découvrir à l'œil nu les collines de la côte de France, séparée de l'Angleterre par un espace de plus de cinquante milles. Cela semblait non seulement extraordinaire, mais impossible; car la convexité de la terre plaçait la côte de France bien au dessous de l'horizon, relativement à la côte d'Angleterre. La foule accourait sur la rive pour contempler

ce miracle. Les vieux matelots ne pouvaient en croire leurs yeux ; en effet des profondeurs de la mer s'élevait progressivement toute la côte française qui se dessinait avec netteté et bordait l'horizon. Tantôt cette illusion d'optique les présentait comme rapprochées et distinctes, tantôt comme éloignées et vagues. Un habitant, nommé Latham, gravissant alors un côteau voisin très élevé, jeta les yeux sur le panorama singulier qui l'environnait. Voici le récit qu'il en fit : Cette scène de féerie qui rapprochait la France de l'Angleterre lui montrait, dans une juxta-position merveilleuse, Douvres et Calais, Boulogne et Dungeness. Ce dernier endroit, situé sur la pointe d'un cap, est à une distance de seize milles d'Hastings. Malgré cette distance, toutes les embarcations qui naviguaient entre Hastings et Dungeness, prodigieusement grossies, semblaient toutes voisines du spectateur. Barques de pêcheurs amarrées sur la côte de France, habitations, clochers d'églises, diverses nuances du terrain, tout apparaissait nettement, clairement; un nuage venant à voiler le soleil, la scène prit un caractère plus extraordinaire encore : l'obscurité totale du ciel fit ressortir le fond du tableau avec ses vives couleurs, son mouvement et son éclat.

Un de ces spectres aériens déplaça, le 6 août 1806, les quatre tourelles du château de Douvres, que les habitans de Ramsgate aperçurent avec surprise du côté de la colline où ce château n'a jamais été construit. Le docteur Brewster explique ainsi ce phénomène : « Le jour était brumeux et le vent ne soufflait pas. L'air étant plus dense près de la terre et au dessus de la mer, qu'à une certaine élévation, les rayons du château atteignaient l'œil en formant des lignes courbes : ce qui arrivait aussi aux rayons qui partaient de la colline. Si Ramsgate eût été plus éloigné de Douvres, les rayons partant du sommet et de la base du château auraient eu le temps de se croiser, et le spectateur eût aperçu renversée l'image des quatre tourelles. »

On n'en finirait pas si l'on voulait recueillir tous les exemples de discordance qui existent entre nos perceptions et leurs

causes, entre nos sensations et les objets qui nous sont offerts. Ainsi, le galvanisme, en agissant sur les nerfs, développe plusieurs sensations chimériques dans les organes du goût, de l'ouïe et de l'odorat : on croit voir jaillir des gerbes de lumière qui n'existent point. La couleur apparente des corps est souvent modifiée par le voisinage d'un objet coloré qui influe sur la sensibilité générale de la rétine. Placez un objet gris ou blanc, de petite dimension, sur un fond coloré, vous verrez cet objet emprunter une des nuances complémentaires de la couleur du fond. En Chine, les lettres de cérémonie ne s'écrivent que sur du papier écarlate de la teinte la plus éclatante. Toute l'encre dont on se sert pour tracer des caractères sur ce papier paraît verte, bien qu'elle soit réellement noire; c'est que la rétine, frappée vivement par la couleur rouge du papier, conserve une impression qui la conduit à la nuance complémentaire du rouge au vert. Cette même loi de continuité dans les sensations qui fait qu'un charbon ardent, agité en cercle, produit, à l'œil, une roue lumineuse, et qu'un météore enflammé qui traverse le ciel paraît laisser sur son passage une longue queue enflammé qui n'existe pas. Un nommé Wheatstone a construit sur ce principe de la permanence des sensations un instrument nommé *kaleidophône*, destiné à démontrer la route suivie par des lames en mouvement dans leurs vibrations diverses; ce qui donne très souvent des courbes admirables à l'œil. Les roues d'une voiture en mouvement, lorsque nous les regardons à travers les barreaux verticaux et parallèles comme ceux d'une palissade, paraissent armées de rayons courbes. Les deux seuls rayons de la roue qui se trouvent dans une position verticale conservent une apparence analogue à la réalité et semblent droits; mais tous les rayons placés obliquement se recourbent à mesure qu'ils approchent de la terre, et ce qui est plus étrange, leur partie convexe est la plus proche du sol. Que la voiture roule plus ou moins lentement, le phénomène s'opère de même; il faut seulement qu'elle n'aille pas assez vite pour confondre tous les rayons de la roue, ni assez lentement pour permettre au spec-

tateur de distinguer l'un après l'autre chacun des rayons qui la composent.

La fantasmagorie et la prestidigitation ont profité de ces illusions de nos sens, bien plus nombreuses que l'on ne le croit, et qui se reproduisent à tous les momens de notre vie. L'idée que nous nous formons de la concavité ou de la convexité d'une surface d'après son apparence visible, dépend principalement de la direction opposée de la lumière qui tombe sur elle et qui arrive jusqu'à nos yeux. Si nous nous trompons sous ce dernier rapport, nous nous trompons sur tout le reste. Un cachet gravé en creux, et aperçu à une certaine distance à travers une lentille convexe, paraît sculpté en bosse. La disposition de l'ombre et de la lumière peut faire prendre une surface convexe pour une surface concave, *et vice versa*. Causes extérieures, causes intérieures, raisonnemens faux, impressions mensongères, tout nous environne de fantômes. Que serait-ce donc si nous parlions des univers inconnus qui nous échappent, et des profondeurs dans lesquelles l'imperfection de nos organes nous empêche de descendre. L'œil d'un seul poisson, ou plutôt le cristallin de cet œil, petit corps sphérique de la grosseur d'un pois, est composé de 5 millions de fibres qui se rattachent l'une à l'autre par plus de 62,500 millions de dents. Le professeur Ehrenberg a prouvé qu'il existe des monades égales à la vingt-quatre millième fraction d'un pouce, et qu'elles se pressent dans le fluide de manière à ne pas laisser entre elles un espace plus grand que leur propre dimension. Chaque ligne cubique, ou une seule goutte du fluide contient 500 millions de monades, nombre presque égal à celui des habitans de notre globe. Le même observateur a distingué des traces d'un système nerveux musculaire et même vasculaire dans les infusoires de grande espèce. Il a découvert que la *leucophra patula* possédait deux cents estomacs, et que dans les *vorticellæ* les intestins forment une spirale complète, finissant où elle a commencé. Pour découvrir l'appareil digestif de ces animaux invisibles, dont le microscope solaire peut seul apprécier les formes, on emploie une solution d'in-

digo pur, qui, en parcourant les cavités des organes digestifs, en a prouvé l'existence pendant l'observation. Les *lépidoptères* diurnes ont des yeux composés de 17,325 lentilles ou facettes dont chacune possède toutes les qualités d'un œil complet. Ainsi, chacun de ces insectes qui voltigent sur nos têtes porte avec soi 34,650 yeux.

Nous sommes entourés de miracles, et la science elle-même ne peut que les observer, suppléer à l'imperfection des sens et attester, soit leur mensonge, soit leur impuissance. Le développement du tissu cellulaire des végétaux a souvent quelque chose d'extraordinaire dans sa rapidité. On a vu le *lupinus poliphyllus* grandir d'un pouce et demi par jour; la feuille de l'*urania speciosa*, de quatre à cinq pouces par jour; développement qui équivaut à quatre mille ou cinq mille cellules par heure. Le champignon nommé *bovista giganteum*, n'a besoin que d'une nuit pour percer la terre et devenir gros comme une gourde : supposez cette gourde composée de 47 milliards de cellules chacune d'un 200ᵉ de pouce de diamètre, ce qui est le moins que l'on puisse supposer, vous trouverez que dans l'espace d'une nuit ce champignon aura développé 4 milliards de cellules par heure ou 66 millions par minute.

Chacune des feuilles du *coryfolia elata* ou palmier de l'Inde, a 30 pieds de circonférence et une tige de 12 pieds, ce qui donne à cette feuille une élévation quatre fois plus considérable que celle de l'homme le plus grand. Il faut étudier l'anatomie végétale dans cette immense machine, dont les myriades de ramifications de veines et de fibres rejettent dans l'ombre la métropole de l'Angleterre, avec ses allées, ses rues, ses places publiques, ses fontaines et ses réservoirs. L'araignée fileuse a de cinq ou six mille petits trous par où s'échappe la liqueur dont elle fait son tissu. Cette poussière brillante qui vous semble répandue sur les ailes du papillon, compose une immense mosaïque naturelle formée d'une multitude d'écailles superposées et fixées dans l'aile par un pédicule étroit, à peu près comme des tuiles sur une maison.

Enlevez-les, vous ne trouverez plus qu'une membrane élastique, fine et transparente, avec de petites lignes de dents ou de trous destinés à recevoir les pédicules. Lewenoech en a compté plus de 400,000 sur les ailes du petit papillon du ver-à-soie. Une mosaïque moderne peut contenir 800 *tessœrulœ* ou fragmens colorés dans une surface d'un pouce carré; la mosaïque des ailes d'un papillon peut en contenir 100,736 dans le même espace.

Nos sens, nous le répétons et nous l'avons prouvé, sont des guides incompétens et inadmissibles; les apparences les plus fausses nous pressent de tous côtés, et sans l'examen le plus attentif, nous courons risque de passer notre vie sous le nuage d'une mystification éternelle.

(Dublin Quarterly Review.)

Beaux-Arts.

LES SCULPTEURS FRANÇAIS.

Les arts ont leur mythologie comme les religions. La fable se tient au berceau de histoire. Elle consacre toutes les origines et domine les faits passés comme le brouillard enveloppe les horizons lointains. Mais, à travers cette brume allégorique et ces voiles merveilleux, transparaît toujours la vérité. Ainsi l'on devine aisément le sens nu de ce vieux conte, fait sur l'invention de la sculpture. La fille d'un potier de Sycione aimait un jeune homme dont elle devait être séparée pour quelque temps. Le jour des adieux, elle aperçut l'ombre de son amant dessinée au long du mur par la lumière d'une lampe. Alors à défaut de l'homme, elle voulut avoir l'image. Elle traça sur la muraille une ligne qui suivait tous les contours de l'ombre; puis son père ayant appliqué de l'argile sur ce calque, elle eut par ce moyen une effigie qu'elle mit cuire au four avec les pots. Voilà, selon la tradition, l'origine du dessin et des figures en relief. C'est l'amour qui a présidé à la naissance de l'art; c'est pour tromper l'absence, pour vivifier le souvenir, pour atténuer les regrets de la séparation, qu'il inspira à une jeune fille de faire le portrait de son amant. On ignore la date de cet événement; à coup sûr la jeune fille est contestable, l'amant n'a jamais existé, et toute cette légende sycionienne est un monsonge de poète. Mais aussi la poésie n'est que l'exagération du vrai; et, dans cet apologue, il y a

au moins cela de réel, que la cause première, le génie créateur, le principe de l'art, c'est l'amour, oui l'amour, dans son acception la plus générale et la plus étendue, comprenant, par exemple, les idées d'adoration, de culte, de reconnaissance. En effet, partout l'art a débuté par des statues aux dieux et aux grands hommes. L'humanité, cette fille de Sycione, séparée de ses héros absens ou morts, se consola avec leurs images, voulut, en signe d'amour, perpétuer leur être, éterniser leur présence, par l'argile, le marbre et l'airain. Ainsi la Grèce fit cet honneur à ses divinités puis à ses citoyens. Ainsi Athènes rendit cet hommage à Minerve sa patronne, comme à Harmodius son libérateur. Mais l'amour pris en ce sens est une abstraction vague, une idéalité immense, et l'homme est un esprit matériel et borné, qui a besoin que la pensée soit définie pour la saisir et définie même dans les termes de la plus sensible réalité. De là vient la fable de Sycione. Quoi de plus précis et de plus fort, en effet, de plus net et de plus expressif comme symbole de tout amour terrestre, que l'amour de l'homme et de la femme, que cette passion commune à tous, intelligible à tous, de la fille du potier pour son amant? Quel verbe plus significatif, plus clair, plus tangible à l'esprit que cette personnification du veuvage des cités et des nations, dans une jeune fille, qui craint l'éloignement de son dieu, de son héros, de son amant; qui le rachète de l'absence, cette autre mort, et le fait vivre à perpétuité devant ses yeux comme dans son cœur?

Cette allégorie qui a la grace d'une fiction d'Homère et la justesse d'une proposition d'Euclide, qui est grecque, en un mot, peut néanmoins convenir à l'histoire de l'art chez tous les autres peuples. Car chez tous, l'art a la même cause. Les Celtes par exemple dressent, comme les Hellènes, des statues à leurs dieux et à leurs chefs; et la même cause produit partout le même effet. Ces statues primitives ayant toutes le même but, la perpétuité du souvenir, ont toutes le même galbe, l'immobilité. En Occident comme en Orient, dans l'Europe et l'Asie, à Carnac comme à Thèbes, ce ne sont d'abord que des

blocs massifs, des témoignages d'éternelle durée, qui représentent moins les traits de la personne, qu'ils ne défient les temps d'effacer sa mémoire ; des colonnes brutes figurant le corps, avec des boules au sommet qui simulent la tête, et des signes au milieu pour indiquer le sexe. Tels sont les *Peulvens* de la Basse-Bretagne, telles sont les pierres arcadiennes, tels sont les colosses égyptiens. Les bégaiemens de toutes les langues se ressemblent. Enfin, l'art se dégrossit et s'éduque au moyen des leçons qui se donnent de peuple à peuple, par le commerce, les voyages, la guerre surtout, agent étrange de civilisation. Les peuples se civilisent comme les diamans se polissent, par le frottement. Ainsi, la Gaule doit à César les traditions de l'art romain, comme Rome prit par les mains de Paul-Emile les secrets de l'art grec, comme les Grecs gagnèrent à l'invasion des Perses les notions de l'art asiatique, comme les Perses de Cambyse conquirent l'art égyptien, comme l'Egypte hérita des grandes cités d'Orient, qui, à leur tour, avaient reçu la science avec le soleil, de l'Inde même, ce berceau de toute lumière, cette aïeule de tous les mondes.

Dans la Gaule on trouve donc, au commencement, les ouvrages druidiques, tels que les rochers de Carnac et d'Essé, les colonnes de Joux et du lac de Genève; puis, sous le règne des proconsuls, le pays se meuble de monumens païens, dont l'exécution encore grossière révèle la main des élèves et non des maîtres, des indigènes et non des étrangers, des Gaulois et non des Romains. A preuve, les statues de Mars-Esus, de Mercure, de Castor et Pollux, le groupe du Taureau Mythriaque, et l'autel du Jupiter Lutécien. La Gaule alors n'est déjà plus à l'état d'inspiration, mais d'imitation. C'en est fait de l'originalité celtique. Un rayon du ciel d'Italie a traversé les forêts des Druides, et bientôt Nîmes aura son cirque, Paris ses Thermes, Lyon son forum, Marseille ses académies, la Gaule entière ne sera plus qu'un faubourg de Rome. Depuis longtemps, il est vrai, la patrie de Brennus était préparée à cette conversion au paganisme. Les migrations incessantes des enfans du nord vers le midi, les voyages que le trop plein de leurs

villes les forçait à faire, à la recherche d'autres pays, et toujours du côté de la lumière; la prise de Rome, la fondation d'Ancyre dans l'Asie-Mineure, leur service de guerre auprès des rois de Macédoine, avaient commencé ce que la conquête de César devait accomplir. La partie méridionale de la Gaule avait même été, suivant Pline, greffée à l'avance d'une colonie grecque. Marseille avait été bâtie par des marchands phocéens, terre bien choisie pour reproduire la civilisation antique, terre qui avait déjà le soleil et l'olivier d'Athènes, en attendant les poètes, les orateurs et les artistes, tous les doux fruits de la Grèce et de Rome. Aussi, lorsque l'Egypte fut devenue momie, lorsque la Danaïde fut déjà cadavre, lorsque l'Italie moribonde n'eut plus de force ni pour l'art, ni pour la poésie, ni pour l'éloquence, c'est la Gaule, jeune, vivace et féconde, qui porta les rhéteurs, les écrivains, les sculpteurs. Ainsi le Narbonnais Zénodore, pour ne citer qu'un nom et un nom spécial au sujet, fut dans tout l'empire le seul sculpteur digne de faire la statue de Néron (1). Les Gaulois, ceux du midi surtout, qui avaient le climat, les mœurs, le sang antiques, les Grecs de Provence, s'initièrent donc ardemment aux mystères de la vie païenne; ils se portèrent d'instinct vers le temple de la bonne déesse, de cette vieille Isis, tour-à-tour, chaldéenne, égyptienne, hellénique, latine et gauloise, appelée de noms si divers, Cybèle, Junon, Cérès, Vénus, et n'ayant qu'un sens, la nature. Et, après avoir compris le fond du dogme païen, ils en rendirent logiquement la forme; ils parlèrent à leur tour la langue dans laquelle Dédale, Prométhée et leurs élèves avaient chanté cette religion; ils matérialisèrent la pensée comme les maîtres de Memphis et d'Athènes. Ainsi l'on découvrit naguère dans le département du Morbihan, une Vénus gauloise de style pharaonien, coiffée d'un lotus à la manière d'Isis. Le caractère de cette statue est tout entier de repos et de force; les bras

(1) Zénodore exécuta aussi en bronze, dans l'Auvergne, une statue de Mercure qui coûta 40,000,000 de sesterces, environ 9,000,000 fr. Appelé ensuite à Rome, cet artiste fit la statue de Néron en bronze, qui avait 110 pieds de haut.

sont pendans, les pieds collés, la tête fixe, le corps planté droit comme un arbre, ayant enfin cet air immobile qu'affecta l'art primitif, quand l'inhabileté de l'expression secondait parfaitement la pensée du dogme, quand avec sa forme inanimée, inflexible, cet art produisait si bien l'ampleur et la durée, l'universalité et la perpétuité, tout le fond du principe païen. Le temps de l'art primitif fut, nous le répétons, l'ère des colosses, des statues-montagnes, la domination des pierres de taille, de tout ce qui est étendue et pesanteur, la prépondérance enfin de la matière. Ces symboles du panthéisme égyptien sont graves, rigides, presque toujours assis; car le mouvement use et altère, l'immuabilité seule est l'éternité.

Suivons, pour mieux revenir aux temps modernes, les différentes évolutions de l'art depuis sa source dans le matérialisme antique, jusqu'à son embouchure dans le spiritualisme chrétien. Après l'Egypte vient la Grèce, après la pierre vient le marbre, après l'immobilité la vie. C'est l'âge heureux, épanoui, glorieux, olympique de la matière. C'est encore la placidité, si l'on veut, mais la placidité du bonheur. C'est l'apothéose, le temps des statues de Paros, l'époque de Praxitèle, d'Alcamène et de Phidias. Alors l'expression est belle, la forme triomphante. Alors la matière, qui d'abord n'était que la manifestation de Dieu, devient Dieu elle-même. La forme a emporté le fond. La matière enfin est à son apogée d'honneur. Le terme le plus complet de la création terrestre, le corps humain, dont les sens sont devenus autant de divinités, constitue désormais le vrai Panthéon, le temple que l'art a mission de perfectionner en beauté comme en force, jusqu'à l'idéalité d'Antinoüs; alors la force est la sainteté, la beauté est la vertu. Achille est divin. Thersite n'est pas seulement laid et faible, il est impie.

Mais quand paraissent les protestans du paganisme, les épurateurs du culte égyptien, les philosophes précurseurs de la doctrine chrétienne, les Socrate, les Platon et tous ceux qui réagirent si franchement contre l'usurpation du matérialisme, quand il y eut opposition, combat, duel à outrance entre ce que

les anciens appelaient les deux principes de la vie universelle, entre la matière et l'esprit; alors vint le temps du mouvement de la passion dans l'art comme de la lutte et de l'agitation dans le dogme. Désormais plus de lignes béates et tranquilles, plus de majesté, plus de marbre; l'inquiétude, le tourment, l'airain. Alors on ne fait plus de Jupiter Olympien, trônant dans sa toute-puissance! Mais voici le prêtre Laocoon se débattant contre les serpens du doute. On ne fait plus d'Alcide au repos sur sa massue, mais le gladiateur gisant sur son bouclier. Prêtre et guerrier ne sont plus d'or ou d'albâtre, mais de bronze, le métal symbolique de la douleur. L'art enfin ne matérialise plus la pensée, il spiritualise la matière. C'est le siècle d'Agesander, de Polydore, de Scopas. C'est le temps où l'Apollon du Belvédère naît presque svelte et subtil comme un esprit, le temps où Vénus voile pudiquement ses charmes à deux mains (1). La Vierge est trouvée; Jésus n'est pas loin.

(1) A part Phidias, Lysippe et Praxitèle, les noms de la plupart des sculpteurs de l'antiquité sont restés dans l'oubli. Toutefois, pour compléter cet article, nous mentionnerons ici le nom de quelques uns de ces artistes, en indiquant les ouvrages qu'on leur attribue. — PROMÉTHÉE, qui forma la première statue avec de l'argile détrempée dans de l'eau. Suivant Larcher, il habitait l'Arcadie et vivait 1573 ans avant Jésus-Christ; — VULCAIN, auquel on attribue un grand nombre de monumens de sculpture; — DÉDALE, regardé par plusieurs auteurs comme l'inventeur de la sculpture; — ENDOCUS, d'Athènes, élève de Dédale, et à qui l'on attribue trois statues de Minerve : l'une, en bois, se voyait encore du temps de Pausanias, dans le temple d'Erythée; l'autre était conservée dans la citadelle d'Athènes; et la troisième, en ivoire, fut enlevée par Auguste, de la ville de Tigée, et placée dans le Forum qu'il fit construire à Rome; — ICMALIUS, qui vivait au temps de la guerre de Troie, et qui avait fait, en ivoire et en argent, le siége sur lequel s'asseyait Pénélope. On trouve encore vers ce temps, EPÉUS, ALEXANOR et RHÆCUS; Pausanias et Hérodote parlent aussi de TÉLÉCLÈS, fils de Rhæcus, et de THÉODORE, fils ou frère de Téléclès, qui travaillèrent tous deux à une statue d'Apollon Pythien, que l'on voyait à Samos. Pline parle aussi de MALAS, de Chio, qui vivait environ 600 ans avant Jésus-Christ; son fils, nommé MICCIADE, fut père d'ANTHERMUS, qui eut deux fils aussi sculpteurs, BUPALUS et ATHÉNIS, dont il existait à Rome plusieurs ouvrages au temps d'Auguste; DAMÉAS,

Avec le christianisme, qui est le dernier mot de la réaction spiritualiste, qui appelle la vie corporelle la mort, qui fait de chacun de nos sens un diable, qui traite la matière, cette manifestation de Dieu en ennemie de Dieu même, c'en est fait de l'art, réputé chose impie, attentatoire à l'essence immatérielle du grand-être. L'art se spiritualise tant qu'il disparaît. Le bris des images, l'iconoclastie est en effet la conséquence

de Crotone, à qui l'on doit une statue en bronze, représentant l'athlète Milon, son compatriote, qui, dit-on, porta lui-même sa statue sur ses épaules pour la placer au lieu qu'elle devait occuper dans un bois consacré à Jupiter, près du temple d'Olympie ; — ANAXAGORAS, d'Egine, qui fit la statue de Jupiter, que les Grecs élevèrent à Olympie, après la mémorable victoire de Platée. Néron fit enlever d'Olympie et transporter à Rome plusieurs ouvrages de sculpture faits par des statuaires qui vivaient 475 ans avant Jésus-Christ : c'étaient SIMON, d'Egine, DIOMPICS, GLAUCUS. Pline parle aussi de trois statuaires, nommés PYTHAGORE, et qui furent, à peu près contemporains : l'un était natif de Léontinum ; l'autre, de Samos ; et le troisième, de Rhége. Ce dernier fut l'auteur de la statue d'Euthyme de Locres, athlète qui remporta trois fois le prix du pugilat, ouvrage admirable suivant Pausanias. Nous mentionnerons encore comme vivant à la même époque, AGÉLADAS, à qui Winckelmann attribue une statue colossale, représentant une Muse, que l'on voit à Rome au palais Barberini ; CALAMIS, statuaire, qui, environ 468 ans avant Jésus-Christ, fit, conjointement avec ONATHAS, le char de bronze placé à Olympie, en mémoire de la victoire remportée dans la course de chevaux, par Hiéron, tyran de Syracuse ; puis CALLIMAQUE, statuaire et architecte, à qui l'on doit le chapiteau à feuilles d'acanthe ; ALCAMÈNE et MYRON, tous deux élèves de Phidias ; POLYCLÈTE, à qui l'on doit la statue-modèle ainsi que le premier ouvrage didactique sur la Statuaire ; SCOPAS, LÉOCHARÈS, BRYAXIS et TIMOTHÉE, qui travaillèrent ensemble au tombeau de Mausole ; POLYEUCTE, auteur d'une statue de Démosthènes ; AGESIAS, élève de Lysippe et à qui l'on attribue le *Gladiateur combattant ;* CÉPHISIDOTE, fils de Praxitèle, qui exécuta une statue de Vénus, très vantée par Pline ; CLÉOMÈNE, à qui l'on doit une suite de statues des Muses destinées à la ville de Thespis, et à qui Visconti attribue la *Vénus de Médicis ;* APOLLONIUS, d'Athènes, qui travaillait à Rome du temps de Pompée ; GLYCAS, auteur de l'*Hercule Farnèse* ; PHILISCUS, de Rhodes, chargé de décorer le palais d'Octavie ; AGÉSANDRE, POLYDORE et ATHÉNODORE, de Rhodes, auteurs du groupe de *Laocoon ;* enfin ARISTÉAS et PAPIAS, qui ont signé les deux centaures de marbre noir trouvés au milieu des ruines, à la villa Adriani.

extrême du dogme chrétien. Plus de statuaire alors; plus de figures; la beauté physique devient un mal et une honte. Le corps est un sujet de tentation et de damnation ; la chair, une Magdelaine pécheresse forcée à faire pénitence. C'est le moment des vierges amoureuses de têtes de mort, des ermites suicides à force de jeûnes; c'est la sanctification du squelette, l'exagération des vêtemens qui rappelle devant chaque figure ce qu'Ovide disait d'une fille trop voilée:

Pars minima est ipsa puella sui.

C'est le temps où les empereurs chrétiens font couper les mains d'un artiste qui a osé peindre des hommes et des femmes; le temps de cet infortuné Lazare qui protesta encore avec ses moignons et trouva le moyen de dessiner ses bourreaux mêmes après sa mutilation.

Cependant l'élément païen n'est pas mort au monde; il dort en attendant l'heure du réveil. Le catholicisme, cette transformation mondaine du principe chrétien, cette organisation politique que saint Paul avait prise de la vieille Rome pour la nouvelle, reconnaît peu à peu les droits du temporel, et prépare cette révolution matérialiste qui devait s'accomplir au seizième siècle. Il opère donc la résurrection de l'art. Il rétablit tout d'abord la liberté des images; les statues reparaissent peu dodues, peu païennes, il est vrai, hermétiquement voilées, mais enfin il leur est permis d'être. Il faut dire aussi qu'elles n'existent pas encore à l'état individuel, indépendant, et qu'elles sont les parties d'un grand tout, les fractions indivises d'une grande unité monumentale, qui s'appelle cathédrale, comme les hommes sont les membres de la grande unité religieuse appelée l'Église. Hommes et statues n'ont pas plus de place les uns que les autres; ceux-ci dans le monde, celles-là dans le temple. Tous les individus s'absorbent dans la généralité, et si quelques figures ont le privilége de l'isolement, elles l'exercent sur des tombes, pour témoigner du néant de l'homme, toujours à genoux ou couchées, toujours posant la

mort, jamais la vie, jamais debout, ne levant jamais au ciel leur front fier et libre fait à l'image de Dieu.

Mais il était donné au siècle de la renaissance, au siècle du libre examen, du protestantisme, de relever la dignité, de proclamer l'indépendance de l'homme, par conséquent de la statue, de restituer au corps ses droits et ses honneurs trop long-temps méconnus. Alors, pour restaurer le paganisme ici-bas, la providence fait éclore par douzaine les apôtres de la chair, qui se mettent à prêcher avec le pinceau et l'ébauchoir. L'Italie, ce tombeau du matérialisme, en redevient le berceau. Alors paraissent les maîtres du dessin et de la couleur, ces deux élémens de la forme, Raphaël, Titien, Caravage, et à leur tête, le premier de tous, Michel-Ange Buonarotti, le représentant le plus complet de la matière; l'enfant qui, en nourrice chez un tailleur de pierre, luttait avec les blocs, comme Hercule avec les serpens; l'homme enfin qui, pour mieux réhabiliter la matière, exerça l'art le plus matériel, et qui malgré les peintures de la chapelle Sixtine, malgré sa colonnade de Saint-Pierre et ses sonnets, ne fut réellement qu'un sculpteur. Cette révolte du corps, au siècle de Léon X, imprime à l'art la passion et le tourment que nous lui avons déjà vu prendre pendant la révolte de l'esprit, au siècle de Périclès. L'art n'est calme que s'il est l'expression d'une pensée établie sans conteste. Dès qu'il y a lutte au fond, il y a agitation dans la forme. Le spiritualisme avait eu, comme le matérialisme son règne absolu, et sa formule triomphante et placide. Les pieux imagiers du moyen-âge avaient donné l'auréole à l'esprit, comme les sculpteurs anciens l'avaient donnée au corps. Mais les protestans du dogme avaient amené les protestans de l'art, et l'inquiétude de Luther était solidaire du mouvement de Michel-Ange.

Pendant que les maîtres nés à Florence, à Rome, à Venise, achèvent l'œuvre de rénovation dans leur pays, la France a aussi sa famille d'artistes occupée au même travail. Les guerres de Charles VIII et de Louis XII, dans la patrie de Michel-Ange, avaient fait goûter aux Français les fruits de la

civilisation ultramontaine. François Ier avait rapporté de sa belliqueuse entreprise des dépouilles plus précieuses que des provinces, les hommes de génie dont l'Italie débordait, les Léonard, les Primatice, les Rosso. Mais bientôt tous ces étrangers peuvent s'en retourner au delà des Alpes ou mourir à Fontainebleau : Paris a déja Jean Goujon, Palissy, Pilon, Cousin, Sarrazin, et bientôt Pierre-Paul Puget.

Après Juste, le dernier maître gothique de la France, vient Jean Goujon, le premier sculpteur païen. Il naquit on ne sait où; on ne sait quand. Son existence est comme son berceau, pleine d'obscurité. *Incuriosa suorum ætas!* Les chroniques du seizième siècle ne nous apprennent guère de la vie de cet homme que sa mort. C'est donc dans ses œuvres qu'il faut trouver Jean Goujon. C'est dans la manifestation de son génie qu'il faut connaître ses mœurs et ses études. Le style c'est l'homme. Or, d'après les témoignages écrits sur les monumens de Paris, d'après les pages de pierre où l'artiste s'est biographié pour ainsi dire lui-même, on peut savoir que Jean Goujon, s'il ne fit pas le pélérinage d'Italie, étudia au moins les maîtres que Florence avait prêtés à Paris. Car son dessin rappelle la manière du Primatice, et son modelé est habile et savant autant que celui des maîtres florentins. Il a le secret du saillissement non moins que Michel-Ange; il fait tourner les plans comme les rondes bosses, il fait rebondir des bas-reliefs comme des statues. Voyez plutôt les enfans entrelacés de festons qu'il a sculptés à l'ordre composite du Louvre, et les naïades qui ornent la fontaine des Innocens. Par ces œuvres, et d'autres encore qui sont toutes d'une grande adresse, d'un goût gracieux, mais plus sobres, plus froides, plus modérées que celles de ses maîtres, on pourrait juger aussi le caractère de l'homme, et prouver, dans Jean Goujon, un esprit modeste, rangé, honnête, ayant plus de théorie que de sentiment, n'ayant guère de passion que pour son métier, et dont la vie dut être calme et studieuse comme son talent. Il mourut victime de son amour pour l'art, le jour de la Saint-Barthélemy. Le matin de cette fatale journée,

il lui vint à la tête que sa fontaine des Innocens, déjà terminée, avait besoin d'être retouchée. Aussitôt, malgré les avis du roi, de la reine, à travers les balles et les poignards catholiques, il remonte à son échafaud, reprend le ciseau et travaille comme dans le silence de l'atelier, jusqu'à ce qu'il tombe mort d'un coup d'arquebuse. Les premiers chrétiens avaient brisé les images, les derniers tuaient les hommes.

Bernard de Palissy, plus heureux, évita cette peine capitale à laquelle les protestans français étaient condamnés. Il est à remarquer que tous ces artistes sont en insurrection avec la foi, comme avec l'art catholique. Palissy, quoiqu'il fût hérétique, se tira de la boucherie. On ne sait pas même quand il mourut, devant contredire en tout l'infortuné Goujon, dont on ne peut, hélas! ignorer que la naissance.

La ville d'Agen est la patrie de Palissy. Génie vaste et actif, il fut peintre, sculpteur, architecte, verrier, potier, émailleur, mécanicien, géomètre, économiste, agriculteur, écrivain, et il s'intitulait modestement: *inventeur des figurines rustiques du roi.* Titre qu'il mérita, disait-il, par vingt années d'épreuves, d'essais, de labeurs ruineux, après *un millier d'angoisses très cuisantes;* après avoir vendu son patrimoine pour subvenir aux frais de ses recherches, après avoir brûlé jusqu'à son lit pour faire chauffer le four où cuisaient ses émaux. La France entière est remplie des œuvres du potier Bernard, dessinées dans le style de la plus savante école d'Italie. Les figures de Palissy ont une énergie et une correction dignes du ciseau de Cellini. C'est le Benvenuto de l'argile. Les orfévreries de Florence ne sont pas plus précieuses que la faïence d'Agen. En dépit de la fable, les pots de terre de France peuvent lutter contre les vases d'or, d'airain et de fer du Toscan. Mais, à la différence du maître italien, Palissy, qui avait pourtant la vraie pierre philosophale, qui changeait par son talent la boue en or, vécut pauvre, besoigneux, s'écriant dans son vieil et franc langage: « Je te prie, cher lecteur, considère » vn peu les uerres, lesquels pour auoir esté trop communs

» entre les hommes, sont deuenuz à vn si uil prix que la plus-
» part de ceulx qui les font uiuent plus méchaniquement que
» les crocheteurs de Paris. » Oui, cet homme extraordinaire qui fit entre mille travaux, ces deux traités, le *moyen de devenir riche* et la *recette pour apprendre aux hommes à conserver leurs trésors*, fut forcé de sacrifier jusqu'à ses meubles à son art, et mourut on ne sait comment, sans doute dans la misère, de même que dans l'obscurité.

Le troisième contemporain, Germain Pilon, naquit à Paris. Supérieur aux deux autres, plus ardent, plus fin, plus élégant que le premier, plus spécial et plus élevé que le second, il eut mission de faire comprendre la suavité et la grace de la chair, comme Michel-Ange en avait exprimé la grandeur et la force. Pilon est l'artiste de la fantaisie et du caprice; il chiffonne le marbre avec une coquetterie toute parisienne. Oui, cet artiste devait naître à Paris et à l'époque galante de François Ier. Tous ses ouvrages le prouvent, surtout son chef-d'œuvre, le groupe des trois Graces qu'on voit au musée du Louvre. Les trois déesses se tiennent par la main et portent sur leurs têtes l'urne qui renfermait le cœur de Henri II et de Catherine de Médicis. Aucun Pygmalion n'a créé de femme plus animée, jamais Véronèse n'a jeté de draperies plus légères; car il faut dire que ces graces ne sont pas nues. Un reste de christianisme survit encore dans Germain Pilon. L'artiste qui avait débuté par un Jésus semi-gothique, n'ose pas encore dénuder les compagnes de Vénus; mais il les gaze de voiles aériens, transparens, délateurs, comme faisaient les sculpteurs antiques qui mouillaient les habits pour les rendre collans. Il couvre leurs charmes de façon à inspirer le désir de les voir. Ce fut d'ailleurs, soit dit en passant, vers l'époque spirituelle de Périclès, que l'on s'avisa de voiler les Graces. Pausanias, dans son Voyage, cite celles que sculpta Socrate sur les murs de la citadelle d'Athènes, comme les premières qui aient été vêtues. Les tuniques commencèrent du temps de Platon. Les capuchons

suivirent Jésus... Puis les frocs se raccourcirent et redevinrent tuniques avec Michel-Ange et Raphaël, pour tomber à nu avec l'Albane, Rubens et Puget.

Après Pilon, J. Sarrazin est un des agens les plus entiers de cette restauration païenne qu'on appelle la renaissance. Né à Noyon, il vint d'abord étudier à Paris, dans l'atelier de Guillain, qui fut assez bon sculpteur et parfait honnête homme. Mais Sarrazin ne put rester long-temps chez son singulier maître, qui, par parenthèse, montrait à ses élèves à exercer d'autres instrumens que le ciseau. Le généreux Guillain s'occupait moins de statues que de la vie de ses semblables. Pendant la Fronde, quand Paris était plein des troubles de la guerre civile, ce sculpteur s'était fait capitaine du guet, et à la tête de ses élèves, avec sa force prodigieuse et un certain fléau qu'il maniait dextrement, il devint la terreur des tire-laines, des coupe-bourses et des assassins, homme d'arme et d'art, statuaire et soldat, comme Torrigiano, Cellini et Salvator Rosa. Sous un tel maître, ou plutôt sous un tel chef, on pouvait certainement apprendre le métier de héros; mais Sarrazin voulait n'être qu'un artiste, et il partit pour l'Italie. Il allait puiser aux sources. Arrivé à Rome, il y connut et aima le Dominiquin, et pourtant il étudia Michel-Ange. Ce fut ainsi qu'il s'appropria ce grand style, cette imposante manière qu'on admire dans ses ouvrages et surtout dans ses huit cariatides au pavillon du Louvre.

Sarrazin est le premier sculpteur moderne qui ait marqué la prunelle des yeux. Il commença cette tendance que les arts affectent de plus en plus chaque jour, d'empiéter les uns sur les autres, de généraliser leur spécialité, d'élargir leur domaine au delà des limites convenues. Sarrazin voulut donc étendre les droits de la sculpture, lui donner, pour ainsi dire, la couleur comme elle avait le dessin, lui faire exprimer, à l'instar de la peinture, les nuances des yeux, des cheveux, de la peau, des étoffes, tout ce qui est perceptible à la vue, comme aussi les abstractions les plus intellectuelles, visibles seulement à l'esprit, telles que la Prudence, la Justice, la Force, la Tem-

pérance qu'il sculpta pour l'église Saint Louis; tels encore les triomphes de la Renommée, du Temps, de la Mort et de l'Éternité, exécutés pour une tombe de Bourbon à Saint-Denis. Cette sculpture funéraire qui est colorée comme un tableau, fut le dernier travail de l'artiste. Dans un des bas-reliefs, le sculpteur s'est placé, en homme déjà du passé, au milieu des maîtres de la renaissance. Il donne le bras à Michel-Ange, et semble le consulter sur le succès de cette œuvre qui devait combler sa gloire et sa vie. En effet, il mourut (jeu bizarre de la destinée!) en achevant le Triomphe de la mort, à l'âge de soixante-dix ans!

Cependant l'art a presque entièrement déserté Rome pour Paris. Le sculpteur de Noyon a été aussi fécond en élèves que l'orateur athénien dont parle Cicéron. *Ex Isocratis ludo, tanquam ex equo trojano, innumeri principes exierunt.* De l'école de Sarrazin sortent, comme du cheval de Troie, d'innombrables maîtres : les frères Anguier, les frères Marsy, Desjardins, Vanclève, Girardon, Coysevox, et d'autres encore qui contribuent à donner à la France cette prédominance que Puget lui assurera bientôt sur tous les autres pays. La terre de Louis XIV se fait si pleine d'artistes, qu'elle déborde sur sa voisine, et lui envoie à son tour Jean de Bologne, Francheville, Quesnoy, qui adoptent tous trois pour mère-patrie cette Italie réduite au Bernin et à l'Algarde, et n'ayant plus assez de ses propres enfans. Nous ne suivrons pas ces Français dénaturés, qui deviennent de vrais Italiens, s'appelant désormais Bologna, Francavilla, et travaillant pour le pape, le doge et le gonfalonnier, comme s'ils étaient du sang de Bandinelli, de Donato et de Buonarotti. Nous dirons que pendant ce temps-là les Anguier sculptent les portes de Paris, la nouvelle Rome; les Marsy peuplent de bronzes les parcs de Versailles, ce vatican temporel; Desjardins dresse la statue de Louis XIV, l'Hildebrand de la monarchie, sur les têtes mêmes des peuples asservis; Girardon, Leranbert, Coysevox, Vanclève, font l'apothéose du grand roi, à Paris et à Versailles, partout; poursuivant d'ailleurs, depuis le premier jus-

qu'au dernier, l'œuvre de la renaissance, paganisant tout, la nature, les mœurs, la royauté, la religion même; ceux-ci, remplissant les jardins de Faunes; ceux-là, les bassins de Tritons; les uns, habillant les Français à la grecque, ajustant, comme sur le fronton de la Porte-Saint-Martin, la peau de lion d'Hercule avec la perruque de Louis; les autres enfin, posant sur un tombeau d'église la déesse Pallas, comme la patronne d'un roi très chrétien.

Rubens avait déjà mis dans ses peintures du Luxembourg, un Mercure avec un cardinal; un vrai cardinal, bien et dûment couvert d'habits rouges, des pieds à la tête, et un Mercure pur-sang, nu comme l'air, et seulement vêtu d'une paire d'ailes aux talons. Le peintre flamand avait déjà affranchi la chair de toute entrave, de tout scandale, et l'avait faite reine comme Marie de Médicis.

Celui qui devait être le Pierre-Paul Rubens de la sculpture, le plus vivant, le plus exubérant, le plus passionné des matérialistes, l'exagération de Michel-Ange, la fougue incarnée; l'artiste qui fait que la France n'a rien à envier même à l'Attique, Pierre-Paul Puget existe déjà. C'est à Marseille, au bord de la Méditerranée, cette eau païenne, la mère de Vénus; c'est dans la ville grecque qu'il est né. Son père est sculpteur, sa patrie est antique; l'air du midi l'attire, comme l'aimant attire le fer. Le voilà à Florence, et Florence croit que Michel-Ange est ressuscité. Il va à Rome, et le romain Cortone est vaincu. Il demande des palais, des cathédrales à élever; il a, dit-il, un cinquième ordre d'architecture à faire; par malheur le Vatican n'est plus à bâtir, Saint-Pierre est achevé. Alors il s'en va à Gênes et meuble cette ville des chefs-d'œuvre de son triple génie de peintre, d'architecte et de sculpteur; là le mal du pays le prend, et l'artiste patriote revient en France. C'est à Toulon qu'il débute; les figures colossales qu'il y compose au balcon de l'Hôtel-de-Ville sont si admirables que l'intendant de la province en écrit au ministre Colbert. Puget est nommé sculpteur de la marine royale; alors, tout en inventant les plus belles formes de navire, il trouve le temps de

faire encore un Hercule pour le Jardin de Sceaux, et d'achever des groupes pour le château de Vaudreuil. Cependant Colbert a mandé d'Italie le cavalier Bernin pour lui donner le Louvre à finir; mais quand Bernin voit en passant à Toulon l'œuvre du Puget, il veut d'abord s'en retourner à Rome : puis, continuant sa route et arrivé à Paris, il demande pourquoi on l'a fait venir d'Italie quand il y a en France un homme comme Puget. Honneur au cavalier Bernin! En attendant, l'artiste français végète à Marseille; il y est tombé malade. Son génie si ardent n'a pas d'issue et l'étouffe; car le sculpteur n'est pas comme le poète ou le peintre, qui peuvent se produire à peu de frais. Au sculpteur, il faut outre des morceaux de papier ou quelques aunes de toile, de la pierre, du marbre, de l'airain, toutes choses coûteuses, royales, que les gouvernemens seuls peuvent fournir et qui manquaient au pauvre ciseleur de vaisseaux. Un étranger est obligé de venir dire à Colbert et à Louis XIV, à ce ministre et à ce roi qu'on a tant loués de s'être connus en hommes : Vous cherchez bien loin au dehors, et vous avez dans votre royaume, parmi vos sujets, un génie plus fort que tous les autres, plus fort que moi. Alors seulement on appelle Puget à Paris; Puget arrive. Il a du marbre enfin!... Il le tient, il l'embrasse comme une maîtresse; il le possède, et Andromède est enfantée.

Mais ce n'est pas assez de faire des chefs-d'œuvre pour demeurer à la cour; là, le génie seul ne donne pas droit de cité. Charles Lebrun est devenu l'ennemi de Puget, du fier Marseillais qui ne veut pas soumettre son génie à l'incubation d'autrui; qui ne veut pas, comme Girardon et tous les sculpteurs parisiens, recevoir les modèles du premier peintre du roi, qui veut suivre enfin ses inspirations et marcher dans sa force comme dans sa liberté. Lebrun pouvait régenter à sa guise le talent souple et éducable des Marsy, des Anguier, des Girardon; mais il était bien mal venu de vouloir dresser ainsi un homme qui avait l'ame inflexible, durcie à la pierre comme ses mains; l'homme qui un jour brisa une statue plutôt que

de se la voir marchander à vil prix ; qui, une autre fois, outré d'observations faites à tort et à travers sur un buste, lui cassa le nez ; qui ayant reçu Girardon sans le connaître, le mit brusquement à la porte dès qu'il l'eut entendu nommer, lui criant : *Un savant comme vous ne doit pas venir voir travailler un ignorant comme moi ;* l'homme qui choisit pour héros de son principal poème Diogène devant Alexandre ; et qui après ce chef-d'œuvre fini, entendant dire que le philosophe avait plutôt l'air de tendre la main pour demander l'aumône au roi que pour l'écarter de son soleil, lui abattit le bras d'un coup de marteau ; l'homme indomptable enfin qui avait pris pour devise : « Le marbre est bien fier, mais je suis plus fier que lui. »

En effet, nul n'a traité le marbre à la façon du Puget ; il le pétrit et le manipule ; on dirait d'une pâte dans ses doigts. Il le déchire et le laboure comme pour en faire sortir une moisson ; la matière s'anime devant lui comme les granits de Memnon au soleil. Cela le connaît, cela lui obéit, lui cède, le sert, l'écoute, le suit, comme le chien suit son maître. « Quand j'approche, disait-il, il me semble que je fais trembler mes blocs. » Et c'est cet homme que Lebrun et Girardon et toute la Lilliputie des académies et des cours voulaient discipliner. Il ne ploya ni ne cassa ; il s'en alla.

Le voilà donc encore une fois en Italie, exilé par Lebrun comme Poussin par Feuquières ; là celui qui n'est pas digne d'embellir Trianon ou Marly, travaille alors pour la ville éternelle. Là, quand il se promène sur les bords du Tibre, en rêvant à Paris, Puget peut rencontrer une seconde victime de la tyrannie académique, Jean Théodon, autre sculpteur, frappé du même ostracisme, doué d'un talent aussi suave, aussi poétique que le génie de Puget était grand et fort ; malheureux jeune homme, qui porta plus de fleurs que de fruits, qui n'eut pas le temps d'achever son groupe d'Aria et de Pœtus, et qui n'a laissé pour sa gloire qu'une seule statue, un chef-d'œuvre, il est vrai, la Daphné des Tuilleries. Cette figure, moitié femme, moitié arbre, cette nymphe déjà lau-

rier, dont les pieds s'enracinent, dont les bras s'embranchent, dont le corps devient tronc, que l'écorce enveloppe et saisit de toutes parts et toute vive, hélas! est comme le symbole du pauvre sculpteur que la misère, cette autre fatale écorce, étreignit et étouffa dans les mêmes angoisses et la même mort. Le vieux Puget avait la vie plus dure que son jeune compagnon, il souffrit plus long-temps.

Un jour, par un de ces retours de fortune qu'explique le caprice des rois, Puget est rappelé en France, et alors il compose le groupe du *Milon*. Cette maîtresse œuvre achevée, il l'expose aux yeux de Louis XIV et de la cour. Le groupe représente la fin de l'athlète. C'est Milon vieilli, vaincu, pris par les mains, dans le chêne qu'il a voulu fendre, et en cet état attaqué par le lion. Quand la chemise du groupe tomba, quand la reine vit l'athlète en proie à son terrible adversaire, au gré des dents et des griffes du lion; quand elle le vit, la main captive dans les parois de l'arbre, les jambes raidies par l'effort, les épaules contractées de douleur, le front crispé d'un air d'impuissance, de crainte et de rage; quand elle vit toute cette force et cette grandeur humaine, abattue, humiliée et vaine, à la merci du monstre, elle s'écria : Le pauvre homme!... Le pauvre homme, hélas! ce n'était pas Milon; le véritable pauvre homme, celui qu'on ne regardait ni ne plaignait, c'était l'artiste, c'était Puget. Certes, dans ses années de jeunesse, d'énergie et d'espoir, l'artiste n'avait pas conçu l'athlète ainsi. Il avait fait l'Hercule, non pas vaincu, pas même luttant, il l'avait fait au repos; il eût représenté alors Milon vainqueur, tuant le taureau d'un coup de poing, le portant dans le Cirque sur ses épaules et le mangeant en un jour. Mais maintenant, vieilli et terrassé, il avait créé son œuvre à son image. C'est ce que prouve sans réplique cette signature : *Sculpebat ex animo Petrus-Paulus Puget.* Il était l'athlète de l'art; surpris et broyé par l'envie, le Milon devenu la proie du monstre; et tout pâle et tout triste, il semblait dire aux spectateurs : Regardez-moi, voyez mes membres dévorés par la fièvre, mon front dévasté par la douleur; voyez mes

rides, ce sont mes blessures. La bête a rugi autour de moi; elle a enfoncé ses dents et ses griffes dans mon cœur. C'est moi qui suis Milon, moi qui suis le pauvre homme; moi, le martyr, la victime, la pâture du lion.

Et la cour ne comprenait pas. Louis XIV lui-même était loin de comprendre, assurément, que sa royauté si colossale et si athlétique, si semblable qu'elle fût au Milon en taille et en force, aurait comme l'athlète les poignets pris dans quelque invincible étau, et que le lion populaire allait venir bientôt, les griffes à l'air et les dents dehors, cherchant aussi son Milon à dévorer.

Effrayante trilogie que ce groupe, qui avait le même sens pour tous, l'athlète, l'artiste et le roi. En effet, la vieillesse de Louis XIV était proche; bientôt la gloire du monarque absolu allait sentir les atteintes du léopard anglais; bientôt après lui la tête d'un de ses successeurs allait se trouver prise dans un chêne plus terrible que l'arbre de Milon; car, à force de fouiller le paganisme et d'exhumer l'antiquité, on y avait trouvé la loi civile aussi bien que le dogme religieux, la liberté de l'homme aussi bien que l'expansion de la matière; et déjà l'art avait en France cette école réelle et positive qui remplaçait l'école mythique de l'Italie, comme l'histoire succède à l'ode; qui ne s'occupait plus des dieux, mais des hommes. La transition s'était faite par les rois d'abord. Entre autres têtes historiques qu'on voit au musée du Louvre, Jean Cousin avait sculpté celle de François 1er, et exprimé franchement cette combativité de loup et cette lasciveté de bouc qui caractérisaient le roi inquisiteur. Pilon avait rendu non moins réellement l'exaltion et la férocité du roi de la Saint-Barthélemy. Francheville reproduisait le porte-couronne de Richelieu; ce Louis XIII, dont la lèvre pendante et paresseuse semble dire au cardinal « : Règne! » comme la bouche mince et serrée de Charles IX paraît dire à Catherine : « Tue ! » Sous Louis XIV l'art avait atteint son apogée monarchique; les grands peintres Poussin et Lebrun étaient peintres du roi, en attendant que David et Robert fussent les peintres du peuple,

Valentin et Jeanron, les peintres de la canaille. L'art, qui est l'expression de la société, devait formuler les souverainetés successives de la terre; celle de Dieu, celle des rois, celle des peuples. L'art religieux enfin était devenu l'art politique. C'est la différence du seizième siècle au dix-huitième, de l'Italie à la France, de Raphaël à David.

Mais revenons à Puget. En 1694, Puget, après avoir terminé le beau bas-relief de la *peste de Milan*, mourut à Marseille, âgé de soixante-douze ans, presque aussi vieux, presque aussi grand que Michel-Ange. En général, les sculpteurs vivent plus long-temps que les autres artistes. Faits pour lutter avec la matière, pour vaincre et dompter la pierre et les métaux, la nature les doue de forces proportionnées à leur tâche. Il est donc peu de sculpteurs qui meurent jeunes, peu qui soient poitrinaires; tous athlétiques, tous séculaires: Donato, Bandinelli, Buonarotti, Guillain, Sarrazin, Palissy, Pierre-Paul Puget. Il est peu de sculpteurs aussi qui n'aient été en même temps peintres et architectes; l'universalité est la spécialité des grands artistes de la renaissance. Ils sont tous à l'état divin, à l'état sphérique, comprenant tout, exprimant tout, bâtissant, peignant, modelant, musiciens même comme Léonard, poètes comme Michel-Ange, graveurs comme Puget. Enfin, une dernière remarque, c'est que l'orgueil est grand chez ces hommes autant que leurs autres sentimens; c'est qu'il est au niveau du reste de leurs passions; c'est qu'il ne faut pas plus s'étonner de l'excès de leur intolérance que de l'exubérance de leur verve. Ainsi, quand Puget met à la porte son rival qui vient le visiter; quand Michel-Ange furieux dit à Bramante: Tu as montré mes dessins à Raphaël! cette conduite est conséquente et logique avec le tempérament de leur génie. Ce sont des esprits entiers, exclusifs, qui n'ont de valeur qu'à la condition même de leur inflexibilité. En art, point de talent sans originalité, point d'originalité sans personnalité, partant sans orgueil, sans égoïsme! Ils ont, si vous voulez, les défauts de leurs qualités.

La sculpture française du dix-septième siècle déborda non

seulement sur l'Itatie, avec Francheville, mais encore elle fut introduite en Angleterre par Grinling Gibbons, à la suite du roi Charles II. La France avait déjà imposé son art à la Grande-Bretagne, dans le onzième siècle, par la conquête de Guillaume; et le génie normand, greffé avec l'épée sur l'Anglo-Saxon, avait merveilleusement fructifié jusqu'au temps de la Réforme : témoin le fronton de la cathédrale de Wells et l'intérieur de l'abbaye de Wesmïnster. Mais le puritanisme protestant coupa court à cet épanouissement de l'art indigène. Le fanatisme de la Réforme ayant proscrit les images, la sculpture anglaise, désormais inutile, descendit si bas, qu'après l'amnistie accordée aux tableaux et aux statues, il fallut recourir aux artistes étrangers pour décorer les monumens publics. Gibbons le premier, élève du Français Guillain, puis Cibber et Roubilliac apportèrent à Londres le secret des écoles de Paris. Toutefois alors l'art anglais commença à s'empreindre d'un caractère spécial, qu'il doit en entier à l'influence du protestantisme, et qu'il a conservé fidèlement jusque aujourd'hui. L'art des groupes et des monumens, qu'on pourrait appeler public, est le produit des grandes agrégations sociales, des civilisations générales catholiques. Le protestantisme au contraire, qui morcelle et isole, devait produire l'art *privé*. Expliquons-nous : En Angleterre, le pays où la Réforme produisit la liberté, les droits de l'individu, les groupes et les monumens sont rares, mais aussi les portraits et les statues abondent. Tout gentleman, depuis le roi jusqu'au dernier baronnet, est un souverain qui a son peintre ou son sculpteur ordinaire, et qui perpétue sa personnalité par la toile ou l'airain. Ainsi Gibbons fit la statue équestre de Charles II, et Cibber les portraits des rois qui ornaient le Royal-Exchange avant l'incendie de cet édifice. Les artistes que fit naître à Londres la fondation de l'Académie royale consacrèrent plus encore les droits de la personne. Bacon, par exemple, sculpta les statues de Samuël Johnson, du comte de Chatham, du marquis de Wellesley. Banks, de même, composa sa charmante Élégie de marbre,

tout en l'honneur de miss Pénélope Boothby. Ce n'est encore là qu'un portrait, et un portrait réel des pieds à la tête; sa tête douce et souffrante, à demi perdue dans l'oreiller, les pieds posés l'un sur l'autre, le corps fébrile et tourmenté; l'image enfin de miss Pénélope, et non de toute autre jeune fille, telle que cette miss était sur son lit de mort.

De même encore, Chantrey fit la statue de la fille du duc de Bedfort, et le buste de deux enfans d'un ecclésiastique de Lichtfield ; puis la statue du major-général Robert Rollo Gillepsee et celle du grand patriote américain Washington. Aujourd'hui, Baily, Mrs. Damer, De Nollekens et Smith marchent dans la même voie que leurs prédécesseurs. Nollekens a fait la statue de madame Howard, celle de William Pitt, d'après un masque moulé sur la figure de cet homme d'état; Flaxman la statue de lord Mansfield; Westmacott celle du duc de Bedfort; d'Addisson, de mistriss Warren. A l'exception de ces deux derniers qui se sont distingués en outre, l'un par son œuvre sur Milton et la façade de Covent-Garden, l'autre par son groupe de l'Amour captif, la sculpture anglaise n'a vraiment rien de remarquable que ses portraits. Mais aussi quelle science, quelle connaissance profonde, intime de la tête humaine! Comme l'importance de la personne est bien sentie et bien rendue; comme l'individu est plein de son égoïsme; comme l'homme est quelque chose, comme il est le roi de la création sur ces toiles et dans ces marbres. Comme l'art anglais est bien l'expression de ce dogme qui a proclamé la liberté! Les statues de ces sculpteurs, comme les peintures de Reynolds et de Lawrence, sont les apothéoses du bourgeois. Il n'est pas de miss Anna, de miss Lucy à choisir parmi les moins belles et les moins superbes miss de la cité de Londres qui sous le ciseau ou le pinceau de ces artistes ne devienne une déesse. Certes, au point de vue de l'élévation et de l'originalité, les portraits anglais sont supérieurs même à ceux des écoles d'Italie, de Flandre et d'Espagne.

Mais rentrons en France. Après Puget, c'en est fait du grand style en ce pays. Coysevox, l'héritier de Pilon, lègue

aux Coustou, ses successeurs, la grace et le charme qui tournent de plus en plus à la manière et à l'afféterie, depuis la fin de Louis XIV jusqu'à l'avénement de Louis XV. Sous ce prince, la chair déborde et s'avachit; ce n'est plus de la passion, c'est du libertinage; ce n'est plus la volupté, c'est le plaisir. Viennent alors les petites statues érotiques, coiffées à l'oiseau royal, la bouche en cœur, les flancs en paniers, et posées de façon à paraître plus nues que la nudité. C'est l'époque de Coustou, de Lepautre, de Lemoyne, de Bouchardon, de Pigalle, de Caffieri, le plus sérieux et le plus habile de tous ces francs ribauds du dix-huitième siècle; troupe joyeuse, qui couronnait le vieux monde de rubans et de fleurs, comme la victime destinée au couteau du sacrificateur!

Cette orgie de la matière a duré jusqu'à ce que David soit venu mettre le bonnet phrygien à l'art moderne; jusqu'à ce qu'il ait débarrassé l'art de la livrée royale, de ses mouches, de ses paniers et de sa poudre; jusqu'à ce qu'il l'ait habillé de la toge de Brutus et ceint du glaive de Léonidas. Alors le puritanisme de David est universel; les dieux du plaisir disparaissent, comme le dieu de la douleur. Viennent les saints et les martyrs d'une foi nouvelle, toute terrestre, tout humaine. Le marbre qui avait appartenu à Bacchus d'abord, à Jésus ensuite, échoit maintenant aux hommes, non plus seulement aux rois qui sont des demi-dieux, mais à des hommes du peuple qui ont confessé la religion de la patrie et de la liberté. Malheureusement cette foi était trop jeune en France, pour y produire un art, fruit tardif des dogmes déjà mûrs. La Convention, par exemple, ne put faire exécuter son projet de statue monumentale, immense, comme les colosses égyptiens, qui eût été le symbole de l'unité, de la grandeur et de la force de la France. Selon le livret, les yeux de la statue devaient être la LUMIÈRE, son cœur le COURAGE, sa tête la SAGESSE, ses bras la FORCE, ses pieds la SOLIDITÉ. Grand programme qui demandait beaucoup de génie, mais promettait beaucoup de gloire. Aucun sculpteur ne soumissionna : aucun n'osa se

rendre adjudicataire d'un tel cahier des charges ; ni Moitte, ni Roland, ni Stouf, ni Pajou, ni le fameux Houdon. Aucun ne vint, comme Dinocrate vers Alexandre, proposer de tailler cet Athos; et la pensée républicaine aboutit bientôt à la formule impériale, à cette contrefaçon de l'art romain qu'on voit place Vendôme, à la copie de la Colonne Trajane, en l'honneur de Napoléon.

L'empire est pauvre en artistes. En ce temps-là, le génie français était aux frontières; il préparait les épopées de l'avenir. Mais à cette époque même, voici qu'un aristocrate, un homme du passé, un émigré amnistié, le vicomte de Châteaubriand publie un livre intitulé : *Le Génie du Christianisme.* Et ce livre jeté comme un adieu ou comme une épitaphe à la vieille civilisation, commence dans l'art français la réaction spiritualiste, contre le mouvement de la renaissance. Bientôt l'art *légitime* a sa restauration comme la royauté. Alors les poètes redeviennent des ménestrels, les peintres des imagiers, comme les généraux des marquis, et les sénateurs des pairs de France. Le gothique fait fureur. On s'embrasse à Paris pour l'amour du gothique, comme au temps de Vadius, pour l'amour du grec. Après la liberté républicaine et la gloire impériale enterrées à Waterloo, on se console des infortunes du présent, avec les souvenirs du passé, à défaut d'espérance en l'avenir. Et les esprits rétrogradent à la suite du gentilhomme, séduits qu'ils sont par une nouveauté de forme qui compense la décrépitude du fond. La sculpture seule, en France, protesta contre cette manie rétrospective ; sans doute par horreur instinctive, innée de ce moyen-âge et de ce dogme chrétien qui avaient nié la matière, le corps, la partie sculpturale de l'homme.

Ainsi, pendant que les poètes et les peintres reprennent tant bien que mal Dante et Cimabüe, les sculpteurs continuent, comme ils peuvent, la tradition de Phidias. La révolution de 1830 vient aussi en aide à cette obstination de la sculpture pour l'antique. *Spartacus*, l'esclave révolté, entre aux Tuileries; puis *Cincinnatus*, le soldat laboureur; enfin,

Philopœmen, garde national de la Grèce. L'art romantique fut un vaincu de juillet.

Il est vrai que le vainqueur ne vaut guère mieux. Cet art de concession, qui a pour maître M. David d'Angers, est froid, morne, éclectique, ni matériel, ni spirituel; n'ayant ni l'expansion de la renaissance, ni l'intimité du moyen-âge; fruit avorté du doute, fils d'une époque de lassitude et de désillusion, qui pousse le scepticisme jusqu'à la caricature en marbre, jusqu'à produire une statuaire étrange, dont le but n'est plus de déifier les hommes, de relever leur nature, de les sublimiser à la façon des héros païens ou des saints catholiques, de suivre enfin la loi providentielle qui est le perfectionnement, mais de ravaler l'humanité au niveau de la brute, de la rabaisser au dessous des types inférieurs, de la dégrader jusqu'à l'animalité.

Mais cet outrage fait à la forme sera sans doute le dernier. Il s'élève, heureusement pour les destinées de la sculpture en France, une école qui prend l'art au sérieux, qui prétend que la formule antique est trop matérielle, et la gothique trop spirituelle; que ces expressions de principes toujours ennemis sont outrées et incomplètes; que l'art du passé se débat toujours, entre l'excès d'un côté et l'insuffisance de l'autre, enfanté qu'il est sans cesse dans le combat et la douleur, soit par le spiritualisme en révolte contre la matière, soit par le matérialisme rebelle à l'esprit; que cette exagération et cette tourmente cesseront dans la forme, quand elles ne seront plus dans le fond; qu'il y aura calme et harmonie dans l'art, quand il y aura paix et entité dans le dogme; quand on aura reconnu enfin qu'il n'y a pas dualité, mais unité, ni matière ni esprit, mais Dieu; ni corps ni ame, mais l'homme.

(*Library of Fine Arts.*)

Littérature.

HISTOIRE

DE LA CARICATURE EN EUROPE,

ET PARTICULIÈREMENT EN ANGLETERRE.

Les Français possèdent un mot singulier qui exprime admirablement bien la gaucherie, la laideur, la disgrace alliées à la roture : c'est *malotru*, les uns veulent qu'il naisse de *male astrosus*, les autres de *male structus*, quelques uns de *mal estru*, qui, en patois languedocien veut dire *mal appris*. Il est probable que la seule étymologie réelle est celle qui rattache ce mot à *male ortus*, mal né.

Quoi qu'il en soit, la Normandie possédait, vers le milieu du dix-septième siècle, une famille d'originaux qui s'appelait *Malotrio*. Un de ses membres, laid en cramoisi (comme on le disait alors), et le plus hétéroclite des hommes, portait six paires de bas, six culottes, et six calottes. Un jour qu'il disait la messe, il crut apercevoir sur la figure de son seigneur, M. de Lasson, un sourire de mépris; la messe dite, il intente un procès à M. de Lasson. Ce dernier se venge par une caricature parfaitement ressemblante et que les juges se passent de main en main. Ils conviennent qu'il est difficile de ne pas éclater de rire en voyant un pareil personnage dire la messe, et M. de Lasson est acquitté.

Sa défense peut être adoptée avec succès par tous les caricaturistes. « Quoi, vous me défendrez la moquerie, lorsque » tant d'objets moquables s'offrent à moi ! N'est-ce pas un droit » de ma nature, un privilége de l'humanité ? Les animaux » pleurent; je n'en connais pas un seul qui rie. Que veulent » donc dire les philosophes qui ont représenté l'Ironie comme » une dégénérescence de l'ame, comme une faiblesse et une » bassesse ? La risée que provoque l'aspect du laid et de l'i- » gnoble est encore un hommage rendu à la noblesse et à la » beauté. »

La caricature n'est après tout qu'une ironie pour les yeux. Dans quelles limites doit se circonscrire le dessinateur satirique ? Précisément dans celles que l'écrivain satirique ne doit point franchir. J'aime cette parole de l'homme qui se vantait de n'avoir pas donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. Hélas ! nous ne ferons pas ici l'histoire des innocens accusés, des qualités dépréciées, des talens ravalés par la malice d'un peintre ou d'un poète. Cette injustice est commune. Tant que l'espèce humaine n'aura pas atteint la perfection, vous verrez le même malheur se reproduire.

Le temple de la caricature est l'arrière-boutique du temple de la gloire; on n'est pas un grand homme à moins d'avoir subi cette apothéose grotesque. Passant dans la rue, vous entendez un étranger dire : *c'est le grand poète*. Eh bien ! subissez l'ironie qui est la doublure de la gloire. Ce même admirateur de votre renommée s'arrêtera bientôt devant la caricature qui vous parodie, et rira de votre nez ou de votre chevelure, à deux pas de vous, en présence de vos amis. Que la vanité se résigne. Ici le coup de fouet, là les jouissances de la réputation.

Il ne faut pas faire du peintre de caricatures un juge et un arbitre : c'est un rieur et un plaisant; ni un censeur : c'est un bouffon. Tout lui est permis; il ne tire pas à conséquence. Vous pouvez avoir été traîné pendant vingt ans sur la claie de la caricature et ne pas perdre une ligne de votre valeur. Le roi des caricaturistes anglais, Gillray, dont nous reparlerons bien-

tôt, aussi obscur aujourd'hui qu'il a été puissant, n'a pas cessé d'attaquer Napoléon Bonaparte, qui n'en a pas moins été un très grand homme. Je me souviens d'avoir étudié, il y a quarante ans, une excellente caricature qui renfermait toute la philosophie du genre. Au bas de la gravure coloriée on lisait : *Fonds de magasin d'un caricaturiste.* Là rayonnaient toutes les figures célèbres de l'époque. La stupide et bienveillante face de Georges III y occupait le premier rang ; moins exagérée que cette caricature française qui lui donnait pour symbole un angle de quarante-cinq degrés avec l'inscription : *Roi de l'île de Bouc;* mais plus ressemblante assurément que la statue équestre qui occupe le centre de Pall-Mall. Admirez, plus loin, les milliers de rides qui couvrent la petite figure roturière et les sourires éternels de la reine Charlotte. Ni le prince de Galles, ni mistriss Siddons, sous le nom de *la reine des planches*, ni la célèbre madame Fitz-Herbert, sous celui de la *vice-reine,* n'y sont épargnés. Il suffit d'avoir touché le seuil du temple de la mode ou de la gloire, pour se trouver installé dans ce musée grotesque qui a pour grand-prêtre la rage populaire contre tout ce qui brille et domine. Au centre du tableau, le vieux Fox, l'idole populaire, avec sa physionomie de sanglier et son air mécontent et sauvage, laisse apercevoir le nez pointu de Pitt, que le peintre n'a pas manqué d'aiguiser ; plus loin, la belle duchesse de Devonshire est occupée à faire une élection : opération qu'elle accomplissait, dit-on, en distribuant, pendant une semaine, ses baisers à tous les électeurs récalcitrans.

Accepter, envenimer les préjugés populaires, c'est le fait et le vice du caricaturiste. Par là même il offre le premier commentaire de l'histoire, en corrige la gravité, et perpétue ces passions toujours injustes, mais caractéristiques, dont la postérité perd le souvenir. Les pages les plus sérieuses n'ont pas cet avantage. Une bonne caricature contre Cicéron, César ou Marc-Antoine, si le hasard en faisait retrouver une dans les fouilles d'Herculanum, nous dirait pourquoi et comment on se moquait alors de ces grands personnages ; nous partage-

rions les émotions contemporaines ; nous pourrions nous remettre, si j'ose le dire, au niveau des intérêts, des folies et des passions d'autrefois. L'histoire, telle qu'on l'écrit ordinairement, n'est pas vivante. Dans la caricature, non seulement elle vit, mais elle a cette existence intense, rude et mauvaise que donnent les passions. L'impartialité ne convient au juge que lorsqu'il a pesé tous les intérêts, et par conséquent comparé toutes les injustices de ceux qui le prennent pour arbitres. Qu'il s'assimile d'abord aux injustices et aux partialités de chacun : qu'il les mette ensuite en équilibre ; et qu'il prononce.

Essentiellement injuste, la caricature outre les défauts et tait les qualités. Ce que les Italiens entendent par *caricato* et ce que les Français rendent par le mot *charge*, est loin d'exprimer complétement l'importance ironique et la tendance acérée de la caricature moderne. Il lui faut un but personnel, une activité venimeuse, une sorte de fureur digne d'Archiloque et de Hogarth. Je ne sais si l'on peut nommer caricatures, ces charges d'atelier qui attaquent des ridicules généraux : par exemple, *le Désespoir du musicien,* artiste infortuné, contre lequel conspirent tous ces bruits, tous ces vacarmes réunis, que peuvent produire la race animale et l'industrie du jour naissant dans une grande ville. Il y a là trop d'innocence pour une caricature ; c'est une épigramme à la manière grecque, sans pointe, sans fiel et sans venin. On a publié récemment deux excellentes charges du même genre : *l'enthousiasme du peintre,* et *l'amiral d'eau douce.* Le peintre portant lunettes, a établi sur le bord de la mer le quartier général de son génie : il peint ; voici sa palette et son chevalet ; mais la marée remonte ; déjà son chapeau est la proie des vagues, déjà le flot vient battre le pied de l'artiste exalté, qui ne s'aperçoit de rien, et qui va toujours, saisissant au milieu du péril les beaux aspects de la nature, et insensible aux dangers que lui annonce la forte voix d'un marin qui l'avertit de prendre la fuite. L'*amiral en retraite* navigue paisiblement au milieu d'une mare dans laquelle les canards barbot-

tent ; le navire qu'il monte est une espèce de coquille de noix qu'il remplit de sa rotondité ; il pointe avec une grande précision trois ou quatre petits canons qui vont attaquer et ruiner une forteresse en cartonnage, placée sur la rive droite de la mare. Le *Chasseur goutteux,* qui sert de pendant à l'*Amiral en retraite,* paraît encore préférable ; placé sur un fauteuil à roulettes, et voituré par son domestique nègre, il vise un pauvre oiseau qui fuit à tire-d'ailes, pendant que le domestique placé derrière le maître se pâme de rire. Supposez que dans l'un de ces tableaux, le peintre ait reproduit la figure d'un général célèbre, et dans l'autre celui d'un amiral en disponibilité : la charge comique disparaît : la caricature existe.

Chez Hogarth, la peinture satirique s'est élevée quelquefois jusqu'au sublime ; mais son ironie s'est attaquée bien plus souvent aux vices généraux qu'aux vices particuliers. On ne peut contempler sans effroi cette terrible peinture d'une des sombres et tortueuses allées dans lesquelles la populace de Londres va s'enivrer de gin. Voici la boutique du prêteur sur gages, recevant les haillons en nantissement des liards qu'il prête ; les mains décharnées qui reçoivent sa petite monnaie, annoncent toutes les souffrances de la faim. Le corps d'un ouvrier suicide pendille à la fenêtre d'un grenier ; une mère, ivre de gin, ivre de la liqueur fatale, ne voit pas que son fils en bas âge échappe de ses mains et tombe de la fenêtre dans la rue ; les officiers de la paroisse conduisent à la demeure dernière le cadavre d'une femme que suit son époux dans l'état d'ivresse le plus complet : un pauvre petit enfant, le verre de gin à la main, maigre, hâve, l'œil éteint par l'habitude de l'ivresse, s'endort sur la margelle d'un puits. Tout cela n'est pas de la caricature ; c'est de la philosophie pittoresque appuyée sur le drame populaire. La caricature véritable a besoin d'être plus comique, et n'est pas nécessairement morale.

On a bâti une infinité de théories pour expliquer le rire et la gaîté. Une légion entière de philosophes ; Aristote, Hobbes, Fontenelle, Montesquieu, Akenside, Addisson, Hut-

cheson, Miller, Campbell, Beattie, Thomas Brown ont essayé d'expliquer chacun à sa manière cette petite convulsion que nous éprouvons tous, et qui s'appelle le rire. Le capitaine Grose a aussi rédigé son système; et je ne sais pourquoi je ne ferais pas le mien à mon tour? Pourquoi le rire triomphe-t-il des circonstances les plus sérieuses et même les plus solennelles? Une pauvre femme avait volé des canards vivans; on les apporta dans un panier comme pièces de conviction. Le juré se retire pour discuter : le président apporte un verdict de mort, selon la rigueur de la loi anglaise. Au moment où cette parole terrible : *La mort !* sort des lèvres du juge, les canards prisonniers laissent échapper un double cri : *couac, couac,* et tous les auditeurs, y compris la vieille femme, se mettent à rire. Les alliances disparates seraient-elles donc, comme le prétend le capitaine Grose, les véritables sources du rire? Ce savant théoricien établit une liste fort longue d'incongruités risibles; par exemple, dans un des tableaux d'Hogarth, le spéculateur, qui, après avoir trouvé le moyen d'amortir la dette nationale, reste en prison pour une dette de trois shillings; le mécanicien qui a découvert le moyen de traverser l'air avec des ailes, et qui gémit dans un cachot; les amis du bonheur champêtre, représentés par quatre gros et honnêtes bourgeois occupés à fumer dans la petite chambre d'une taverne, donnant sur une grande route poudreuse; ou de gros messieurs d'un certain âge apprenant à danser. Les peintres flamands sont remplis d'admirables et involontaires disparates : Rembrandt ne s'en est pas fait faute; tous ses mages et tous ses grands prêtres ont la tournure, le costume et les ornemens de braves bourgmestres de Leyde et d'Amsterdam. Ici vous voyez les manchettes et le jabot du roi Salomon; plus loin la pendule et le piano-forté de Cléopâtre mourante; les bottes à la chevalière de Titus, assiégées par des marins en pantalons et en culottes. Il n'y a pas long-temps que l'Europe pouvait se donner le plaisir de contempler sur ses théâtres le grand Achille portant un corset,

un bourrelet et des plumes; Hamlet en culottes courtes de soie noire, avec un œil de poudre sur sa perruque; Caton en robe de chambre de damas violet à ramages, se tuant dans un fauteuil à la Voltaire; et Macbeth en habit à la française brodé d'or et d'argent; Talma en France, Kemble en Angleterre ont corrigé ces folies. La vie réelle n'est pas moins féconde en alliances bizarres. L'autre jour, on a placé entre mes mains un prospectus surmonté du lion et de la licorne d'Angleterre, soutenant l'écusson royal, symbole imposant qui absorbait au moins les deux tiers de la page; il s'agissait d'un ramoneur de cheminée qui offrait ses services au public sous la protection allégorique de ces animaux fabuleux. Pendant un hiver rigoureux, lord Chatham, qui avait la goutte et ne pouvait souffrir le feu de la cheminée, fut obligé de se mettre au lit vers le milieu du jour, afin de se réchauffer; son collègue lord Carteret, ministre de la marine, ayant reçu des nouvelles importantes, vint en conférer avec lui; mais, trouvant le froid trop rigoureux, il ne pensa pouvoir mieux faire que de se fourrer dans un autre lit vide qui était placé dans la même alcôve. L'un voulait qu'une flotte partît, l'autre voulait qu'elle restât. Chacun soutenait son opinion avec une grande énergie et sans rien céder à l'adversaire. Un troisième membre du conseil, qui venait annoncer à ses collègues que le cabinet était renversé, trouva ses deux confrères dans cette situation, gesticulant comme beaux diables, la tête enveloppée de bonnets de nuit, se démenant dans les draps, et si parfaitement ridicules que, malgré la gravité de la circonstance, il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Citons encore une disparate plaisante. Deux de ces pleureurs à gages dont les services funèbres embellissent les convois des riches et simulent une solennelle douleur se trouvaient porteurs de deux écussons magnifiques qui les cachaient des pieds à la tête. Pendant la marche funèbre, ces messieurs, qui s'étaient arrêtés trop long-temps le matin dans le cabaret du coin, se communiquaient mutuellement,

toujours cachés par l'écusson, leurs observations plaisantes dont le contraste avec la gravité sépulcrale de la cérémonie produisait l'effet le plus burlesque.

Essayez de coiffer un homme mûr du bourrelet de l'enfance; montrez-nous un grave magistrat jouant à la fossette, une femme de détaillant singeant la duchesse, un révérend jouant le dandy; vous aurez des caricatures très plaisantes. Je me souviens qu'aux bains publics de la ville de Bath, un ecclésiastique, auteur de sermons fort estimés, crut tirer le cordon d'une sonnette et fit tomber sur sa tête, par cette sollicitation maladroite, une douche d'eau glacée aussi inattendue que désagréable. Un officier général européen, qui a donné au public l'analyse de l'état militaire de l'empire ottoman, s'est fait peindre sur le titre de cet ouvrage dans une vignette fort curieuse. Notre homme porte le costume ordinaire des généraux de Louis XV. Il est armé d'un grand tamis; à travers ce tamis passent une multitude de petits Turcs, de grands Turcs, de canons, d'obusiers et autres instrumens de l'art guerrier. Rien n'est plus ridicule que cette allégorie.

Le caricaturiste qui a représenté les ministres de son temps sous la forme de petits ramoneurs dansant au son d'une cornemuse dans laquelle soufflait Guillaume Pitt, a parfaitement atteint le double but de la caricature, celui de faire rire et celui de dénigrer. Il faut qu'elle nous égaie aux dépens de quelqu'un. C'est le dénigrement devenu art. Il n'y a pas de caricature innocente. Aristophane, montrant Socrate dans un panier, au milieu des nuages, parce que ce philosophe s'élevait jusqu'au monde des idées, est un grand caricaturiste en poésie. Si l'odieux se présentait seul, il manquerait son but; on fait agir de concert la gaîté, la malice, quelquefois le bon sens. Il ne suffit pas de souiller une réputation, de flétrir un nom propre, d'allier des images basses à des idées vénérées; il faut faire oublier la méchanceté du but, souvent la perversité de l'intention, sous la verve plaisante de l'attaque. Tel auteur de caricatures a donné, pendant le cours de sa vie,

plus de preuves de génie que vingt peintres ordinaires du roi. Une caricature sans sel, comme une épigramme sans esprit, fait naître le dégoût, l'ennui et la colère.

Que les moralistes se rassurent : une caricature, quelque bonne qu'elle soit, n'a jamais décidé de rien. Le tribut qu'elle fait payer à la gloire n'empêche pas cette dernière d'être légitime ou éclatante. Elle marche, comme l'esclave antique, derrière le triomphateur, et son principal rôle est de siffler.

Si l'on voulait écrire *ex professo* sur la caricature, on pourrait en faire trois classes : caricature des opinions, caricature des mœurs et caricature des personnes. Subdivision plus arbitraire que réelle. En face d'opinions graves, qu'est-ce qu'une plaisanterie? que peut signifier la meilleure épigramme devant un argument logique? quelle sera la valeur d'une ironie? En général, c'est aux dépens de la vérité que le mensonge rit. Nous vivons dans un monde où les fous se moquent des sages, et où les doctrines les meilleures sont raillées par les préjugés et les sottises. La satire peinte n'a donc pas plus de valeur, en fait d'opinions et de doctrines, que la satire écrite; l'une et l'autre peuvent être brillantes, énergiques, et ne rien prouver. Ne redoutons pas la caricature; l'homme qui en aurait peur ressemblerait à cette servante que l'on envoyait prévenir un convive qu'on l'attendait pour dîner. Elle trouva ce monsieur occupé à soigner, au moyen d'une brosse, la propreté de ses dents. — « Il ne tardera pas à venir, s'écria-t-elle, je l'ai vu occupé à s'aiguiser les dents. » — Il ne faut pas tomber dans cette erreur ni voir dans les expressions les plus vives de la caricature une intention hostile et dévorante, une attaque affamée.

Notre meilleur caricaturiste actuel, Georges Cruikshank, a usé et même abusé de toutes les espèces de caricature; souvent il l'a ravalée jusqu'à l'état de calembourg. La frivolité superficielle de son épigramme donne plus de prix à ses *leçons de phrénologie illustrée*. Ici l'organe de la *destructivité* a pour emblème un taureau furieux, dont l'entrée triomphale s'opère chez un marchand de porcelaines, par un massacre général

des tasses, cristaux et bocaux du pauvre commerçant. Pour symbole de l'*idéalité*, il a représenté un bourgeois dans son lit, le poil hérissé, l'œil attaché sur son pantalon et sa robe de chambre, qui, suspendus sur le dos d'une chaise et éclairés des rayons pâles de l'astre des nuits, semblent d'épouvantables fantômes. Ailleurs l'organe de la *vénération* est représenté par un alderman dont l'abdomen épais s'arrête en face de l'étal d'un boucher, et qui reste frappé de surprise en contemplant une éclanche. Comme type de la *conscience*, Cruikshank nous montre un vieux juif, marchand d'habits, plaçant la main sur son cœur, et offrant un shilling à la pauvre femme qui lui offre un énorme paquet d'habits, de linge et de débris de mobilier. Le symbole de l'*éloquence* est le combat parlementaire de deux vieilles marchandes de poisson de Billingsgate. Je préfère à cette parodie l'admirable tableau dans lequel notre caricaturiste s'est plu à railler toutes les terreurs de la magie. Un honnête bourgeois et sa femme s'étant promenés trop tard dans les jardins de Kensington, se trouvent tout à coup enfermés dans le cercle magique du Freyschutz. Leur terreur est aussi profonde qu'elle est ridicule; l'excessive niaiserie de ce bon monsieur et de cette bonne dame commence à rendre la situation très comique; mais ce qui augmente la bizarrerie grotesque de la caricature, ce sont les mille physionomies humaines dont le peintre a eu le soin d'orner les serpens, crocodiles et démons de toute nature qui voltigent autour des deux époux. Comme Burns dans son *Tam O Shanter*, Cruikshank a rendu la terreur ridicule; la lune elle-même, cet astre sépulcral, est devenue burlesque, grâce à deux diablotins qui interceptent une partie des rayons de son disque, au moyen d'une poêle à frire percée de trous comme une écumoire. Jamais éclipse de lune ne fut plus comique, et je me souviens que dans cette gravure excellente il n'y a pas jusqu'au crâne dont le sourire sépulcral emprunte une physionomie ridicule.

Les auteurs de caricatures populaires se sont emparés de certains termes d'argot qui ont cours de distance à distance, et dont il est bien difficile de deviner la véritable source. Qui

pourra nous dire avec certitude le berceau du *Nincompoop* anglais, du *Mayeux* français? Le hasard seul a donné à la France l'admirable et récente création du *Robert Macaire;* nul auteur ne peut en revendiquer la propriété; il est né tout seul, fruit d'une inspiration populaire, enfant sans père, *proles sine matre creata.* J'ai vu se succéder à Londres les plus étranges locutions. D'où venaient-elles? pourquoi étaient-elles adoptées? Personne ne peut le dire. Il y a quarante ans (je date d'aussi loin), un enfant du peuple, ce que les Parisiens appellent un *gamin*, répondait à toutes vos questions par l'unique monosyllabe *quoz,* lequel ne voulait absolument rien dire, si ce n'est: « Je me moque de vous. » Quelles sont vos intentions pour la soirée? — *Quoz.* — Qu'avez-vous fait hier? — *Quoz* — Que ferez-vous demain? — *Quoz;* toujours *quoz*. L'insignifiant monosyllabe indiquait pour toute réponse l'intention de ne pas répondre. Je ne sais pas davantage pourquoi, une vingtaine d'années après, ces mots parasites furent remplacés par: *Oh! le vilain chapeau!* locution qui s'appliquait à tout dans la conversation vulgaire.

Chaque demi-génération apporte et remporte avec elle sa provision d'expressions créées par elle pour son usage personnel, et que ses fils ne comprennent plus. L'insignifiance, la nullité, disons mieux, la bêtise de ces expressions, ne nuisent pas à leur succès, et semblent au contraire les protéger. Souvent c'est un fragment de chanson, un refrain de ballade, un proverbe aiguisant la queue de quelque parodie chantée, qui passent de bouche en bouche, font une fortune extraordinaire, et se métamorphosent en lieux-communs de plaisanterie. Nos voisins les Français nous ont donné l'exemple à cet égard: *Bon voyage, cher Dumollet,* et mille autres refrains bachiques plus ou moins insignifians, ont eu cours sur la place; on ne pouvait faire un pas dans la bonne ville de Paris sans être assailli de la mélodie ou des paroles si gaîment transformées par le bon vouloir populaire. Il y a quatre ou cinq ans, tout polisson des rues de Londres, qui vous rencontrait sur un trottoir, vous criait en riant: *Flare-up;* ce qui ne signifiait abso-

lument rien. Aujourd'hui la phrase mystérieuse est celle-ci : *Qui êtes-vous?* locution sacramentelle qui appartient également au petit apprenti chargé d'une paire de bottes qu'il doit remettre à la pratique, et au garçon d'imprimerie chargé de la transmission des épreuves. Quel passeport ont obtenu ces ridicules groupes de mots, si étrangement alliés? Comment ont-ils atteint cette faveur populaire? Je ne prétends pas le dire; mais il est certain qu'ils offrent aux caricaturistes une source féconde. Par exemple, le dernier échantillon qui soit sorti de cette fabrique a donné naissance à une série de caricatures très remarquables par leur verve, et portant toutes pour exergue : *Qui êtes-vous?*

Ces dernières se rangent évidemment dans la classe des caricatures de mœurs. L'Angleterre, si attentive et si patiente dans l'analyse des nuances morales qui caractérisent et distinguent les hommes, a donné pour pendant à ses romans de mœurs les excellentes caricatures de Bunbury, Seymour, Alken, Rowlandson, Cruikshank. Les quatre premiers sont morts; Cruikshank vit encore, et cette imagination si gaie, si vive, si intarissable, nous réserve plus d'une jouissance dans l'avenir; il est peut-être plus innocent, plus inoffensif que ses confrères. Oh! la charmante collection qui réunirait dans le même recueil les amusemens de la populace et de la bourgeoisie anglaises, tels que Seymour les a décrits avec une verve si expressive; les charges piquantes dans lesquelles Bunbury a raillé les costumes nationaux; les chansons et proverbes ironiquement illustrés par Alken, enfin l'admirable épopée du docteur Syntaxe, fruit des veilles comiques de Rowlandson!

Les Français possèdent une vieille caricature de mœurs qui, reproduite sous mille formes, est encore populaire : *Crédit est mort; les mauvais payeurs l'ont tué.* C'est, au surplus, une tradition des temps gothiques, un reste de la vieille allégorie. Une antique tapisserie de Dijon représente la naissance, le baptême, la mort et le convoi de *Banquet.* Ce personnage qui, comme vous le pensez, aime à bien vivre, convie à sa table la Goutte, la Gravelle, la Pleurésie et l'Hydropisie, qui lui sont

amenées par Gourmandise, maîtresse des cérémonies. En 1660 (et cette date est peu éloignée de nous) nos pères s'amusaient singulièrement d'une estampe intitulée : « Le combat de *Carême* et de *Carnaval.* » Elle est parfaite en son espèce. *Carême* et *Carnaval* sont deux chevaliers armés de toutes pièces, l'un pour la chair, l'autre pour le poisson. Le chevalier *Carême*, don Quichotte décharné, monté sur le cheval de l'Apocalypse, a pour casque un homard, pour bannière un filet de pêcheur. Son adversaire *Carnaval* chevauche un bœuf gras, brandit une broche, et porte suspendus à l'arçon de sa selle un gril, un paquet de saucisses, une écumoire, plus deux énormes chapons gras dans les fontes. L'attitude des deux personnages et les paroles qui leur sont prêtées correspondent fort bien avec le costume gastronomique dont on les charge, et l'invention drolatique du poète qui s'est chargé de la rédaction des exergues coïncide parfaitement avec la création de ces deux types.

La caricature véritable, telle qu'on la comprend aujourd'hui, après s'être attaquée aux opinions et aux mœurs, aborde les masses ; elle sert les antipathies mutuelles des nations. Je vous prends à témoins, innombrables lords Puff, dont les Français ont amusé leurs loisirs ; et vous, marquis français, mangeurs de grenouilles et de soupes maigres, qui faites les délices du petit peuple de Londres depuis un temps illimité. Le ventre de l'Anglais, le jabot et les manchettes sans chemise du Français, véritables calomnies nationales, épigrammes qui ont pour sel leur mensonge, n'ont rien perdu de leur puissance, et la première rue de Paris ou de Londres, le premier étalage de vitrier ou de marchand d'estampes vous offrira des exemples mémorables de cette satire de peuple à peuple. Vers la fin du dix-huitième siècle, les Écossais et les Anglais, aigris par de longues guerres et une réunion forcée, se trouvaient dans un état d'hostilité amère. Déjà, sous les Stuarts, ce sentiment s'était manifesté et n'avait pas peu contribué à la révolution de 1620, à celle de 1688, à la mort de Marie Stuart, à celle de Charles Ier et à l'expulsion de Jac-

ques II. Le gouvernement des princes de Hanovre trouvait son compte à favoriser les Écossais, pour rallier au parti de la couronne les anciens jacobites, et étendre ou amortir un vieux foyer de rébellion. Si vous ajoutez à cette disposition favorable des ministres et des gens d'état, la persévérance, l'obstination, la patience, la cupidité, la prévoyance qui caractérisent en général les Écossais, vous ne vous étonnerez pas de leur marche triomphale à travers toutes les intrigues du temps, et de la fortune rapide réservée aux plus minces aventuriers venus d'Édinbourg ou de Glascow. Plus ils réussissaient, plus la foule des nouveau-venus augmentait. On ne voyait pas à Londres, sans une espèce de colère furieuse, cette fourmilière de gens sans aveu qui tous atteignaient ou l'opulence, ou le crédit, ou l'autorité. Une caricature, intitulée : *Origine des ministres et des meneurs écossais*, satisfit ce mécontentement général : deux sorcières écossaises, semblables à celles de Macbeth, renversaient sur l'Angleterre une panerée de chenilles à têtes d'hommes, représentant guerriers, prêtres, médecins, avocats, et qui, tombant du haut des nuages, allaient s'accrocher à toutes les branches, rampaient jusqu'au sommet, et pénétraient dans tous les replis de la société.

Une autre gravure de la même époque a pour exergue : *Moyen de voler d'Édinbourg à Londres, en une seule journée*. Le balai des sorcières est encore ici l'instrument de locomotion qui transporte, de la capitale de l'Ecosse à la capitale de l'Angleterre, deux fils de la Calédonie; l'un vêtu de son plaid bariolé, les cheveux rouges flottant au vent, jouant de la cornemuse nationale et cherchant quelque monnaie dans le fond de sa poche vide; l'autre, privé de bas et de souliers, tenant à bras-le-corps la magicienne écossaise qui l'entraîne, et fixant sur le paradis anglais qui s'ouvre à ses yeux un regard avide et affamé. Sur la droite du tableau, un écriteau porte ces mots et cette indication : *d'Édinbourg à Londres, 320 milles.*

Le gouvernement représentatif, en donnant liberté entière aux hostilités des partis, a encouragé les peintres de carica-

tures. Cent volumes in-4° ne suffiraient pas à contenir la bibliothèque des caricatures; nées depuis 1688, et filles du développement donné au gouvernement représentatif. C'est là que tous les personnages de notre histoire, parodiés par le crayon ou le pinceau, jouent tour à tour leur rôle. Un artiste, obscur aujourd'hui, s'est particulièrement distingué dans cette voie : roi de la caricature, poète plein d'imagination, de verve, de trait, de caprice : mais sans principes, sans ame, sans conscience; entraîné par une sorte de caprice farouche, par un besoin de mordre et de blesser; doué d'un génie violent et incisif qui exerça la plus forte action sur son siècle; mais rudement châtié par le sort qui voulut que Gillray mourût fou! Comme Swift, il sembla poussé vers l'insanité par cette bile amère qui ne laissait pas de repos à ses contemporains, et qui ne lui en laissait pas à lui-même. Pour dernier châtiment, il eut du génie et point de gloire. Les biographies anglaises lui consacrent à peine quelques lignes; cet artiste vigoureux, cet Aristophane peintre, ce créateur de sobriquets dont il affubla tous les grands hommes de son temps, Gillray n'est aujourd'hui qu'une ombre, un souvenir, rien. Jetez les yeux, en passant, sur l'encyclopédie satirique qui est tombée de son crayon, vous serez surpris de cette fécondité de charges, de ce nombre infini d'idées nouvelles, de ce bonheur infini de travestissemens, et vous direz : *c'est là du génie*. Son histoire est curieuse, et peut servir de leçon.

Ecossais d'origine, il professa d'abord des opinions républicaines et se fit redouter du gouvernement, qui s'aperçut bientôt qu'un nouvel et redoutable ennemi venait d'éclore pour lui. On lui dépêcha un ambassadeur secret, qui lui parla de prison s'il continuait ses attaques, d'argent s'il faisait volte-face. Un talent sans conscience ne pouvait hésiter; sa violence et son esprit furent voués au service de qui le payait. Gifford, l'anti-jacobin, buvait avec lui; Canning lui fournissait des sujets de caricatures. L'une d'elles, sans doute destinée à indemniser le ministre de quelque gratification un peu large, représente le parti des tories sous la forme d'un soleil qui

parcourt l'espace, et Canning sous celle de Phaëton qui conduit en triomphe le char de Phébus, et qui échappe victorieusement aux dangers courus par son homonyme. Tory en public, Gillray s'était réservé le droit et le plaisir d'être républicain dans son cabinet. Il se punissait lui-même de son apostasie, par des larmes, des sanglots et mille marques extérieures d'un repentir plus vif que touchant. Ivre, il ne manquait jamais de boire à la santé du peintre républicain David; on dit même qu'il conservait dans son oratoire secret un petit modèle d'une statue en plâtre de la Liberté, moulée d'après un dessin original de cet artiste. Il y a une analogie singulière entre cette situation équivoque et celle d'un premier violon de l'Opéra français, qui avait accepté une pension de l'empereur Napoléon, et se vengeait en chantant dans le sanctuaire de son cabinet un hymne à la liberté, telle que Robespierre l'avait comprise. Cet artiste possédait aussi sa petite statue, reléguée, comme objet d'adoration, au fond d'une chambre dans laquelle personne ne pénétrait. Un jour que Bonaparte, satisfait d'une composition de l'artiste, l'avait récompensé par le don de quelques billets de mille francs, il revint chez lui joyeux, les étala sur le piédestal de la statue, et laissant éclater ses invectives contre la sourde divinité qu'il avait adorée : Malheureuse! s'écria-t-il, as-tu jamais rien fait de pareil pour moi? et d'un coup de poing il la brisa en mille pièces.

Gillray fit en 1793 une tournée en Flandres, accompagné du peintre Loutherbourg. Georges III, quand les deux artistes furent de retour, voulut voir leurs dessins, loua ceux de Loutherbourg; et quant à ceux de Gillray, qui se composaient seulement de quelques ébauches au trait, il prétendit n'y rien comprendre. Gillray, que le gouvernement n'avait pas encore attiré à lui, employa son arme de vengeance ordinaire : il publia une gravure ayant pour titre : *Un connaisseur examinant une miniature.* Ce connaisseur était Georges III, tenant à la main un brûle-tout, par allusion à son avarice, et fixant le

regard le plus triste et l'œil le plus hagard sur un petit portrait d'Olivier Cromwell ; épigramme allégorique contre la parcimonie de la cour et la terreur que lui causaient les théories républicaines. Peu de temps après, ses attaques devinrent si amères, que le gouvernement pensa sérieusement à l'acheter, ce qui ne fut pas difficile. La conscience de sa dégradation morale le conduisit à la folie ; on fut obligé de le tenir en prison dans sa chambre à coucher, où il resta six années entières, en proie à une aliénation mentale. En 1815, il mourut dans cette chambre ; ceux qui se trouvaient assis au café White, en face de la boutique, furent surpris de voir un homme nu passer sa tête entre les barreaux de fer dont cette chambre était garnie, et là expirer en poussant de grands cris. C'était Gillray. Il avait vécu, non marié, avec une femme du peuple ; et plusieurs fois, cédant à ses instances, il s'était acheminé vers l'église dans l'intention de l'épouser ; mais il avait bientôt rebroussé chemin : « A quoi cela nous servirait-il ? disait-il à ce propos assez indécemment, nous avons tout ce qu'il nous faut sans cela. »

Sa physionomie exprimait la violence et la verve dont la nature l'avait doué : énergie, imagination, fougue irrésistible, fantaisie, ardeur, irrégularité, voilà ce qu'exprimaient ces grandes prunelles grises dans lesquelles brillait la flamme d'une observation inexorable ; ces sourcils arqués et mobiles, ces narines distendues et dont l'irritabilité, exprimée par la courbe mobile des lignes, contrastait avec la forme droite et sévère du nez ; cette large bouche, ces lèvres bien dessinées, symboles d'un goût délicat et d'une sensibilité vive ; ces joues anguleuses avec deux petites touffes de favoris qui ne descendaient pas plus bas que les oreilles ; enfin cette tête massive et forte par le sommet, couronnée de quelques rares cheveux gris et s'appuyant sur un double menton de forme carrée et compacte. On ne pouvait le rencontrer dans la rue, avec ses gros boutons de cuivre, son habit bleu, son gilet blanc à raies rouges, sa cravate blanche et ses manchettes, sans recon-

naître en lui l'homme destiné à souffrir et à faire souffrir ses semblables, à trouver dans les ridicules et les folies de l'humanité un fonds immense de jouissance et de colère.

Pas une figure d'homme à la mode, pas un ridicule contemporain qui ne lui payassent tribut. Observateur attentif, il passait des journées entières à la fenêtre de son éditeur, les bras croisés et faisant subir aux passans la revue la plus sévère. Tout ce qu'il y avait de formes absurdes et de physionomies comiques se gravaient dans sa mémoire et grossissaient son magasin. Classée dans son imagination, la figure qu'il avait saisie au vol revenait à point nommé tenir sa place dans quelque composition future. La société de 1780 à 1800, la rue Saint-James, l'aristocratie de cette époque, les fats, les dandys, les acteurs, les actrices, les courtisans, revivent dans les gravures de Gillray. Examinez *l'ombre d'un duc!* C'était ce pauvre colonel qui, heureux d'une analogie fortuite entre ses traits et ceux du duc de Hamilton, se plaisait à augmenter la ressemblance en portant les mêmes habits, le même chapeau et marchant du même pas que le duc lui-même; charmé d'être rencontré dans la rue par des gens que cette analogie trompait et qui disaient tout haut : « C'est le duc de Hamilton. » Au dessous de cette autre caricature, qui offre le portrait ressemblant d'un ministre en retraite (le duc de Sandwich), vous lisez ces mots : *Belles carottes de Sandwich, excellentes carottes de Sandwich.* Vous reconnaissez le vieux duc prenant, avec les jolies bouquetières, des libertés innocentes et offrant une guinée pour chaque liberté. Jadis on ne pouvait être noble sans rivaliser avec Automédon; tout homme de race était cocher, et Tommy Onslow passait pour le premier cocher de l'Angleterre, par conséquent pour le meilleur gentilhomme. Au bas d'une caricature du même Gillray, on lit : « Que sait faire Tommy Onslow? Mener un phaëton à deux chevaux. — Et encore? Mener un phaëton à quatre chevaux. » La gravure représente Tommy Onslow dans toute sa gloire.

Gillray n'épargnait pas même les femmes. *Diane à la chasse*

représente la célèbre comtesse de Salisbury, chasseresse infatigable. Crottée jusqu'à l'échine, échevelée, tenant à la main une queue de renard, la robe déchirée jusqu'aux genoux, elle sourit aux chasseurs de son escorte qui galopent pour l'atteindre. Ces esquisses ont conservé les fragmens d'une biographie maintenant perdue, d'une société détruite. Dans l'œuvre de Gillray vit le fat à la Skeffington, race évanouie, mais qui a eu son règne dans les salons et les foyers des théâtres. Vous ne l'avez pas connu, ce bienheureux Skeffington, à qui on demandait où il avait pris son rhume, et qui répondait : « C'est ce Monsieur qui était à l'autre bout de la table, et qui est arrivé si mouillé, si mouillé!!... » Gillray nous a conservé la tradition de Monsey, le roi des médecins; celui qui s'appuyait sur votre épaule d'un air bienveillant, mordillant sa canne à pomme d'or et à bec de corbin, et disant : « Bonne figure, bon teint, le pouls normal; ce qui n'empêche pas que je vous enterrerai, mon cher Monsieur. »—Sept autres médecins sollicitèrent en effet la reversibilité de sa place de médecin des invalides de Chelsea. Il survécut à tous ces prétendus successeurs, et dépassa la centième année. Il avait quatre-vingts ans lorsqu'il aperçut un de ces candidats monté sur un arbre dont le feuillage dépassait le mûr de clôture qui environnait son jardin. « Ah! ah! lui cria Monsey, vous examinez les propriétés qui seront bientôt les vôtres, n'est-ce pas? cela vous convient-il? trouvez-vous la maison et le jardin en bon état? pas mal, n'est-ce pas? Mon bon ami, je vous en préviens, votre candidature porte malheur. Ils sont déjà six qui ont voulu me succéder et à qui je succède. Je vous enterrerai, je vous enterrerai! » — Et le vieillard s'en allait en ricanant. — *Les trois Magots*, par le même artiste, représentent un triumvirat de patriciens parfaitement méprisés; l'un joueur, l'autre ivrogne et le troisième quelque chose de pis. — Ce personnage, debout, si gros, si gras, si lourd, secouant à la fois son index et son pouce avec un geste si vulgaire, c'est Tyrrel Jones, dont l'éloquence triviale amusait la chambre des communes. Au dessous du portrait, on lit ces mots : *Le membre indépen-*

dant. Voici les paroles que le peintre prête à son héros : « Je suis un citoyen indépendant de la vieille Angleterre ; je n'aime ni les sabots, ni les grenouilles, ni les Français. L'indépendance et l'Angleterre ! De tout le reste je ne donnerais pas une prise de tabac ! » Il accompagne cette éloquente apostrophe du mouvement vulgaire et expressif que les Anglais appellent *Snapping of fingers*.

Gillray faisait collection des originaux de son siècle, comme un curieux fait collection de papillons et de chenilles. Il disait de Georges III : *S'il ne me trouve pas un des meilleurs sujets de son royaume, moi je le trouve un excellent sujet de caricature*. Le prince de la maison de Hanovre, doué de la bonhomie de sa nation et de sa race, trouvait grand plaisir à s'acheter lui-même, tel que Gillray le représentait, et il riait aux éclats lorsqu'il se voyait affreux et ridicule. Plus sensible un jour aux attaques dirigées contre son fils qu'à celles dont il était la victime, Georges, au moyen d'un peu d'or, obtint de Gillray que la figure du prince de Galles et celle de sa maîtresse fussent remplacée dans une caricature par celle du duc de Derby et de la dame qui remplissait auprès de ce dernier le même emploi. Mais cette faveur une fois obtenue de Gillray, celui-ci continua la guerre avec le même acharnement. Une série de gravures transformèrent en vices chacune des qualités attribuées au couple royal. Dans l'une, destinée à railler sa frugalité, on voyait Georges, à genoux, devant le foyer, préparant les muffins, pendant que la reine faisait frire des goujons dans une poêle. Autour de la jarretière défaite, qui ne maintenait pas un bas mal roulé, on lisait : *honni soit, qui mal y pense*. La suite de cette caricature, sous le titre de *l'anti-sucre*, représentait la famille royale, attablée autour d'une table à thé, et savourant avec délices le breuvage que notre peintre appelle plaisamment, *thé anti-sucré*. — Vraiment, s'écrie la reine, c'est un breuvage délicieux, plus rafraîchissant qu'avec du sucre, et que tout le monde devrait adopter ! — L'affabilité du pauvre roi est ridiculisée à son tour, dans la gravure qui le représente rencontrant un porteur d'eau, près du parc, et

le saluant d'un déluge de questions successives : « Eh! eh! comment allez-vous? qui êtes-vous? où demeurez-vous? » — Effrayé de cette série d'interrogations qui tombent du ciel, le manant reste la bouche béante, roulant son vieux chapeau entre ses doigts.

Le sobriquet sous lequel Napoléon est encore connu en Angleterre (*little Boney*), c'est à Gillray qu'il le doit. La curieuse série de peintures grotesques dans lesquelles le peintre a fait éclater sa haine et son ironie contre Bonaparte, commence par une caricature fort plaisante, où Bonaparte, sous la forme de Gulliver, dégaîne l'épée contre Georges III qui le soutient dans la paume de sa main. En 1802, lorsque le conquérant menaça l'Angleterre d'une invasion, Gillray ressaisit son crayon, et lui donnant encore le costume et les proportions de Gulliver devant le roi de Brobdingnag, le fit voir manœuvrant une escadre dans un bol de punch pour l'amusement de Leurs Majestés. Ces majestés gigantesques éclatent de rire, pendant que des petits polissons des rues soufflent dans les voiles de la flotte. Un fou rire s'empare de tous les assistans, y compris les gardes du roi qui retiennent leur haleine pour ne pas faire chavirer les embarcations.

Souvent Gillray remplace cette raillerie innocente par des satires trempées dans le fiel. Telle est la caricature contre la souscription ouverte en faveur de Fox, par les libéraux du temps. Patriarche du clergé grec, comme il le nomme, il a pour acolytes Horne-Tooke, Sheridan, Taylor, Hall, le duc de Stanhope et le docteur Priestley. Des haillons couvrent le défenseur de la liberté publique, dont la poche percée laisse échapper un paquet de cartes, salies par un long usage. Un personnage mystérieux dont on n'aperçoit que les mains noires et les griffes crochues, fait tomber dans la bourse ouverte du mendiant politique de faux billets de banque, des lettres de change protestées, des cartes bizotées et des dés plombés. — Monsieur, lui dit ce personnage important, qui s'environne de tant de ténèbres, c'est avec la satisfaction la plus vive que je vous remets le produit de ma quête, et que

je vous apporte les hommages et les souhaits du comité central. Continuez à servir par vos efforts notre cause commune, ma griffe vous appartiendra toujours.

Lorsque le célèbre naturaliste sir Joseph Banks fut décoré de l'ordre du Bain, cette transformation du philosophe en courtisan suggéra au peintre impitoyable l'une de ses plus heureuses idées. Une immense chenille de couleur grise se décore tout à coup des chatoyantes couleurs de l'ordre chevaleresque et monarchique, dont les deux ailes diaprées contrastent avec la simplicité primitive de *la grande chenille de la Mer du Sud* (tel est le nom de cette estampe). Gillray, dans *la belle assemblée*, groupe toutes les ci-devant beautés de l'époque, toutes ces infortunées qui luttent contre l'âge et ne veulent point vieillir. L'une, lady Mount Edgecumbe, présente deux tourterelles en offrande sur le piédestal de la statue de Vénus. L'autre, la joueuse lady Archer, si connue par ses goûts virils, conduit un agneau et porte une houlette. Mistriss Fitz-Herbert est chargée de guirlandes de roses qu'elle suspend aux colonnes du temple. La duchesse de Gordon brûle de l'encens aux pieds de la déesse, et lady Cecilia Johnson, vestale de quatre-vingt-treize ans, une lyre entre les bras, fait jaillir des cordes vibrantes une amoureuse mélodie.

Lorsque Pitt mit en mouvement la grande affaire du papier-monnaie, Gillray montra John Bull, symbole du peuple anglais, flanqué de Fox d'une part, et de Sheridan de l'autre, ses deux conseillers et ses amis. Pitt lui offre un paquet de billets de banque, depuis cinq guinées, jusqu'à un shelling. — « Des billets, s'écrie Sheridan, personne n'en reçoit plus. Je ne trouverais pas un liard sur ma signature. — Mon garçon, reprend Fox; prends de l'or, si tu m'en crois. quand viendront les Français il t'en faudra pour faire ta paix avec eux. — Ma foi, s'écrie John Bull, je prendrai les billets du bourgeois; il lui faudra des espèces pour me défendre contre la France, et j'aime encore mieux qu'il les garde.

Dans ces esquisses à peine ébauchées, on s'étonne de

découvrir quelquefois une invention puissante. Lorsque l'aliénation mentale de Georges III fit espérer aux tories la régence de la reine, il donna aux trois hommes d'état, Thurlow, Pitt et Dundas, la figure des trois sorcières de Macbeth, planant au milieu des nuages obscurs, voltigeant au dessus de la lune, dont ils contemplent les variations, et tenant sur leurs lèvres leurs doigts décharnés. L'orbe de l'astre est divisé en deux parties, dont l'une éclipsée, représente la figure du roi, et dont l'autre lumineuse, représente celle de la reine. Au bas on lit : « Trois ministres des ténèbres ; femme, à ce que l'on dit ; hommes, à ce que l'on croit, mais dont la barbe seule trahit le sexe. » La foule s'attroupait devant ces triomphantes railleries, et presque tous les coups portés par le crayon de Gillray allaient frapper leur but. Un jour il peignit Pitt au zénith de sa puissance, sous les traits du *géant Factotum* faisant ses goguettes. Au dessus du fauteuil du roi vous voyez le trône du ministre, dont Canning baise dévotement l'orteil gauche, et dont Pitt soutient la jambe droite sur son épaule, Erskine, Windham, Fox, Sheridan, infiniment petits, sont écrasés par le talon du tout-puissant. Il a dans la main un bilboquet : et la boule de ce bilboquet, c'est le Monde. Voici le *Diable boiteux* ou *John Bull voyageant vers la terre promise.* Sur un nuage satanique, fantôme au poil hérissé, à l'œil flamboyant, Fox à cheval, coiffé du bonnet de liberté, appuyé sur deux béquilles qui ont pour têtes les figures de Grenville et de Sydmonth, emporte derrière lui le pauvre John Bull qui ne tombe pas, grace à son manteau d'indépendance et de loyauté, et qui, dans une perspective éloignée, aperçoit, sous le soleil d'une Constitution nouvelle, cette terre promise, habitée par trois races différentes, celle des hommes libres (un groupe de joueurs), celle de la pudeur (un groupe de femmes nues) et celle de la tempérance (une orgie effrénée).

La meilleure de ces caricatures nous semble être *Tiddy ;* c'est le nom du pâtissier fabricant de pain d'épice que Gillray charge de parodier l'empereur Napoléon. La gueule du *four impérial* est ouverte et laisse passer, avec des torrens de

flamme, une nouvelle fournée de rois ; en effet, les potentats de la Bavière, du Wurtemberg et de Bade, avec leur cour, leur pourpre, leur couronne, leur sceptre et leurs armoiries, apparaissent sur la grande pelle du boulanger, et l'or qui les couvre reluit sous l'éclat du feu que le patron attise. A terre, près d'un panier rempli de petits rois corses en pain d'épice que l'on va porter à la pratique, on voit épars une foule de principautés fragiles, duchés et comtés sans consistance. Les boulets de canon servent à entretenir le feu. M. de Talleyrand, manches retroussées et bras nus, pétrit la pâte dont on va faire des rois de Pologne, de Hongrie, de Turquie et de Hanovre. Un gros balai corse fait rouler dans le trou aux ordures les fragmens de pain d'épice brisés qui se composent d'un vieux crâne fêlé et couronné (c'est l'Espagne) ; d'un vaisseau en débris (c'est Venise); d'une masse de petits morceaux sans cohésion (ce sont les Pays-Bas), et d'une tête de poupée endommagée (c'est la Suisse). On y voit aussi un bonnet de liberté souillé, une Hollande fort malade, une Autriche boîteuse, et un drapeau tricolore en lambeaux. Sur un des côtés de la scène, un casier muni de ses cartons offre pour étiquettes successives ces mots : *Rois et reines : Sceptres et couronnes : Lunes et étoiles.* Enfin un carton ouvert contient les *petits vice-rois en pâte anglaise*, partisans anglais, vrais ou supposés, de l'empereur Napoléon.

En 1826 les whigs entrèrent au pouvoir ; on mit en réquisition la verve et le talent de Gillray. Dans sa *toilette des whigs*, il satisfit complétement ses maîtres aux dépens de ses amis. La plupart des nouveaux chefs du pouvoir étaient pauvres, et c'est à cette indigence prête à s'engraisser dans le trésor public, que le satirique fait allusion. Fox, la chemise toute déchirée, se fait la barbe devant un miroir surmonté d'une couronne royale ; lord Grey, qui prétendait à l'éloquence, mais que l'on accusait de manger ses paroles, se nettoie les dents devant la même glace. Ajoutez à ces occupations de toilette, les bains de pieds de Wyndham, la chemise blanche de Sheridan, la culotte d'emprunt de lord Gran-

ville ; les bottes neuves de lord Temple et du duc de Bedford ; la magnifique perruque de lord Erskine, la queue traînante du chancelier Henri Petty ; enfin les inutiles efforts de Vansitart pour avoir les mains nettes. Il est difficile de réduire plus complétement à l'état de symbole populaire les idées courantes sur la vanité, l'égoïsme, la frivolité ou l'intérêt personnel de ces hommes politiques. Puissant par l'imagination, opérant sans aucune difficulté le mélange de l'horrible et de la farce, jetant à pleines mains dans ses vigoureuses esquisses le sel grossier et les idées fines, Gillray, dont l'obscurité est aujourd'hui complète, doit prendre rang parmi les peintres les plus énergiques de son époque. Dans l'une de ces caricatures, le *rêve sorti d'un pot de bière*, il a dépensé plus d'imagination qu'il n'en fallait pour un poème. Le *docteur Parr*, fameux par sa bibliothèque de perruques et la verdeur de ses sentimens démocratiques, avait choisi un nouvel impôt auquel Pitt venait de soumettre la bière, pour texte de quelques unes de ces déclamations violentes qu'il entremêlait de citations grecques et latines. « Quoi (s'écrie le docteur que Gillray fait parler au bas de sa caricature) ! quatre pences pour un pot de bière ! Ruine et désolation ! le voilà bien ce ministère démoralisateur qui a détruit vos moissons, frappé le houblon de stérilité et ruiné l'Angleterre ! N'est-ce pas lui qui cause ce déluge de pluie qui nous menace de disette ? n'est-ce pas lui qui a corrompu le soleil et qui l'a empêché de luire afin de nous spolier dans les ténèbres ? » — Un pot de bière couronné d'une colonne d'épaisses vapeurs occupe le centre du tableau ; à droite et à gauche s'étend une vaste perspective de houblon desséché, de blés coupés en herbe, de plaines dévastées. Parmi la vapeur de la bière, le coursier blanc de Pitt le soutient dans une fière attitude ; ce dernier étend la main ; et de son élévation sublime il invoque et évoque toutes les puissances de la nature :

— « Chenilles, insectes, vermisseaux, dévorez les moissons ! » — Les insectes accourent par légions et obéissent à sa voix.

— « Vents qui portez la peste, flétrissez les fruits de la terre! » — Les arbres plient, les moissons courbent la tête. Graines, fruits et semences volent dans les airs.

— « Grêle et pluie, faites votre office! » — L'eau tombe à torrens du sein des nuages sombres.

— « Soleil, va te coucher; je veux suffire à l'éclairage du monde. » L'obéissant soleil ferme sa paupière, et des traces visibles de somnolence apparaissent sur son disque obscurci.

Après Gillray, on vit briller successivement Rowlandson, Alken et Cruikshank. Nous avons déjà parlé de ces trois héros de la charge; l'année 1828 donna naissance à un nouveau candidat, connu seulement sous le nom de H. B. Nous ne soulèverons pas le voile qui le cache; qu'il nous suffise de faire valoir quelques unes des qualités spéciales par lesquelles il se distingue.

Des ressemblances exactes, malgré l'exagération des traits, des allusions piquantes et faciles à saisir, constituent son mérite. Originalité dans les combinaisons burlesques, vigueur d'imagination, richesse et abondance de créations comiques, ne manquent pas absolument à l'artiste dont il est question; mais on voit surtout briller en lui l'exactitude de la ressemblance et la naïveté de la parodie : qualités excellentes d'ailleurs pour la vente, et qui rapportent un bénéfice considérable à M. H. B. Chez ce dernier, la vieille rudesse anglaise s'est considérablement adoucie; on voit qu'il appartient à une nouvelle époque. Il n'a plus cette verdeur, cette âpreté, cette raideur de haine et de vengeance qui inspira l'ancienne caricature; c'est quelque chose de plus stérile comme invention, de plus mesquin, de plus mince, mais aussi de plus délicat et de plus doux. Gillray et Bunbury frappaient plus fort, craignaient moins l'immoralité et l'indécence, ne reculaient devant aucune nudité, exprimaient grossièrement leur pensée aristophanique. Ils faisaient jaillir de leur cerveau des idées plus neuves; H. B. emprunte la pensée d'autrui, exploite le mot populaire, féconde l'image jetée au vent par un poète ou un orateur, s'empare avec bonheur des facéties qui ont eu leur

succès ; bon metteur en œuvre, inventeur assez pauvre. Plagiaire de Gillray, il lui est souvent arrivé de prendre à ce dernier toute une caricature, d'en changer les noms et les personnages, et de se l'attribuer. Ainsi le mendiant Pitt est devenu le mendiant O'Connell; Icare-Fox est devenu Icare-Brougham. Toutes les fois qu'une plaisanterie bonne ou mauvaise se fait jour au milieu des sérieuses discussions de la chambre des communes, H. B. en tire avantage, lui prête une couleur pittoresque. C'est sans doute un talent, mais non le premier des talens. Facilité, variété, souplesse; l'art de comprendre ce qui anime la foule, de s'électriser de l'électricité générale, de recevoir pour ainsi dire le mot d'ordre au lieu de le donner ; voilà toute la gloire de H. B. Lorsque Gillray exposait pour la première fois ses caricatures dans la boutique de la rue Saint-James, nº 27, une foule considérable se pressait devant la boutique, les derniers venus étaient obligés d'attendre plus d'un quart d'heure, et lorsque la caricature était bonne, des cris de joie émanaient de cette foule enthousiaste qui se laissait aller aux impressions de la satire, au plaisir d'une raillerie ardente et inexorable. Jamais au contraire H. B. n'a pu s'élever plus haut qu'à une demi-popularité de salon; il fait sourire. La plaisanterie du nouveau caricaturiste est plus innocente et plus indulgente; elle égratigne à peine. On rit de voir lord Brougham, musicien écossais, jouant de la cornemuse, s'entendre avec O'Connell, musicien irlandais, jouant à la fois du tambour et de la flûte de Pan pour faire danser deux pauvres ministres, lord John Russel et M. Spring, tous deux montés sur des échasses, pâles, épuisés de fatigue, forcés de suivre la cadence et la mesure, et de suivre les intentions de cet orchestre rustique et violent. Le chancelier de l'échiquier présente à John Bull un tambourin dans lequel il compte recevoir les aumônes. C'est assurément la meilleure caricature qu'ait produite la session de 1836; mais elle n'a rien de bien poignant.

Jamais H. B. n'empoisonne le dard que sa main lance; éminemment perfectible, cet artiste suit une route lente, mais

sûre; le portrait qu'il a douze fois dessiné acquiert un degré de perfection singulière. S'il n'a pas l'élan spontané du génie, on ne peut lui refuser le talent.

La caricature, née en Angleterre du gouvernement représentatif, a surtout obtenu de grands succès aux époques d'orageuses discussions. Aujourd'hui que les questions deviennent beaucoup plus hautes, qu'il s'agit non d'altérations et de modifications accessoires, pourquoi cette parodie pittoresque des événemens et des hommes, au lieu de s'envenimer comme elle semblerait devoir le faire, s'adoucit et s'affaiblit-elle progressivement? Ne serait-ce pas que le gouvernement représentatif lui-même commence à faiblir, et que la grande époque de 1688 a donné la plupart de ses résultats?

(London and Westminster Review.)

Economie politique.

IMPORTANCE SOCIALE ET POLITIQUE

DE LA

NAVIGATION A VAPEUR SUR LE DANUBE.

Quels que soient les succès obtenus par le génie et la persévérance de l'homme, succès que n'eussent osé espérer, au commencement même du XIX[e] siècle, les esprits les plus entreprenans, il est probable que nous ne sommes encore qu'à l'aurore de la révolution qu'opéreront sur la face du globe la vapeur et les autres puissans moteurs appliqués aux machines (1).

La vapeur, le grand propagateur de l'intelligence et du commerce, qui multiplie à l'infini les productions de la presse, qui rend les rapports des nations entre elles plus fréquens, plus faciles et plus sûrs, réduit de moitié, par la rapidité avec

(1) Lorsqu'en 1825, le chevalier de Berry, le capitaine Beaufort de l'amirauté et moi nous parlâmes d'établir sur l'Atlantique un service de bateaux à vapeur, nous fûmes traités comme des rêveurs d'utopies; et quand j'assurai que la mer, entre Cork et Bristol, Liverpool et Dublin, Calais et Douvres, et Hambourg (traversées faites déjà à cette époque par des steam-boats), était d'une navigation beaucoup plus difficile que l'Atlantique, un homme d'état, d'une naissance illustre et connu par ses réponses ironiques, me dit: « Si jamais on parvient à établir sur l'Atlantique un service de bateaux à vapeur, je consens à avaler la chaudière. » — Dans notre dernière livraison, nous avons fait connaître le départ du *Sirius* et du *Grand Occidental*, magnifiques navires construits pour réaliser cette entreprise.

laquelle elle les fait parcourir, les distances qui séparaient les différens pays. Elle diminue d'une manière incalculable les fatigues qui pèsent sur l'homme en lui facilitant le travail, et en en multipliant les résultats, elle prolonge notre existence; car la durée de la vie doit être calculée, non par le nombre des années qui la composent, mais par les actes qui l'ont remplie.

Peut-être que la meilleure manière de se faire une idée exacte de la puissance et de l'utilité de la vapeur serait de concevoir la cessation subite de l'emploi de cette force, en admettant même qu'elle pût être remplacée par celle de l'eau et du vent. Quelles en seraient les conséquences? pour la Grande-Bretagne, la ruine de ses manufactures. Aux Etats-Unis, les voyages dans l'intérieur des terres seraient forcément interrompus, le commerce détruit. Et puis, combien d'obstacles viendraient s'opposer à nos rapports journaliers avec le continent; nos bâtimens pour Hambourg, Rotterdam, Calais, Boulogne même, nos excursions sur le Rhin, se trouveraient exposés à la merci d'un beau temps qui souvent se fait attendre pendant des semaines entières.

Les avantages de la vapeur commencent à être appréciés sur le continent; chaque jour de nouvelles lignes de paquebots à vapeur s'organisent en France; et nous voyons s'établir, même en Autriche et en Bohême, où la nature s'est montrée si prodigue en chutes d'eau, des machines à vapeur de tout genre.

Quoique le but de mon voyage dans ces états n'ait pas été de m'occuper exclusivement de la navigation par la vapeur sur le Danube, je n'y suis pas cependant non plus demeuré entièrement étranger. Les ressources naturelles du pays, les produits de l'industrie, les moyens d'étendre les relations commerciales qui existent déjà entre la Grande-Bretagne et l'Autriche me paraissent devoir être rangés parmi les sujets qui méritent le plus d'attirer l'attention du voyageur anglais qui traverse cette contrée. Les immenses avantages qui doivent résulter pour le commerce d'une navigation facile sur

le Danube, sur ce fleuve qui, coulant de l'ouest à l'est, alimenté par de nombreux tributaires, arrose des contrées si fertiles, si riches en productions minérales et végétales, m'a conduit à prendre les informations les plus détaillées sur les améliorations qu'on pourrait apporter dans la navigation de son cours, et sur l'extension qu'on pourrait lui donner. J'ai eu le bonheur d'être assisté dans mes recherches par quelques personnes qui ont réfléchi mûrement à cette grande question sur laquelle mon attention avait été appelée par un homme d'état du plus rare mérite; et toujours, dans le cours de mes voyages sur le Danube ou sur ses nombreux affluens, l'importance de l'établissement de la navigation à vapeur, sur un fleuve qui traverse l'Europe de l'Orient à l'Occident, m'a frappé comme un objet qui méritait la plus haute considération.

Le Danube dans son cours depuis sa source, à 30 milles du Rhin et au cœur de la Forêt-Noire dans le grand-duché de Bade jusqu'à son embouchure dans la mer Noire, coule à travers les parallèles les plus importans de l'Europe centrale.

Avant son départ de Bade, il prête ses eaux aux manufactures des villages de Villingen, Donauschingen et Gusingen, dont le dernier n'est qu'à 12 milles du Rhin et de Schaffouse.

Après avoir arrosé le Wurtemberg, grossi des eaux de plusieurs affluens, le Danube devient en arrivant à Ulm un fleuve navigable et magnifique. C'est là que son importance commence à se faire sentir, et cependant on n'y voit encore que quelques bateaux plats, grossièrement faits, et dont les cordages ne sont même pas goudronnés. Ces bateaux servent à transporter du bois, des marchandises et des produits agricoles. Cette manière de construire les bateaux se fait remarquer sur tous les points du cours du Danube et de ses affluens; à Ulm, à Munich, à Inspruck, à Salzbourg, à Ratisbonne, à Passau, à Lintz, à Vienne, à Posoni, à Comorn, à Pesth, à Semlin, à Belgrade, sur la Waag, sur la Cheifs et sur la Drave, à Simendrin, à Ruschifschuk, à Silistrie et à Ismaël.

Ce ne sont, à vrai dire, que des barques qui descendent au fil de l'eau, et qui, pour remonter le courant, sont traînées par des hommes ou par des chevaux.

On organise en ce moment à Ulm un service de bateaux à vapeur qui promet d'avoir les plus heureux résultats. Sans être profondes, les eaux du Danube, arrivées à cette ville, le sont déjà assez pour supporter des bateaux à vapeur de 60 à 100 tonneaux et même plus. Traversant la Bavière, le Danube y reçoit plusieurs affluens, dont quelques uns, tels que le Lech, l'Isaar, l'Inn et le Raab sont navigables jusqu'à une assez grande distance de leur embouchure.

Le Danube voit s'élever sur ses rives les murs de plusieurs villes dont les plus importantes sont Ratisbonne, Ingolstadt et Passau; tandis que ses tributaires le mettent en communication avec Augsbourg, Munich et les districts agricoles de l'intérieur. On s'occupe, dans ce moment, de la création d'un chemin de fer menant à Augsbourg, et d'un canal qui, passant par Bamberg et Nuremberg, unira le Danube au Mein. A son entrée en Autriche, au-dessous de Passau, le Danube, accru par sa jonction avec l'Inn, la Salza et les différentes rivières de la Bavière, du Wurtemberg, du Tyrol et de Bade, roule majestueusement ses eaux à travers un pays pittoresque. Vers Lintz, la capitale de l'Autriche supérieure, un chemin de fer partant de cette ville et aboutissant, après avoir franchi une étendue de 15 milles anglais, à Budweifs, sur la Moldau, facilite les communications entre le Danube et l'Elbe, ou pour mieux dire entre le Danube et Prague, Dresde, Leipsig et Hambourg par ses affluens. Un chemin de fer existe aussi au midi, entre Lintz et les villes manufacturières de Wils et Lambach. La Traun et l'Enz, qui toutes deux coulent du midi au nord, sont les principales rivières qui se jettent dans le Danube au dessous de Lintz. La seule importance des autres affluens est de mettre en mouvement des moulins à eau. Près de Grein, sont d'impétueux rapides qui souvent même deviennent des gouffres; mais ils ne me paraissent pas d'un passage plus difficile que ceux qui

se trouvent au dessous de Montréal, dans le Canada, et que j'ai remontés il y a quelques années avec le bateau à vapeur l'*Hercule*, qui remorquait encore un brick et un schooner. En un mot, l'établissement d'un service régulier de bateaux à vapeur entre Ulm et Vienne est tout à fait praticable, et de Vienne à Pesth aucun obstacle ne viendra en entraver le cours. A Pesth il n'existe d'autres difficultés que des bancs de sable assez multipliés, mais qu'un bon pilote parvient toujours à éviter. Après avoir quitté Pesth, le Danube, qui forme en cet endroit plusieurs îles, arrose une contrée aussi fertile qu'elle est peu pittoresque; il baigne les villes de Tolna, de Mohak (célèbre par la désastreuse bataille qu'y perdirent les Hongrois), de Péterwardin, de Semlin et de Belgrade. Dans ce trajet, le Danube reçoit la Cheiss, rivière poissonneuse, qui lui apporte du Nord le tribut de ses eaux; la Drave et la Save plus importante encore, et qui, coulant du sud-ouest au N.-N.-E., forme une des limites de la Turquie. A Belgrade, la navigation par les bateaux ordinaires prend un grand accroissement. Après Semendria, aujourd'hui capitale de la Servie, et résidence du prince Milosch, le fleuve fait de nombreux détours, mais la navigation n'en est pas moins très praticable pour les bateaux à vapeur jusqu'à New-Moldava. Au dessous de cette ville, le Danube coule entre des montagnes très escarpées et de rocailleux précipices; et avant son arrivée à Orsova, une suite de courans rapides, mais non insurmontables, viennent mettre à l'épreuve l'habileté du navigateur. C'est de l'autre côté d'Orsova que se trouve la redoutable Tisen thor (porte de fer) ou Cherdaps, comme on appelle dans le pays l'endroit rocailleux du lit du fleuve où il se divise en trois bras. Les bateaux employés habituellement sur le Danube peuvent descendre ce passage; mais pour le remonter, on est obligé de les faire tirer par des bœufs. L'opinion générale est que la force de la vapeur ne serait pas assez grande pour remonter ce courant; mais il est certain, cependant, que cette difficulté serait facilement surmontée soit par l'emploi des moyens mécaniques, soit, comme l'a

assuré le capitaine d'un steam-boat auquel j'en parlai, par la seule force d'une puissante machine locomotive. Au reste, *la Pannonie*, qui réunissait ces conditions, a très heureusement triomphé de cet obstacle; néanmoins, ce passage entravera encore la marche des bateaux à vapeur qui présenteront quelques vices de construction.

Le premier point de départ des bateaux à vapeur au dessous de la Porte-de-Fer est Glendova, que les sinuosités du Danube placent à 600 milles anglais au moins de la mer Noire. Depuis la Porte-de-Fer, la navigation du Danube n'offre plus d'autres difficultés que celles présentées par les barrages qui se trouvent à son embouchure; mais il y aurait un moyen facile de les éviter et de s'épargner aussi les ennuis de la quarantaine et les autres empêchemens qui pourraient être suscités par les autorités russes. A Rassora, ville située à 30 milles environ au dessous de Silistrie, le Danube change tout à coup sa course de l'Est au N.-N.-O., direction qu'il continue à suivre pendant 100 milles, jusqu'à son arrivée à Glatz, près des frontières de la Russie, où il se jette dans la mer Noire par plusieurs bouches. Là on peut s'épargner la navigation difficile de la partie basse du fleuve, et éviter les attérissemens de sable formés par les flots de la mer Noire qui peuvent s'opposer à l'écoulement des eaux du Danube. La distance entre la mer Noire et la déviation du Danube au dessous de Silistrie n'est guère de plus de 30 milles anglais, dont 13 sont couverts par les eaux d'un lac profond. En creusant à Kustendji, ou tout près du rivage de la mer Noire, qui est déjà profonde, un port abrité par des jetées, on aurait en tout temps un asile sûr pour les flottes composées soit de bâtimens marchands, soit de bâtimens de guerre; de là un canal qui aurait autant de profondeur, mais moitié moins de longueur que celui qui a été creusé par les Hollandais pour transporter les frégates et les vaisseaux venant des Indes-Orientales, du Helder à Amsterdam, réunirait le double avantage de raccourcir de 200 milles la navigation sur le Danube,

et de faire passer les bâtimens à 100 milles au sud des frontières russes.

Plus nous réfléchissons aux immenses conséquences qu'entraînerait la réussite de ce projet, plus nous sommes convaincus de l'utilité de l'établissement d'une navigation par la vapeur, non interrompue, depuis Ulm jusqu'à Constantinople. C'est là qu'est l'avenir du monde. En effet, si la guerre doit éclater en Europe, le Danube y jouera un grand rôle. Que si, au contraire, les nations mieux apprises veulent conserver la paix, c'est encore par là que les améliorations sociales que la paix amène à sa suite, s'introduiront dans l'Europe orientale (1).

Mais déjà une partie de ce problème est résolue; on le voit par la Hongrie. Chaque jour la Hongrie prend un essor plus rapide ; aujourd'hui, c'est l'entrepôt de tout le commerce de l'Europe orientale. Un malheur épouvantable vient de l'atteindre, il est vrai, dans une de ses villes les plus florissantes. Pesth, qui chaque jour prenait plus de développement sur les bords du Danube, vient de périr engloutie sous les eaux. Deux mille deux cent-quatre-vingts maisons ont été renversées, et huit cent-vingt-sept à moitié détruites. Mais ce malheur, tout grand qu'il est, l'industrie et l'ingénieuse activité des habitans sauront bientôt le réparer.

Pesth était une cité toute nouvelle, elle comptait à peine soixante ans d'existence, ou du moins avant cette époque ce n'était qu'un pauvre village. Mais aujourd'hui, ou plutôt avant

(1) D'ici à peu de temps, le voyage de Constantinople se fera avec la plus grande facilité. On ira par eau en remontant le Rhin de Londres à Mayence; il faudra se rendre par terre de cette ville à Ratisbonne, où l'on s'embarquera sur le Danube, que l'on descendra jusqu'à son embouchure; de là, les flots de la mer Noire vous porteront en peu de temps à Constantinople. Pour le retour, les bateaux à vapeur qui font le service de la Méditerranée et de l'Archipel ramèneront les voyageurs à Marseille. — Voyez au reste, dans notre livraison d'octobre 1835, l'article que nous avons emprunté au Voyage de Quin sur le Danube et qui résume toutes les questions relatives à ce sujet.

l'inondation, Pesth avait dans son sein plus de 80,000 habitans; des rues larges, alignées au cordeau, et dont quelques unes garnies de trottoirs, étaient bordées de belles maisons. La régularité, la grandeur de ses places, le mouvement de son commerce, ses quais magnifiques, avec leurs belles et grandes maisons, lui donnaient l'air d'une grande capitale. Bude, qui est en face de Pesth, a moins souffert de l'inondation. Bude est divisée en ville basse et en ville haute. La ville basse, bâtie le long du Danube, n'a point été épargnée par l'inondation; mais la ville haute étant construite sur une colline élevée, les eaux du Danube n'ont pu l'atteindre, et ses belles terrasses plantées d'arbres, ses fortifications transformées en promenades et en rians jardins, présentent le même coup d'œil qu'autrefois.

Mais la navigation à vapeur du Danube une fois organisée, il lui manquerait encore un corollaire important. Nous voulons parler de la plus belle, de la plus intéressante entreprise de notre époque, de celle qui a pour objet de former une grande ligne de communication à travers l'Archipel et la Méditerranée, pour de là, suivant son cours, aller dans le Rhône jusqu'au lac de Genève, et atteindre, par des canaux, les lacs de Neuchâtel et de Bienne, l'Aar qui la mènerait au Rhin, en face de Wadshul, et de là descendre le Rhin, près la Meuse jusqu'à Rotterdam, ou entrer dans un canal ouvert à travers la Forêt-Noire, et rejoindre le Danube à Donaueschingen. Alors le Rhône, communiquant par la Saône et les canaux du Centre et de Bourgogne avec la Loire et la Seine; et, d'un autre côté, le Rhin, par ses affluens, pénétrant à gauche dans la France et la Belgique, à droite dans l'Allemagne, recevraient à peu de frais, en retour, les produits fabriqués de l'Europe occidentale et ceux de l'Amérique.

Du reste, ce projet n'est point nouveau; ce que la science propose aujourd'hui, depuis long-temps la poésie l'avait consacré. Ce projet gigantesque n'est en effet que la reproduction du fameux voyage des Argonautes, que nous donne Apollonius de Rhodes. Après que la conquête de la Toison-d'Or fut

achevée, les Argonautes, voulant retourner dans leur patrie, entrèrent en effet dans le Danube ; de là, après un combat livré aux vaisseaux de Colchos, ils atteignirent la mer Éonienne et abordèrent à l'île Electride, près de l'Eridan. Redescendant ensuite le long des côtes de la mer Adriatique, à travers les îles innombrables dispersées sur ces côtes, ils abordèrent en Dalmatie, dans la presqu'île d'Hyllis, qui porte le nom de Sabioncello. Alors ils entrèrent dans l'Eridan ou le Pô, et du Pô dans le Rhône, dont les eaux, suivant Apollonius, se mêlent à celles de l'Eridan. Le Rhône les conduisit dans les vastes marais qui couvrent le pays des Celtes, ce sont les lacs de la Suisse; de là, poursuivant leur course, ils avaient atteint les rochers Herciniens, en d'autres termes les montagnes de la Forêt-Noire, où le Danube prend sa source, lorsqu'à la voix de Junon, leur protectrice, ils rebroussèrent chemin, redescendirent le Rhône, abordèrent aux îles Stœcherdes situées dans la mer d'Italie, puis à l'île d'Œleucie (île d'Elbe), et de là, cotoyant les côtes de la Toscane, ils arrivérent à la demeure de Circé, qui a encore conservé son nom antique (Capo Circello).

Mais déjà du côté du Danube le projet est en voie d'exécution. Ainsi, la navigation entre la frontière de la haute Autriche et Lintz, a commencé ; un bateau à vapeur de Ratisbonne a fait le voyage jusqu'à Lintz, et en est revenu ; le bateau à vapeur l'*Imperatrice Marie-Anne* a franchi en outre sans difficulté, dans le mois de septembre dernier, les passes dangereuses qui existent entre cette ville et Vienne, et sur lesquelles on conservait quelques doutes. Le problème sur la possibilité d'entretenir une ligne régulière entre cette ville et Vienne est donc résolu. Les deux bateaux à vapeur qui parcourent la bas Danube, l'*Argo* qui dessert la rive gauche, et la *Pannonie* qui parcourt la rive droite, sont en communication d'un côté avec les bâtimens qui descendent de Pesth jusqu'à Dreukowoo, et de l'autre côté avec le *Ferdinand*, faisant le trajet de Galatz à Constantinople, et qui se combine

avec les navires qui partent de cette capitale, l'un pour Trébizonde, l'autre pour Smyrne. Enfin, au mois de novembre dernier, un nouveau service s'est ouvert entre les Dardanelles et Salonique, pour entretenir les rapports de la Macédoine avec Smyrne et Constantinople; et à l'ouverture de la navigation de 1838, une ligne de paquebots à voiles établie entre Galatz et Odessa portera une fois le mois les marchandises d'Allemagne et de France, destinées pour la Russie méridionale.

Telle est la situation actuelle de cette immense ligne de navigation à vapeur qui reliera un jour l'Occident à l'Orient, et qui est destinée, quoi qu'il arrive, à faire faire un pas immense à la civilisation.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Géographie. — Voyages.

NOUVELLE

EXPLORATION DU POLE ARCTIQUE

PAR LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

Il y a un demi siècle Alexandre Mackenzie descendait pour la première fois le cours de la rivière qui porte aujourd'hui son nom et entrait dans les eaux de la mer Polaire. Trente ans après lui, Franklin et Back marchaient sur ses traces; ils allèrent jusqu'à l'embouchure de la même rivière, longèrent la côte dans la direction de l'ouest et s'arrêtèrent à une distance de 160 milles du lieu désigné sous le nom de Point-Barrow. Après eux, rien! Elson atteignit, il est vrai, le Point-Barrow; mais l'espace intermédiaire entre ce lieu et celui où s'étaient arrêtés Franklin et Back ne fut point exploré. Cette lacune vient d'être enfin comblée: aujourd'hui cette partie intéressante de la côte septentrionale de l'Amérique qui sépare le point Turnagain des détroits de Behring est connue, et, ce qui est plus merveilleux, c'est que ces importantes découvertes sont dues au zèle et aux efforts d'une simple compagnie de marchands (1).

C'est au printemps de l'année 1836 que l'agent supérieur de la compagnie de la Baie d'Hudson commença à s'occuper de la formation et de l'équipement de l'expédition destinée à ce voyage. L'expédition fut composée de dix hommes, sous

(1) *La Revue Britannique* a déjà consacré un grand nombre d'articles à toutes les entreprises tentées vers le Pôle. Dans l'intérêt de la science, nous continuerons à faire connaître à nos lecteurs tout ce qui pourrait éclairer cette importante question.

les ordres de MM. Dease et Thomas Simpson; elle partit de Norway-House, sur le lac de Winnipeg, au mois de juin de la même année, renouvela ses provisions au fort Chipewagan, sur le lac Athabasca, et quitta ce fort au retour de la belle saison, le 1er juin 1837. Alors elle descendit la rivière avec deux petites chaloupes que l'on avait construites pendant l'hiver; puis franchissant l'extrémité occidentale du grand lac des Esclaves, où la glace la retint plusieurs jours, elle suivit le cours de la rivière Mackenzie jusqu'au fort Normand, où elle arriva le 1er juillet. Du fort Normand on dirigea quatre hommes à l'extrémité orientale du lac de la Grande-Ourse, dans le but d'y former un petit établissement et d'en faire un lieu de refuge pour y passer l'hiver; ces arrangemens terminés, l'expédition continua sa route et atteignit, le 4 juillet, le fort de Bonne-Espérance, l'établissement le plus nord de la compagnie.

Dans cet endroit, les voyageurs rencontrèrent plusieurs Indiens Loncheoux; ils voulurent se faire accompagner de quelques uns de ces hommes pour éclairer la marche; mais ceux-ci leur ayant appris qu'ils étaient en guerre avec les Esquimaux, ils renoncèrent à ce projet. Le 9 juillet, l'expédition entra dans l'Océan par l'embouchure la plus occidentale du Mackenzie. La hauteur fut relevée, ils se trouvaient par les 68° 49' 23" latitude nord et les 136° 36' 45" longitude ouest. Sur la côte, un parti nombreux d'Esquimaux leur montra des dispositions peu bienveillantes, mais il s'en retourna paisiblement à Teut-Island d'où il était parti. La difficulté du voyage augmentait; des brouillards épais obscurcissaient la lumière du jour, une forte brise qui soufflait en poupe entravait la marche des chaloupes. Néanmoins, dans l'après-midi du 11 juillet, on atteignit Point-Kay. Nouvel obstacle! L'expédition fut arrêtée jusqu'au 14 par un banc de glace qui occupait Philipps-Bay et en défendait l'entrée. Du 14 jusqu'au 17, le voyage ne présenta aucune difficulté sérieuse; seulement des bancs de glace qui s'étendaient à une grande distance du côté de la mer forcèrent l'ex-

pédition à chercher un refuge dans la baie de Camden, où elle fut accueillie avec bienveillance par un parti nombreux d'Esquimaux qui avaient leur camp dans cet endroit.

Le 20, l'expédition atteignit la baie des îles Brumeuses, où elle fut de nouveau arrêtée jusqu'au 23 par la glace et par une forte brise du nord-est. La latitude à terre était de 70° 9' 48". Dans la soirée du 23, ils arrivèrent au lieu où s'était arrêté sir John Franklin. C'était là que commençait réellement l'exploration. Ce lieu, appelé le Récif du Retour, s'embranche avec une chaîne de récifs qui s'étend à une distance de 20 milles dans une direction parallèle à la côte; la mer est éloignée d'environ une demi lieue, mais de toutes parts sont des anses commodes et profondes où peuvent s'abriter les navires. La terre ferme présente dans cet endroit une surface plane, couverte, aussi loin que la vue peut s'étendre, de mousse et d'une herbe fine, et l'on y voit de nombreux troupeaux de rennes. Les caps, les rivières et autres lieux remarquables qui s'offrirent alors à leurs regards jusqu'au Point-Barrow, reçurent les noms du gouverneur et des diverses personnes attachées au service de la compagnie de la baie d'Hudson.

Le premier lieu où ils s'arrêtèrent, après avoir quitté le Récif du Retour, fut nommé Point-Berens. De là jusqu'au cap Halkett, le terrain forme une baie profonde de 50 milles de largeur. Au fond de la baie s'élèvent des pics escarpés qui appartiennent à la chaîne des Rocky Mountains; ils les nommèrent montagnes de Pelly, du nom du gouverneur de la compagnie. A leur base coule la rivière de Colvile, qui a deux milles de largeur à son embouchure, et à l'extrémité sud-ouest de cette embouchure se trouve un promontoire qu'ils nommèrent cap Halkett. D'après l'observation, ce cap est situé au 70° 43' latitude nord et 152° 14' longitude ouest; la variation de l'aiguille était alors de 43° 8' 33" est.

L'expédition, arrêtée par une forte brise de nord-est, séjourna au cap Halkett toute une journée; et le lendemain matin, 26 juillet, elle passa le Gany, rivière d'un mille de largeur. A partir du cap Halkett, la côte tourne brusquement

dans la direction de l'ouest nord-ouest et ne présente aux yeux qu'une série de bancs plats formés d'un limon endurci par le froid. Le soir du même jour, ils franchirent l'embouchure d'une grande rivière qu'ils nommèrent rivière de Smith. Là et jusqu'à une distance d'environ neuf milles, la côte est formée de récifs. A l'endroit où ces récifs se terminent, la terre s'avance dans la direction de l'ouest. Ce lieu, où la glace les força de séjourner jusque dans l'après-midi du 27, reçut le nom de Point-Pitt.

Le vent soufflait grand frais dans la partie du nord-est, et l'eau salée se gelait sur les avirons et les cordages des chaloupes; néanmoins l'expédition reprit le cours de son voyage aussitôt qu'elle eut découvert un passage entre les bancs de glace qui couvraient la mer. Ce voyage les conduisit au Point-Drew, à une distance environ de sept milles du lieu où ils avaient campé la dernière fois. Au Point-Drew commence une baie d'une étendue immense, mais resserrée dans toutes ses parties et couverte d'une glace unie et solide; ils la traversèrent et arrivèrent à minuit à un promontoire qu'ils nommèrent promontoire de George Simpson. C'était là que devait s'arrêter leur voyage dans les chaloupes. Pendant les quatre journées précédentes, on n'avait effectivement fait que quatre milles. Le froid était intense; une brume épaisse couvrait la mer; des oiseaux fuyaient en grand nombre dans la direction de l'ouest, et l'on reconnut qu'il serait impossible d'atteindre le Point-Barrow par mer. En conséquence, après avoir déterminé la situation du cap George Simpson qui se trouva être 71° 3' 24" latitude nord et 154° 26' 30" longitude ouest, la variation de l'aiguille étant de 42° 36' 81" est, M. Thomas Simpson partit avec cinq hommes pour terminer le voyage à pied, laissant M. Dease et les cinq autres hommes à la garde des canots.

Les voyageurs emportèrent avec eux leurs armes, des munitions, un petit canot en toile goudronnée pour le passage des rivières, des instrumens d'astronomie et quelques petits articles pour les naturels. Le jour de leur départ fut un des

plus rigoureux de toute la saison; le brouillard était si dense qu'ils furent obligés de suivre la ligne tortueuse que forme la côte. Cette côte présente, sur une étendue d'environ vingt milles, une sorte de baie dont les bords ont le même niveau que celui de l'eau; elle est coupée de toutes parts par des criques remplies d'eau saumâtre. Ils traversèrent ces criques ainsi que trois grandes rivières dans leur canot portatif. Le lendemain, le temps se remit au beau, et M. Simpson releva la latitude à midi; l'observation donnait 71° 9' 45" latitude. Dans cet endroit, la côte se dirige vers le sud-est; elle est basse et fangeuse, et abonde en criques dont les eaux étaient à la température du point de glace. Ils firent ainsi environ dix milles, lorsqu'à leur grand désappointement la côte tournant brusquement dans la direction du sud-est, leur présenta une baie d'une immense étendue. Dans le même moment ils découvrirent, à peu de distance, un petit camp d'Esquimaux vers lequel ils se dirigèrent. Les hommes étaient à la chasse, et les femmes et les enfans s'enfuirent épouvantés dans leurs canots, laissant derrière eux un vieillard infirme qui tremblait de frayeur. Quelques paroles amicales le rassurèrent, et bientôt les fugitifs, qui avaient examiné de loin ce qui s'était passé, revinrent et offrirent aux voyageurs un plat de rennes et de l'huile de baleine. Cette rencontre ranima l'espérance des voyageurs; ils résolurent d'adopter un mode de voyager plus expéditif; et, à cet effet, ils empruntèrent aux Esquimaux un *omiak*, canot fait avec la peau du renne, et l'armèrent de quatre avirons. Ils quittèrent bientôt le camp et donnèrent à chacun de leurs hôtes du tabac et des boutons, présens qui furent reçus avec joie.

La baie qui avait arrêté l'expédition fut nommée baie de Dease. Dans cet endroit, sa largeur est de cinq milles; néanmoins les deux côtes en sont si basses, qu'on ne peut voir la côte opposée que par le temps le plus limpide. Le vent soufflait alors grand frais dans la direction du nord-est et ramenait avec lui le brouillard; on fut obligé de recourir au compas; les vagues se brisaient avec force sur l'omiak; cependant la

traversée s'opéra sans accident, et l'on atteignit la côte ouest de la baie, où un petit camp fut dressé. Cette côte est formée d'une terre glaise congelée; tout à l'entour le pays est plat: il abonde en lacs et produit de la mousse et une herbe courte. L'œil ne découvre dans ce lieu de désolation que des saules dont les branches servent aux naturels pour faire du feu.

Après avoir passé une nuit rigoureuse dans ce lieu sauvage, les voyageurs poursuivirent leur route. Comme la veille, le brouillard était dense et glacial, la mer grosse, et la vague se brisait avec violence contre les bancs de glace qui couvraient les eaux de la baie; mais, grace au bon conditionnement de l'omiak, ces difficultés furent heureusement vaincues. En cet endroit, la côte se dirige vers le nord pendant environ cinq milles; de là, elle s'étend dans la direction nord-ouest. La hauteur fut prise en cet endroit qui fut nommé Point-Christie et estimée par l'observation à 71° 12' 36". A partir du Point-Christie, la côte s'étend à l'ouest pendant environ dix milles; elle forme, dans cet espace, deux promontoires et une baie que M. Simpson nomma Charles, Roland et Ross, en l'honneur des principaux facteurs de la compagnie de la baie d'Hudson. Après avoir quitté ces lieux, ils arrivèrent à une baie où ils furent obligés de faire halte pendant deux ou trois heures, pour attendre que le brouillard fût dissipé. Dans la soirée, leurs désirs furent accomplis: le temps se remit au beau. Ils reconnurent alors que la baie avait quatre milles de largeur et que sa profondeur, à moitié route, était d'une brasse et demie sur un fond de sable. Ils la traversèrent heureusement et découvrirent que la côte s'alongeait dans la direction de l'ouest nord-ouest pendant environ huit ou neuf milles. Des masses de glace, qui s'élevaient dans la mer à perte de vue, les obligèrent à faire le reste de la route à pied. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure d'une rivière belle et profonde, large d'un quart de mille, à laquelle M. Simpson donna le nom de Bellevue; et au lever du soleil, ils découvrirent le Point-Barrow qui s'étendait dans la direction du nord-nord-ouest; traversant alors la baie d'Elson, ils

atteignirent le Point-Barrow dont ils prirent possession au nom de leur pays.

Le Point-Barrow présente une langue de terre formée de gravier et de sable. A l'endroit où M. Simpson et ses compagnons atterrirent, son étendue est d'un quart de mille, mais sa largeur devient plus grande du côté où elle se lie à la terre ferme. Le premier objet qui frappa les regards des voyageurs au lieu où ils débarquèrent, fut un cimetière immense où les cadavres étaient exposés en plein air; deux camps de naturels étaient formés à peu de distance de cet endroit, et quand les voyageurs y entrèrent, ils reçurent le meilleur accueil de ceux qui les occupaient. Alors quelques échanges de marchandises s'entamèrent; après quoi les femmes, se formant en rond, dansèrent et chantèrent plusieurs airs du pays. Dans tous leurs actes, les hommes et les femmes montrèrent pour nous la plus franche cordialité; plusieurs d'entre eux semblaient bien connaître les mœurs et les usages des hommes blancs, et tous avaient une grande propention pour le tabac.

C'était là que devait se terminer l'exploration. Au nord, d'énormes montagnes de glace couvraient l'Océan; mais à l'ouest se trouvait un beau détroit libre de glace que les Esquimaux assurèrent s'étendre dans la direction du sud. Les naturels indiquèrent également aux voyageurs que ce détroit était en tout temps visité par des baleines. La hauteur de la marée et la direction des flux ainsi que la latitude du lieu où l'on avait débarqué furent reconnus. La marée ne s'éleva qu'à 14 pouces au dessus du niveau de la marée basse; le flux vint dans direction de l'ouest, et l'observation donna pour la latitude 71° 23' 33" nord, et pour la longitude 156° 20' 10", position qui s'accorde exactement avec le relevé de M. Elson. M. Simpson et ses compagnons prirent alors congé de leurs Esquimaux, et retrouvèrent le reste de l'expédition où ils l'avaient quittée; ils repartirent aussitôt, entrèrent dans la rivière de Mackenzie le 17 du mois d'août, et arrivèrent au fort Normand le 4 du mois suivant.

(*North american Review,*)

Statistique. — Commerce.

ÉTAT ACTUEL

DU COMMERCE A SINGAPORE.

Lorsque l'on jette les yeux sur le groupe d'îles qui forment l'Archipel de la mer des Indes, et que l'on examine de près le rôle que l'industrie anglaise joue dans ces parages, on est frappé du peu de développement qu'elle y a pris. Qu'est-ce que le commerce anglais dans l'archipel indien ? A Java, aux Moluques, aux îles Célèbes ? rien ! A Bornéo, dont l'étendue se rapproche de la superficie totale du Royaume-Uni ? rien encore ! A Sumatra se trouvaient il y a quelques années des comptoirs anglais; mais ces établissemens disséminés, épars, étaient loin d'avoir ce caractère de grandeur qui distingue le génie commercial de l'Angleterre.

Serait-ce donc que les ressources de cet archipel ne sont point assez grandes ? Serait-ce qu'elles ne présentent point une compensation suffisante aux peines que leur exploitation peut offrir ? Non. Les richesses naturelles de ces îles sont immenses, infinies comme leur nombre. Les diamans, les perles, l'or, le fer, le cuivre y abondent; le camphre, le riz, l'olive, le tabac, le sucre, le poivre, le café, l'indigo, le cacao, le thé et la soie brute, toutes les productions riches et coûteuses des régions tropicales y croissent comme dans les lieux les plus favorisés du grand continent auquel elles servent de ceinture. Elles possèdent en outre une population active, industrieuse, à laquelle il ne manque qu'un peu de civilisation pour

s'élever au niveau des autres peuples ; et enfin de toutes parts sont des anses commodes, des havres magnifiques où les navires battus par la tempête peuvent en tout temps trouver un asile assuré.

D'un autre côté, l'importance de ces îles nous est révélée par la situation actuelle du commerce des États-Unis et de la Hollande. A Java, sur la côte nord-ouest, s'élève Batavia, ville florissante qui absorbe à elle seule les quatre cinquièmes du commerce des îles de l'Archipel, et dont la population actuelle n'est pas au dessous de 70,000 habitans. Le commerce des îles Célèbes est également entre les mains de la Hollande. Sur la côte sont des établissemens nombreux où règne une prospérité toujours croissante ; et le commerce de Bornéo, si riche par ses diamans, la fertilité de son sol et la quantité de ses minéraux, est presque exclusivement exploité par elle.

La situation des États-Unis dans ces contrées se présente sous un aspect non moins satisfaisant. Les États-Unis ne jouissent pas à la vérité des mêmes avantages que les Hollandais ; ils n'ont point dans ces mers de riches possessions coloniales ; mais telle est leur activité, tel est leur esprit d'entreprise, que chaque jour leurs relations se développent et grandissent. Aujourd'hui, ce sont eux qui transportent sur leurs navires les produits indigènes ; ce sont eux qui les conduisent sur les marchés de l'Inde et de l'Amérique, qui versent dans les ports de cet archipel tous les produits fabriqués nécessaires à la consommation ; et, grace aux agens politiques que le gouvernement de l'Union entretient dans ces contrées pour y étendre les relations de son commerce, le pavillon américain, partout respecté, offre aux marchands des États-Unis protection et sécurité.

Cependant, si l'on considère attentivement les bases sur lesquelles repose le commerce de la Hollande et de l'Amérique du Nord dans ces parages, on reconnaît sans peine que le Royaume-Uni peut à son gré disposer de la plus grande partie des richesses que ces deux pays exploitent avec tant de bonheur. La Hollande, par ses exactions et ses violences, n'a-

t-elle pas rendu son nom odieux parmi les indigènes? De leur côté, les États-Unis n'étant point manufacturiers, ne peuvent livrer à bon marché les produits fabriqués qu'ils versent dans ces îles. L'Angleterre n'a contre elle aucun antécédent fâcheux, et se trouve dans les meilleures conditions pour approvisionner cet archipel de produits manufacturés.

Mais pour tirer un profit plus certain de ces avantages il faut encore qu'à l'exemple de l'Amérique du Nord, l'Angleterre ait sur les lieux des agens spéciaux chargés de surveiller les intérêts de son commerce. Elle doit aussi imiter la Hollande, fonder comme elle des établissemens forts et puissans sur les points les plus fréquentés de ces îles. Avec de telles ressources, le commerce de l'Archipel sera bientôt exclusivement exploité par elle. Nous avons la preuve de ce que peuvent devenir ces établissemens par Singapore. Cette île est florissante ; elle est arrivée aujourd'hui au degré de splendeur où sont quelques unes des plus riches possessions coloniales de l'Angleterre ; et cependant l'origine de son histoire industrielle ne date que de quelques années, et son étendue n'est évaluée qu'à 270 milles carrés. Suivons les phases qu'elle a traversées depuis que les Anglais y ont fondé des établissemens ; cette étude est pleine d'intérêts, et fournira la preuve de tout ce que peut une sage administration sur les destinées d'un pays.

L'histoire connue de Singapore ne remonte qu'au XIII[e] siècle. Les annales malaises rapportent qu'à cette époque, Sri-Iscandar-shah, le dernier prince de Singapore, se trouvant pressé par le roi de Majapahit à Java, quitta cette île et alla se fixer dans la Péninsule Malaise, où il fonda la ville de Malacca. Mais Sri-Iscandar-shah et ceux qui étaient restés attachés à sa cause eurent à repousser les hostilités de leurs voisins. Néanmoins, ils sortirent vainqueurs de ces luttes qui avaient leur principale source dans la conversion au mahométisme d'un des principaux chefs malais. Lors de l'invasion de la Péninsule par les Portugais, les Malais furent forcés de céder à la tactique européenne; Mohammed-shah,

sultan de la ville de Malacca, s'enfuit, après une résistance opiniâtre, à l'extrémité de la Péninsule où il fonda la principauté de Johore, qui existe encore aujourd'hui, et laissa aux envahisseurs la libre possession du riche et fertile territoire où il avait régné. Ceux-ci se répandirent dans la Péninsule et dans les îles voisines, et y fondèrent des établissemens religieux. Cependant, sans cesse inquiétés par les hostilités des sultans d'Acheen, les Portugais ne pouvaient jouir paisiblement de leur conquête ; il leur fallait constamment recourir à la force des armes et commettre des violences et des spoliations sans nombre pour obtenir les richesses que l'on envoyait à la couronne de Portugal. Ce système vicieux d'administration fut de courte durée; en 1640, la ville de Malacca fut assiégée par les Hollandais qui s'en emparèrent après six mois de siége, et forcèrent les Portugais à la retraite. Un siècle après, la ville fut prise de nouveau par les Anglais qui la rendirent aux Hollandais à la paix d'Amiens, en 1801. Reprise une seconde fois par les Anglais en 1807, elle fut rendue aux Hollandais en 1815; et finalement ceux-ci la donnèrent aux Anglais, ainsi que le fort de Chinsurah, qui est situé sur la rivière Hooghly, en échange des établissemens que l'Angleterre avait alors dans l'île de Sumatra.

C'est de cette époque que date l'histoire industrielle de Singapore. Alors sir Stamford Raffles, qui, depuis 1808, s'occupait de donner au commerce anglais ce point important, mit la dernière main aux travaux qu'il avait commencés. Un traité qui stipulait la cession de l'île à l'Angleterre, fut passé entre la Hollande et les princes malais de Johore, et ceux-ci reçurent, pour prix de cette cession, une pension annuelle de 24,000 piastres d'Espagne. Aussitôt sir Stamford Raffles mit un terme aux brigandages qui étaient exercés sur les habitans de l'île, dont le nombre avait consécutivement diminué depuis la conquête. Les efforts de sir Stamford Raffles furent couronnés d'un plein succès, et bientôt la petite île de Singapore eut des relations suivies avec la Chine et la Cochinchine, Camboja, le royaume de Siam, la côte orientale et la

côte occidentale de la péninsule Malaise, Bornéo, les Célèbes, Java, Sumatra, Penang, Malacca, Rhio et les îles voisines.

Ce n'est pas que Singapore soit une île fertile ; elle ne récolte qu'en très petite quantité les produits riches et variés que possèdent Java, la péninsule Malaise et le plus grand nombre des îles de cet immense archipel. Le riz et la canne y sont peu cultivés ; le café, le coton, l'indigo, le cacao, le poivre et les autres épices de l'Orient n'y viennent qu'en petite quantité, et la qualité en est mauvaise. Le sol de l'île, formé d'une argile ferrugineuse et d'une sous-couche de sable, est peu propre à la culture de ces productions. En outre, toute la côte est basse, ce qui donne accès aux vents brûlans de la mer qui dessèchent les plantes et les arbustes avant la maturité de leurs fruits. Les seules productions végétales de Singapore sont les arbres destinés à la construction qui sont d'une excellente qualité, et l'agarugar des Malais. Ces arbres s'élèvent majestueusement à l'entour des lacs et des marais dont l'île est couverte, tandis que d'autres étalent leurs rameaux magnifiques sur la tête des collines qui sont jetées çà et là pour servir de barrière aux eaux des lacs et des marais. L'agarugar des Malais, le *fucus saccharinus*, ressemble à la fougère ; elle abonde sur les bancs de corail qui entourent Singapore ; sa valeur à l'état sec est évaluée sur les marchés de Canton de six à huit dollars le pécul. Ce sont les Chinois qui préparent cette plante et la métamorphosent en pâte gluante pour l'impression des étoffes de coton ; mais la partie la plus délicate forme une confiture délicieuse que l'on conserve dans du sirop. La récolte de cette plante s'élève chaque année de six à douze mille péculs.

Mais si le sol de Singapore n'offre pas une grande richesse de produits, sa situation topographique la dédommage amplement de ce désavantage. Jetez les yeux sur la carte ; l'île elle est située à l'extrémité méridionale de la Péninsule de Malacca par les 1°, 17', 22" latitude N., et les 103°, 51', 42" longitude E. Un petit détroit, qui dans sa partie la plus resserrée n'a pas plus d'un quart de mille de lon-

gueur, la sépare de la terre ferme; c'est la route que prennent presque tous les navires qui vont de l'est à l'ouest de l'Asie, et qui reviennent de l'ouest à l'est. Sa forme est elliptique; sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de 25 à 27 milles, et sa plus grande largeur du nord au sud, est de 15 milles. Cette étendue est sans doute de peu d'importance, mais autour de Singapore sont des myriades d'îles riches et fertiles, où croissent en abondance toutes les productions tropicales dont l'Europe, l'Amérique ou la Chine ont besoin, et qu'habite une population active, industrieuse, qui augmente chaque année, et qui fait une consommation considérable des produits manufacturés de l'Angleterre. Singapore est ainsi le point central où l'Asie peut s'approvisionner de tous les produits fabriqués en Europe qui sont nécessaires à sa consommation; l'Europe y trouve en retour toutes les productions de l'Asie orientale et occidentale. Comme entrepôt, Singapore est donc de la plus haute importance. Mais ce n'est pas tout; sous le rapport de la salubrité et de la douceur de son climat, il n'est aucune des contrées de l'Asie qui puisse rivaliser avec elle. Là on ne rencontre point de ces miasmes putrides, de ces exhalaisons funestes si communes sur les côtes de l'Asie, contre lesquelles les constitutions européennes les plus aguerries ne peuvent lutter; l'air y est salubre, et la chaleur, tempérée par les pluies de l'équateur et la brise de mer, se tient constamment entre 71° et 89° Fahrenheit.

Ces avantages habilement exploités par sir Stamford Raffles amenèrent bientôt sur la colonie naissante une grande prospérité. Ainsi, en 1824, six ans après que les premiers fondemens de l'établissement ont été jetés, et un an avant la cession définitive de l'île à l'Angleterre, le chiffre des importations s'élève déjà à 1,455,509 £, et le chiffre des exportations est de 1,390,368 £; en 1827 ce chiffre s'élève pour les importations à 1,488,599 £ et les exportations à 1,387,201 £; en 1828 le chiffre des importations est de 1,961,120 £, et celui des exportations de 1,804,660 £. En 1829 le progrès continua. A cette époque, la valeur des importations est de

2,121,559 £ et celle des exportations de 1,876,250 £. Depuis 1829, des variations assez importantes causées par la mort du fondateur de l'établissement de Singapore sont survenues ; mais les affaires ont déjà repris leur cours régulier, et aujourd'hui comme en 1829 la colonie est en voie de prospérité. Nous donnerons néanmoins le tableau comparé des importations et des exportations qui se sont effectuées pendant les années 1831 et 1832 ; ce document nous permettra de juger l'étendue des relations de cette colonie et l'importance relative des affaires de chacun des pays avec lesquels elle trafique.

DÉSIGNATION DES PAYS.	IMPORTATIONS		EXPORTATIONS	
	1830 à 1831.	1831 à 1832.	1830 à 1831.	1831 à 1832.
	doll. esp.	doll. esp.	doll. esp.	doll. esp.
Angleterre	1,161,945	1,514,664	3,535,576	3,037,926
Autres contrées d'Europe.	75,801	31,302	69,637	20,977
Amérique du Sud	31,563	6,016	»	»
Maurice	5,897	7,068	18,484	12,661
Calcutta	1,215,958	1,072,852	1,061,636	879,559
Madras	48,733	141,049	135,714	148,576
Bombay	105,625	91,575	193,125	172,501
Chine	2,857,505	2,433,959	899,305	735,412
Java	1,135,025	978,978	542,389	359,693
Rhio	84,915	92.216	61,648	75,039
Siam	200,007	243,980	149,449	212.180
Cochinchine	37,717	126,402	40,778	223,405
Ceylan	12,724	7,361	14,849	»
Acheen	77	35,290	725	»
Sumatra	187,398	151,589	167,511	165,285
Côte E. de la Péninsule	375,595	320,271	410.693	310,145
Détroits	40,424	27,904	30,583	24,044
Célèbes	234,346	173,917	258,924	167,716
Borneo	244,176	209,637	192,229	178,016
Bally	71,142	53,471	102,829	52,596
Manille	204,153	40,303	164,700	33,328
Camboja	17,638	9,055	14.624	7,700
Autres ports	110,871	118,155	175,375	124,784
Total	8,458,835	9,888,016	8,324,793	6,941,543

Ainsi, une île dont l'existence commerciale remonte à peine à une dixaine d'années, opère déjà un mouvement annuel de plus de trois millions sterling (75 millions de francs).

Les articles ainsi importés et exportés présentent une variété remarquable. Les principaux sont l'or et le sagou. L'or vient en grande partie de Pahang sur la côte de la Péninsule; ce métal est préféré à celui que produisent Bornéo, Sumatra et Célèbes. En 1831, Pahang seul en a importé à Singapore 4285 bunkals et Calantau 300; dans la même année les importations de Bornéo se sont élevées à 2,668 bunkals; celles de Sumatra à 264 bunkals; celles des îles Célèbes à 560, et celles des autres îles à 31; en tout, 8,103 bunkals, dont la plus grande partie est envoyée à Calcutta pour de l'opium. Le sagou est un article non moins important; ce produit est importé de Bornéo d'où il arrive dans son état brut, mais à Singapore on le façonne, on le rend propre à son usage ordinaire. Aujourd'hui Singapore compte dix manufactures de cet article, lesquelles emploient deux cents ouvriers chinois. L'usage du sagou prend chaque année de l'extension; sa bonne nutrition et son goût agréable le font rechercher même en Europe; ainsi en 1834, sur 23,100 péculs de sagou qui ont été exportés de Singapore, l'Europe figure pour 18,900 péculs dont 17,630 ont été envoyés en Angleterre et 1,870 à Hambourg; l'Asie pour 3,750 péculs dont 1,700 péculs ont été expédiés à Calcutta, 970 péculs à Bombay, 789 à Madras, et 300 à Canton; l'Afrique pour 150 péculs qui ont été expédiés au Cap de Bonne-Espérance; et l'Amérique pour 300 péculs. Les autres articles sont le camphre, qui vient en grande quantité de la Péninsule, le café que l'on tire de Java et de Sumatra; le poivre que l'on tire également de Sumatra, le cuivre et l'étain qui sont fournis par Malacca; le sucre de Siam, le thé de la Chine et de divers endroits, l'opium de l'Inde et du Bengale; le fer, la soie, les perles, les noix de coco, les épices et les cloux de girofle.

Mais là ne sont pas compris les articles qui viennent d'Europe. Tous les objets les plus coûteux comme les moins chers que produit l'industrie européenne trouvent un débouché facile à Singapore. Nous ne ferons mention que des principaux

en faisant connaître les prix courans auxquels ces marchandises ainsi que celles de l'Asie sont vendues. Nous ferons toutefois précéder ce tableau de quelques détails explicatifs sur les poids et mesures et la valeur de la monnaie en usage sur la place.

Les poids et mesures en usage à Singapore comme dans toutes les parties du détroit de Malacca, sont : le *pécul*, le *catty* et le *tael*. Le pécul malais est un peu plus lourd que le pécul chinois, celui-ci pèse environ 133 livres anglaises. Il faut trois péculs malais pour faire un *bahar*. Le catty pèse une livre anglaise. Le riz et le sel se vendent ordinairement au *coyan*. Le coyan pèse environ quarante péculs; la poudre d'or se vend et s'achète au *bunkal*, le bunkal pèse 832 grains. Le *gantang* est une mesure de capacité, elle équivaut à un gallon et quart, mesure anglaise (environ 6 litres), et se divise en deux *bambous* ou 5/8 de gallon, mesure anglaise (environ 3 litres). Cette mesure sert pour le grain, les fruits et les liquides. Vingt *gomtangs* de riz font un sac, et quarante sacs un *coyan*. La mesure des étoffes est *l'astah* ou le *covid*. Cette mesure a près de 18 pouces de long. La mesure pour l'arpentage est *l'orlong;* elle se décompose en vingt *jumbas*, et équivaut à un acre et tiers, ou 56 ares vingt-quatre centiares, mesure française.

Les monnaies courantes sont de diverses sortes. La piastre espagnole, que l'on divise en cent parties ou centièmes, est la plus usitée. Le rix-dollar et le guilder de Hollande viennent ensuite. Le guilder et le rix-dollar se divisent en fanams et en doits. Un guilder équivaut à 12 fanams ou à 120 doits. Le rix-dollar vaut environ 20 fanams, et 31 fanams font une piastre espagnole. Le rix-dollar, le guilder et le demi-guilder, ainsi que la piastre espagnole, sont des monnaies d'argent; les centièmes de piastre et les doits sont des monnaies de cuivre. Une autre monnaie, c'est la roupie sicca qui est une monnaie d'argent; 210 roupies sicca équivalent à 100 piastres espagnoles.

Voici maintenant le prix courant des marchandises européennes et asiatiques de la place de Singapore. Pour la rédac-

tion de ce tableau on a relevé le maximum et le minimum des prix courans qui ont été publiés par les courtiers de Singapore pendant ces dernières années.

MARCHANDISES D'ASIE.	PRIX en piastres d'Espagn. Minimum.	Maximum.	MARCHANDISES D'EUROPE.	PRIX en piastres d'Espagn. Minimum.	Maximum.
Cire d'abeille...... le picul.	28	32	L'ale.... .. .. 248 litres.	35	40
Nids d'oiseaux blancs. le catty.	30	45	Ancres et grapins.... le picul.	10	12
Dº noirs.......... le picul	30	200	Bouteilles anglaises.... le 100.	3 ½	4
Camphre de Buras.. le catty.	12	30	Cuivre, clous......... le picul.	35	40
Dº de Chine.. le picul	30	35	Cordages............. dº...	10	12
Cuivre du Japon...... dº...	27	30	Coton filé nº 16 à 36... dº...	38	40
Café de Sumatra...... dº...	9 ½	10	Dº 38 à 70... dº...	50	60
Coton .... la balle.	18	22	Poudre.............. 100 liv.	25	35
Sang de dragon..... le picul.	12	25	Fer de Suède en barres.. le pic.	5	5 ½
Ebène de l'île de France. dº.	3	3 ½	Dº anglais dº...... dº...	2	2 ½
Dents d'éléphant, 1re qual. dº.	100	120	Plomb en saumon...... dº...	5	5 ¼
Dº , 2e qual. dº.	95	100	Bœuf salé d'Amérique. le baril.	2	3
Dº , 3e qual. dº.	70	90	Dº d'Angleterre...... dº...	30	»
Riz blanc......... le coyan.	55	60	Porc dº............ dº...	25	»
Dº du Bengale .... la balle.	2 ½	2 ¾	Farine................ dº...	4	5
Poudre d'or de Pa-			Résine.............. le picul.	2	3
hang............ le bungal.	30	31 ½	Goudron de Suède... le baril.	5	»
Dº de Borneo..... dº...	27	30	Madapolam de 25 yardes sur 32		
Ecailles de tortue... le picul.	1000	1600	à 36 pouces....... la pièce.	1 ¼	3
Huile de coco......... dº...	6	6 ½	Dº imitation irlandaise, 25 yar-		
Opium Patna....... la caisse.	630	720	des sur 36 pouces.. la pièce.	2 ¼	2 ½
Opium Benares....... dº...	630	720	Dº de 38 à 40 yard. sur 44 pes. dº.	4	6 ¼
Opium Maleva........ dº...	530	580	Calicots imprimés, 7-8, en une		
Poivre noir......... le picul.	5 ½	6	seule couleur..... la pièce.	2 ½	3
Dº long.......... dº..	4	»	Dº 9-8, dº dº..... dº..	3	4
Sagou perlé.......... dº...	2 ¾	4	Dº 7-8, couleur foncée.. dº..	2 ½	3
Sel de Siam........ le coyan.	23	24	Dº 7-8 et 9-8, 2 couleurs. dº..	3 ½	5
Salpêtre............ le picul.	7 ½	8	Dº 9-8, rouge de Turquie, les		
Soie écrue...... 72 coyans.	220	240	24 yardes..............	10	12
Dº de Canton nº 3. 100 dº...	320	330	Percale 12 yard. sur 40 à 44 pes.	1 ½	2
Dº de Macao....... 95 dº...	300	310	Jaconat 20 yard. sur 44 à 46 pes.	1 ½	2 ¼
Cigarres de Manille. le mille.	6	6 ½	Mouchoirs Pullent. la douzaine.	2 ½	3
Sucre de Siam, 1re q. le picul.	5 ½	6	Camelot........... la pièce.	25	32
Dº de Cochinchine. dº...	3 ½	4 ¼	Vin de Xérès.... la douzaine.	6	8
Sucre candi. .... dº...	6	10	Vin de Porto .... dº...	9	10
Etain de Banca........ dº...	14	15	Claret................ dº...	4	8
Dº des Détroits. ... dº...	13	14	Eau-de-vie .... 5 litres.	¾	1
			Rhum............... dº...	⅛	½
			Le gin.......... la douzaine.	6	7

A ce tableau nous allons ajouter les frais de commission et de magasinage qui sont exigés par les commerçans de la place. Sur tous les achats ou ventes, hormis les articles suivans, la commission ordinaire est de 5 p. 100: sur les achats de marchandises échangées 2 1/2 pour cent; sur l'opium, le droit de

commission de vente ou d'achat ne s'élève qu'à 3 p. 0/0; les navires, les maisons et les terres ne paient que 2 1/2 p. 0/0; sur le change des monnaies, l'achat ou la vente des métaux précieux 1 p. 0/0; sur les diamans et les perles 2 p. 0/0, et lorsque ces objets sont payés en or ou en argent 1 p. 0/0; sur toutes les marchandises mises en consignation, puis retirées de la consignation 1/2 p. 0/0 de commission; sur la négociation des billets à ordre et autres effets de commerce 1 p. 0/0; sur toutes les marchandises vendues à la folle enchère 2 1/2 p. 0/0. Indépendamment de ce droit, un autre droit de 2 1/2 p. 0/0 est perçu dans ces sortes de vente, lorsque le vendeur exige que le prix de la vente lui soit garanti; sur les avances de fonds faites par le consignataire 2 1/2 p. 0/0; au gérant d'une propriété ou de tout autre bien dont l'administration reste vacante par suite du décès du propriétaire 5 p. 0/0; droit de courtage pour le fret 5 p. 0/0; droit de courtage prélevé par le courtier d'assurance 1/2 p. 0/0; droit d'arbitrage dans les avaries partielles ou majeures 1 p. 100; droit de commission accordé à l'avoué qui se charge de faire rentrer une créance douteuse 2 1/2, ce droit s'élève à 5 p. 0/0 si par les soins de l'homme de loi la créance vient à rentrer. Compte de retour après protêt, change de place 2 p. 0/0; droits de commission sur prêts à la grosse aventure 1 1/2 p. 0/0. Pour le transbordement des marchandises 1 p. 0/0. Sont néanmoins exceptées les caisses de camphre, de nankin, dont le droit de commission est moins élevé. Toutes ces charges doivent être payées dans le courant de l'année, sinon elles portent intérêt. Les droits de magasinage se perçoivent tous les mois. Le droit de magasinage d'une caisse d'opium ou de soie, d'une balle d'étoffe de laine, d'une pipe de vin ou d'eau-de-vie, ou d'une pièce d'arrack, est d'une piastre par mois. Une balle d'étoffes de coton de l'Inde ne paie qu'une demi-piastre pour le même espace de temps; les étoffes d'Europe qui sont en caisse ne paient qu'un quart de piastre. Une barrique de liqueur de 248 litres, ou une demi-caisse de vin 10/100 de piastre par mois; le poivre, le riz, le café, le sucre, le salpêtre 10/00 de pias-

tres par pécul; le fer, l'étain, le plomb, le cuivre 5/100 de piastre par pécul. Toutes les autres marchandises sont taxées d'après ces prix, ou, si elles sont d'une grande capacité, le droit de magasinage est perçu sur le pied d'un dollar par tonne de 50 pieds cubes.

Sous le rapport de l'organisation commerciale, Singapore, bien que son existence industrielle ne compte que quelques années, ne le cède donc en rien aux places les plus importantes de l'Amérique du nord et de l'Europe. Comme à Liverpool, à Londres, au Havre, à New-York, on y a tout prévu; Singapore a aussi des compagnies d'assurances, et des agens des compagnies les plus riches de Calcutta y sont à demeure pour faire le nécessaire, toutes les fois que le besoin l'exige. Les primes d'assurances sont tenues au même taux qu'à Madras, Bombay et Calcutta. Mais ce qui distingue Singapore de ces villes et de toutes les villes commerciales de l'Amérique et de l'Europe, c'est la franchise de droit dont jouit le commerce. Là, le fisc ne perçoit aucun droit d'ancrage; les droits de port, de phare et autres y sont inconnus, et le marchand, quel que soit le climat qui l'a vu naître, peut y trafiquer librement. Ce système de franchise est dû à sir Raffles. Sir Raffles avait le génie des affaires; il comprit tout d'abord qu'un grand nombre d'armateurs qui avaient les moyens d'expédier des navires dans l'Inde en étaient empêchés par suite des frais énormes qui retombent sur la cargaison dans les différens ports où le navire est obligé de relâcher dans le cours de sa traversée; en conséquence, il a voulu que les navires qui toucheraient à Singapore fussent affranchis de ces droits; et grace à cette sage mesure les pavillons de toutes les nations flottent aujourd'hui dans le port de cette colonie. Nous donnons le nombre de ces navires dans le tableau suivant, relevé sur les journaux publiés à Singapore. Ce tableau indique le nombre comparé des navires de grand tonnage qui ont abordé dans l'île pendant les années 1833 et 1834, et la part relative que chaque pays a prise dans ces expéditions, soit pour les importations, soit pour les exportations.

Tableau indiquant le mouvement du port de Singapore pendant les années 1833 *et* 1834.

DÉSIGNATION des PAYS.	IMPORTATIONS.				EXPORTATIONS.			
	1833.		1834.		1833.		1834.	
	Nombre des navires.	Tonnage.	Nombre des navires.	Tonnage.	Nombre des navires.	Tonnage.	Nombre des navires.	Tonnage.
Grande-Bretagne	18	6,226	28	7,754	30	9,800	26	8,023
Europe continentale..	3	561	7	1,661	3	581	5	1,150
Amérique...........	2	676	2	615	1	231	1	200
Maurice.............	»	»	3	819	»	»	1	238
Bourbon.............	»	»	2	451	73	43,780	103	56,043
Chine...............	47	19,166	57	24,743	10	1,740	11	2,379
Manille..............	21	6,994	20	6,602	33	8,448	33	9,734
Calcutta.............	38	16,517	40	17,194	7	2,150	14	4,021
Madras..............	10	3,445	10	2,802	22	12,257	26	14,019
Bombay.............	32	22,666	51	33,958	1	300	3	1,248
Arabie...............	»	»	2	748	2	299	4	569
Moulmein...........	»	»	1	76	1	110	2	362
Ceylan..............	3	389	4	839	10	14,426	34	3,597
Malacca.............	67	9,002	61	5,850	18	3,561	68	8,018
Penany..............	54	9,573	46	6,447	54	10,085	74	14,869
Java................	81	17,035	73	12,224	12	1,495	20	3,565
Sumatra.............	5	596	16	3,174	31	5,706	9	957
Rio.................	10	1,547	6	733	4	960	8	2,573
Siam................	4	628	5	1,684	4	1,260	6	1,545
Cochinchine	4	987	3	770	3	559	2	301
Nouv. Galles du sud.	9	3,000	15	5,838	1	231	»	»
Cap de Bonne-Espérᵉ.	1	205	»	»	»	»	»	»
Borneo..............	3	327	12	1,781	2	374	14	1,567
Tringana............	8	803	7	743	7	872	7	704
Arracan, Rangoun et Chittagony.........	»	»	»	»	1	450	2	320
Pegu................	»	»	»	»	1	150	»	»
Bulli................	»	»	1	392	»	»	1	437
Total......	420	120,343	475	173,298	331	119,825	474	136,749

Ainsi en 1833, le nombre des navires entrés, qui était de 420, lesquels jaugeaient 120,343 tonneaux, s'est élevé en 1834 à 475 navires jaugeant 173,298 tonneaux; c'est 17,000 tonneaux de plus que dans l'année 1834. Dans les sorties même progrès. En 1833, le nombre des navires sortis est de 331 jaugeant 119,825, et en 1834 ce nombre s'élève à 474 navires jaugeant 136,349 tonneaux, c'est 19,000 tonneaux de plus que dans le cours de l'année 1833. Remarquons ici le nombre des navires français qui prennent part à ce mouvement. En

1834, nous trouvons que dans les navires venant d'Europe, et allant à Singapore, deux seulement naviguent sous pavillon français. Dans la même année, un autre navire de cette nation, parti de l'Ile-de-France, aborde également à Singapore. Deux autres navires français, dont l'un vient de Madras, et le second de Bombay, relâchent également dans ce port; les autres, restreints au nombre de quatre, viennent de la Cochinchine, de Rhio, et de Bourbon : total neuf. Tandis que la Grande-Bretagne en fournit à elle seule 325, Hambourg 5, le Danemarck 6, l'Amérique 3, la Hollande 92, le Portugal 23, l'Espagne 4, l'Arabie 2, la Cochinchine 4, et les Iles-Malaises 3 ; en tout 474 navires jaugeant 136,747 tonneaux.

Mais là ne sont pas comptés les navires caboteurs. Ceux-ci ont également compris les bienfaits de la franchise du port; aussi les voit-on accourir de toutes les parties de l'Archipel. Et déjà le mouvement des sorties et des entrées s'élève à plus de 3,000. Ces navires viennent en grande partie de Rhio, de Sumatra et de la côte occidentale et méridionale de la Péninsule. En 1833, le nombre des navires venus de Sumatra, et entrés dans le port, s'est élevé à 518 jaugeant 3,531 tonneaux; et le nombre des caboteurs sortis dans le cours de la même année a été de 470 navires jaugeant 3,432 tonneaux. En 1834, le nombre des navires caboteurs fournis par la même île et entrés dans le port de Singapore, s'est élevé à 514, jaugeant ensemble 3,744 tonneaux, et le nombre des sorties a été de 397 navires jaugeant 3,309 tonneaux. C'est Sumatra qui, en raison de son étendue, de la fertilité du sol, de la variété de ses produits et de sa proximité, entretient les relations les plus suivies avec Singapore. Après Sumatra, vient Rhio, qui fournit chaque année de 250 à 300 navires caboteurs jaugeant ensemble de 3,500 à 4,500 tonneaux. Le mouvement des sorties se tient dans le rapport des entrées. En 1833, le chiffre des sorties a été de 502 navires jaugeant 4,538 tonneaux, et en 1834 de 264 navires jaugeant 3,863 tonneaux. La côte occidentale et la côte orientale de la Péninsule viennent à la suite de Rhio; c'est de là que l'on tire la poudre d'or. Ces deux points

de la Péninsule ont, en 1833, fourni 200 navires caboteurs jaugeant 3,500 tonneaux; dans la même année, le nombre des sorties a été de 151 navires jaugeant 3,000 tonneaux, en 1835, le mouvement des entrées et des sorties a un peu fléchi. A cette époque la côte occidentale et la côte orientale de la Péninsule ne fournissent ensemble que 140 navires caboteurs jaugeant 2,000 tonneaux, et le mouvement des sorties est de 130 navires jaugeant 2,000 tonneaux. Malacca, Bornéo, Célèbes, Bully, Java, Penang, Siam, viennent après les lieux que nous venons de nommer; et à leur suite la Chine, la Cochinchine et Camboja. En résumé, le mouvement du cabotage du port de Singapore pendant les années 1833 et 1834 a été de

ANNÉES.	ENTRÉS.	TONNAGE.	SORTIS.	TONNAGE.
1833........	1,466.......	23,714......	1,495.......	30,178
1834........	1,599.......	34,927.......	1.480.......	29,878

Telle est la situation actuelle de Singapore. Nous allons maintenant suivre le mouvement progressif de sa population, voir quels sont les élémens qui la composent, et nous terminerons cet article par une description de la ville.

La population de Singapore a suivi le mouvement progressif imprimé au commerce de cette île, dans une proportion non moins remarquable. En 1820, époque à laquelle sir Stamford Raffles commençait à s'occuper sérieusement de donner des bases durables à l'établissement, la population entière de l'île ne dépassait pas 150 individus, dont la moitié faisaient le dangereux métier de pirate. Ces individus étaient des Malais. Sir Raffles, par son activité et son énergie, sut mettre un terme à leur brigandage; et grâce à la sécurité que présentèrent bientôt les parages de l'île, le nombre de ces Malais s'éleva dans l'espace de trois années à 4,580. Mais déjà la population s'était grossie d'une foule d'individus appartenant à d'autres nations. Ces individus formaient ensemble, et y compris la population malaise, un total de 10,683 individus, représentés par 74 Européens, 74 créoles, 16 Arméniens, 15 Arabes, 390 indigènes du Malabar et de la côte de Coromandel, 366 Hindous et Bengalais, 1,851 Bugis, 4,580 Malais et 3,317

Chinois. La population s'accrut d'un millier d'individus pendant le cours de 1824 ; à la fin de cette année elle s'élevait à 11,851. En 1825 le mouvement progressif se continue, elle est alors de 12,905 individus ; en 1826 elle s'élève à 13,725 en 1827 à 14,885 individus, et en 1828 à 17,664 individus, répartis de la manière suivante :

	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
Ville de Singapore	681	335	1,016
Campony-Chiner	5,950	1,021	6,971
Campony-Glane	1,982	1,010	2,992
Plantations	4,073	1,276	5,349
Iles adjacentes appartenant à Singapore	745	590	1,336
Total général	13,431	4,232	17,664

Le mouvement ne s'arrêta pas là ; il continua dans la même progression, et à la fin de 1833, le recensement de la population de Singapore donnait pour résultat 15,181 hommes et 5,797 femmes, ensemble 20,978 individus, représentés par 109 Européens, 96 Anglo-Hindous, 300 créoles, 35 Arméniens, 96 Arabes, 1819 indigènes du Malabar et de la côte de Coromandel, 400 Bengalais, 2 Juifs, 7 Siamois, 1726 Bugis et Bulinais, 7,131 Malais, 595 Javanais, 8,517 Chinois et 37 Caffres. A ces chiffres il faut encore ajouter 1553 convicts et 600 hommes chargés de les surveiller, ce qui élevait la population de Singapore à la fin de 1833 à 22,000 ames.

Comme on le voit, il n'est point de lieu sur le globe qui offre une population composée de tant d'élémens divers. Néanmoins, cette société si disparate se fond en une société nouvelle qui ne compte plus que quatre classes bien distinctes. La première se compose de toutes les personnes attachées au service de la Compagnie ; la seconde est formée de la partie militaire de la population ; la troisième se compose des négocians et des marchands les plus riches ; et la quatrième réunit tous les petits boutiquiers. Nous ne dirons rien des deux premières classes, nous nous arrêterons à celles des négocians et des marchands. La première se compose en majeure partie de Chinois ; ceux-ci, attirés par les avantages que leur pré-

sente le commerce, arrivent chaque année par milliers à Singapore, et le plus grand nombre d'entre eux fixent leur résidence dans l'île, ou s'éparpillent dans les îles voisines. Ce sont les principaux et les plus riches marchands de l'île; ils sont entreprenans, actifs, laborieux, ont une aptitude admirable à parler la langue malaise, et servent à ce titre de courtiers interprètes aux Européens dans leurs transactions de commerce avec les Malais.

Ceux-ci forment la classe des boutiquiers; beaucoup d'entre eux se livrent également à la pêche. Leur intelligence ne le cède en rien à celle des peuples les plus civilisés; ils sont pétulans, actifs, pleins de sagacité et de pénétration; mais le plaisir qu'ils éprouvent à changer constamment de lieu les empêche de se livrer à ces entreprises du haut commerce à l'aide desquelles les Chinois s'enrichissent. Un autre obstacle à leur prospérité c'est la ruse qui fait le caractère principal de la nation. Cette ruse est excessive; elle perce dans les moindres actions d'un Malais, et cependant, nulle part vous n'entendrez un homme vanter avec autant d'assurance et son honneur et sa franchise. Les manières d'un Malais sont polies, et son langage est doux. Les formes de son corps plaisent également à l'œil; sa taille, un peu au dessous de la moyenne, est bien prise; son poignet et le bas de sa jambe rappellent par leur délicatesse la finesse de la jambe et du pied des chevaux arabes. Son teint est basané, ses yeux grands, ses cheveux longs, raides, noirs et brillans, et son nez applati semble avoir reçu cette forme de l'art plutôt que de la nature. Le costume des Malais se compose d'un pantalon bleu à jambes flottantes, par dessus lequel est une tunique jaune, rouge ou verte, et un turban de mousseline orne leur tête. Le costume des femmes ressemble à celui de toutes les femmes indigènes orientales; il se compose d'une robe longue, mais étroite, qui part du sein et descend jusqu'aux pieds, les bras et le sein sont nus, et les cheveux sont retenus sur la tête par un cordon.

Pour opérer la fusion de ces diverses races, on a dû natu-

rellement s'occuper de faire disparaître les préjugés qui les séparent par la voie de l'instruction. C'est ce qui a eu lieu. Aujourd'hui plusieurs écoles existent à Singapore. Ces écoles ne sont pas sans doute arrivées à ce degré de prospérité où est aujourd'hui le collége anglo-chinois fondé à Malacca en 1818 par les efforts combinés des docteurs Morison et Milne; néanmoins elles sont bien suivies et se trouvent dans une condition florissante. Comme dans le collége de Malacca, on y enseigne aux élèves les langues chinoise et anglaise, et la plupart de ces écoles ont des traductions de livres chinois qui sont d'un grand prix. Ces écoles sont sous l'inspection de plusieurs missionnaires dont deux appartiennent à l'église romaine. D'un autre côté, deux journaux périodiques dirigés par des hommes distingués répandent la lumière dans cette partie du globe, et accélèrent les progrès de la civilisation; ainsi rien ne manque à la colonie surgissante de Singapore.

Quant à la ville, rien de plus coquet et de plus pittoresque: elle est située sur la côte sud et s'élève sur une langue de terre baignée par les eaux d'une calangue couverte d'un grand nombre d'alléges qui vont et viennent, se croisent en mille directions, de la ville à la rade où elles chargent et déchargent les gros navires que les eaux peu profondes du port ne peuvent recevoir. Mais dans ce port fourmillent de petites barques, des jonques chinoises portant des flammes bariolées et d'où sortent des lourds colis qui contiennent des parfums, des épices, des tissus; sur le quai sont les magasins; la propreté y règne; les grues enlèvent les fardeaux, les sortent du magasin ou les rentrent; le bitume fume sur le port, et la fumée s'échappe en longs tourbillons dans la direction du vent. Plus loin sont les faubourgs de Campony-Glam et de Campony-Malawa, avec leurs huttes de bambous. C'est là que séjourne la population malaise; la vie, le mouvement y règnent. Le faubourg de Campany-Chiner est magnifique; là réside la population chinoise; celle-ci plus délicate dans ses goûts, plus amie du bien-être, loge dans des maisons qui sans être élégantes sont commodes et bien aérées. Au milieu de ces maisons et sur le côté

Est du port, s'élèvent les demeures des négocians européens. Le terrain sur lequel sont bâties ces maisons se trouve à trois pieds au dessus du sol, on y arrive par des degrés en granit. Un portique soutenu par des colonnes grecques d'ordre dorique et ionique vous conduit dans les appartemens; là vous trouvez des fleurs qui laissent échapper de doux parfums; des glaces magnifiques, des vases de porcelaine, des meubles élégans fabriqués avec des bois précieux, des statues, des tableaux ornent ces élégantes demeures; des persiennes y laissent arriver une fraîcheur agréable, et tous les arômes du parterre où brillent les fleurs les plus rares.

(*Canton Register.*)

Miscellanées.

LA FILLE DU GÉNÉRAL.

Le souverain de la Grande-Bretagne n'eut jamais de plus digne représentant de son autorité dans l'Inde que sir Cadwallader Adamthwaithe, commandant en chef de la Présidence de Bombay. Sir Cadwallader était ce qu'on appelle un officier de fortune; mais un riche mariage l'avait mis au dessus des appointemens de son grade, et s'il l'accepta, ce fut bien moins par ambition que pour être fidèle à ce principe de toute sa carrière : qu'un loyal sujet du roi se doit au service de son pays, n'importe le grade qu'on lui offre. A la seconde place dans le conseil de la Présidence, aux honneurs d'une véritable vice-royauté en Orient, il eût préféré sans doute son repos, son indépendance, son bonheur domestique; mais il se dévoua, parce qu'il se croyait utile.

De quelque haute puissance que soit revêtu un commandant en chef dans l'Inde anglaise, rien ne l'empêche de se rendre populaire. Sir Cadwallader, naturellement simple, au lieu de s'enchaîner par les lois de l'étiquette, cherchait à rendre tout le monde heureux autour de lui. Dans une époque plus difficile, il avait montré que son caractère était à la hauteur des circonstances. La trahison l'avait toujours trouvé sur ses gardes; la résistance à son autorité avait fait ressortir sa fermeté inébranlable; le péril avait mis son courage au grand jour; et après la victoire, pacificateur généreux, il s'était fait respecter des vaincus comme de ses propres soldats. Mais

désormais l'état du pays n'exigeant plus un vain étalage de souveraineté, la routine suffisant aux besoins du service, il se relâcha de sa vigilance et de son activité, « et se mit à son aise, » selon son expression, invitant tous ses subordonnés à suivre son exemple. Il ne fronçait pas le sourcil en apercevant un officier en veste blanche; il recevait ses convives sans façon; laissait à chacun son franc-parler, souffrait la discussion, y prenait part et disait son avis sans prétendre l'imposer. Sa familiarité en un mot était toujours franche et naturelle.

Sir Cadwallader était veuf depuis plusieurs années. Sa femme ne lui avait laissé qu'une fille. Sa reconnaissance pour la noble compagne qui l'avait distingué, aimé et enrichi alors qu'il n'était qu'un pauvre officier; le tendre souvenir du bonheur qu'il avait trouvé dans son affection conjugale, tout contribuait à faire d'Ellen, de la douce et belle Ellen, la plus chérie des filles. Ellen était l'orgueil du général; et quoiqu'elle connût tout son empire sur son père, elle n'eut jamais l'idée d'abuser de sa faiblesse pour elle; toujours soumise, timide et attentive comme si elle eût craint la sévérité de celui qui était tout indulgence. Ellen avait près de quinze ans. On pense bien que l'état-major du commandant en chef regardait miss Adamthawaithe comme la divinité de la Présidence. Si la franchise militaire du père repoussait les flatteries directes qui ne s'adressaient qu'à son rang ou à sa personne, il n'était pas tout à fait aussi insensible aux hommages dont sa fille était l'objet. Mais qui eût osé s'écarter, envers la riche héritière, des sentimens d'une respectueuse admiration? Quelque bon homme que fût sir Cadwallader, comment se croire digne de sa fille à moins d'être prince ou nabab.

Parmi les officiers admis à l'intimité domestique du commandant en chef, on remarquait un enseigne nommé Georges Medway, dont l'histoire inspirait le plus vif intérêt. Fils aîné d'un riche banquier de Londres, destiné depuis son enfance à un brillant avenir, ne connaissant de la fortune que les sourires, il entrait à peine dans sa dix-huitième année, lors-

qu'une affreuse catastrophe vint interrompre ses séduisantes illusions. M. Medway le père, hardi spéculateur et accoutumé au succès de toutes ses entreprises, en fit une dernière qui devait doubler ses capitaux et qu'une fatale combinaison de chances contraires fit tourner contre lui. Le terme de ses prospérités était là. Il n'eut pas le courage de survivre à sa ruine : le désespoir lui mit à la main l'arme des suicides. Il mourut en laissant un écrit pour recommander sa veuve et ses enfans à la pitié de ses créanciers. La pitié de ses créanciers..... quelle recommandation !

Georges était d'âge à comprendre toute l'étendue de son malheur ; mais trop fier pour subir la pitié de personne, il quitta Londres sans en prévenir sa mère et se rendit en Irlande. Là, il s'engagea dans un régiment qui s'embarquait pour l'Inde. Sa bonne conduite et sa bonne mine le firent bientôt remarquer de ses chefs. Il monta rapidement jusqu'au grade de sergent-major, et le payeur du régiment ayant eu besoin d'un commis, le choisit pour tenir ses livres. Georges, grace à ce cumul, put envoyer sa solde à sa mère, et lui fit alors connaître sa situation qu'il avait voulu tenir cachée tant qu'il n'avait pu lui être utile. Le commis du payeur ne tarda pas à attirer sur lui les regards du secrétaire de sir Cadwallader. C'était le major Mopes, vieil officier qui parla chaudement en faveur de Georges au commandant en chef, lui procura d'abord le grade d'enseigne, puis lui confia les fonctions de secrétaire-adjoint. Le commandant en chef estimait beaucoup son major dont la grave figure ne souriait jamais, ce qui ne l'empêchait pas d'être comme son supérieur un homme plein de cœur et heureux de protéger les bons sujets de l'armée. Le major parla si souvent de Georges, il vanta avec tant d'éloquence ses sentimens honorables et son dévoûment filial, que Son Excellence voulut le voir et s'entretenir avec lui ; il le trouva instruit, intelligent, au dessus de sa place ; et voilà le protégé du major devenu celui du général. Le secrétaire-adjoint était sûr d'être le bien-venu chaque fois qu'il se présentait à la Présidence. Il fut bientôt le commensal

habituel du commandant en chef, sans que le major en prît ombrage et s'avisât d'être jaloux de son propre favori.

Il faut convenir qu'il y avait dans les manières de Georges une noble modestie, une sorte de conscience de ce qu'il avait été jadis, qui lui conciliait facilement les bonnes graces de ses chefs. Sir Cadwallader ne laissait échapper aucune occasion de le faire valoir. Quoiqu'il ne crût pas avoir besoin de justifier sa partialité, il semblait sans cesse occupé du désir de prouver qu'il ne traitait Georges que selon son mérite. Chaque fois que celui-ci s'était acquitté à son gré de la plus indifférente commission, le commandant en chef ne tarissait pas d'éloges; or, comme il parlait de Georges devant sa fille aussi bien que devant les camarades du nouvel enseigne, il était impossible qu'Ellen ne s'aperçût pas que le jeune ami de son père possédait réellement des qualités estimables, qu'il était un vrai gentleman, et que la fortune devait une réparation à un gentleman si bien né, dont le malheur avait quelque chose de si romanesque.

A Londres, si une jeune héritière trahit sa préférence pour un jeune homme, le monde fashionable s'en occupe peu, on laisse les amans s'aimer ou se bouder, se marier ou se dire un adieu éternel. C'est un drame qui se joue devant des spectateurs trop distraits pour y faire long-temps attention, ou trop polis pour inquiéter les principaux acteurs par une critique directe. Mais c'est tout autre chose dans le cercle plus étroit d'une Présidence de l'Inde. C'est là que les pires passions de notre mauvaise nature s'exercent aux dépens des victimes et deviennent industrieuses pour nuire; l'envie et la jalousie prennent le masque de l'amitié et de l'estime. Malheur aux amans qui sont coupables de quelques légers torts ou d'une négligence involontaire! Une ancienne rancune se réveille, et l'honnête homme que vous avez offensé peut-être sans le vouloir, se sent tout à coup ému d'un intérêt si vif pour l'honneur de Son Excellence le général en chef, qu'il se croit obligé d'aller lui apprendre ce que la médisance dit tout bas encore de sa fille, et de l'heureux mortel accusé d'avoir su lui plaire.

Il y avait deux mois à peine que Georges était revêtu de ses fonctions de secrétaire-adjoint, et déjà toute la tourbe des envieux était en mouvement.

« Assurément, disait l'un d'eux, sir Cadwallader est un homme bien singulier... Il est impossible qu'il ne s'aperçoive pas de ce qui se passe.

— Peut-être n'y trouve-t-il rien à redire, dit un autre.

— Allons, s'écrie un troisième, voulez-vous qu'il laisse épouser sa fille par un homme qui hier encore était simple soldat?

— Chut! chut! ne parlons pas trop de *soldat* et de *général*; sir Cadwallader n'a-t-il pas été soldat lui-même?

— Comment donc! à telles enseignes que Son Excellence reçut, dit-on, la bastonnade à Chatham pour avoir volé un chapon en maraude.

— Silence! messieurs, voici le commandant en chef en personne! »

En effet, c'était lui : les soldats courent aux armes, le tambour bat aux champs : «Portez armes! présentez armes! » Les officiers entourent leur général, et dans ce petit groupe empressé, les plus obséquieux sont peut-être les bons apôtres qui tout à l'heure commençaient la biographie désobligeante de sir Cadwallader et le trouvaient bien imprudent de laisser sa fille à la discrétion du premier venu.

On voyait assez souvent, il est vrai, Georges et miss Ellen s'entretenir seuls. En causant avec Georges, Ellen ne lui déguisait point l'estime qu'elle faisait de son caractère; mais lui, qui la regardait comme un être d'une sphère supérieure, croyait n'éprouver pour elle que cette admiration impartiale que les sages prétendent incompatible avec un sentiment plus tendre. Mais les sages connaissent-ils bien toutes les subtilités de l'amour, ses mystérieux périls, l'art avec lequel il se trompe lui-même?

Quoique dans l'expression de son estime, miss Adamthwaithe, en jeune personne bien élevée, ne se servît jamais que du langage de la plus simple politesse, Georges n'avait pu

s'empêcher une ou deux fois de soupçonner que sa pensée allait un peu au delà. Mais il se rassurait quant à lui, il croyait bien n'avoir jamais pour miss Ellen qu'une affection respectueuse. Il ne tarda pas cependant à comprendre son erreur, lorsque le hasard fit parvenir jusqu'à son oreille un des propos auxquels l'exposait son intimité dans la famille du commandant en chef. Un loyal examen de conscience lui révéla ce qui se passait réellement dans son ame. Il se reprocha avec amertume son égoïsme qui lui avait fait rechercher la société d'Ellen au risque de la compromettre. « Mais il en est temps encore, » se dit-il, j'arracherai cette passion naissante de mon cœur, » je me priverai de ces entretiens si charmans et si dange- » reux... j'éviterai les occasions de voir miss Ellen, je dînerai » en ville aussi souvent que possible... Aussitôt qu'on se sera » levé de table, je sortirai sous quelque prétexte, et quand » miss Ellen me fera signe de me placer auprès d'elle au bal- » con ou sur la terrasse, je saurai trouver quelque excuse » pour rester d'un autre côté avec le général, avec le major, » avec n'importe qui, plutôt que de l'exposer plus long-temps » à des remarques si injurieuses pour elle! »

Hélas, cette résolution même lui prouva qu'il s'avisait trop tard de tant de prudence, et tout sembla conspirer pour en rendre l'exécution difficile. Justement le lendemain, le général donnait une soirée : « Je compte sur vous, » dit-il à Georges, au moment où celui-ci avait préparé sa phrase d'excuse pour le prévenir qu'il devait aller dîner avec un ami. Le jour d'après, ce fut miss Adamthwaithe elle-même qui prit les devans pour lui apprendre qu'elle recevait quelques jeunes dames de Bombay et qu'elle avait besoin de tout l'état-major pour les faire danser. Ainsi le sort voulut que sir Cadwallader ou sa fille imposassent au malheureux secrétaire-adjoint l'obligation *indispensable* de leur consacrer toutes ses heures de loisir. Que lui restait-il à faire? A s'observer avec attention. Mais justement cette surveillance attentive acheva de le convaincre de ce dont il voulait modestement douter. Désormais instruit de la véritable situation de son propre cœur, il ne put se mé-

prendre sur le sens des prévenances d'Ellen. Ce n'était plus seulement pour complaire à son père qu'elle faisait un accueil si amical au protégé du commandant en chef; son amitié n'était plus seulement dictée par l'estime. La robe qu'il avait dit par hasard lui paraître de bon goût était celle qu'Ellen choisissait pour se parer; la fleur qu'il avait vantée comme la plus jolie était toujours sur son sein. La priait-on de chanter, si elle se mettait au piano, c'était la ballade que Georges lui avait apprise... Elle louait et blâmait ce que Georges louait ou blâmait... Pauvre Ellen! trop naïve pour déguiser même son amour.

Georges frémit de cette révélation; il s'accusa d'être ingrat, d'avoir trahi son bienfaiteur et d'avoir surpris les affections d'une fille qu'il ne pouvait jamais espérer de nommer sa femme. Georges se demanda ensuite ce qu'exigeait sa réputation d'homme d'honneur, et quelque cruel que fût l'acte d'héroïsme auquel il se résolut, il n'hésita pas à l'accomplir de bonne foi. Mais un complice lui était nécessaire, et il alla d'abord en chercher un.

Sir Georges s'était fait quelques envieux, il avait encore plus d'amis; mais dans le nombre il avait surtout besoin en cette circonstance du chirurgien de son régiment pour l'aider à ne pas se rendre plus long-temps coupable d'une involontaire ingratitude. Le docteur Short était un homme très instruit, habile observateur et naturellement laconique comme un praticien habitué à se tenir en garde contre l'indiscrétion bavarde et soupçonneuse de ses malades. Cependant il multipliait ses questions quand il avait affaire à des cliens qui prétendaient jouer au fin avec lui, et il les désespérait volontiers en allant droit au but s'il s'apercevait qu'ils avaient l'intention de n'y arriver que par des détours. Georges entra chez lui, la tête basse, et après quelques momens d'hésitation : « Mon cher docteur, lui dit-il, j'ai besoin de vos bons offices.

— Quoi! pour un duel? répondit le docteur Short, ne pouvant se décider à voir un malade ni un blessé sur le visage attristé de son ami.

— Non, non, mon cher docteur; je ne suis pas bien!... je suis même très mal!... j'ai une douleur continue au côté. Je ne saurais rester plus long-temps dans l'Inde : il faut que je retourne en Europe pour me rétablir : je vais donner ma démission de secrétaire-adjoint... Faites-moi un certificat...

— Oh! oh! dit le docteur Short avec un léger accent d'ironie; je vois, je devine... Cependant voyons encore, de quel côté avez-vous cette douleur? à droite? à gauche?

— C'est au côté droit, docteur... je ne puis lever le bras perpendiculairement sans la plus cruelle des tortures.

— Oh! oh! reprit le docteur, vous êtes bien bon de le lever, s'il en est ainsi; car vous me rappelez cette vieille femme qui alla chez Abernetthy se plaindre justement dans les mêmes termes, et à qui mon illustre confrère fit la même réponse.

— Je vous assure, dit Georges, que je ne plaisante pas.

— Faites-moi donc voir votre langue, mon pauvre ami... Allons, elle est nette et rouge comme une betterave. Cela ne prendra pas avec moi. Je ne conviendrai pas que vous soyez malade... Que ne me dites-vous de quoi il est question... ce que vous voulez ou ce que vous ne voulez pas... Est-ce sir Cadwallader qui vous envoie?

— Sir Cadwallader! oh non! reprit Georges : personne au monde ne sait que je suis venu vous voir.

— Pourquoi donc en faire un mystère?

— Je ne fais pas de mystère!

— Ah! monsieur le secrétaire-adjoint! vous me prenez pour un enfant? Oubliez-vous que j'ai quelque expérience? Un chirurgien doit avoir un œil d'aigle, un cœur de lion et la main d'une femme : c'est ce que nos anciens exprimaient moins poétiquement par trois adverbes latins, quand ils disaient qu'il fallait faire la chirurgie *citò, tutè et jucundè*. Je ne sais si j'ai toutes ces qualités du vrai praticien, mais j'ose me vanter d'avoir l'œil d'aigle, et comme je me suis donné la peine de regarder, j'ai vu...

— Je ne sais vraiment ce que vous avez vu... je n'ai point de secrets... j'agis franchement avec vous...

— Voilà qui est parfait : vous vouliez mettre ma conscience en sûreté et prendre sur vous tout le mensonge du certificat; je suis un maladroit de vous avoir pressé de questions; je devais m'attendre depuis long-temps à votre demande.

— Mon cher docteur, trève de plaisanteries. Je viens à vous comme à un sauveur; je ne suis pas malade, mais il dépend de vous de m'empêcher de le devenir; il dépend de vous de faire plus encore, de sauver la paix de mon ame, mon honneur, ma conscience, en m'accordant un certificat qui m'autorise à demander un congé pour l'Europe.

— A la bonne heure, voilà qui est parlé : le chirurgien eût été insensible, mais l'ami se laissera peut-être attendrir: en vérité je vous en voulais de votre air de mystère, vous êtes entré comme un conspirateur. Pauvre jeune homme! mais qui croyez-vous tromper? Hélas! il n'est pas besoin de la sagacité doctorale pour deviner une histoire connue de tout le monde excepté peut-être de vous deux et du général.

— Quelle histoire? s'écria Georges troublé. Quelque imprudente parole me serait-elle échappée?..

— Non, mon ami; mais vos yeux ont parlé malgré vous, et vous n'avez pu recommander le secret à ceux qui vous l'ont surpris.

— Docteur, ce que vous me dites-là me rend bien malheureux.

— Voyez donc le beau malheur d'avoir su plaire à une jeune et charmante miss qui aura un jour plus de cent mille livres sterling! Vous êtes vraiment à plaindre, monsieur le secrétaire-adjoint!

— Docteur, vos plaisanteries me désespèrent... Puisque je ne saurais dissimuler avec vous, puisque vous avez vu ou entendu ce que je pensais avoir étouffé à jamais dans mon cœur, puisque vous n'êtes pas le seul à connaître ce fatal secret... ce que je viens réclamer de vous m'est mille fois plus nécessaire!

— Comment cela, mon ami?

— Voulez-vous que je fasse repentir le général de ses bontés pour moi? N'est-ce pas lui qui, au début de ma carrière,

m'a tendu une main secourable, qui m'a protégé jusqu'à la partialité, qui m'a fait tout ce que je suis? Que dis-je, il a fait plus encore, il m'a distingué dans la foule pour me donner un grade et m'a ouvert le chemin de l'avancement; il m'a témoigné une confiance sans bornes, il m'a admis dans sa maison, et pour prix de tant de bienfaits, j'aurais osé...

— Vous auriez osé permettre à sa fille de vous aimer? Eh! mon cher ami, pouvez-vous l'empêcher?

— Si ce que vous supposez était vrai, c'est un devoir pour moi de fuir.

— De fuir et d'ajouter à toutes vos noirceurs celle de briser par votre fuite le cœur de la fille de votre bienfaiteur.

— Ah! ne parlez pas ainsi pour l'amour du ciel!.. C'est moi seul qui...

— Vous n'avez pas le sens commun, mon pauvre ami : cessez, croyez-moi; je ne vous donnerai pas de certificat.

— Eh bien, je m'en passerai, mais je partirai, il le faut.

— Ce ne sera pas facile... Restez, vous dis-je.

— Mon cher ami, continua Georges de plus en plus troublé, ayez pitié de moi; ce que vous venez de me dire et quelques autres remarques que j'ai entendu faire rendent mon départ nécessaire et urgent. Ne conspirez pas avec ma propre faiblesse contre ma conscience; je me suis trop long-temps abusé sur ma situation. C'est la première et la dernière faveur que j'implore de vous : si vous êtes mon ami, sauvez-moi en m'accordant ce certificat afin que je le montre à sir Cadwallader et que je puisse m'arracher de ces lieux, de ces lieux, hélas! où, je le sens bien, la vie m'était si douce.

— Oh! répliqua Short en se mettant un doigt sur les lèvres, voilà ce qui dénonce une affection mutuelle...

— Je n'ai rien dit, il me semble...

— Je vous déclare que vous êtes un fou; vous ne savez pas vous-même la portée de vos paroles. Vous n'aurez peut-être qu'à montrer le certificat au général, et il vous laissera partir! Comment le savez-vous? Il ignore donc ce qui en est?

— Ah! j'espère bien, s'écria Georges, qu'il ne sait rien.

Dieu m'en préserve, et s'il se doutait seulement de ce que nous disons ici...

— Eh bien! que ferait-il?... Croyez-vous donc que son regard paternel n'ait pas lu déjà dans l'ame de miss Ellen et dans la vôtre?

— Dans nos ames? répéta Georges.

— Nos ames! encore! oh! monsieur le discret, comment vous servez-vous ainsi de ce tendre pronom? Ai-je eu besoin de vous faire causer long-temps pour vous forcer à convenir de cet amour partagé dont j'ai surpris les symptômes à votre insu? Je m'y connais, Georges, et comme docteur et comme ayant éprouvé toutes les phases de la maladie. Ce n'est pas hier, il est vrai, car je suis une tête grise; mais cela ne s'oublie jamais; demandez à sir Cadwallader, qui s'y connaît aussi, car il a passé par là. Le prenez-vous donc pour un aveugle?

— Malheureux que je suis, si vous dites vrai?

— Ce n'est pas mon opinion; il vous est réellement attaché!

— Je vous le disais; il n'a été que trop bon pour moi.

— Eh bien! peut-être sa bonté ira-t-elle jusqu'à vous accepter pour gendre.

— Impossible, mon cher docteur... Oubliez-vous quelle distance existe entre le général en chef et l'officier qui était il y a peu de jours encore dans les rangs?

— Vous ne devez pas partir sans savoir toute sa pensée.... Si vous n'osez pas lui parler, je m'en charge.

— Docteur! s'écria Georges avec l'accent d'un homme qui commençait à croire que le docteur Short traitait un peu lestement une question si délicate; mais celui-ci, sans faire trop attention à la susceptibilité de son ami, s'expliqua en ces termes:

« Je veux savoir à quoi m'en tenir; j'irai donc trouver Son Excellence, entendez-vous? et voici comme je m'y prendrai: je lui dirai officiellement que vous êtes venu me demander un certificat de maladie, pas davantage, et cela suffira pour l'é-

preuve que je vous propose. Si sir Cadwallader est bien aise de se débarrasser de vous, n'ayez pas peur qu'il me dise de vous refuser. Il acceptera pour vraies toutes les maladies que nous vous attribuerons. Mais, s'il désire que vous demeuriez, vous vous porterez bien, malgré tous mes argumens pour vous faire malade. Rassurez-vous, monsieur le secrétaire-adjoint, quelque utile que vous soyez dans vos fonctions, si le père n'est pas de l'avis du général, vous serez embarqué pour Cheltenham avant une semaine.

— Je savais bien, dit Georges, que vous seriez mon ami.

— Votre ami, je le suis, et c'est pourquoi je ne suis pas pressé de rédiger votre certificat. Vous avez ici des jaloux, mon cher, comme tout le monde, et votre départ serait un triomphe pour cinq ou six de ces hobereaux qui depuis deux ans papillonnent autour de miss Ellen sans pouvoir obtenir un regard de ses beaux yeux. Non, non, Georges, il n'en sera rien; laissez-moi conduire cette maladie selon les règles de la prudence médicale, et je vous promets de signer votre *exeat* quand il en sera temps. »

Georges était cruellement surpris de la notoriété évidente d'un attachement dont il se croyait à peine instruit lui-même depuis peu de jours. On a bien raison de dire que les spectateurs d'un drame en voient plus que les acteurs; cependant servir ainsi de texte à la chronique médisante, être observé avec tant d'attention et avoir pour confidens forcés de son secret tous ses camarades, il y avait là pour Georges une source d'amères reflexions qui devaient le confirmer dans son projet de fuir à jamais la Présidence.

Georges s'aperçut bientôt que son ami lui avait tenu parole. Le lendemain à dîner, sir Cadwallader commença à jeter dans la conversation quelques phrases indirectes qui apprirent qu'il était informé de la démarche faite par le secrétaire-adjoint auprès du docteur. Mais il y avait quelque chose d'inquiétant dans l'espèce de sévérité avec laquelle le général parla de la conduite de ces chefs de corps qui, en fermant les yeux sur

un certificat concerté avec les officiers de santé, se rendaient les premiers complices d'une fraude.

« Oui, une fraude! le mot est dur peut-être continua Son Excellence; mais il est vrai. Aussi on ne saurait trop se tenir sur ses gardes avec messieurs les docteurs, à moins de vouloir être leur dupe. Ils ont toujours quelque maladie au service de leurs amis, une de ces maladies complaisantes qui ne tourmentent le patient que tout juste jusqu'à la signature du certificat. Messieurs les officiers, voulez-vous vous ménager un petit congé ou même un long voyage en Europe, ne vous brouillez pas avec le docteur. De quoi s'agit-il? d'une simple douleur au côté. Le foie est malade. Qui peut voir une maladie de foie? comme dit Short. »

Personne ne souffla mot pendant cette sortie; personne ne comprenait précisément le sens de l'allusion; personne, excepté Georges qui n'osa pas plus parler que les autres; mais qui se sentit monter le rouge au visage... Ellen, ne sachant pas à qui en voulait son père, passa en revue les cinq à six convives du dîner; ses yeux s'arrêtèrent sur Georges, et leurs regards se rencontrèrent : ils devinrent tout à coup embarrassés, et sir Cadwallader qui n'était pas aveugle, selon la remarque du docteur, ayant vu le coup d'œil d'Ellen et la réponse; se confirma dans ses soupçons : sa détermination était déjà prise.

La soirée de ce jour là se passa aussi agréablement que les précédentes; mais Ellen s'aperçut qu'il y avait quelque différence dans les manières de Georges à son égard, et ne savait comment expliquer ce changement; il lui semblait que cette différence se rattachait à la remarque hypothétique que son père avait faite pendant le dîner sur les certificats des docteurs. Rien ne l'éclairait cependant. Tous les convives, les uns après les autres, sortirent sans qu'aucun des deux amans... (quel autre nom leur donner?) eût regret de leur départ, et, fidèle encore cette fois à son habitude de rester le dernier, M. le secrétaire-adjoint se trouva enfin en tiers avec le commandant en chef et sa fille.

Il y eut entre eux un moment de silence qui précède généralement une explication. Sir Cadwallader fut le premier à le rompre.

« Ainsi, monsieur Medway, je suppose que vous avez compris l'observation que j'ai faite à dîner sur les certificats de maladie... Vous l'avez sentie, n'est-ce pas?.. elle s'adressait à vous directement.

— Monsieur!.. balbutia Georges accablé d'avance par l'explosion de mécontentement du général.

— A vous-même, monsieur! continua Son Excellence; car j'ai su que, robuste comme vous êtes, et avec un foie aussi sain que celui d'un éléphant, vous êtes allé chez le docteur Short réclamer un de ces certificats de mauvaise santé...

— J'oserai assurer à Son Excellence, répondit Georges, que je suis incapable de tromper personne... et que...

—Oh! tirez-vous-en comme vous pourrez. Vous êtes incapable de tromper personne, et cependant, bien portant comme vous êtes, vous allez vous faire malade chez le docteur et lui demander le moyen de déserter à la fois votre devoir et ceux qui vous veulent du bien. »

Ici Ellen, qui commençait à être très agitée et mal à l'aise, se leva pour quitter la salle, comme si elle eût été de trop dans un pareil entretien.

« Restez, miss, dit le général qui ne la perdait pas de vue, restez pour entendre ce que M. Georges peut alléguer pour sa justification.

— En vérité, mon père...

— En vérité! miss, reprit sir Cadwallader en l'interrompant, souvenez-vous que je commande ici : voulez-vous donner l'exemple de la désobéissance à mes officiers? Reprenez votre place, je vous prie. Et vous, monsieur Georges, puisque vous désiriez faire une absence, pourquoi ne pas vous adresser franchement à moi? Soyez au moins sincère dans votre réponse... Je n'aime pas les subterfuges, vous le savez... Eh bien!

— Il m'est impossible, dit Georges, d'atténuer ma faute et

de l'expliquer. Je m'avoue coupable, et maintenant, monsieur, que vous me connaissez mieux, vous ne pouvez vous opposer à mon départ.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur! demanda Son Excellence.

—Vous avez pénétré toute la légèreté, toute l'ingratitude de ma conduite, monsieur; vous savez que j'ai manqué de franchise et de confiance en m'adressant au docteur... Non, monsieur, je ne saurais... je ne puis demeurer plus longtemps près de vous.

— Supposez cependant que je ne puisse me passer de vous, dit le général.

—Mes services, monsieur, dit Georges en étouffant un soupir, ne sont d'aucune importance...

— C'est ce qu'il faudrait savoir, monsieur le secrétaire-adjoint; mais admettons que je puisse me passer de vous... Regardez cette jeune fille qui nous écoute... croyez-vous qu'elle en dise autant?

— Oh, mon père, dit Ellen tremblante et pâle pendant cet entretien... je ne désire nullement intervenir.

— Vraiment? intervenir! Dieu vous bénisse, miss, répliqua son père, voilà que vous oubliez à votre tour que j'aime la franchise; mais vous auriez beau le nier, j'ai été jeune, je pense, vous ne sauriez me tromper, quelque rusée que vous puissiez être... Vous aimez Georges et il vous aime.

—Mon père! » dit Ellen.

Georges n'ajouta rien; mais à sa contenance on eût pu croire qu'il s'attendait à voir la terre s'entrouvrir sous ses pieds. Le général s'amusa un moment de l'embarras de sa fille, puis il ajouta :

« Allons, n'allez pas me contredire, Ellen... Où est le mal? Lorsque j'appris l'histoire de Georges, je lui promis de lui rendre dans le monde le rang pour lequel il était né! Je l'introduisis dans ma maison, dans ma famille... et vous avez conçu de l'amour l'un pour l'autre... C'est ma faute, si c'est une faute. Mais pourquoi en serait-ce une? Lorsque je connus

votre pauvre mère, Ellen, la meilleure et la plus chérie des femmes... qu'étais-je? un sous-officier; oui, Georges, un sous-officier et le fils d'un petit mercier de Glocester, tandis que la mère d'Ellen était une riche héritière! J'eus l'audace cependant, je le déclare, d'en devenir amoureux, et elle m'aima comme je l'aimai. Aussi je parvins à l'épouser, et graces à sa fortune, je montai rapidement en grade dans l'armée. Sans elle je pourrais bien être aujourd'hui un vieux lieutenant d'infanterie ou tout au plus un capitaine de soixante-deux ans, instructeur des recrues, au lieu de commander ici au nom du roi avec le titre et les insignes de commandant en chef. Cette femme bien-aimée à qui, après la Providence, je dois tout, m'a rendu le père de cette jeune fille... c'est l'enfant de mon cœur, le dernier, le seul objet de mes affections dont je préfère le bonheur à tout... »

Ellen restait immobile, les regards attachés sur son père; Georges avait les yeux remplis de larmes...

« Votre conduite, monsieur Georges, poursuivit le général, a été honorable; je vous en aime et vous en estime davantage. J'ai compris pourquoi vous vouliez partir; mais cela ne se peut... vous ne partirez pas. Si mon Ellen est assez folle pour partager les préférences de son père et veut absolument se donner à un enseigne sans un schelling dans sa bourse, qu'ai-je à faire? Plus j'y pense, plus je vois que je n'ai d'autre parti à prendre que de vouloir ce qu'elle veut, pour l'amour de celle qui fut sa mère.

— Mon père! s'écria Ellen.

— Taisez-vous, taisez-vous, ma fille, reprit sir Cadwallader; point de coquetterie; je sais fort bien que vous trouvez ce dénoûment un peu brusque et que vous ne vous seriez pas rendue ainsi à la première sommation; mais je vais droit au but en vieux soldat. Allons, Georges, approchez, je parle sérieusement... Prenez-lui la main, mon brave jeune homme, vous avez été trop bon fils pour ne pas faire un bon mari. C'est ma conviction.

— Mais, mon père, dit miss Adamthwaithe en se levant de sa chaise...

— Que signifie ce mais? dit le général, me suis-je trompé? n'aimeriez-vous pas Georges? Oh! alors, c'est une autre affaire... Je suis un malappris; je vous demande pardon, n'en parlons plus.

— Ce n'est pas ce que je voulais répondre, mon père, dit Ellen qui, heureuse dans son trouble d'être interrompue, fondit en larmes, se jeta dans les bras de son père, et laissa tomber sa tête sur son épaule.

— Approchez, Georges, répéta sir Cadwallader, venez la recevoir des mains de son père. Je sais mieux qu'elle ce qui se passe dans son cœur... Elle est à vous... Mais Dieu me pardonne, voilà, je crois, la contagion des pleurs qui me gagne; abrégeons cette scène, mon jeune ami, point de remercîmens. Je sais bien que je vous fais un présent qui vous rend le plus heureux des hommes et que vous n'êtes pas un ingrat. Mais après tout, je me rends heureux moi-même en faisant votre bonheur et celui de ma fille. Je hais les longues phrases et ces larmes qui vont mal aux paupières d'un vétéran comme moi; ainsi, je vous bénis, mes enfans, et je vous laisse vous expliquer tous deux plus clairement que vous n'avez osé le faire jusqu'ici; seulement je vous préviens que demain les bavards et les médisans de la Présidence se diront, en levant les épaules, que le vieux général a fait la sottise de consulter plutôt le caprice de sa fille que sa vanité!.. Bonsoir, mes enfans, bonsoir. »

Et sans attendre leur réponse, sir Cadwallader laissa les deux fiancés doutant encore s'ils faisaient un rêve ou s'ils veillaient. Ellen, surprise dans sa conscience de jeune fille, ne savait comment définir ce sentiment, lorsque ses yeux rencontrant les yeux de Georges, sa rougeur augmenta; mais toutes ces hésitations s'évanouirent et elle n'osa pas résister à l'heureux favori de son père, qui ne trouvant pas une seule parole pour exprimer ce qu'il éprouvait, la serra dans

ses bras. Or, ce fut tout juste en cet instant que survinrent le major Mopes, secrétaire de sir Cadwallader et le capitaine Narcissus Fripps, premier aide-de-camp du général. Ces deux officiers traversaient la galerie (*varhandah*) sur laquelle s'ouvraient toutes les portes et les croisées du grand salon de Son Excellence.

La scène de tendre épanchement dont le major et l'aide-de-camp se trouvèrent les témoins malgré eux ne produisit pas le même effet sur ces deux messieurs. Le major Mopes chercha aussitôt dans sa tête les moyens de sauver Georges et Ellen de leur égarement, tandis que le capitaine arrangea un petit complot pour tout révéler au général de manière à perdre Georges et à se ménager l'héritage de sa faveur. Le charitable capitaine Fripps oubliant même qu'il était rentré pour se coucher, repassa devant les fenêtres du salon où il ne trouva plus personne; mais bien sûr de ce qu'il avait aperçu une demi-heure auparavant, il descendit l'escalier, se rendit à la caserne, et appelant son ami intime l'enseigne Honeyman, il le pria de vouloir bien l'aider de ses bons avis. C'était déjà porter une bien cruelle atteinte au caractère d'Ellen. L'enseigne Honeyman, l'inséparable ami du capitaine Fripps, partagea entièrement son opinion sur ce qu'il y avait à faire pour ruiner le crédit de Georges, de ce parvenu qui s'était emparé seul de la confiance du général. Il fut donc convenu que le capitaine ferait dès le lendemain son rapport confidentiel à sir Cadwallader.

A peine le canon annonça-t-il le lever du jour, le capitaine Narcisse Fripps était debout et en mouvement. Il n'y avait pas de temps à perdre. Son service l'appelait auprès du général; Fripps voulait à tout prix se débarrasser de Georges, car la jalousie du capitaine n'était pas tant excitée par son succès évident auprès d'Ellen que par la haute estime que le général lui témoignait.

Lavater a dit quelque part que « le héros qui ayant trouvé » le moment favorable pour écraser son ennemi consent ma- » gnanimement à la négliger est né pour être un jour le plus

» grand des vainqueurs. » A quelque victoire que fût destiné le capitaine Narcissus Fripps, son héroïsme ne donna pas au monde cet augure de sa future grandeur, et quoique Georges ne fût pas son ennemi, comme il le détestait autant que s'il lui eût déclaré une guerre à mort, il jura en sortant de sa chambre qu'avant deux heures au plus il l'aurait à jamais ruiné dans l'esprit de sir Cadwallader.

Le capitaine était un joli homme, blond, un peu fat, toujours élégamment vêtu, avec des cheveux artistement frisés. Ses doigts étaient chargés de bagues, une chaîne d'or faisait deux tours sur son gilet; ses uniformes lui serraient la taille avec avantage; sa voix était traînante et il grasseyait un peu, se faisant vif par momens avec une affectation d'impatience contenue, ou pour témoigner sa gracieuse familiarité, caressant de la main l'épaule de son interlocuteur, aimant assez souvent à se dire surpris de tout ce qu'on lui disait; bref, c'était un original qui se croyait le plus aimable et le plus beau garçon de la Présidence, mettant du fard et portant un corset.

« Je n'en veux ni à miss Ellen ni à Georges, se disait-il en » lui-même pour excuser à ses yeux son action; c'est sans au- » cune secrète rivalité, sans haine comme sans amour, que je » remplis mon devoir en avertissant le général; je démasque » un séducteur et je venge mes camarades de l'avancement un » peu trop rapide d'un parvenu. Point de remords, donc, et » n'attendons pas que le scandale dénonce publiquement le » coupable qui abuse à ce point de l'hospitalité de son aveugle » protecteur. »

Tout en s'encourageant ainsi, le capitaine montait à cheval. Il n'attendit pas long-temps le commandant en chef, et ils allèrent tous deux faire la ronde accoutumée du matin.

Rien de plus incommode pour une communication confidentielle que la promenade à cheval; que ce soit au pas, à l'amble, au trot ou au galop, et lorsque le capitaine Fripps reconnut que le général était décidé à faire trotter sa monture, il fut forcé malgré lui de différer d'entrer en matière. Par le fait, sir Cadwallader n'était pas très jaloux de la société de

l'aimable aide-de-camp; il préférait, quand cela se pouvait, celle du major Mopes qui, cette fois, demeuré à l'hôtel, s'occupait secrètement des moyens de neutraliser le mauvais effet de la dénonciation du capitaine.

Après avoir trotté pendant une demi-heure, sir Cadwallăder faisant une halte, proposa à son aide-de-camp de mettre pied à terre pour gravir avec lui un monticule d'où l'on jouissait d'une fort belle vue de Bombay. Miss Ellen avait fait un croquis de ce paysage, ce fut pour notre capitaine une excellente occasion d'entrer en matière.

« En vérité, dit le général, je suis content du dessin de ma fille... Etiez-vous avec Ellen, capitaine, quand elle vint ici pour prendre cette vue?

—Non, certes, général, répondit Fripps; je ne me permettrais pas d'accompagner les jeunes dames dans leurs parties champêtres. Ce n'est pas moi qui aurais cette indiscrétion.

— Je ne vois pas quel mal il y aurait à cela, reprit Son Excellence. En Italie, Ellen passait presque toutes ses journées à dessiner d'après nature: elle se serait plus d'une fois ennuyée si elle eût été toujours seule.

— Oh! l'Italie! cette chère et belle Italie! s'écria Fripps en soupirant avec un clignement d'œil très languissant; le climat est là si doux et si charmant! » (L'Italie était une des admirations de Fripps.)

—Que fait le climat à la conduite d'une demoiselle? demanda sir Cadwallader.

—Oh! rien, sans doute, général; mais... je suis pour ma part trop scrupuleux envers les dames pour me prévaloir de leur bienveillance jusqu'à les compromettré... Malheureusement il est certaines personnes moins délicates et qui ne respectent pas comme moi l'honneur et le bonheur des familles.

— L'honneur et le bonheur des familles! Voilà de grands mots, capitaine, à propos d'un croquis au crayon.

—Sans doute, général; mais... je pense bien moins à l'art qu'à l'artiste.

— Parlez-vous ainsi avec quelque intention? capitaine;

n'est-ce là qu'une phrase banale, ou feriez-vous par hasard allusion à Ellen?

—En vérité je ne sais comment le dire à Votre Excellence; il faut cependant que je lui apprenne ce qu'elle ne doit pas ignorer.

— En ce cas, monsieur Fripps, dépêchez-vous de parler, je vous prie, dit sir Cadwallader avec impatience.

—Ah! général, je ne puis vous révéler ce dont il s'agit sans quelque hésitation : vous serez surpris et indigné avec justice; je remplis un devoir pénible... Il faut pourtant que vous sachiez tout, et je surmonterai la répugnance qui m'arrête.

— Quoi donc! auriez-vous à me dénoncer quelque mutinerie, quelque complot contre mon autorité?

— Non, non, graces au ciel, ce n'est rien de ce qui concerne la politique ou la discipline; c'est... mais en vérité je ne sais comment vous faire un pareil rapport.

— Il paraît que rien ne presse, capitaine; cependant, puisque vous avez commencé, j'aimerais autant que vous terminassiez cette grande révélation.

— C'est vraiment si délicat!

—Mais d'abord de qui voulez-vous parler, capitaine?

— C'est justement là ce qui m'embarrasse... Non, jamais on ne vit pareille chose!.. Je déclare qu'il m'a fallu deux heures pour me remettre de mon émotion.

— Vous devenez de plus en plus inintelligible, capitaine. Veuillez bien vous expliquer.

— Je vais donc tâcher de le faire, général, quoique les termes me manquent.

— S'agirait-il de ma fille? demanda sir Cadwallader qui ignorait ce que le capitaine avait vu la veille au soir, mais qui avait remarqué l'antipathie du capitaine pour Georges.

— Ah! général, vous êtes un homme comme il y en a peu; on dirait que vous savez tout par intuition.

—Par intuition? Cependant veuillez bien m'apprendre ce qu'a fait ma fille!

— Il me serait impossible, général, de rapporter la chose

dans tous ses détails ; mais je puis dire que... que M. Georges... qu'on prétend que M. Georges est un peu trop familier, un peu trop assidu... et...

— N'est-ce que cela, capitaine? Eh bien si je ne trouve pas, moi, si ma fille ne trouve pas non plus que les attentions de Georges pour elle soient tellement particulières, où est le tort de ma fille, je vous prie?

—Je suis loin d'accuser miss Ellen, général. Je ne voudrais pas me permettre de la blâmer, je ne parle que de M. Georges, je vous le dis tout bas et nous sommes seuls; mais... c'est un homme si impétueux...

— Impétueux, dites-vous? Est-ce bien le mot que vous cherchiez depuis un quart d'heure, monsieur Fripps!

— Je répéterai à Votre Excellence que je ne connais pas d'expressions propres pour raconter ce dont j'ai été témoin...

— Je commence à comprendre; mais quand avez-vous vu ce qui vous a ainsi choqué?

— Je n'ai pas perdu un moment pour en informer Votre Excellence... c'est hier soir, entre dix et onze heures.

— Oh! s'écria le général un peu rassuré par la date; et ce que vous avez vu était donc un acte bien coupable?

— Je ne me suis jamais permis pareille chose dans toute ma vie, sir Cadwallader, et sur mon honneur je suis désolé d'en avoir été témoin!

— Les auriez-vous surpris par hasard, capitaine, en tête à tête, dans cet état que les romanciers appellent une *situation intéressante*?

—Justement, général, comme vous l'avez défini... je les ai vus dans une situation.., je ne veux dire rien que de chaste... mais quand je pense qu'un homme comblé des bienfaits de Votre Excellence a osé... oublier la distance qu'il y a...

—Assez, assez, capitaine, je comprends et vous remercie de votre tendre soin pour la réputation et l'établissement de ma fille. Mais occupons-nous un peu de ce point de vue.

— Fort bien, se dit Fripps en lui-même, a-t-on jamais vu père semblable?... Quand je pense, continuait-t-il, ne pou-

vant croire que le général fût aussi indifférent qu'il voulait le paraître, quand je pense qu'un homme de rien, un va-nu-pieds comme Georges...

— En vérité, il me semble qu'on ne pouvait faire mieux, dit le général en plaçant sa main devant ses yeux comme une visière pour mieux voir le paysage.

— Mieux faire quoi? répéta Fripps en relevant sa moustache et se rapprochant de Son Excellence.

— Je parle de son dernier dessin, de celui qui retrace cet admirable site. Ne seriez-vous pas de mon avis, capitaine? Elle n'a rien oublié, ni ce palmier si élégant, ni ce bungalou si pittoresque! Voyez un peu comme une heureuse imitation de l'art ajoute encore un nouveau prix à l'œuvre de la nature. Non jamais je n'avais contemplé avec tant de plaisir ce délicieux point de vue. »

Le capitaine regardait le général d'un air stupéfait, commençant un peu à se repentir d'avoir été lui-même si délicat envers la fille d'un père si indulgent, envers la riche héritière d'un général si prompt à prendre son parti sur le choix de son gendre. Mais Son Excellence ne faisait peut-être qu'affecter l'indifférence; car revenant de lui-même à la révélation de M. Fripps :

« Ainsi donc, capitaine, dit-il, vous avez surpris ma fille et mon secrétaire-adjoint dans une *situation intéressante?* »

— Sur mon honneur, général, répondit Fripps enchanté de voir qu'on lui demandait des détails; sur mon honneur, je suis arrivé là par le plus grand des hasards. Je venais de prendre un verre de punch avec l'enseigne Honeyman, lorsqu'au moment de rentrer à l'hôtel, je rencontrai le major Mopes à deux pas de la porte, et nous montâmes ensemble jusqu'au verandah; ce fut là qu'en passant devant les croisées du salon... j'aperçus...

— M. Georges embrassant ma fille, n'est-ce pas?.. C'est à merveille : j'arrangerai l'affaire après déjeuner. Remontons à cheval et terminons notre promenade. »

En voyant accueillir avec tant de froideur une communi-

cation si délicate, Fripps fut désagréablement désappointé.

Le major Mopes, aussi scandalisé que lui, mais plus bienveillant envers le coupable séducteur, était allé parler à Georges et n'avait pas été moins surpris de son explication. Celui-ci, ravi de sa fortune inespérée, avait voulu d'abord s'amuser un moment de la gravité triste de son ami en feignant de ne pas le comprendre; mais, quand il vit que le brave major trouvait la plaisanterie peu convenable, il se mit à lui raconter toute la vérité, et, pour le convaincre de cette merveilleuse conclusion de ses timides amours, il l'avait présenté à Ellen en donnant à celle-ci le titre de fiancée. Le major félicita sincèrement son jeune ami et la fille du général, leur avoua qu'il aurait été moins effrayé s'ils n'avaient point eu un second témoin de leur tendre adieu, quoiqu'il espérât encore que le capitaine Fripps, absorbé ordinairement par l'amour de lui-même, pouvait fort bien n'avoir rien aperçu.

L'heure du déjeuner fut une heure d'épreuve pour les principaux acteurs de cette scène de la vie réelle. Le général entra le premier dans la salle. La table était chargée de curries, de riz, de canards de Bombay, de poissons rouges de Java, d'œufs, de jambons d'Europe, et au milieu des mets les plus substantiels figuraient des vases remplis de raisins, de fraises, de mangues et de fruits du plantain. L'air était embaumé par la vapeur aromatique du café; le thé, malgré les éventails des punkas, bouillonnait dans les tasses. Ellen prit sa place habituelle; le capitaine aide-de-camp, Narcisse Fripps, prit amicalement la main à Georges Medway, et se mit au bout de la table vis-à-vis le sérieux mais brave M. Mopes, major et premier secrétaire du commandant en chef.

Fripps ne put s'empêcher de remarquer un échange de regards significatifs entre les quatre autres convives, d'autant plus que la figure ordinairement triste du major s'illuminait de temps en temps d'une expression assez semblable à un sourire. Le général regardait Georges; Georges regardait Ellen, et Ellen, affectant de réprimer les coups d'œil d'intelligence de celui-ci, devenait rouge comme une cerise.

Le capitaine commençait à se sentir tout à fait gêné au milieu de gens si bien d'accord entre eux; il était clair qu'il ne partageait pas leurs confidences. Du reste, on parla peu, et personne ne parut tenté de rompre le silence. Le dénonciateur d'Ellen était bien convaincu que le général avait eu le temps de faire un sermon à sa fille; mais il lui était difficile de concilier ce fait avec la permission donnée par elle à Georges de s'asseoir auprès d'elle et de lui adresser galamment la parole comme si rien de nouveau ne s'était passé depuis la veille.

« J'y suis! pensa enfin Fripps; je vois que le général veut agir en politique dans son ménage, étouffer le bruit et le scandale, avoir l'air d'ignorer l'impertinence du secrétaire-adjoint; au lieu de le renvoyer, il s'en débarrassera sans doute en le chargeant d'un mission lointaine. J'étais un grand sot de vouloir mettre le général en colère malgré lui; mais à la première occasion je saurai bien lui dire que je l'ai compris, et que je ne suis pas moins discret que lui-même quand il s'agit de l'honneur et du repos d'une honorable famille. »

Cette idée satisfit l'amour-propre du capitaine et lui fit prendre en patience le peu d'effet que semblait avoir produit son rapport du matin. Il souriait à part, de l'assurance de Georges, et cependant il lui tardait d'être seul encore une fois avec son chef pour dissiper ses doutes. Ce ne fut donc pas sans un vrai plaisir qu'il vit Ellen sortir de la salle du déjeuner, le major après elle, Georges presque en même temps que le major, et enfin le général demeurer assis comme s'il eût voulu donner à son aide-de-camp cette audience confidentielle si désirée.

« Eh bien, lui dit sir Cadwallader, je parie, capitaine, que vous trouvez ma conduite bien étrange.

— Non, général, sur ma parole; je la trouve au contraire très sage, très prudente et digne du caractère réfléchi de Votre Excellence.

— Je suis enchanté de votre approbation, monsieur Fripps; mais qui donc a déjà pu vous apprendre la décision que j'ai prise depuis ce matin.

— Oh ! personne, général, personne ! je ne voudrais, pour rien au monde, en parler à qui que ce soit.

— Comment donc avez-vous pu savoir ce que j'ai fait et surtout ce que je me propose de faire ?

— Mais je n'ai pu que le deviner, général ; il est facile de comprendre que Votre Excellence a décidé de ne rien faire paraître de ce que je lui ai dit et de se débarrasser de M. Georges d'une façon ou d'une autre, afin d'éviter l'*éclat*.

— Eviter l'éclat d'une affaire connue de deux ou trois personnes ! Non, non, s'écria le général.

— Je vous jure monsieur, s'écria Fripps à son tour, de ne jamais en ouvrir la bouche. Il s'agit de miss Ellen. Je sais tout le scandale que causerait une indiscrétion ; croyez que mon devoir à votre égard et mon estime pour la fille de mon général me rendront muet comme la tombe.

— Non ! non ! monsieur Fripps, vous n'avez pas besoin de vous contraindre, dit sir Cadwallader.

— Quel vice que l'ingratitude ! Après tout ce que vous avez fait pour Georges : oser embrasser miss Ellen, votre fille ! continua M. Fripps croyant exprimer la secrète colère de Son Excellence.

— Avez-vous jamais, dit le général, entendu chanter un vieux refrain que j'ai souvent fredonné moi-même :

Ma mère ayant appris le baiser de Colin,
Nous dit, mes chers enfans, pensez au mariage;
Allons trouver le prêtre, et bénis de sa main,
Vous pourrez vous aimer sans faire peur au sage.

Cette chanson aurait dû vous éclairer sur le parti qu'on me conseille, capitaine. Que diriez-vous si je parlais à ma fille comme la maman de la chanson à la sienne ?

—Il est impossible, monsieur, s'écria le capitaine ; vous ne dites pas cela sérieusement.

— Très sérieusement, au contraire.

— Quoi ! une jeune personne aussi aimable ! dit Fripps à demi voix, ne pouvant contenir son désappointement.

— Cette jeune, cette aimable personne, comme vous dites,

répéta le général, est cependant exposée à devenir Mrs Medway, mon cher monsieur Fripps.

— Ainsi donc ce que j'ai vu...

— N'était rien de très alarmant dans l'état des choses, reprit sir Cadwallader; cependant je n'en suis pas moins obligé à votre dévoûment, à votre attention, capitaine. J'y serais seulement plus sensible si vous ne vous étiez pas rendu d'abord auprès de l'enseigne Honeyman pour lui faire un rapport que votre général aurait dû recevoir le premier.

— Je vous jure, sir Cadwallader, dit Fripps en balbutiant, que je ne lui ai parlé que parce que...

— Que parce que vous étiez sûr de le trouver chez lui, dit le général, et que vous n'étiez pas aussi sûr de trouver à cette heure de la nuit un autre ami pour recevoir votre confidence.

— Perfide Honeyman, dit Fripps, me trahir ainsi après m'avoir promis le secret! Je l'avoue, général, dans mon étonnement j'étais allé consulter Honeyman sur ce que je devais faire en conscience pour l'honneur de miss Ellen..... J'espère qu'il ne m'a pas calomnié auprès d'elle... Je n'oserais vraiment plus la regarder de ma vie.

— Je conçois votre embarras, en effet, capitaine, et je ne voudrais pas vous imposer une telle peine Je vous autorise donc à donner votre démission d'aide-de-camp et à aller rejoindre votre régiment.

— Oh! mon général, ne me forcez pas à vous quitter. Tout peut s'arranger encore, et je...

— Adieu, capitaine Fripps, dit le général; ma fille me prie de vous déclarer de sa part qu'elle vous dispense de la scène de congé; elle est sortie d'ailleurs et ne rentrera probablement pas avant votre départ. Adieu, capitaine. » Et le général sortit de la salle en murmurant le vers d'Othello :

> But never more be officer of mine.
> *Tu ne compteras plus parmi mes officiers.*

Le capitaine Fripps demeura seul, confus et pestant contre le traître Honeyman. Il voulait d'abord aller lui demander

raison de sa perfide conduite; mais il réfléchit ensuite qu'il valait mieux se taire et terminer là une aventure dans laquelle tout semblait conspirer à sa mystification.

Il était encore absorbé dans ces pénibles réflexions lorsque pour l'achever entra un domestique de sir Cadwallader, qui, lui portant les complimens de Son Excellence, lui demanda si ses bagages étaient prêts parce qu'il avait ordre de les charger sur sa voiture. Il n'y avait plus à reculer. Le capitaine sentit bien qu'il ne lui restait qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur, et à hâter autant que possible un exil qui lui évitait au moins les conséquences d'une explication avec Honeyman.

L'absence de l'aide-de-camp fut remarquée à dîner par Ellen, et en apprenant qu'on ne le reverrait plus, elle eut la bonté de dire en sa faveur une phrase polie, mais trop polie pour faire naître la moindre jalousie dans le cœur de Georges. Celui-ci eut d'ailleurs le plaisir de voir tous les regrets d'Ellen dissipés lorsque Son Excellence lui présenta Georges comme le successeur du capitaine Fripps, en qualité d'aide-de-camp.

On pense bien que le mariage convenu de la fille du général avec Georges fut bientôt le sujet de toutes les conversations de Bombay. On ne manqua pas de se récrier sur la disproportion d'une semblable union; mais, au bout de quelques jours, les amis de l'heureux secrétaire-adjoint l'emportèrent sur ses envieux, et l'opinion publique finit par approuver le général. Les dames surtout proclamèrent les mérites de Georges sans restriction, et trois semaines après, lorsque les deux époux furent conduits à l'église, ils ne virent autour d'eux que des figures riantes.

(*Asiatic Journal.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences naturelles.

De l'étude de la botanique en Suède. — Il y a quelques années, une société se forma à Stockholm, dans le but de faire des expériences sur les différentes natures de sol du pays, d'introduire des plantes nouvelles, de les approprier au climat, ainsi qu'à l'alimentation des animaux, de surveiller les progrès que fait cette belle science dans les diverses contrées de l'Europe, et d'en répandre la connaissance sur tous les points de la Suède. Aujourd'hui le jardin de la société, situé au milieu de la rue de la Reine, la plus large et la plus belle rue de Stockholm, a 2,000 pieds de long, de 4 à 500 pieds de large; il se termine aux bords d'un petit lac qui communique avec le lac Maclaren et le palais royal de Carlberg, et déjà il possède l'une des plus riches et des plus intéressantes collections de plantes et de fleurs de l'Europe.

D'autres efforts ont été tentés. De simples particuliers, n'ayant de ressources que celles que leur donne leur fortune personnelle, ont encouragé l'étude de l'horticulture par de riches dotations, ou se sont livrés eux-mêmes au plaisir d'acclimater cette belle science dans leur pays. Parmi ces derniers, nous citerons M. Rosenblad, dont le jardin ne contient pas moins de 4,000 espèces de plantes. M. Rosenblad, par ses soins et son activité, peut être classé parmi les hommes de l'Europe qui ont le plus fait pour l'horticulture depuis quel-

ques années. Les plantes cultivées dans son jardin appartiennent à tous les climats. Depuis les froides régions du Spielberg jusqu'au Bengale et à la Chine, il n'est pas une contrée qui n'ait dans ce jardin quelques fleurs. Les serres sont grandes et belles; elles ont 200 pieds de long, sont bien distribuées et sont chauffées par de l'eau chaude à l'aide d'un calorifère en cuivre qui répand la chaleur dans toutes les parties, sans qu'on ait besoin de couvrir les vitres comme cela se pratique autre part.

Dans une visite récente faite à l'établissement de M. Rosenblad par la reine de Suède et sa cour, on a pu juger de la richesse de la collection et des soins que cet horticulteur a mis à agrandir le domaine de cette science. Le jardin, quoique de peu d'étendue, est distribué avec art; le goût a présidé dans l'arrangement de chaque partie : c'est l'un des plus beaux modèles du genre. L'extérieur et l'intérieur respirent l'élégance; les murs sont de toutes parts tapissés d'espaliers où croissent et mûrissent les plus beaux et les meilleurs fruits de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne; et, à voir les plates-bandes toutes couvertes des fleurs les plus rares, on serait tenté de croire que ce jardin est un séjour enchanté.

Le jour où la reine et sa cour vinrent visiter l'établissement, le propriétaire avait réuni dans les serres et les autres dépendances toutes les richesses de son jardin. Dans le premier salon, on remarquait une collection de fleurs de la Nouvelle-Hollande, du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique du nord; elle se composait d'arbustes, d'acacias, de melaleucas, de metrosideroses et d'ericas, parmi lesquels se trouvaient deux specimens de magnolia grandiflora de 20 pieds de haut. Les murs, les fenêtres et le plafond étaient ornés de passifloras qui serpentaient et se mêlaient à la rosa multiflora, alba et coccinea, et à des milliers de fleurs. Dans la seconde chambre étaient les fleurs des tropiques, les cactus, la passiflora quadrangularis, insignis, laurifolia, alata et lanata ainsi que plusieurs espèces de thunbergia dont l'effet était des plus pittoresques. Les autres appartemens étaient remplis de bananiers

avec leurs fruits, de palmiers, de dracœnas, de jatrophas, d'astrapæas et de carolinas dont les tiges élancées étaient couvertes de touffes de fleurs, et d'une riche collection de bromelias qui portaient des fruits et des fleurs.

Mais le *sanctum sanctorum* du lieu, c'était le cabinet de Linnée. La passiflora racemosa et palmata, la lonicera japonica, le rodochiton volubilis, dillenia, tout couverts de fleurs, en ornaient les murs. Au centre et sur un piédestal s'élevait un buste colossal de Linnée, couronné de fleurs; au milieu l'on remarquait l'alstrœmeria aurea, la sollya heterophylla, la cineraria bicolor, des liliaceæ, des calceolarias, des roses, des pelargoniums, des lobeliæ, des gladioli et des mimutuses. Une pyramide de fleurs se trouvait en face du buste de Linnée, et dans chaque angle les yeux charmés se reposaient sur de riches groupes de rhododendrons, d'azuleas et de neriums. De là on passait dans un salon élégant dont les murs et le plafond étaient couverts d'alba passiflora, de lophospermum erubescens, et de plusieurs espèces de clematis. Les côtés et les angles de ce salon étaient garnis d'orangers en fleurs et de camelias, de nerium, de fuchsia conica, dont l'un à la tête garnie de feuilles avait dix pieds de haut; d'acacia dealbata, d'edwardisia, de buddlea globosa et de plusieurs arbutuses, d'alstrœmeria et de pelargoniums gigantesques.

La dernière chambre de l'établissement était une serre chaude attenant au salon et nouvellement construite. On y remarquait la passiflora pulcherrima et rubra, la thunbergia grandiflora et coccinea, la bignonia crucigera et plusieurs autres aristolochias. Un trou profond était préparé pour recevoir les palmiers, et déjà l'on y voyait plusieurs espèces de yucca, des specimens de caffea arabica, le saccharum officinarum, plusieurs espèces de fucus, l'arum, le strelitzia, le plumbago, plusieurs sortes de vignes en fleurs, un gardenia thunbergia d'environ huit pieds de haut et un specimen d'anona cherimolia. Cette serre est principalement destinée aux plantes ligneuses. Dans les vides que formaient les arbres, on voyait

néanmoins un riche assemblage de crinums, d'amaryllis, d'hedychiums, de gardenias et d'hibiscus.

Sol de la Sibérie. — Depuis long-temps, on prétend que, sur une vaste étendue, le sol de la Sibérie n'est dans aucune saison entièrement dégagé de glace ; que si la terre à la surface du sol se trouve, au milieu des chaleurs de l'été, dans un état convenable à la végétation, à une distance plus ou moins rapprochée de la croûte, on rencontre une glace permanente. Ces faits, dont jusqu'à ce jour on avait douté, viennent de recevoir leur confirmation aux environs de Yakusk. Un marchand de cette ville ayant fait creuser un puits, et trouvant une résistance extraordinaire, allait ordonner la cessation des travaux, lorsque l'amiral Wrangel l'engagea à en poursuivre le cours; les travaux furent repris avec ardeur, et le puits fut creusé jusqu'à 382 pieds de profondeur. Alors le sol devint flexible et le thermomètre donna une température de 31° Fahrenheit.

Cette épaisseur immense de terre gelée prouverait que depuis long-temps le sol de la Sibérie est dans la même condition. Dans les environs de la même ville, on a trouvé, il y a quelques années, le cadavre d'un homme qui reposait dans la terre depuis quatre-vingt-douze ans, et qui, grace à l'état de congélation, ou était le sol, ne montrait aucune trace de décomposition.

Physiologie.

Durée moyenne de la vie de l'homme. — Dans les divers articles que nous avons consacrés à cette intéressante question, nous avons démontré que la vie moyenne de l'homme était aujourd'hui plus considérable qu'autrefois. En France, elle est de 32 ans ; en Angleterre, elle est de 32 ans pour les hommes et de 34 ans pour les femmes; en Belgique, elle est de 32 ; mais ce chiffre varie beaucoup selon les localités. Dans les villes, la moyenne de la vie d'un homme n'est que de

29,24", tandis que dans les campagnes, ce chiffre s'élève à 31,97". La vie des femmes est soumise aux mêmes accidens. Dans les villes, le terme moyen est de 30,28", tandis que, dans les campagnes, ce chiffre s'élève à 32,95". La longévité des hommes, comme on le voit, dépend en partie des lieux qu'ils habitent; elle dépend aussi de leur profession : tel individu, dont la profession est pénible et fatigante à l'excès, arrive plus tôt au dernier terme que celui qui n'abuse point de la force de sa constitution. Ainsi, la mortalité des nègres des colonies anglaises, par rapport à la mortalité des nègres qui servent dans l'armée anglaise, est dans la proportion de 5 ou 6 noirs esclaves sur 1 homme libre. Mais voyons par le tableau suivant, qui est dû aux recherches de Casper, quelles sont les professions les plus propres à conduire l'homme à un âge avancé.

PROFESSIONS.	Nombre des personnes sur 100 ayant atteint leur 70me année dans les professions ci-contre.
Théologiens..................	42
Agriculteurs	40
Commerçans, manufacturiers...	35
Soldats......................	32
Commis.......................	32
Avocats......................	29
Artistes.....................	28
Professeurs..................	27
Médecins.....................	24

D'après ce tableau, on voit que la profession la plus favorable à la longévité est une vie sédentaire qui n'est exposée à aucun excès. Les curieux travaux de Haller sur la longévité confirment ces calculs. Le résumé que nous en donnons ci-après contient le nom des personnes sur lesquelles reposent les faits que nous avançons, leur âge et le temps où elles vécurent :

NOMS DES PERSONNES.	Epoque dans laquelle ces personn. vécurent.	Age auquel elles sont mortes.
Apollonius de Tyane......	99	130
Saint Patrick.............	491	122

NOMS DES PERSONNES	Époque dans laquelle ces personn. vécurent.	Age auquel elles sont mortes.
Attila....................	500	124
Llywarch-Hen............	500	150
Saint Coemgene...........	618	120
Piastus, roi de Pologne....	861	120
Thomas Parr.............	1635	152
Henry Jenkins	1670	169
Comtesse de Dermond.....	1612	145
Thomas Dacuno	1678	154
Peter Torton.............	1724	185
Margaret Patten..........	1739	137
John Rovin et sa femme...	1741	172 et 164
Saint Mongah	1781	185

Le même auteur a dressé une table européenne dans laquelle on trouve le nom de 1,000 individus dont l'âge a dépassé 100 ans; 1,310 individus, hommes et femmes, qui ont vécu de 100 à 110 ans :

227 de 110 à 120 ans.	3 de 150 à 160 ans.
84 de 120 à 130	2 de 160 à 170
36 de 130 à 140	2 de 170 à 175
7 de 140 à 150	1 à 180

Ces exemples de longévité ne se bornent point à l'Europe. Les cénobites du mont Sinaï atteignent fréquemment l'âge de 110 à 120 ans; en Syrie, dans la Barbarie, l'Arabie et la Perse, on trouve un grand nombre d'indigènes qui ont dépassé leur centième année. A Philadelphie, M. C. Cotteret est mort à l'âge de 120 ans, laissant une veuve de 115 ans, avec laquelle il avait vécu 98 ans; dans la Caroline du sud, M. Salomon Scribel, qui avait émigré en Amérique en 1696, âgé de 19 ans, est mort à 143 ans; mistriss Judith Crawford est morte à la Jamaïque à l'âge de 150 ans, sans que ses facultés intellectuelles eussent en rien souffert, et à Sainte-Hélène, sous le soleil brûlant du tropique, M[rs] Elisabeth-Honoria-Frances Lambs est morte dernièrement à l'âge de 110 ans, laissant 160 enfans et petits-enfans; elle s'était mariée huit fois.

Tableau comparé de la pesanteur spécifique et de la résistance des divers métaux.

DÉSIGNATION DES MÉTAUX.	Pesanteur spécifique.	Force nécessaire pour rompre un pouce carré de métal en le tirant dans sa longueur.
Antimoine	4,500	1,060 livres.
Bismuth	9,810	3,250
Cuivre de Barbarie	8,182	22,570
Fil de laiton	»	61,228
Or	19,238	20,450
Fil d'or	»	30,888
Fer gris de Creuzot, 1re fusion	»	30,132
— 2e —	»	30,680
Fer anglais	»	52,000
— doux	»	40,834
Fer français doux	»	63,622
— gris	»	37,680
Fer d'Allemagne	7,807	68,295
barre gros grain	de 7,000 à 7,800	20,400
— beau grain		49,982
— bonne qualité		55,000
— qualité superfine		66,000
— marqué B. R.		61,361
— commun.		93,069
— marqué Z.		69,538
Fer suédois		68,728
Fer espagnol	»	81,901
Fil de fer suédois	»	113,677
Plomb	4,478	0,885
Platine	20,847	56,473
Argent	11,091	40,902
Acier doux	7,780	120,000
— trempé	7,840	150,000
Etain anglais	7,225	5,322
Zinc	7,215	2,947

MÉTAUX COMPOSÉS.	parties.	parties.		
Bronze	»	»		45,882
Cuivre	10 sur	1	étain	32,093
—	8	1	—	36,088
—	6	1	—	44,071
—	4	1	—	35,739
—	2	1	—	1,017
Or	5	1	cuivre	50,000
—	2	1	argent	28,000
Plomb d'Ecosse	10	1	bismuth	2,826
—	1	1	—	7.319
Argent	5	1	cuivre	48.500
Etain	10	1	antimoine	11,181
—	4	1	—	13.480
—	10	1	bismuth	7,576
—	2	1	—	14,017
—	10	1	zinc indien	12,915
—	2	1	—	15,020
—	4	1	antimoine	11,323
—	3	2	—	3,184
Etain anglais	4	1	plomb	6,904
—	4	1	—	10,607

Littérature périodique.

La presse en France et en Europe. — C'est en 1588 que parut le premier journal périodique en Angleterre. Mais bien avant cette époque, les journaux étaient connus. Tacite rapporte que Junius Rusticus rédigeait sous le règne de Néron des *acta diurna.* Néanmoins il est douteux que ces feuilles offrissent beaucoup de choses utiles et véridiques. Le bon temps de la presse est celui où règne la liberté d'exprimer son opinion, c'est alors qu'elle jouit de toutes ses facultés, de toutes ses prérogatives, et que son pouvoir se fait mieux sentir.

L'histoire de la presse française en est une preuve ; ses premiers pas sont insignifians, elle commence par le *Mercure Français*, ou *suite de l'histoire de la paix;* ceci se passe au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle Venise publie un journal qui reçoit le nom de *Gazette de Venise*, du nom d'une petite pièce de monnaie vénitienne (*Gazette*) que l'on exigeait pour prix de chaque numéro. Après le *Mercure Français*, vient le *Mercure Galant*, et celui-ci donne naissance au *Mercure de France.* Mais ces publications, y compris la *Gazette de France*, dont l'existence remonte jusqu'à 1631, se ressentaient de l'esprit du siècle. Leur principal objet était de publier des vers sans énergie, des bouquets rimés, des épigrammes et des chansons. La dernière partie du recueil était consacrée aux nouvelles, ou à l'examen des questions scientifiques et littéraires ; tous les sujets politiques leur étaient interdits, ou du moins ces articles ne pouvaient être publiés qu'avec l'approbation royale. D'une autre part, les écrivains qui étaient attachés à la rédaction de ces mercures et de ces journaux, n'offraient point les garanties qu'on est en droit d'attendre aujourd'hui des écrivains politiques. Aucun d'eux n'avait cette indépendance sans laquelle le journalisme ne peut vivre ; il fallait obéir aux caprices d'un grand seigneur.

Cet état de choses dura jusqu'à la révolution ; mais alors le journalisme sortit de ses langes, et couvrit la France d'un immense réseau.

Le progrès se continua à la révolution de juillet, et aujourd'hui la France compte 730 journaux, dont plus de 300 se publient à Paris. Ces 300 journaux se divisent en 21 journaux politiques quotidiens, 5 petits journaux également quotidiens ; 27 journaux non quotidiens ; 24 religieux et moraux, dont 10 protestans, 88 de législation et de jurisprudence ; 3 d'économie politique et d'administration ; 12 d'histoire, de statistique et de voyage ; 44 de littérature ; 9 de beaux-arts, peinture et musique ; 2 d'art théâtral ; 15 de sciences, de mathématiques et d'histoire naturelle ; 28 de médecine ; 12 d'art militaire et de marine ; 22 d'agriculture et d'économie rurale ; 23 de commerce et d'industrie ; 7 destinés à l'instruction publique ; 10 pour les femmes, les jeunes personnes et les enfans ; 11 pour modes ; 4 recueils pittoresques ; 7 journaux d'annonces, et 15 revues. Quant à la presse départementale, elle se compose de 258 journaux, dont 153 politiques ; 4 littéraires, et 101 destinés aux nouvelles locales.

C'est une chose assez singulière que la presse française se ressente toujours de son origine ; la plus grande prétention d'un journal publié à Paris est d'être littéraire ; toutes les autres parties sont sacrifiées à la littérature et aux arts, qui, au fond, n'en sont pas mieux traités. Un journal français ne vous parle ni du mouvement des ports, ni du prix courant des denrées, ni de la situation des manufactures, ni de l'état des récoltes : la navigation intérieure, les différentes natures de transport, ne les occupent pas davantage. Les quatorze théâtres de Paris, la publication des romans, les expositions du Louvre, les séances de l'Académie, puis des contes, des nouvelles, et enfin des colonnes interminables de variétés ; voilà ce qui constitue la partie essentielle d'un journal français. Pendant la session des Chambres, les débats sont impitoyablement tronqués suivant le caprice du journaliste. Dans la *Gazette*, le discours de M. Berryer absorbe toutes les colonnes ; ses adversaires sont

réduits au silence; le *National* n'a entendu que M. Cormenin ; les *Débats* foulent aux pieds tous les antagonistes du ministère, et ne trouvent de place que pour les orateurs du gouvernement. Un de mes amis, Américain de Massachussets, qui avait pris des instructions pour voyager en France, auprès de Fenimore Cooper, ne lisait que le *National;* suivant les avis de M. Gallatin, ma lecture favorite était celle des *Débats*. Rien de plus comique que nos conversations et nos réflexions sur la situation des partis en France. Le ministère, disais-je à mon ami, est plein de force et d'éloquence. — Comment donc, répondait-il, vous trouvez M. Mauguin, M. Pagès et M. Arago, inférieurs à M. Viennet et à M. Persil. Vous ne lisez donc pas. — Je lis très scrupuleusement, répliquai-je, et n'ai rien vu de tout cela; en effet, mon journal escamotait tout ce qui contrariait ses opinions. Nous n'entendons pas ainsi la presse en Amérique.

La Belgique suit les mêmes phases que la France; comme celle-ci, elle se traîna long-temps. Son premier journal est la *Gazette d'Anvers,* qui commença ses publications en 1723, et qui parut deux fois par semaine, le mardi et le vendredi; sa rédaction était en flamand. Après elle vint la *Gazette de Leyde* ou *Nouvelles extraordinaires de divers endroits.* La *Gazette de Leyde* était calquée, tant pour le format que pour la distribution des matières sur la *Gazette d'Anvers ;* son format était *in-quarto,* très petit papier; elle était rédigée en français. Ici commence un long interrègne où la presse de la Belgique reste stationnaire, mais à la paix elle secoue cette léthargie, et bientôt la ville d'Anvers, qui n'avait eu qu'un seul journal, n'en compte pas moins de six. Ce progrès s'est continué pendant ces dernières années, et aujourd'hui Bruxelles a 40 journaux, Louvain 1, Anvers 6, Gand 8; Bruges, Ostende, Furnes 9; Mons, Tournay 7 ; Liége, Vervins 7 ; Ruremonde 1; Luxembourg, Arlon 3, Namur et Denant 2; en tout 84 journaux.

Les autres nations du globe, à part l'Amérique qui, à elle seule, compte 2,800 journaux, sont restées bien en arrière de

l'Angleterre, de la France et de la Belgique. Aujourd'hui l'Inde n'a que 27 journaux, l'Australie 17, la Chine un seul, le *Canton Register;* la Turquie 2, la Grèce 4, et la Hollande, la Suisse, la Russie, l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, l'Italie, et les autres pays de l'Europe, en tout 71. Ce qui représente pour l'Europe et l'Amérique un total de 4,905 journaux.

Commerce. — Navigation.

Commerce et navigation de la Russie. — Nous avons emprunté aux divers mémoires publiés par la Société de Statistique de Londres, des détails pleins d'intérêt sur les manufactures et les pêcheries de la Russie; nous prenons à la même source les détails qui suivent sur le commerce extérieur de la Russie.

La navigation marchande prend chaque jour en Russie une plus grande extension. En 1836, à Taganrof, l'importation de l'étranger s'est élevée à 7,422,277 roubles et 8 cops, et le chiffre de l'exportation à 7,864,118 roubles. Pendant la même année, le mouvement de ce port a été, pour le cabotage, de 758 arrivages et de 730 départs qui ont importé des marchandises pour une valeur de 1,829,233 roubles, et exporté pour 3,029,525 roubles, Le commerce étranger, a expédié 220 bâtimens, dont 151 seulement sont entrés dans ce port. Les autres, savoir : 40 chargés, et 29 sur lest, sont restés à Kertch et y ont débarqué leurs marchandises. A Marionpol, dans le courant de 1836, les arrivages de l'étranger ont été de 24 navires sur lest, et les départs de 64 navires chargés; la valeur des importations de l'étranger a été de 32,000 roubles, et celles des exportations de 1,871,286 roubles. Celle des cabotages de ce port a présenté 430 navires entrés, et 390 sortis. Le cabotage de la mer Noire et de l'Azof a importé pour 943,118 roubles de marchandises, et 106,510 roubles monnaie d'or et d'argent; et l'exportation a été de 168,722 roubles. En 1837, pendant la durée de la navigation, 1,248 navires marchands, dont 784 anglais, sont sortis de Cronstad; et au 14 décembre 1837, il était arrivé de France à Riga 36 na-

vires, jaugeant 268 tonneaux. Les expéditions pour la France ont employé 46 bâtimens, jaugeant 8,574 tonneaux. Voici quels ont été les principaux articles d'exportation de Saint-Pétersbourg pendant 1837 : cuivre, 131,954 pouds; fer, 561,224 pouds; chanvre, 1,989,486 pouds; lin, 473,427 pouds; potasse, 340,602 pouds; huile de chanvre, 361,745 pouds; suif, 3841,355 pouds; chandelles de suif, 12,519; cuirs, 36,492; cuirs de Russie, 14,374 pouds; toiles blanchies à la flamande; 68,072 pièces; nappes et serviettes, 1,873,326 pièces; graines de lin, 259,473 tschetswerts; seigle, 18,793 tchetswerts; et avoine, 53,053 tschetwerts.

Le document suivant indique la valeur des importations et des exportations qui se sont opérées par la douane de Saint-Pétersbourg pendant les années 1836 et 1837.

Années.	Importations.	Exportations.	Revenu de la douane.
1836.	180,915,729 r.	129,601,862 r.	48,908,790 r.
1837.	199,045,843	136,510,941	55,175,642
Différence en faveur de 1837.	18,131,914	6,900,079	6,266,851

Dans quelques parties de la Russie néanmoins le commerce s'est fortement ressenti de la crise éprouvée par l'Angleterre et l'Amérique. A Riga, dans les tableaux publiés par la douane, on trouve que les exportations pour l'Angleterre ont subi une diminution de 7 millions de roubles (assignations de banque). Le commerce entre Riga et la France paraît aussi moins important en 1837 que dans les deux années précédentes. Le seul article graine de lin à semer présente, sur 1836, une diminution de 5,482 barils, soit environ 164,500 fr.; et sur 1835 une diminution de 9,400 barils, soit environ 280,000 fr. Mais la diminution des expéditions de la Russie pour la France ne sont qu'apparentes, car la loi des douanes françaises de juillet 1836, qui a réduit le droit en faveur des importations par terre, a eu pour résultat de faire expédier les graines de lin sur Anvers plutôt que sur Dunkerque. Les Anversois peuvent ensuite les introduire en France par la frontière du nord. Ce qui prouve d'ailleurs que cette décrois-

sance n'est qu'éventuelle, c'est le progrès constant qui a été suivi par le commerce russe pendant ces dernières années. Dans le cours de 5 années, de 1832 à 1836, 269 foires nouvelles et 1,704 marchés hebdomadaires ont été établis sur divers points de l'empire. La table suivante indique la valeur comparée en roubles des marchandises qui ont été vendues sur ces marchés en 1832 et 1836.

Foires.	1832. Roubles.	1836. Roubles
Berdichef	4,970,850	2,598,939
Irbit	12,537,432	34,800,650
Kief	4,602,939	1,773,784
Zebediana	3,001,550	2,706,325
Mishnée-Novogorod	138,207,618	148,955,575
Romna	25,000,000	19,822,523
Rostof	10,863,290	9,729,900
Sembirsk	606,250	4,112,070
Soumik	5,692,800	5,255,000
Ianbof	412,200	2,020,700
Kharkof	8,522,271	18,155,000
Schoulu	1,029,990	5,422,700
	215,447,190	255,353,166

Du côté de la Chine, le commerce prend aussi une extension considérable. Ainsi à Kiakhta le commerce d'échange a donné les résultats suivans :

Années.	Valeur des échanges.	Produit de la douane.
1823	6,095,297 roubles.	6,326,120 roubles.
1828	7,349,184	8,076,525
1836	8,618,135	11,262,214
1837. jusqu'au 1er déc.	7,121,668	9,689,939

Les principaux articles que le commerce russe fournit aux Chinois, en échange de leurs thés et autres marchandises, sont des étoffes de coton, des draps et lainages, des pelleteries, des cuirs préparés et des grains.

Pendant l'année 1837, 1248 navires sont partis de Saint-Pétersbourg pour des ports étrangers. C'est 11 de moins qu'en 1836 et 2 de moins qu'en 1835. 1131 de ces bâtimens étaient

destinés pour les ports britanniques, 58 pour les États-Unis, 73 pour la France, 45 pour l'Amérique, 65 étaient sur lest. Les articles les plus importans qui aient été exportés pendant les années 1835, 1836, 1837, sont les suivans :

	1835.	1836.	1837.
Fer..............	133,606 pieds.	1,136,396 pieds.	701,037 pieds.
Chanvre..........	8,033,842	2,047,320	2,017,104
Lin..............	203,757	655,271	528,555
Suif..............	2,622,388	3,454,866	3,841,355
Potasse	344,728	299,060	340,602
Peaux............	128,875	102,913	36,493
Soies	45,212	53,448	48,646

En 1837 on a expédié pour les ports britanniques 351,514 pouds de fer, 1,355,663 pouds de chanvre, 4,083,608 pouds de lin, 3,343,210 pouds de suif, 292 pouds de potasse, 33,221 pouds de peaux, 36,852 pouds de soie. L'Angleterre a reçu une quantité considérable de cordages, de colle de poisson et d'autres articles secondaires. Les toiles forment un article très important pour la Russie, mais en 1837 les trois quarts de la quantité exportée ont été expédiés aux États-Unis.

Pêcheries de la Hollande. — Les Hollandais ont trois sortes de pêches : la pêche du hareng, celle de la morue et celle de la baleine. Autrefois la pêche du hareng était considérée comme la principale branche de l'industrie de la Hollande, la grande source de la richesse du pays ; de là vient le nom qui lui fut donné, de mine d'or de la république. Cette pêche, quoiqu'elle ait beaucoup perdu de son importance première, forme encore l'une des branches principales de l'industrie des Pays-Bas. Pendant l'occupation du pays par les Français, elle se réduisit à rien ; la restauration la releva un peu, et depuis lors, jusqu'à ce jour, le progrès a continué ; mais, telle qu'elle est aujourd'hui, cette pêche est bien éloignée du degré de prospérité où elle était arrivée dans les trois derniers siècles. On peut se faire une idée de l'importance que la république attachait à ce genre d'industrie par le monument

que l'on voit aujourd'hui à Berleit, monument qui fut élevé en l'honneur de William Beü-Kelson, qui, le premier, découvrit l'art de saurer et d'encaquer le hareng.

La première cause de la décadence de cette pêche eut sa source dans les guerres qui éclatèrent vers la fin du siècle dernier, entre l'Angleterre et la Hollande; les croiseurs anglais qui cinglaient sur les côtes de la Hollande, capturaient tous les bâtimens pêcheurs. Ces captures continuèrent à l'époque où les Français s'emparèrent du pays; car la France, quoique victorieuse sur le continent, n'avait pas une marine assez puissante pour protéger ses navires et ceux de ses alliés. D'un autre côté, la conquête avait amorti cet esprit d'entreprise et d'industrie qui, jusqu'à ce jour, avait caractérisé la nation hollandaise; des désordres, suite inévitable de l'occupation, étaient commis dans les ports; la contrebande recevait des encouragemens des nouveaux maîtres; on négligeait les réglemens relatifs à la pêche du hareng, et le peu de poisson que l'on prenait était si mal préparé, qu'il était impossible de l'exporter.

Vlaardingen, sur la rive droite de la Maas, est aujourd'hui la seule ville de la Hollande où la pêche du hareng se poursuive avec vigueur; elle compte 100 navires environ, employés à cette pêche. Il y a un demi-siècle que Browershaven, dans la Zélande, expédiait 200 navires pour le même objet, mais ce port est maintenant abandonné. Maasluïs, à l'embouchure de la Maas, Amsterdam, et Enkhuizen sur le Zuiderzee, ont suivi les mêmes phases décroissantes. Maasluïs, qui comptait autrefois 200 navires, n'en compte plus que 20; Amsterdam, n'en a plus que 15; et Enkhuizen qui avait autrefois 200 navires, n'en a plus que 2 ou 3. Toutes ces villes, à part Amsterdam, n'avaient pas d'autre industrie, aussi leurs ports offrent-ils maintenant l'aspect de la solitude et de la désolation.

J'ai dit que Vlaardingen avait seul échappé à la ruine générale, et que cette ville exploitait encore aujourd'hui la pêche du hareng sur une grande échelle. Les navires employés à

cette pêche appartiennent à des compagnies ou à de simples particuliers. Dans la journée du 10 au 11 juin, les capitaines et les officiers de ces navires se présentent à l'hôtel-de-ville, et prêtent serment entre les mains des officiers municipaux d'observer et de faire observer les réglemens relatifs à la pêche du hareng. Cela fait, chaque navire arbore ses couleurs. Dans la journée du 14, appelée par les habitans, jour des pavillons, les capitaines, les officiers et les matelots suivis d'un grand concours de peuple, se rendent à l'église, et prient le ciel de favoriser la pêche; ensuite la procession, bannières déployées, fait le tour du port, où tous les navires, leurs beauprés tournés vers le quai, présentent le coup d'œil le plus pittoresque. Il est d'usage dans ces circonstances d'aller à bord des navires et de boire à la santé et au succès du voyage du capitaine. Alors, au premier bon vent, la flotte quitte le port, et s'éloigne de la côte en bon ordre pour se diriger vers le lieu où doit s'effectuer la pêche.

Dans cette expédition la flotte est accompagnée d'un grand navire qui sert d'ambulance aux malades, et qui fournit des hommes valides aux navires qui en ont besoin. Ce navire, après une croisière de quinze jours, se dirige sur les îles Shetland, où il passe une seconde quinzaine pour donner aux malades le temps de se remettre; de là, il rejoint la flotte et lui restitue les hommes que le voyage a rendus propres au service. A bord de ce navire, sont plusieurs charpentiers qui se transportent partout où leurs services sont réclamés; il s'y trouve aussi un officier nommé par l'état, pour surveiller la pêche, empêcher la contrebande avec les îles de Shetland, et maintenir parmi les équipages de la flotte l'observance des réglemens.

La pêche commence le 24 du mois de juin, et se termine le 30 octobre. Dès les premiers jours, on choisit parmi les plus fins voiliers de la flotte douze navires qui sont chargés de transporter à Vlaardingen les produits de la pêche. Ces navires, appelés *Jagers,* ont à bord, indépendamment de leur équipage, un *Koopman,* sorte d'agent comptable qui tient un

compte exact du nombre de poissons que renferme le navire, et de la part qu'a fournie chaque bateau pêcheur. La pêche s'effectue sur toute la côte, jusqu'à Hookness; il n'y a point de lieu déterminé, quelques pêcheurs s'élèvent vers le nord, où le poisson est en général de meilleure qualité; d'autres, au contraire, descendent au sud; les limites sont fixées à 5 milles de la côte d'Ecosse, et, s'il arrive que ces limites soient franchies, et que les pêcheurs introduisent des spiritueux sur la côte, le délinquant est conduit devant les magistrats écossais qui le condamnent à la prison et à l'amende, peine qu'il subit à son retour en Hollande.

Le 24 juin, jour où les filets sont jetés à la mer, comme aussi le jour où arrive le premier *jager*, est un jour de fête à Vlaardingen. Cet arrivage a lieu vers la fin de juin, ou au commencement de juillet. Son approche est annoncée aux habitans par un pavillon qui est arboré au haut du clocher. Alors le quai et les rues adjacentes se couvrent d'une foule avide de connaître dans quelle proportion chaque navire est entré dans le fret du jager. Ces détails sont publiés à haute voix par le koopman, qui aussitôt que le navire a jeté l'ancre, se rend à terre dans un canot. Le navire est ensuite amarré au quai; on le décharge; deux chaises de poste partent immédiatement pour La Haye pour offrir au roi et à ses ministres les premiers produits de la pêche; puis commence la vente de la cargaison, dont le prix est en général de 800 florins le tonneau. Depuis cinq ans les cargaisons de harengs qui entrent dans le port de Vlaardingen, sont exploitées par une compagnie de marchands qui est protégée par le gouvernement, et à laquelle chaque capitaine doit vendre sa cargaison s'il ne veut perdre la prime de 700 florins, qui est accordée aux pêcheurs, par l'état. Cette compagnie achète tous les harengs des pêcheurs à des prix fixés par une commission; à la seconde vente, c'est elle-même qui fait les prix. Le prix des harengs qui arrivent par les dix premiers navires est plus élevé que le prix des dix cargaisons suivantes, et ce prix décroît par suite des arrivages jusqu'à 17 florins pour un baril de harengs; c'est le minimum. La qualité

du hareng est de diverses sortes : le *maatjen* est la première; le maatjen est un poisson court, mais bon ; il est très recherché. Le *kuitziek* vient après; puis le *sleppen*, le *ylen* et le *wrakken;* ce sont les qualités inférieures : le poisson désigné sous les trois noms précédens provient en général des barils qui ont perdu leur sel; ce qui donne au poisson un goût doucereux et fade.

Les jagers qui apportent ce poisson sont soumis à des réglemens dont l'infraction entraîne des peines sévères. Le fret du premier est en général de 16 à 20 tonnes; celui du second de 60; le fret augmente à mesure que la pêche tire sur sa fin. Ces navires sont envoyés à tour de rôle, de manière à éviter l'encombrement; il leur est défendu de se livrer à la pêche tout le temps qu'ils remplissent la mission qui leur est confiée; et tous doivent être rentrés au port avant le 4 août; après cette époque, ils ne peuvent vendre leur cargaison concurremment avec celles qui sont déjà arrivées, et sont expédiés dans un autre port. Tous les jagers ne sont pas non plus dirigés sur Vlaardingen. Le premier fait toujours voile pour ce port, mais le second se dirige ordinairement sur Hambourg, où sa cargaison trouve un débouché facile, surtout quand il arrive avant les pêcheurs d'Embden; le troisième fait voile pour Maasluïs, et ainsi des autres. Les réglemens obligent les pêcheurs à livrer aux jagers tout le produit de leur pêche, et le montant de la vente est distribué entre les armateurs et les propriétaires des navires, selon la part proportionnelle de poisson que chaque navire a rendue. Les réglemens fixent également la quantité de sel qui doit entrer dans chaque baril; précaution très importante et qui conserve le poisson : c'est à elle que ce genre d'industrie doit la réaction qui s'est opérée en sa faveur dans ces derniers temps.

Après Vlaardingen, viennent les bords du Zuyder-Zee et Scheveningen, village situé sur la côte, à environ trois milles de La Haye. Les navires que l'on destine à cette pêche à Scheveningen, appelés *bommens*, sont plus courts, et ne s'éloinent jamais de la côte. Ceux qui appartiennent aux habitans

des bords du Zuyder-Zee, sont nommés : *pinkens, sockkers, hengstens;* comme ceux de Scheveningen, ils ne quittent jamais la côte. Le hareng qui est pêché dans les parques du Zuyder-Zee et de Scheveningen, est en général d'une qualité inférieure; et c'est pourquoi le réglement ordonne que le poisson de la côte ne sera pas salé. Si ce poisson entrait en concurrence avec celui que vendent les pêcheurs de Vlaardingen, il s'ensuivrait une dépression dans le prix des derniers, dont la qualité est supérieure, dépression qui empêcherait les pêcheurs de Vlaardingen d'aller sur la côte d'Écosse, et porterait bientôt un coup mortel à la réputation dont jouit ce genre de produit en France, dans le nord de l'Allemagne, ainsi que dans tous les lieux où la Hollande fait des exportations. On le voit déjà par ce qui s'est passé dans ces dernières années. Depuis quelque temps des pêcheurs de Dieppe et de Dunkerque viennent dans le Zuyder-Zee, où ils achètent du poisson des pêcheurs côtiers. Ces poissons sont salés par eux à bord de leurs navires, et sont vendus à leur retour en France, pour des harengs achetés au marché de Vlaardingen. Cette mesure a causé un préjudice grave au marché de Vlaardingen, et depuis quelque temps les ventes sont considérablement baissées. Et c'est en partie à cette cause que l'on doit attribuer l'accroissement que ce genre d'industrie a pris depuis quelques années.

La pêche du hareng, du maquereau, poisson frais, dans le seul quartier de Boulogne, occupe aujourd'hui 262 navires jaugeant 4,734 tonneaux, montés par 2,417 marins ; cette pêche produit 2,628,648 francs. En 1816 elle ne produisait que 1,092,969 fr.; mais à cette époque les pêcheries du quartier de Boulogne n'occupaient que 117 navires jaugeant 1,306 tonneaux montés par 1,306 marins. Voici maintenant le produit comparé de diverses pêches :

	En 1816 :	En 1836 :
Hareng.	589,532	1,212,862
Maquereau.	287,772	672,542
Petite pêche.	219,660	743,244
Totaux. . . .	1,096,964	2,628,648

Industrie.

Le fer est-il préférable au bois pour la construction des bateaux à vapeur? — Il y a environ soixante ans qu'on emploie le fer dans la construction des navires, et vingt-trois ans au plus qu'on s'en sert dans la construction des bateaux à vapeur. A Birmingham, le grand centre de la fabrication du fer, on construisait il y a trente ans des bateaux en fer pour le service des canaux, et en 1825 il sortait des ateliers d'Horseley de magnifiques bateaux à vapeur en fer qui firent pendant long-temps le service de la Tamise. L'application du fer à la construction des navires n'est donc point une chose nouvelle; mais ce qu'il est important de connaître, c'est de savoir s'il y a avantage à remplacer le bois par le fer dans la construction des navires.

Ce qui se passe à Birmingham semblerait donner gain de cause aux bois de construction. A Birmingham le fer est très abondant, et le chêne y est très rare, et cependant on a partout délaissé le système de construction des bateaux en fer pour les canaux; partout, dans les constructions nouvelles, le chêne malgré sa cherté est préféré au fer dont pourtant l'on sait apprécier la valeur aussi bien que dans aucune autre ville. Aujourd'hui encore, les toitures en fer, qui pendant quelque temps ont fait fureur sont abandonnées; on revient au bois de construction.

C'est que la force relative du bois de construction l'emporte sur celle du fer. Les expériences de Bennie, de Smeaton et de Burlow nous démontrent, en effet, que poids pour poids, la force d'un morceau de sapin tiré dans sa longueur est à celle d'un morceau de fer comme neuf est à un; que la force de ce même morceau de sapin représente sept fois la force du fer pour supporter un poids quelconque, et que la force de ce morceau de bois pris transversalement est à celle du morceau de fer comme un est à six; en d'autres termes, qu'une barre de bois de dix pieds de longueur, et pesant autant qu'une barre

de fer de la même longueur portera neuf fois autant que la barre de fer si le poids est chargé dans sa longueur; sept fois autant que la barre de fer, si le poids est posé sur la partie la plus large, et six fois autant que la barre de fer si le poids produit son action transversalement.

Il est vrai que le chêne n'est point aussi fort que le sapin; néanmoins la force de ce bois est encore à celle du fer comme un est à six. Un navire construit en bois a donc pour lui la superiorité de la force sur un navire en fer ou en tout autre métal, ayant un même tirant d'eau. Le bois a encore pour lui l'élasticité, avantage que n'a point le fer. Ainsi, là où il faut une plaque de fer d'un quart de pouce d'épaisseur, on peut avoir une épaisseur de bois d'au moins trois pouces sans que le tirant d'eau en soit affecté. L'importance de l'élasticité est facilement démontrée dans les abordages et les chocs. Il y a quelques jours un des beaux bateaux à vapeur qui ont été construits à Woolwich, par M. Oliver Lang, naviguant dans la Tamise, fut heurté par un schooner à voile qui filait sept milles à l'heure dans une direction opposée à la route suivie par le bateau à vapeur dont nous parlons. La secousse fut si forte que les passagers tombèrent à la renverse sur le pont; néanmoins cette secousse ne produisit aucune avarie réelle; rien ne fut brisé, les bordages cédèrent à la pression, et le navire reprit son cours aussitôt, comme si rien ne fût arrivé. Ce bateau était construit en bois; dans la partie qui avait reçu le choc, le bordage n'avait pas une épaisseur de plus de trois pouces. Que si au contraire le bordage eût été remplacé par une plaque de fer d'un quart de pouce d'épaisseur, nul doute qu'une pareille secousse n'eût formé dans le navire une cavité qui infailliblement eût causé des réparations importantes et peut-être la perte totale du navire.

Mais on objecte en faveur des navires en fer la supériorité de leur marche sur les navires en bois. Cette supériorité n'est point encore constatée; les partisans des bateaux à vapeur en fer citent, il est vrai, le célèbre bateau à vapeur en fer qu'a fait construire la compagnie générale de la navigation à va-

peur ; mais ce bateau n'a point encore tenu les promesses pompeuses qui ont été données au public par l'organe de ses constructeurs. D'après ces promesses, le parcours de ce navire doit être de dix-huit milles à l'heure ; sa plus grande longueur est de 198 pieds, et ses machines sont de la force de 180 chevaux ; malheureusement ce bateau qui devait être mis à l'eau au printemps de l'année 1837 est encore sur les chantiers. Jusqu'au jour où l'expérience viendra constater la supériorité de sa marche, l'avantage de la vitesse ne peut donc être acquis aux bateaux à vapeur en fer. D'un autre côté, quelques expériences récentes tendraient à prouver que cette vitesse si vantée n'est point aussi grande qu'on le suppose généralement. On en voit la preuve par le bateau à vapeur en fer qui vient d'être lancé récemment à Londres. Ce bateau est, dit-on, destiné à naviguer sur le Rhône ; il a 160 pieds de long, 17 pieds de large, et deux machines à haute pression de 40 chevaux chaque. D'après l'opinion des constructeurs, la marche de ce navire devait être de quinze milles à l'heure, néanmoins le jour de l'épreuve, ce navire luttant avec *la Topaze*, steamer de Gravesend, dont la longueur est seulement de 130 pieds, la largeur de 17 pieds, et les deux machines de 35 chevaux chaque, ne put devancer ce navire dont la plus grande vitesse, par un temps calme et avec une mer ordinaire, est d'environ douze milles et demi.

Reste l'avantage que l'on accorde généralement aux bateaux en fer de n'être point aussi exposés à l'incendie que les bateaux en bois. Comme celui que nous venons de citer, cet avantage n'est rien moins que certain. Dans les navires l'incendie éclate généralement dans la cale où sont les marchandises, les cabines où sont les paquets des passagers, il se communique de là à la coque, de la coque aux cordages et aux mâts. Il n'y a donc pas beaucoup plus de sécurité à bord d'un navire en fer qu'à bord d'un navire en bois, car dans les navires en fer toutes les parties que nous venons de nommer, c'est-à-dire les cabines des passagers, les cordages et les mâts sont de la même nature et formés des mêmes matériaux que

dans les navires en bois. On doit encore remarquer que, dans la transition du froid au chaud, un navire en bois a un grand avantage sur un navire en fer; le bois laissant moins facilement pénétrer à l'intérieur les variations de la température.

Origine et progrès des tissus à maille en France et en Angleterre. — De l'Italie où il prit naissance, l'art de tricoter se répandit en France et en Angleterre, sous les règnes de François Ier et d'Henri VIII; mais là, comme sur le sol qui l'avait vue naître, cette industrie resta languissante Les tissus à maille de ces temps étaient raides et grossiers; dans la plupart des contrées de l'Europe, les bas ne descendaient qu'à la cheville, et le pied restait nu. D'un autre côté, ces objets étaient inabordables en raison de leur cherté: ainsi les chroniqueurs rapportent qu'Henri VIII, Édouard VI et la reine Élisabeth, ne mettaient leurs bas que dans les grandes cérémonies. L'Angleterre avait néanmoins cherché à substituer au travail manuel le travail mécanique : des machines, au moyen desquelles on cardait et on épluchait le coton, avaient été construites; mais ces machines étaient défectueuses; elles détérioraient l'étoffe, et le parlement vota un bill qui en défendit l'usage.

Avec le XVIe siècle commença une ère nouvelle pour la bonneterie. Alors William Lee, fabricant de Nottingham, inventait le métier à bas. Cette invention, comme la plupart des inventions nouvelles, ne trouva d'abord aucun encouragement; et déjà son auteur commençait à désespérer de tirer quelque avantage de sa découverte, lorsqu'il reçut des propositions avantageuses d'Henri IV. Lee quitta aussitôt l'Angleterre pour s'établir à Rouen; mais après l'assassinat de ce prince, Lee, ne trouvant plus dans le gouvernement français la même protection, rentra dans son pays, et fonda à Nottingham plusieurs manufactures importantes. Ces fabriques obtinrent tout le succès qu'on pouvait en espérer; au découragement qu'avait fait naître l'application du métier à bas, succéda le plus vif enthousiasme, et en peu d'années, on vit les tricoteurs au métier, qui déjà formaient un corps nom-

breux et puissant, solliciter du lord-protecteur une charte de corporation : cette charte leur fut accordée.

Mais déjà la perspective brillante que présentait ce genre d'industrie faisait naître de violentes jalousies entre les différentes nations qui se trouvaient à la tête du mouvement social. Parmi elles se distinguait Venise. Venise, autrefois si florissante, luttait contre son mauvais destin, et cherchait, par un redoublement d'énergie, à reprendre le rang distingué qu'elle avait perdu. Son ambassadeur à la cour de Londres offrit 500 £ à Henri Meade, fabricant anglais, à la condition que celui-ci exporterait à Venise ses métiers mécaniques et qu'il viendrait s'y établir avec quelques uns de ses ouvriers : l'offre fut acceptée. Meade partit. Les tricoteurs virent avec un vif déplaisir le départ de leur confrère, et déjà chacun d'eux entrevoyait dans un avenir prochain le moment où Venise allait leur ravir une partie des profits que leur donnaient les exportations, lorsqu'ils apprirent que les mécaniciens italiens n'étaient point assez exercés pour fabriquer des métiers. Telle était en effet l'incapacité de ces ouvriers, que Meade était obligé d'envoyer ses métiers en Angleterre toutes les fois que des réparations devenaient nécessaires, dépenses qui absorbaient tous ses profits; aussi ne tarda-t-il pas à revenir en Angleterre, où il créa une fabrique importante. En Hollande, l'introduction du métier à bas n'avait pas eu plus de succès. La Hollande avait suivi le même système que la république vénitienne; Abraham Jones, influencé par les grandes promesses qui lui avaient été faites, était allé s'installer à Amsterdam; mais bientôt après son installation, une peste affreuse ravagea la ville et enleva Jones et sa famille. Les Hollandais ne pouvant pas faire usage de ces métiers, les renvoyèrent à Londres, où ils furent vendus à vil prix.

Ceci se passait vers le milieu du XVIIe siècle. A cette époque, il y avait dans la Grande-Bretagne environ 660 métiers, qui occupaient 1200 ouvriers. Ces métiers étaient répartis de la manière suivante : 400 à Londres, 50 dans le comté de Buckingham, 50 dans le Surrey, 100 dans le Nottingham,

50 dans le Leicester et 10 à Dublin. Les trois cinquièmes de ces métiers tricotaient de la soie, les deux cinquièmes restans tricotaient de la laine et du coton. Sur la fin du XVIIe siècle, et dans l'espace d'environ trente ans, le nombre de ces métiers s'accrut de près du double; à cette époque, la métropole anglaise en possédait à elle seule plus de 1500. Et cependant, malgré cet agrandissement prodigieux, malgré la faveur toujours croissante que le public donnait à cette industrie, la corporation des tricoteurs au métier prenait ombrage du petit nombre de métiers que l'on exportait au dehors. Ainsi on la voit assaillir le parlement de ses plaintes, et réclamer un bill qui mît la bonneterie anglaise à l'abri de la concurrence étrangère. Le bill fut accordé; le parlement vota une loi qui interdisait non seulement l'exportation des métiers à bas, mais qui défendait le déplacement de ces métiers d'un lieu à un autre, dans l'intérieur du royaume, sans avertissement préalable à la corporation, sous peine de 200 £ d'amende et de douze mois d'emprisonnement. Chose remarquable! ce bill, voté sous l'influence de la compagnie des tricoteurs au métier, resta en vigueur plus d'un demi-siècle après que la compagnie eut cessé d'exister. Ainsi le déplacement d'un métier exposait encore à l'amende et à l'emprisonnement, alors qu'il devenait impossible de donner l'avis préalable qu'exigeait la loi. Il est important d'indiquer toutes ces restrictions, pour l'enseignement des hommes politiques qui ont une tendance secrète à vouloir tout restreindre et tout réglementer.

Le XVIIIe siècle vit naître la première de ces rixes violentes (*turn out*) qui de nos jours sont devenues si communes entre le fabricant et l'ouvrier. Un manufacturier de Londres, appartenant à la corporation, ayant pris plus d'apprentis que ne le comportaient les réglemens du commerce, les ouvriers insistèrent pour que les réglemens fussent observés. Sur le refus du maître, ils se répandirent dans la ville et brisèrent cent métiers. Mais ce n'était pas seulement à l'ouvrier que la compagnie voulait imposer des conditions sévères. Ainsi, nous

l'avons vue inquiète et jalouse de l'exportation des métiers au dehors, et voici qu'au dedans l'extension que prend la bonneterie lui inspire des craintes et la tourmente. Elle veut étendre sa puissance sur tout le commerce du royaume, concentrer dans ses mains, au moyen d'un immense capital créé par actions, et la fabrication et la vente des nombreux articles qu'embrasse la bonneterie. Heureusement l'agiotage auquel donna lieu l'émission des actions vint en aide au commerce; le projet fut ajourné, et définitivement repoussé, lorsque la chambre des communes eut institué une commission d'enquête pour connaître de l'état du commerce de la bonneterie, de l'influence et des prétentions de la corporation. La commission, dans son rapport, attaqua l'ambition de la compagnie et réclama en faveur de tous le libre exercice de ce genre d'industrie, et, la chambre ayant voté dans le sens du rapport, la corporation, après avoir vu successivement s'évanouir ses priviléges, cessa d'exister.

Examinons maintenant dans quelle situation se trouvait ce genre d'industrie en France. Si l'on en croit plusieurs écrivains français, c'est à la France et non à l'Angleterre que revient le mérite de la priorité dans l'invention du métier à bas. Suivant eux, c'est à un serrurier bas-normand, dont le nom est passé inaperçu, que l'on doit l'invention de cette machine. Quoi qu'il en soit, la bonneterie française ne commença à prendre quelque consistance que vers le milieu du XVIIIe siècle. Alors elle se répandit à la fois sur plusieurs points du royaume. Troyes et Rouen, Nîmes pour ses bas fins et ses bas à jour, contre lesquels ne peut encore aujourd'hui lutter le fabricant anglais; Caen, Besançon, Nancy, Vitry, Bar-le-Duc, Lyon, Sainte-Marie-aux-Mines, Arcis et Romilly, furent et sont encore les principaux siéges de cette industrie. Troyes approvisionnait les marchands de Paris et des provinces de bas de coton; le département du Gard fournissait à l'extérieur, aux Antilles françaises et dans tous les climats chauds, ses bas et ses gants en coton retors, sans craindre la concurrence anglaise; ce débouché lui appartient

encore exclusivement. Orléans, Reims, Poitiers, Chartres, toute la Beauce et le département de la Somme, étaient sans rivaux pour la bonneterie en laine; c'est de là que l'Espagne tirait tous les bas de laine qui étaient nécessaires à sa consommation. C'est aussi dans les fabriques françaises que l'Espagne puisait tous les articles de bonneterie en fil qu'elle exportait dans ses immenses possessions d'outre-mer. La bonneterie en soie française était encore plus florissante : Nîmes, Lyon, Paris, Romans, Saint-Jean dans le département du Gard; Uzes, Tours et Montpellier, étaient et sont encore les principaux centres de cette industrie. Grace à la supériorité des produits français sur la fabrication anglaise, la France expédiait sur les marchés des États-Unis et de toute l'Amérique méridionale ses bas, ses gants et ses bonnets de soie; et l'Angleterre elle-même venait s'approvisionner en France pour une partie de ces produits.

C'est au milieu de ces circonstances que les inventions merveilleuses du siècle dernier vinrent augmenter l'importance de la bonneterie en France et en Angleterre. Cette époque mérite une attention spéciale; l'élan qu'elle imprima à cette industrie est sans précédens; mais là ne devait point se borner son influence. A côté de la bonneterie allait s'élever une industrie nouvelle. En effet, le métier à bas avait acquis une telle perfection, qu'il produisit des mailles fines et régulières, qui donnaient au tissu l'apparence de la dentelle. Sans doute ce tissu n'avait point encore la beauté du tulle, que fournissent aujourd'hui les métiers mécaniques; cependant, bientôt après son apparition en Angleterre, sa fabrication occupait plus de 1,200 ouvriers, et le nombre des personnes employées dans les diverses branches qui se rattachaient à cette nouvelle industrie, s'élevait à plus de 20,000 personnes.

Strutt et Horton perfectionnèrent le métier à bas, et, grace à leurs ingénieuses découvertes, le produit nouveau, par sa bonne qualité et sa beauté, acquit bientôt une grande importance. Les mécaniciens de Londres, de l'Écosse et de Nottingham, marchèrent sur les traces d'Horton et de Strutt. Enfin,

après quarante ans d'expériences et d'incertitudes, en 1809 le tulle-bobin sortit des métiers aussi beau, aussi parfait qu'on le voit aujourd'hui. Cependant le métier nouveau laissait encore à désirer : ses oscillations, le peu de largeur du réseau qu'il produisait, augmentaient la dépense et désespéraient le producteur. Le temps devait nécessairement lever tous ces obstacles ; le métier qui ne pouvait donner dans une heure qu'un réseau de 240 mailles, parvint à fabriquer dans le même espace de temps un réseau de trois et quatre yards de largeur.

Le premier résultat de cette acquisition fut d'agrandir le cercle des affaires de la Grande-Bretagne et d'augmenter la valeur annuelle de ses exportations. Mais un événement plus remarquable encore signala cette époque : la vapeur faisait partout des progrès immenses, et on l'appliqua avec succès aux métiers à bas. Les ouvriers virent dans cette innovation une cause prochaine de ruine, ils se révoltèrent contre leurs maîtres et brisèrent un grand nombre de mé.iers. D'un autre côté, leur salaire diminuait chaque jour, tandis que le prix de la viande et de leur loyer s'élevait continuellement. Ainsi, vers le milieu du siècle dernier, la façon d'une paire de bas rapportait à l'ouvrier 16 pence 1 sh. 4 d., et celui-ci pouvait en fabriquer neuf paires par semaine ; alors la viande coûtait 1 d. 1/2 à 2 d. la livre ; le beurre, 3 d. la livre ; le fromage, 2 d. la livre ; le blé, de 3 à 4 sh. le boisseau, tandis qu'aujourd'hui il existe, par rapport au prix du pain, de la viande et du loyer, une différence de plus de 40 p. 0/0 dans le salaire de l'ouvrier. Ce prix est de 14 à 16 sh., terme moyen, par semaine, pour les hommes ; de 3 à 12 sh., terme moyen, par semaine, pour les gages des femmes ; les ravaudeuses et les brodeuses gagnent 6 sh. ; pour les enfans, les gages s'élèvent par semaine de 1 à 4 sh. ; les brodeurs gagnent, terme moyen, 2 sh. par semaine. En 1836, à l'époque de la crise qui pesa si lourdement sur l'industrie anglaise, les prix avaient encore baissé, et pour les hommes ils étaient tombés à 11 sh. 6 d. 3/4, terme moyen, par semaine. Mais ce n'est pas là toute la différence : l'ouvrier en bas ne travaillait, vers

le milieu du siècle dernier, que dix heures par jour, et cinq jours par semaine ; le samedi il était libre, ou du moins il portait son travail au fabricant et réglait ses comptes avec lui ; aujourd'hui, il travaille toute la semaine douze et quatorze heures par jour, et il ne quitte son travail que fort tard dans la soirée du samedi.

Du moment où la vapeur a été appliquée à la fabrication de la bonneterie, il nous serait difficile de suivre pas à pas les développemens qu'a pris cette industrie ; nous nous bornerons à constater par des chiffres quels étaient, en 1834, la situation de cette fabrication, le nombre des métiers en activité, le nombre d'ouvriers et les capitaux engagés dans cette industrie. Ces chiffres, que nous trouvons dans l'ouvrage de Felkin, ont été puisés dans un livre publié par Blouknew, et modifiés par lui de la manière suivante :

Petits métiers.

7,590 pour le simple coton (plain coton.)
1,000 pour les gants et les bonnets.
500 pour les caleçons.
560 pour divers objets.
6,030 pour bas à jour et façonnés.

Granas métiers.

1,350 pour la laine angora.
1,900 pour la laine d'agneau.
520 pour la bonneterie de laine.
2,200 pour la bonneterie de soie.
280 pour les gants.

31,880 nombre total des métiers.

PRODUCTION DES MÉTIERS.

386,000 douzaines de bas de coton, produit des petits métiers à coton ; chaque petit métier à coton donne environ 40 paires de bas.

2,000,000 douzaines de bas, produit des grands métiers ; chaque grand métier produit, terme moyen, de 300 à 325 douzaines de paires de bas.

400,000 douzaines de paires de bas de laine, produit des petits métiers ; chaque petit métier produit de 75 à 90 douzaines de bas de laine par an.

200,000 douzaines de paires de bas de laine, produit des grands métiers ; chaque grand métier produit environ par an 60 douzaines de paires de bas par an.

150,000 douzaines de paires de bas de soie, produit des métiers de soie ; chaque métier de soie donne environ par an 60 douzaines de paires de bas.

3,136,000 douzaines de bas, pour produit total.

La fabrication de ces produits emploie chaque année :

MATIÈRES BRUTES.

4,584,000	livres	coton,	valeur	153,000 £
140,000	—	soie,	—	91,000
6,318,000	—	laine,	—	316,000
11,042,000				560,000 £

NOMBRE DE PERSONNES EMPLOYÉES DANS LES DIVERSES BRANCHES DE CETTE INDUSTRIE.

Pour le filage du coton			3,000
Pour le cordage et le filage de la laine			3,500
Pour la fabrication des bas	Hommes	13,000	33,000
	Femmes	10,000	
	Enfans	10,000	
Pour le cousage et le pliage			27,000
Pour les reprises, le brodage, le blanchissement et la teinture			6,500
Total des individus employés			73,000

Voici comment Felkin estime la valeur annuelle de la bonneterie anglaise : Bonneterie de coton, 880,000 £; bonneterie de laine, 870,000 £.; bonneterie de soie, 241,000 £. Nous avons vu que le coût des matières brutes s'élevait à 560,000 £, la plus-value opérée par la mise en œuvre de la matière brute est donc de 1,430,000 £. Cette évaluation, comme il est facile de s'en convaincre en la rapprochant du chiffre de la population du Royaume-Uni, est beaucoup trop faible; car une somme de 1,991,000 £, divisée entre les 28,000,000 d'habitans, ne donne qu'une consommation de 1 sh. 5 d., environ 40 sous, pour chaque habitant par an, et dans cette dépense est comprise la valeur des exportations.

Quoi qu'il en soit, cette évaluation, telle qu'elle nous est donnée par Felkin, présente sur celle de la bonneterie française une différence énorme en faveur du commerce anglais. En France, une révolution dans les tissus à maille s'opéra presque aussitôt que la mécanique anglaise eut perfectionné

les métiers. Dans la bonneterie de coton, le chiffre des exportations se réduisit insensiblement, et bientôt ces exportations se bornèrent aux bas et aux gants en fil d'Écosse, ou coton retors, article qui, depuis sa naturalisation dans les fabriques françaises, avait pris une assez grande importance. Aujourd'hui, la fabrication de la bonneterie de coton se borne à alimenter les besoins de la consommation intérieure, besoins qui sont, il est vrai, très considérables. En 1834, la ville de Troyes occupait à elle seule 10,000 métiers, mis en mouvement par 11 à 12,000 ouvriers. Le produit annuel est d'environ 7,000,000 de francs. Dans la bonneterie de laine, des changemens semblables signalèrent le perfectionnement des machines : l'Espagne cessa d'être tributaire de la France; elle apprit elle-même à confectionner les articles qu'elle tirait autrefois des fabriques françaises; pour le surplus, elle alla le chercher en Angleterre, qui, grâce à la supériorité de ses machines et à l'habileté qu'elle déploie dans le filage des laines soyeuses de l'Australie, possède les moyens de confectionner à bien meilleur prix. Cependant les *bas d'estame* du Pas-de-Calais et du Calvados, ainsi que les bas drapés de la Champagne et de l'Eure-et-Loir, jouissent encore d'une juste célébrité à l'étranger. La bonneterie de laine de Paris se trouve placée dans les mêmes circonstances, et Paris fabrique une multitude d'objets qui sont partout recherchés. Enfin, la bonneterie de Santerre, répandue dans plus de soixante communes du département de la Somme, emploie 800,000 kilog. de laines peignées, d'une valeur d'environ 8,000,000 de francs, et occupe 45,000 ouvriers, dont 30,000 fileuses, ouvrières et enfans; et cette branche de la bonneterie, ainsi que la bonneterie cotonnière, disséminées dans un grand nombre de villes, absorbent les quatre cinquièmes du capital engagé dans cette fabrication. Mais la bonneterie en fil est presque nulle, et chaque jour son importance diminue à l'extérieur. C'est que sous le rapport du prix et de la qualité, la France ne peut soutenir la concurrence avec la Saxe : cet état et l'Angleterre approvisionnent aujourd'hui l'Espagne et les co-

lonies, autrefois tributaires de la France. Néanmoins, dans la bonneterie en soie, la France conserve toujours son ancienne supériorité.

L'une des causes principales de l'infériorité de la bonneterie française provient du peu de ressources de l'industriel de ce pays. Le fabricant français travaille presque toujours avec peu de capitaux, ce qui l'oblige à des emprunts dont l'intérêt absorbe une grande partie du bénéfice. Ce n'est pas tout : pressé par le besoin d'argent, il n'achète les matières premières que de troisième main, tandis qu'il se hâte de vendre ses produits un commissionnaire pour rentrer plus tôt dans ses fonds; de là, perte à la négociation, perte sur la vente, perte sur l'achat, frais considérables qui élèvent naturellement le prix du revient. Dans le Royaume-Uni, au contraire, le fabricant est presque toujours riche; il possède de nombreux métiers, des usines magnifiques; il s'adresse directement au Bengale, à la Chine, à l'Espagne, à l'Italie et aux États-Unis, pour le coton, la laine et la soie qui lui sont nécessaires. Pour lui, point de frais de commission et d'emmagasinage à supporter! Il travaille sur une grande échelle, et quand il a besoin d'argent, les banques qui entourent sa fabrique lui donnent des fonds à 2 ou 2 1/2 p. 100. Aussi le bas prix qui distingue tous les articles communs de la bonneterie anglaise oblige-t-il l'industrie française à réclamer de la législature des droits protecteurs pour empêcher que l'invasion des produits anglais ne vienne ruiner ses représentans. Cependant on aurait tort de supposer que le fabricant français soit moins habile à confectionner les articles communs que le fabricant anglais; ce qui le prouve, c'est que dans les articles fins, dans les bas à jour, dans les broderies, tous les pays, l'Angleterre même, ont recours à lui. L'influence de ces causes se manifeste d'une manière évidente sur le chiffre des exportations; aujourd'hui, bien que la bonneterie française ait pris un grand développement à l'intérieur depuis quelques années, les exportations sont au même niveau qu'elles étaient il y a vingt ans. Le do-

cument suivant indique quelle a été la valeur de ces exportations pendant l'année 1834.

IMPORTATIONS.	VALEUR. kilog.	fr.	EXPORTATIONS.	VALEUR. kilog.	fr.
Bonneterie de coton...	»	»	Bonneterie de coton.	38,286	455,342
— de laine....	»	»	— de laine.	89,204	2,319,305
— de fil......	142	1,086	— de fil...	1,944	14,580
— de soie....	»	»	— de soie.	17,583	1,758,300
Valeur des importations.		1,086	Valeur des exportations.		4,547,527

L'insignifiance des importations provient des droits protecteurs que le gouvernement français fait peser sur la bonneterie anglaise. Dans la fabrication du tulle bobin, le gouvernement français, pour protéger ses fileurs, a employé le même système : une prohibition presque complète pèse encore aujourd'hui sur les cotons filés de l'Angleterre, et cela en dépit des réclamations des fabricans de Cambrai, de Calais, de Lille, de Douai et de Saint-Quentin, qui ne cessent de demander l'entrée libre de droit pour le coton filé du Royaume-Uni. Ici ce n'est point, comme dans la fabrication de la bonneterie, l'absence de ressources pécuniaires, c'est le manque d'habileté du fileur français qui nécessite cette mesure. Sans les droits, le fileur français serait ruiné; car non seulement le fil qui sort de ses métiers est plus cher, mais il est encore beaucoup plus court et plus mal filé, les brins en sont très inégaux. Qu'on ne s'étonne plus de l'énorme différence qui sépare la fabrication du tulle bobin en France de la fabrication anglaise. En France, cette industrie compte un peu plus de 2,400 métiers en activité, tous répartis dans les principales villes des départemens du Nord : 600 fonctionnent à Calais et dans ses environs, 600 à Saint-Quentin, 400 à Dunkerque; le reste est disséminé entre Lille, Douai et Cambrai. Le capital engagé dans ces métiers est évalué à 350,000 £., et les fabricans reconnaissent eux-mêmes que le tulle fourni par leurs métiers coûte 50 p. 100 de plus que le tulle anglais. Ces métiers occupent de douze à treize mille personnes, et emploient un capital de 13 à 14 millions de francs. En Angleterre, de-

puis le jour où elle parut, cette industrie n'a cessé de faire des progrès. En 1831, c'est-à-dire vingt années après qu'elle eut commencé son règne, elle comptait déjà 159,000 personnes occupées tant à la fabrication qu'aux divers travaux qui s'y rattachent, et déjà la valeur des produits obtenus représentait un capital trois fois plus fort que le capital engagé dans l'industrie française; il s'élevait à 1,850,000 £ (46,250,000fr.); à la même époque, le nombre des métiers en activité était de 3,547. Voici dans quelles localités ils étaient répartis :

Description des comtés.	Nombre des métiers.
Nottingham	2,162
Leicestershire	343
Derbyshire	255
Autres contrées de l'Angleterre et l'île de Wight	787
NOMBRE TOTAL	3,547

Depuis ce chiffre augmente et dépasse en quelques années 4,000. Voici comment Felkin établit, pour l'année 1835, la consommation de matières brutes et la valeur obtenue par ces matières dans la fabrication du tulle bobin.

Quantités.	1835.	Valeur.
1,800,000	livres coton brut	180,000 £
»	— soie	40,000
	Coût de la matière brute	220,000
	Tulle commun	660,000 £
	Tulle qualité moyenne	492,000
	Tulle brodé	1,060,000
	Total	2,212,000

CONSOMMATION INTÉRIEURE.

Tulle ordinaire	320,000 £
Qualité moyenne	210,000
Tulle façonné	580,000
Total pour la consommation intérieure	1,110,000

EXPORTATION.

Report...............	1,110,000
Tulle ordinaire.......................... Qualité moyenne.......................... Tulle brodé..............................	1,102,000
Somme égale...........	2,212,000

Dans ce tableau, on remarque que la fabrication du tulle bobin représente à elle seule une valeur presque égale à celle du tulle ordinaire et du tulle qualité moyenne. C'est que, sous le rapport de la finesse et de la beauté du réseau, sous le rapport de la modicité du prix et de la variété des patrons, nulle part on ne fait aussi bien qu'en Angleterre. Pour les tulles brodés, l'Angleterre ne le cède en rien à la France depuis quelques années. Il y a quelque temps la France nous envoyait ses dentelles en contrebande; aujourd'hui l'Angleterre, changeant de rôle, expédie à la France, par la même voie, des quantités considérables de ces articles. Les exportations françaises et belges décroissent aussi chaque année dans une proportion rapide; en Belgique, la valeur de ce commerce est tombée, dans l'espace de quelques années, de 251,648 £ à 123,537 £, c'est-à-dire à plus de moitié, et les exportations belges ont diminué d'un sixième dans l'Amérique du sud. Au contraire, elles augmentent chaque jour pour le Royaume-Uni. Aujourd'hui, Hambourg ne reçoit que des tulles anglais pour sa consommation locale et pour l'approvisionnement des foires de Leipsick et de Francfort. Anvers pour la Belgique, et la France par la voie de la contrebande, reçoivent aussi une grande quantité de ces produits; enfin l'Italie, l'Allemagne, les deux Amériques, et tous les pays à l'est du cap de Bonne-Espérance, puisent dans les fabriques anglaises la presque totalité de ce qu'ils consomment.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATORZIÈME VOLUME.

MARS ET AVRIL 1838. — 4e SÉRIE.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,
rue Coq-Héron, 3.

